UNIVERSITY OF TORONTO DUPL
3 1761 00121287 7

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

ISLAMIC STUDIES

ANTIQUARIAAT
C.P.J. VAN DER PEET
N. SPIEGELSTRAAT 33-35
AMSTERDAM

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/auxindesmadrasn00nobl

GEORGES NOBLEMAIRE

# AUX INDES

## MADRAS, NIZAM, CASHMIRE, BENGALE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

# AUX INDES

## OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

---

**En Congé** (ÉGYPTE, CEYLAN, SUD DE L'INDE), 3e édit.
Un vol. . . . . 3 50

---

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 136-98.

GEORGES NOBLEMAIRE

# AUX INDES

## MADRAS, NIZAM, CASHMIRE, BENGALE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

Droits de traduction et de reproduction réservés

DS
415
N6

LIBRARY
JUN 15 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

« In medias Res... Au beau milieu... », *voilà comment, lecteur ami, suivant le procédé de rhétorique du vieil auteur, vous prendra le présent volume.*

*Ceci, en effet, est une « suite », et le récit de ce que j'ai vu « aux Indes » s'enchaîne immédiatement à celui de ce que j'avais fait « en Congé ».*

*Le voyage se fit sans interruption aucune : entre la première et la seconde partie du récit l'interruption est grande... qu'on me pardonne ; entre temps, j'ai cueilli une fleur qui embaumera toute ma vie et dont je veux mettre le parfum à cette première page, en dédiant ce livre*

*A MA FEMME.*

G. N.

# AUX INDES

## MADRAS, NIZAM, CASHMIRE, BENGALE

---

8 février 1897.

A quatre heures de l'après-midi, le train qui nous amène de Tanjore s'arrête dans une gare, d'architecture semblable à toutes celles que nous vîmes déjà en ce pays, mais pourtant d'aspect absolument différent. Ce sont toujours les mêmes assourdissantes criailleries, les mêmes bousculades, le même tumulte, mais, ô stupéfaction, ce ne sont pas les seuls indigènes qui hurlent, qui se gourment, qui se bousculent ; parmi les nudités noires il semble que se distinguent de blancs vêtements d'Européens, des Européens qui courent, qui s'agitent, qui familièrement se mêlent aux indigènes et qui paraissent ne craindre, ni de

se salir à leur contact, ni de crier aussi fort sinon plus fort qu'eux! En quel pays suis-je donc?

Quand je sors de la gare, ma surprise continue; les voyageurs que mon train a amenés sont accueillis de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de me croire sur terre anglaise; je ne vois plus les cérémonieux shake-hands, les saluts gourmés, le typique flegme britannique, mais de vives exclamations, de larges gestes, de véhémentes démonstrations, de grandes embrassades interminables. De plus, si je considère les boutonnières des vestons de tous ceux qui m'entourent, je les vois toutes fleuries, qui de rouge, qui de violet, qui de vert, qui de polychrome,... avant même que le son des voix, entendues de plus près, m'ait renseigné, me voilà fixé : je suis en France!

Et cela me réchauffe le cœur de voir, enfin, des gens qui ne paraissent pas en bois, comme aussi d'entendre à nouveau les belles sonorités de notre langue, qu'un accent, quelque peu traînant et alangui à la façon du parler créole, laisse pourtant pleinement harmonieuses et douces à l'oreille. Si même vous voulez m'appeler chauvin, à votre guise; vous ne m'empêcherez point de vous dire la grosse émotion que j'ai à saluer nos trois couleurs qui flottent gaiement et se détachent crûment sur le fond dur du bleu ciel tropical.

Pondichéry! petite ville qui fus le berceau, rien que le berceau, hélas! du plus merveilleux empire colonial que la France ait jamais pu posséder, petite ville dont les ombrages abritèrent les rêves de gloire et les conceptions de génie d'un Dupleix, petite ville dont le sol fut arrosé d'un sang si généreux et si lamentablement inutile, j'ai, à te saluer, à la fois peine et joie. Tu restes seul vestige d'un passé aussi lointain et brillant, aussi vite évanoui que l'éclair; ton seul nom évoque toute la grandeur et toute la mélancolie des plus poignants souvenirs historiques; en vérité, l'ombre que fait sur ton sol le drapeau national est plus sereine, plus sacrée, plus rafraîchissante qu'en aucun lieu du monde!

*
* *

Rafraîchissante, au figuré s'entend, car il fait ici une chaleur furieuse; il semble que le voisinage immédiat de la mer devrait amener quelque adoucissement aux implacables ardeurs du soleil et faire Pondichéry moins brûlant que les villes de l'intérieur, d'où nous venons : il n'en est rien, et, dès que je fais un pas hors de la gare, j'ai la sensation d'entrer dans une fournaise.

L'accueil qui m'est fait est à l'unisson, chaud comme l'air que je respire.

Il faut avoir quitté les siens, être à mille lieues de tout ce qu'on aime, pour apprendre à connaître le prix d'une cordiale bienvenue; grâce à Dieu et aux aimables gens qui m'ont amplement muni de lettres d'introduction, j'ai goûté cette sensation rare à peu près partout où je me suis arrêté, nulle part aussi vive qu'aujourd'hui.

Si, en effet, entre « Good morning » et « Bonjour » il y a parité de sens, il y a différence non seulement de langue, mais encore d'accent. Certes, une fois présenté dûment à un Anglais, vous êtes assuré d'un bon accueil, et je serais fort ingrat de ne pas le dire, mais enfin vous n'êtes point aussi à l'aise qu'avec quelqu'un qui parle votre langue, et personne ne saurait trouver mauvais que j'aie mis, dans les poignées de main échangées pendant les premières minutes de mon séjour ici, plus de cordiale chaleur que dans toutes celles que j'avais données ces deux derniers mois.

Et puis, s'il convient, en voyage, de ne pas faire le difficile et de s'accommoder de ce que vous réserve le hasard des installations, il ne faut pas faire fi du confortable quand on le trouve.

Je connais des officiers, singulièrement convaincus, qui, pour s'entraîner aux fatigues de la guerre, ont coutume, dès le temps de garnison, de coucher sur la dure, de se priver de feu en hiver,

en un mot de ne jamais mettre du beurre sur leur pain sous prétexte qu'ils pourraient un jour être réduits à manger du pain sec. J'avoue humblement les admirer très fort, mais peu les comprendre, encore moins les imiter. C'est ce qui explique l'enthousiasme que j'éprouve à voir l'installation que m'a gardée le plus aimable des hôtes.

Dussé-je mettre à l'épreuve une modestie que je connais bien, il m'est impossible de vous taire le nom de M. Pernon, qui m'a reçu sous son toit, qui m'y a traité comme un enfant de la maison, qui, mieux que personne, comprend et fait comprendre la vérité du dicton qui veut que « les amis de nos amis soient nos amis ». A aucun prix il n'a voulu me laisser parler d'hôtel ou de bungalow; il a pris possession de moi dès le marchepied même de mon wagon, il m'a emmené chez lui, où le plus exquis confort m'attendait; quelle transition après le bungalow de Tanjore!

L'heure du dîner venue, parmi l'empressement des plus ingénieuses amabilités, dans le charme inappréciable de gaies et jolies présences féminines, en la chaude atmosphère d'intimité que créent des causeries évoquant la France, Paris, les amis lointains, je goûte, dans toute sa plénitude reposante et douce, une sensation de patrie, presque de famille, retrouvées.

9 février.

J'ai été honteusement paresseux ce matin : une fois n'est pas coutume, et d'habitude je suis levé à l'aurore... ; il n'est que juste d'ajouter que je n'y ai aucun mérite.

En Europe, quelque mauvais que soient certains lits d'auberge, le corps, à force de se tourner et de se retourner, finit toujours par y faire son trou, un trou d'où il rechigne à sortir le matin venu ; aux Indes, sur les cadres en rotin des bungalows, rien de semblable, et les abandonner dès l'aube, les reins brisés, les membres raidis, la peau toute couturée de quadrillages imprimés par le treillis tendu, qui profondément s'est incrusté dans les chairs, procure soulagement plutôt que peine.

De plus, troquer le maussade spectacle de quatre murs nus, blanchis à la chaux, contre celui de la radieuse végétation tropicale, plus fraîche, plus

riche, plus épanouie que jamais au soleil levant, ne saurait passer pour une mortification, tandis que c'en est une vraiment que de quitter le nid douillet, tout de parfait confort, de luxe sobre, d'art délicat, où je viens de passer cette nuit, une des meilleures de ma vie assurément.

*
*

Les règlements veulent que l'officier en congé se présente à la Place, dès son arrivée dans une ville de garnison ; d'ordinaire, c'est une petite corvée; je trouve, ce matin, l'obligation charmante ; de même, quand je revêts ma tenue, quand je me sangle dans mon dolman, qui m'emprisonne étroitement les épaules, me serre le cou comme un carcan, m'étouffe et me fait cuire dans mon jus, je trouve tout cela délicieux... Ce que c'est que le changement d'air, tout de même !

Et quelle grosse joie lorsque, passant devant le poste de la caserne où sont logés nos cipayes, j'aperçois le cher pantalon rouge et que je vois la sentinelle me rendre les honneurs! Je ne crois pas avoir été plus content le jour, déjà lointain, de mon premier galon, lorsque je faisais, par les rues de Paris, de gros détours pour passer devant le plus grand nombre de sentinelles possible,...

enfantillage si vous voulez, c'est avec et c'est pour ces enfantillages-là qu'on envoie les gens se faire tuer !

Mon titre de congé présenté au sergent de planton et dûment visé, je m'enquiers de la demeure du commandant. Le commandant ! il me semblait que la garnison de Pondichéry se réduisait à une compagnie, et je ne comprenais pas trop ce qu'y pouvait faire un officier supérieur; néanmoins, comme tout le monde ici parle couramment du « commandant », comme, lorsque j'ai demandé son adresse, le sergent me l'a donnée sans broncher, j'admets que mes renseignements étaient inexacts, et que je vais avoir quatre et non pas trois galons à saluer.

Je me rends donc à l'adresse indiquée, je sonne, on m'introduit, et je me trouve en présence d'un capitaine d'infanterie de marine qui me reçoit avec la plus charmante cordialité ; la conversation s'engage, et au bout d'un quart d'heure, comme je ne vois rien venir, je m'enquiers du mystérieux chef de bataillon. Un grand éclat de rire me coupe la parole. « Le commandant, m'est-il répondu, mais il n'a jamais existé que dans l'imagination des habitants, ou plutôt, c'est moi-même que ces bonnes gens ont ainsi promu au grade supérieur. N'oubliez pas, en effet, que je suis commandant...

d'armes! or, un capitaine, c'est de la bien petite bière; un commandant, à la bonne heure! c'est plus flatteur, et personne ici ne m'appelle jamais autrement. »

Ouais! les gens de Pondichéry ressembleraient-ils à ceux de cette bonne ville de Tarascon, et, tout ingénument, auraient-ils réédité l'histoire du brave commandant Bravida,... capitaine d'habillement?

Voilà donc qui vous a tout un parfum de province et qui sent incontestablement la « petite ville »; fausse, ou du moins unique apparence, je crois, car la population ne ressemble en rien à celle des petits trous de notre province; elle est incomparablement moins en retard, moins vieillotte, moins moisie, et Pondichéry me semble plus « dans le train » que telle sous-préfecture du lointain chez-nous.

Et puis elle est délicieusement propre et coquette, les maisons se tapissent toutes blanches dans l'ombre des palmiers, et la terre a cette éclatante rougeur de sang qui naguère, à Ceylan, nous étonnait et nous charmait tant

La ville française est bâtie tout entière aux bords de la mer, dont le bleu profond resplendit et palpite dans le rayonnement du furieux soleil. Quel incomparable fond de tableau que ces immenses étendues bleues, pas plus bleues certes que notre

Méditerranée, mais de tons semblant plus violents, plus durs, plus éclatants, dans cette orgie de lumière, dans ce ruissellement de flammes!

Au cœur de la petite cité, l'une de ses faces baignée par la mer, s'étend une grande place sur le pourtour de laquelle se dressent les monuments publics : le palais du gouvernement, de jolie architecture, sobre et nette, et délicieusement paré d'un manteau fleuri où resplendissent les mille coloris éclatants des floraisons tropicales; en face, l'hôtel de ville, un peu quelconque; enfin le Cercle, où je retrouve tout à fait la patrie lointaine : des tapis verts où se joue la nationale « manille », des tables où s'étalent les gentils dessins de la *Vie Parisienne*, et toute une collection de journaux avec beaucoup de manchette, beaucoup de réclame et très peu de texte, de larges verres où miroitent de glauques absinthes, toutes choses dont les clubs anglais m'ont déshabitué et qui ne sont pas médiocrement évocatrices du milieu accoutumé.

Face à la mer, à l'entrée de la grande jetée, dans une belle posture de fierté, se dresse la statue de Dupleix; je ne la contemple pas sans émotion, et dans le salut muet que lui envoie mon regard il y a toute la gratitude, tout le respect, toute l'admiration qu'on doit à un des plus nobles, un des meilleurs, un des plus méconnus enfants de notre

France. Que de choses entre ces deux dates « 1742-1754 » gravées sur le socle! que de gloire, que de génie, que d'infortune et de souffrances imméritées! Quelle pitié aussi de penser que c'est tout juste s'il a pu rester quelques acres de terre française pour porter l'image de celui qui avait rêvé de donner à la France le plus merveilleux des empires coloniaux! Si l'âme de Dupleix pouvait passer dans cette effigie de bronze, de quelle amertume ne serait-elle pas inondée! si les yeux de la noble figure pouvaient un instant s'éclairer, quelle tristesse y passerait en voyant si près d'elle, à quelques centaines de toises, flotter le pavillon britannique, si profondément, si souvent humilié naguère!

Encadrant la statue, rangés en demi-cercle autour d'elle, s'élèvent huit piliers en pierre grise curieusement sculptée et ornée, pareils de tout point à ceux que nous voyions l'autre jour dans les pagodes de Trichinopoly. Le nabab de Carnatic en fit naguère hommage à Dupleix, lorsque celui-ci était à l'apogée de sa puissance. Ces colonnes soutenaient le plafond du sanctuaire dans le temple de Gingi, et cette sainte provenance accuse l'inestimable valeur d'un tel présent; on a bien fait de les dresser toutes proches de l'image du grand homme, elles forment un cadre digne de lui.

Derrière, voici un kiosque tout pareil à ceux qui font l'ornement des promenades de nos sous-préfectures; au crépuscule la musique des cipayes s'y fait entendre, les dames de la ville font les cent pas aux sons de pots pourris serinant le *Domino noir* ou le *Pré aux Clercs;* les toilettes « dernier paquebot » sont arborées et épluchées, les petits potins vont leur train, c'est une amusante et touchante évocation du pays.

J'en aurai fini avec les monuments que renferme la ville blanche quand j'aurai mentionné la « Cour d'appel ». L'édifice est quelconque, mais il abrite les délibérations de plusieurs tribunaux et les travaux de nombreux magistrats.

Oh, ces magistrats! les Anglais nous les reprochent-ils assez!

Vous savez que, même chez nous, c'est plaisanterie courante que de prétendre qu'en nos colonies on ne sait cultiver autre chose que le « fonctionnaire »; les Anglais, renchérissant tout naturellement, n'ont pas assez de moqueries à ce sujet, et rien n'égale la joie triomphante qu'ils ont à proclamer que notre petite ville de Pondichéry a plus de juges à elle seule que toute leur présidence de Madras.... D'abord il faudrait vérifier le fait, et nos bons voisins feraient bien de méditer la fable de *la Paille et la Poutre*, car enfin leurs fils de

famille ne dédaignent pas plus que les nôtres traire cette inépuisable vache à lait du fonctionnarisme; demandez plutôt aux princes indigènes qui payent le fourrage!

Et puis, même si c'était vrai, ne déclarent-ils pas eux-mêmes que notre petit territoire est le naturel refuge de tous les gredins pourchassés chez eux? faut-il pas quelqu'un pour les mettre à l'ombre?

Voilà notre tour de ville fini; il n'aura pas été bien long, car la ville n'est pas grande.

Faut-il voir là un trait caractéristique des habitudes de notre race, mis en plus vif relief par le contraste avec les cantonnements anglais tout voisins?

Dans ces derniers, le lotissement du terrain occupé par la population blanche se répartit en larges espaces, chaque bungalow s'élevant au milieu d'un véritable parc grand de plusieurs hectares; ici, au contraire, les jardins sont tout petits et les maisons se serrent les unes contre les autres, étroitement pressées autour des édifices publics. Aurait-on, même à Pondichéry, la manie de la centralisation? — Fâcheux article d'exportation!

* *
*

Séparée de la ville blanche par un canal, la ville noire couvre, par contre, de vastes étendues

— 140,000 habitants, disent les guides. — Je ne nous croyais pas si riches.

Hélas! la quantité ne remplace pas la qualité; ô les pauvres gens! chétifs, malingres, souffreteux, les yeux brûlant de mauvaises fièvres, semblant incapables du plus mince effort, laids à faire peur, d'aspect incurablement abêti,... n'en disons pas plus, ce sont des électeurs : il faut respecter le suffrage universel!

Le marché, assez curieux, se tient sur une grande place, à l'ombre du clocher de la chapelle des missionnaires, ambitieusement baptisée « Cathédrale de la ville noire ». Rien de bien nouveau parmi les denrées exposées; toujours les mêmes assourdissantes criailleries, les mêmes violentes odeurs, toujours aussi le même pittoresque et le même prestigieux coloris. Les marchandages sont amusants : ces singes ont attrapé, de-ci de-là, quelques bribes de français et, fort orgueilleusement, les servent à tout propos, ce qui n'est pas pour faciliter les transactions, d'autant que le système monétaire est compliqué et que annas, pices, fanons, roupies et francs font une inextricable salade; une fois l'affaire conclue, le marchand vous tend sa patte noire (tous ces gens sont ici d'une surprenante familiarité!) et salue votre départ d'un « Hurrah, papa! Hurrah,

maman ! Hurrah, bon voyage ! » tout à fait réjouissant.

Encadrant le marché, à droite et à gauche de la place, deux grandes bâtisses : une prison qui contient 300 cellules et 300 prisonniers, sans compter ceux qui attendent leur tour; un hôpital, dû à la générosité de M. de Richemont, pour le moins aussi bien garni ; derrière l'église, les tombes fleuries du cimetière chrétien ; tout un microcosme, comme vous voyez, où les étapes de la vie de l'indigène ont, toutes, leurs places marquées.

*
* *

L'après-midi nous allons à la pagode de Villenur ; prétexte à promenade plutôt qu'autre chose, car, après ce que nous avons vu à Madura et à Sriringam, rien ne peut plus nous étonner, mais, du moins, promenade charmante. C'est d'ailleurs l'excursion que l'on propose à tout nouvel arrivant ; la route suivant la direction vers laquelle nos possessions ont le plus d'étendue, on peut faire six kilomètres pleins sans sortir du territoire français. Songez donc, ce n'est déjà pas si banal !

A Villenur, on a été prévenu de notre visite et nous sommes reçus avec une pompe inaccoutumée : une bande de prêtres musiciens accueille notre

arrivée par un aigre et assourdissant tintamarre; les uns cognent, d'un mouvement précipité, de petites cymbales tenues dans chaque main, d'autres agitent frénétiquement des chapelets de clochettes aux sons fêlés, tambourins et tam-tams font rage, et, dominant le tout, de petites flûtes vrillantes s'exaspèrent en modulations suraiguës; c'est à fuir à toutes jambes.

Il faut rester pourtant, de cérémonieux fauteuils nous attendent, rangés sous un velum accroché au portique d'entrée; nous nous installons, on nous passe autour du cou de triples colliers de fleurs embaumées, on répand sur nos mains de l'eau parfumée, on allume tout autour de nous des cassolettes qui répandent dans l'air d'épaisses vapeurs capiteuses; et quand, un peu ahuris de tout ce bruit incohérent, un peu grisés de toutes ces violentes odeurs, nous ne savons plus très bien où nous sommes,... on nous amène les bayadères.

Me serais-je, depuis l'autre jour, orientalisé sans m'en douter, ou bien la griserie de tout cet appareil extérieur m'a-t-elle mieux préparé à goûter le charme de ces danses? Je les avais, à Sriringam, trouvées parfaitement languissantes et ennuyeuses; je les suis aujourd'hui d'un œil intéressé et vaguement séduit.

Mais voyez un peu ce que c'est que les illusions :

tandis que la plus jeune des bayadères, une gamine de douze ans à peine, se détachant du groupe des danseuses, vient, tout près de nous, accompagner les lents mouvements harmonieux de ses pas d'une mélopée alanguie et traînante dans laquelle nous ne distinguons naturellement le sens d'aucun mot, je me penche vers mon voisin, M. Bayol, qui comprend, lui, et le remerciant de nous avoir procuré un spectacle de si haut goût, je veux lui en faire admirer (ce sont mes propres paroles, Dieu me pardonne!) « toute la grâce chaste ». M. Bayol, riant de tout son cœur, me traduit le chant mystérieux; horreur! ce ne sont que descriptions affreusement naturalistes, rappelant le plus exactement du monde la profession de la jeune personne, et invites... à faire rougir un singe! O mes illusions!

10 février.

Bien que, depuis mon lever jusqu'à l'heure du lunch, je n'aie pas mis le nez dehors, j'ai eu une matinée très et très gravement occupée : j'ai fait choix d'un « boy ».

L'on m'avait bien dit, avant mon départ, qu'en un voyage aux Indes on ne pouvait absolument pas se passer d'un tel serviteur, mi-courrier, mi-valet de chambre, et que je n'aurais, une fois sur les lieux, que l'embarras du choix, tant était grand le nombre des Hindous exerçant ce genre de profession; mais la jeunesse est présomptueuse, et l'insuffisante expérience de petites tournées intra-européennes aidant, je m'étais peu soucié de me flanquer d'un inséparable compagnon, estimant que le premier charme du voyage est l'indépendance.

Il m'a fallu déchanter : à Ceylan, passe encore! les hôtels ne sont pas assez différents de nos

auberges européennes pour qu'on n'y puisse se tirer d'affaire tout seul; mais, depuis Tuticorin, il n'en va plus de même, et je ne veux plus m'exposer aux mésaventures qui m'attendaient dans les bungalows.

Je vous ai décrit naguère un « dak-bungalow » aussi délicieusement pittoresque que parfaitement inconfortable; je vous ai dit comment les Anglais parent à ce que peut avoir de trop primitif ce mode d'installation, en emportant avec eux tente, mobilier, domestiques, chevaux, etc., et n'empruntant au bungalow que les frais ombrages de ses beaux arbres et parfois les casseroles de sa cuisine; or je n'avais absolument rien de ce que traînent après eux les prévoyants Anglais, et j'ai durement souffert d'être ainsi réduit à mon axe.

Les nuées de serviteurs qui campent dans la bizarre auberge ne m'ont jamais été d'aucun secours, ma radicale ignorance de leur idiome m'interdisant autre chose que le langage des singes, une langue qu'ils ne comprennent pas,... contrairement à ce qu'on pourrait croire. Malgré le peu de services qu'ils m'avaient rendus, j'étais assuré, lors de mon départ, de voir une interminable file d'indigènes de tout sexe et de tout âge quémander des pourboires, et non moins certain de ne jamais les satisfaire.

Prenant un « boy », j'aurai quelque chance d'éviter une partie de ces très réels désagréments, et cela compensera l'incontestable ennui d'être partout flanqué d'un grand escogriffe qui ne me quittera pas plus que mon ombre.

L'obligeant M. Pernon a bien voulu convoquer le ban et l'arrière-ban des indigènes de Pondichéry aptes à remplir cette mission de confiance, et j'ai passé ma matinée à les examiner, eux et leurs certificats.

J'ai fini par me décider pour le nommé Sammy, un petit Hindou maigre et chétif, aux yeux clignotants de singe, d'aspect déjà vieux, bien qu'ayant à peine la trentaine, et qui me déplaît moins que les autres parce qu'il bredouille quelques mots de français, d'anglais et d'indoustani. Joignant à ce polyglottisme sa langue maternelle, le tamoul, c'est bien le diable s'il ne nous tire pas d'affaire partout où nous irons; pourvu qu'il ne soit ni trop voleur, ni trop menteur, ni trop vicieux, ni surtout trop ivrogne, je m'estimerai heureux, car, pour un Hindou, ce sont là de bien petits défauts.

Je donnerai à Sammy trente-cinq roupies par mois, sans autres débours que les frais de ses voyages, ce qui ne me ruinera pas, étant donnée l'extrême modicité du prix des places en troisième classe; sur ces gages, en somme bien modestes,

Sammy devra se loger, se vêtir, se nourrir, etc. : vous voyez que je ne mérite pas encore de ce fait un conseil judiciaire.

*
* *

Vers les quatre heures, M. Pernon et son frère viennent me chercher; c'est l'heure de la promenade : le soleil, touchant à son déclin, est d'une ardeur moins furieuse, l'air se fait plus léger, la lumière moins crue et moins aveuglante; en ces pays de couleurs violentes et de lumière exaspérée, les teintes adoucies du crépuscule prennent un inexprimable charme.

Aussi la petite excursion qui occupe ma dernière soirée de Pondichéry est-elle délicieuse : elle a comme but le grand étang d'Oussoudou, à quelque dix kilomètres au nord-ouest de la ville.

La route est tout entière enfouie dans l'ombre touffue de hauts acacias et de banians énormes; assez accidentée, elle traverse toute une série de petits coteaux qui, jusqu'à ces derniers temps, jouissaient d'une réputation rappelant celle que nos pères faisaient à la forêt de Bondy : situés sur la zone frontière, ils offraient en effet un lieu de refuge fort commode à une foule de mauvais

gredins. Quelques rafles combinées ont assaini le lieu, et nous le traversons sans encombre.

A 5 kilomètres de notre point de départ, nous entrons déjà en terre anglaise, pas définitivement cependant, car nous retrouverons jusqu'aux bords mêmes de l'étang, de-ci de-là, quelques petits lopins de territoire français.

Toute la région avoisinant Pondichéry est ainsi convertie en un véritable damier, de complication telle qu'il est à peu près impossible de s'y reconnaître. Et ceci n'est pas vrai seulement pour l'agglomération de Pondichéry : il en est de même pour tous les comptoirs qui nous restent, disséminés un peu dans tous les coins de l'immense péninsule, si bien que l'étude des possessions françaises de l'Inde est un vrai casse-tête, sans que, malheureusement, on y puisse appliquer le proverbe qui veut que des petits ruisseaux fassent une grande rivière.

Au bout d'une petite heure de trajet, nous atteignons les rives de l'étang, où nous demeurons fort longtemps à flâner, dans les éblouissements d'un prestigieux coucher de soleil et dans l'émerveillement de toutes ces adorables teintes par lesquelles passe le ciel crépusculaire.

La nuit tout à fait venue, nous rentrons doucement à la ville, où je vais passer ma dernière soirée.

Elle me semble tout à fait mélancolique, et j'ai le cœur tout serré en pensant que demain je roulerai de nouveau en pays étranger, plus seul et plus perdu que jamais après cette délicieuse halte parmi d'aimables compatriotes qui me sont devenus d'inoubliables amis.

11 février.

Dans tous les voyages, qu'il s'agisse d'aller de la gare Saint-Lazare à Asnières ou de Marseille à Yokohama, l'on est toujours pressé d'arriver; on a été content de partir, on est heureux de voir du pays, mais le trajet est toujours trop long et l'impatience toujours aussi grande.

Dans cet ordre d'idées, il est peu de trajets où la patience soit mise à une plus rude épreuve qu'en celui de Paris à Londres.

Vous avez été — on l'est presque toujours — affreusement secoués par le steamer de Calais à Douvres; vous montez, très remué encore, dans le train; les wagons du L. C. D. R. sont les plus confortables du monde, vous avez pourtant très grande hâte d'en sortir. Des prairies embrumées, des cottages blancs, aux volets verts, habillés de chèvrefeuille; sur la jeune verdure des pelouses, les raies de chaux des tennis-grounds, les portiques

légers des polos; de loin en loin une grande ville noire ensevelie dans la fumée, des gares immenses traversées à grand fracas de fer ébranlé, — tout cela défile devant vos yeux ennuyés et maussades.

Mais, tout à coup, l'atmosphère s'épaissit et s'obscurcit, vous êtes saisis à la gorge par cette indéfinissable odeur de suie mouillée qu'a le « fog » londonien. — vous voilà enchantés, — c'est le port, croyez-vous : — que nenni! Vous entrez dans un inextricable réseau de voies se croisant, se juxtaposant, se superposant, et c'est une succession indéfinie de ponts, de tunnels, de passages à niveau, de stations par centaines traversées à toute vapeur, avec la vision brusque des voyageurs entassés sur les trottoirs et des affiches multicolores, à caractères géants, à figures violemment enluminées; des trains vous croisent, d'autres courent parallèlement au vôtre, des carrefours vivement éclairés apparaissent tout à coup, disparaissent aussitôt, les hautes silhouettes des cheminées d'usines se devinent dans le noir, — vous êtes entrés dans les faubourgs immenses de la ville immense : — vous en avez encore pour près d'une heure avant d'arriver à la bienheureuse et tant désirée station terminus.

Madras, c'est un petit Londres, comme Paris est un petit Marseille; quand, après les longues heures

du monotone et brûlant voyage qui vous amène de Pondichéry, vous atteignez la première station qui porte le nom de la capitale des provinces du Sud, vous vous croyez au bout de vos peines? Erreur! Vous ne faites que commencer, et la banlieue de Madras, par l'immense espace sur lequel elle s'étend, par la multiplicité des stations, par l'interminable longueur des arrêts que marque votre train dans chaque gare, n'a rien à envier à celle de Londres.

Au point de vue de la végétation, par exemple, celle de Londres a tout à envier à sa lointaine rivale. En effet, il y a de l'eau ici, de l'eau croupissante, verdie, fiévreuse et mortelle, mais fécondante et aussi bonne aux plantes que mauvaise aux hommes. Sans atteindre à la radieuse splendeur des paysages de Ceylan, la nature s'épanouit en une très suffisante richesse, et les verts bouquets de tamariniers et d'eucalyptus offrent de plus riantes perspectives que les silhouettes des cheminées en briques fichant leurs longues chandelles mélancoliques dans la brume du pays anglais.

* *
*

Quand nous débarquons enfin à la station d'Egmore, nous nous enquérons naturellement d'un hôtel. — j'ai été, au point de vue de l'installa-

tion, tellement gâté à Pondichéry que je ne prétends certes pas trouver ici rien de pareil, — du moins pensé-je dans une grande ville de 500,000 habitants prétendre à un home confortable.

Illusions et chimères! Sur la place de la gare, il va sans dire qu'il n'y a pas d'omnibus d'hôtel, ni même de porteurs, pas un péon, rien qui ressemble à ce que vous êtes habitués à rencontrer dès les premiers pas dans n'importe quelle bourgade d'Europe. Dans un tourbillon rouge de poussière aveuglante, une foule bariolée, puante et piaillante, qui vous bouscule, vous empoisonne et vous assourdit; adressez-vous à un policeman, faites des prodiges d'articulation et de prononciation en sollicitant de son obligeance, dans l'anglais le plus pur, un petit renseignement concernant le choix d'un hôtel : le policeman vous écoutera respectueusement, vous fera de beaux saluts jusqu'à terre, vous sourira fort gracieusement, mais n'aura pas compris le premier mot de vos discours, et vous resterez aussi avancé qu'auparavant.

O lointains sergents de ville de M. Lépine, où êtes-vous? Vous ne m'auriez pas souri, vous m'auriez compris et donné le renseignement tant souhaité, peut-être comme on donne un coup de poing, sans grande bonne grâce, mais vous m'auriez renseigné et je vous aurais bénis!

La Providence arrive enfin sous les traits de mon boy : pénétré de l'importance de ses fonctions et de toute la hauteur de sa dignité, il fend les rangs serrés de la foule, qui s'écarte devant lui, et devant son bâton, avec un empressement marqué. Derrière Sammy, toute une procession : tout bien compté, mes bagages se réduisent à six colis, — il n'y a pas moins, et au bas mot, de 20 porteurs. Tous ces Hindous dégingandés et maigres sont invraisemblablement mous et paresseux; ce sont de vivants paquets de chair flasque et efféminée, incapables du plus petit effort, accablés de la moindre fatigue; ils se mettent trois ou quatre à porter un petit sac de nuit que n'importe lequel de mes canonniers soulèverait à bras tendu, et il faut les entendre geindre, ahaner, larmoyer sous le dérisoire fardeau!

Enfin la caravane s'arrête, elle dépose à mes pieds tout mon équipement, — il ne s'agit plus que de trouver une voiture. C'est long, c'est difficile, c'est énervant au possible, et le résultat est piteux : je ne sais comment la misérable carne qui flageole entre les brancards tient encore sur ses jambes. C'est une pitié que de ne pas avoir depuis longtemps mené la pauvre bête au bienfaisant abattoir, et cela met très sérieusement en colère de se voir contraint à prolonger ce barbare supplice. La bête tire la

voiture, mais quatre ou cinq coolies tirent la bête, ils l'étayent, la soutiennent à droite et à gauche, lui secouent violemment le mors dans la bouche, lui tordent convulsivement l'encolure, et sur le piteux assemblage tombe une grêle de coups de fouet assénés par un cocher hurleur avec la plus large justice distributive. Les coolies tapent sur le cheval, le cocher tape sur les coolies, j'ai bien envie de taper sur le cocher; — c'est grotesque et c'est interminable.

D'autant plus interminable que, le terrain ne coûtant sans doute pas bien cher en ce pays, chaque maison occupe, au moins, trois à quatre cents mètres de façade. Le plus modeste cottage est entouré d'un véritable parc de plusieurs hectares, et vous pensez ce que peuvent être les distances avec un lotissement ainsi constitué.

Le résultat est que, débarqués du train à cinq heures et demie, il est plus de sept heures quand notre hideux équipage nous dépose à la porte de l'hôtel. Là, au moins, serons-nous au bout de nos tribulations, et notre barque cahotée va-t-elle trouver un port reposant et tranquille? Oui et non. Non, si nous nous attendons à entrer dans ce que nous sommes habitués à trouver en une auberge européenne. Oui, si, comme le sage, nous savons nous contenter de peu.

Une grande chambre blanchie à la chaux, suffisamment fraîche et abritée par une large véranda; un lit bas, large, sans sommier, sans matelas, mais où ces trop civilisés accessoires seraient aussi trop chauds et sont avantageusement remplacés par un treillis élastique de rotin; une immense salle de bain, dans la baignoire de la belle eau limpide que nous faisons couler avec délices sur notre peau rissolée; du soda, de la glace et un dîner suffisant : voilà, en somme, de quoi réconcilier avec l'existence de plus dégoûtés que nous.

12 février.

Madras est une immense ville, Madras a une importante garnison, des monuments colossaux, de belles rues larges et des magasins à l'instar de Piccadilly. Madras est une place de commerce de premier ordre : elle possède des tramways électriques, un vélodrome et des demoiselles à cheveux jaunes qui se promènent au crépuscule sur la jetée ; il ne lui manque donc rien de ce qu'il faut à une capitale : eh bien, malgré tout cela, Madras est une horreur.

J'admets bien en effet que les Anglais, qui passent avec raison pour emporter sous toutes les latitudes leur home, leurs habitudes, leurs qualités et leurs défauts (si toutefois ils ont des défauts, ce que je laisse à votre appréciation), j'admets bien, dis-je, qu'ils importent où ils voudront, tant qu'ils voudront, leur thé de cinq heures, leur tennis, leur

golf, leur polo, leur flegme et leurs hautes vertus; mais qu'ils poussent la tendresse patriotique jusqu'à bâtir, sous ce formidable soleil du tropique, des colonnades, des grandes maisons grises tout à fait pareilles à celles qu'enveloppent les brumes de l'humide pays natal, c'est trop fort, c'est antiesthétique au possible, et ce doit être au moins autant antihygiénique.

Pourtant, si l'on peut reprocher aux habitants de Madras de n'avoir pas assez compris que l'architecture de Victoria Street n'était pas un article d'exportation, du moins doit-on leur savoir gré d'en avoir limité l'emploi aux quelques pâtés de maisons, en somme assez restreints, qui se groupent aux abords du port et qui constituent la ville des affaires, un tout petit bourg noyé dans la grande cité.

Le reste, et ce reste est immense, est, comme je vous le disais hier, composé de grands parcs indéfinis entourant les cottages; dans ces parcs, les arbres sont bien un peu grillés, les gazons des pelouses sont bien pauvres et rôtis : c'est la faute du soleil, ce n'est plus celle des habitants.

Mais où l'architecture britannique officielle, terne et réfrigérante, perd ses droits, l'art sœur, la sculpture, réclame trop victorieusement les siens. On a plaisanté les Français sur ce qu'on a appelé

leur statuomanie et insinué, un peu méchamment, que notre démocratie honorait d'autant plus ses grands hommes, morts, qu'elle s'en était plus méfiée et les avait plus jalousés, vivants. Si nous sommes statuomanes, ce ne peut être pour cette raison, car John Bull, qui a une plus longue habitude que nous de la liberté et de la manière de s'en servir, est, malgré cela, plus statuomane que nous. Ses statues, vous les connaissez, elles se ressemblent toutes et semblent uniformément façonnées dans le même moule : toujours le même piédestal en granit rose ou en porphyre veiné; au tiers de la hauteur du piédestal, toujours la même guirlande de feuilles de laurier en bronze; sur la façade qui regarde la rue, toujours la même couronne, renfermant les initiales ou le nom du personnage, enfin sur le socle toujours le même bonhomme en redingote, toujours dans la même attitude, le pouce de la main gauche enfoncé dans la poche du pantalon, le bras droit « pendant naturellement le long du corps », comme dit la théorie.

Ces innombrables effigies de bronze que vous avez vues, semées à tous les carrefours et dans toutes les places de Londres, se retrouvent dans toutes les places et tous les carrefours de Madras. Elles sont tristes dans la brume de Londres, elles sont lugubres sous le grand soleil de Madras.

Tout cela ne serait rien, tout cela pourrait passer, malgré l'étrange impression de « dépaysé » qui s'en dégage et faire de Madras une ville très banale, mais très passable, sans un intolérable fléau qui, pour moi, la rendrait absolument inhabitable : la poussière.

∴

J'ai passé une trentaine de mois, les plus beaux de mon existence, dans cette garnison bénie qui a nom Fontainebleau ; il est entendu que la batterie à laquelle on a l'honneur d'appartenir est toujours la plus belle batterie du plus beau régiment de France : jamais ce sentiment, qui vous fait peut-être sourire, mais qui est, croyez-moi, une belle et bonne chose, réconfortante et stimulante, n'a trouvé plus exacte et plus éclatante application que dans l'artillerie à cheval de Fontainebleau : tout y était bon, et je garde, avec une très grande fierté d'y avoir servi, un souvenir délicieux du temps, trop court, que j'y ai passé. Troupe admirable, remonte excellente, chefs respectés et aimés (ceci n'est pas une singularité), société gaie et charmante, tout contribuait à faire d'un lieutenant en second aux batteries de la 5e division de cavalerie un très fortuné gaillard.

Hélas! le bonheur parfait n'est pas de ce monde : il y avait une toute petite ombre au tableau.

Quand nous sortions du quartier, le matin, dans les claires sonorités des fanfares et les joyeux cliquetis des gourmettes et des sabres, propres, reluisants et coquets, nous offrions aux promeneurs matinaux, sans fausse modestie, le plus joli comme le plus rassurant spectacle. Quand nous revenions, après deux heures de manœuvres sur l'hippodrome de la Solle, il n'en allait plus tout à fait de même. Certes l'allure était toujours brillante, les fanfares sonnaient toujours gaiement, les alignements étaient irréprochables et la troupe toujours très belle,.. mais c'était une troupe de nègres! Nous rapportions, collé sur nos visages défigurés, un masque épais de poussière brune, nous avions manœuvré dans les impénétrables nuages de terre que soulevaient les roues de nos lourds canons, et il ne fallait guère moins d'une heure d'époussetages, de brossages et de lavages pour nous rendre, à peu près, notre primitif aspect.

La poussière de Madras rappelle à s'y méprendre celle de Fontainebleau; elle est aussi épaisse, aussi collante, aussi odieuse, et fait d'une promenade en voiture, à travers des rues jamais arrosées, un véritable supplice suffocant. Au bout de dix mi-

nutes vous êtes déjà sales, au bout d'une heure vous êtes répugnants et méconnaissables.

Comment oser me présenter, ainsi fait, chez les personnes auprès desquelles mes bons amis de Marseille m'ont ménagé mes grandes entrées? Je vous assure qu'il faut mettre de côté tout respect humain pour m'y rendre. J'ai vite fait de m'apercevoir qu'il n'y a pas lieu de me repentir de mon courage. De même que, quand elles sont jolies, les Anglaises le sont divinement, de même, quand vous leur êtes présentés, les Anglais sont des hôtes incomparables : c'est une vérité de M. de la Palice que vous avez tous constatée et dont, pour ma part, je fais auprès de MM. Arbuthnot la plus charmante épreuve. L'accueil est, tout de suite, d'une cordialité telle qu'il me semble, après un quart d'heure de conversation, être en face d'amis de vingt ans.

Que voulez-vous que vous offrent des Anglais qui ont envie de vous faire plaisir? — Deux choses, toujours les mêmes : l'admission dans leur club, — la participation à leurs sports. Vu le trop peu de temps que je dois rester ici, je décline la première offre, je me rattrape sur la seconde, et, après une trotte en voiture dans laquelle je ne m'aperçois plus de la longueur des distances ni des incommodités de la poussière, me voici rendu au Polo-Club.

Vous avez vu jouer ce beau et rude jeu de polo sur les pelouses de Puteaux, et vous m'en voudriez d'en tenter une description : là-bas, dans ce bois de Boulogne qui me semble si loin et si frais, on joue bien ; ici, sur les grandes prairies brûlées du bord de mer, on joue mieux. Montés sur d'admirables petits poneys, râblés, vigoureux et vites au possible, les cavaliers sont remarquablement assis, infiniment souples, et soumis, à coup sûr, à un haut entraînement, car ils ne semblent pas s'apercevoir des douches de feu que verse sur leurs vigoureuses épaules le grand soleil torride. Au plus encroûté et antihippiâtre cycliste ils offriraient un incomparable régal ; à moi qui suis démonté depuis plus de deux mois, et pour qui ma bonne petite jument n'a pas une médiocre part de mes nostalgies, ils font commettre de gros péchés d'envie, et il me faut toute ma sagesse pour décliner l'offre qui m'est faite de prendre part demain à ce noble jeu.

Demain, hélas ! je roulerai encore vers de nouveaux rivages.

13 février.

Le soleil, qui s'est levé ce matin plus brûlant que jamais, après une nuit étouffante où les moustiques m'ont littéralement mis en sang, me fait changer tous mes projets. Je devais partir ce matin, je ne me sens pas le courage de passer toute ma journée à mijoter et à rôtir dans un wagon surchauffé. Il ne faut donc pas beaucoup d'éloquence à mes très aimables hôtes pour me décider à leur donner un jour de plus : je ne partirai que ce soir, et je ferai dans la relative fraîcheur de la nuit le voyage qui doit me mener à Bangalore.

Je ne regrette pas cette détermination, qui me permet de passer de bonnes heures avec d'aimables gens et qui — serait-ce l'influence du milieu? — me fait peu à peu revenir sur l'impres-

sion première, plutôt médiocre, que m'avait produite Madras.

Et d'abord, j'ai à faire amende honorable : j'ai calomnié les monuments de cette ville, ou du moins j'en ai découvert un qui, éclipsant tous les autres, les fait oublier et pardonner.

C'est le bâtiment de la *High Court* : il est immense et il est harmonieux ; entièrement moderne et de construction toute récente, il a certainement eu pour architecte un homme de goût haut et sûr. Le plus clair de ce goût a été de comprendre que ce qui convenait sur les rives de la Tamise faisait une vilaine figure dépaysée et mélancolique sur les bords de l'océan Indien, et que, dans le bleu de ce ciel, dans la flamme de ce soleil, il fallait autre chose que de ternes pierres grises et de grandes bâtisses noires et sèches. Il a construit non pas un édifice, mais toute une série d'édifices, sans plan bien apparent, dont l'ensemble offre pourtant le plus heureux coup d'œil. L'air pénètre partout dans l'architecture ajourée et légère, les tons violents des briques rougies qui font toute l'ossature du monument sont atténués et enjolivés par des arabesques dont les dessins capricieux courent sur les murailles, des coupoles revêtues de mosaïques étincelantes et des minarets élancés se dressent sveltement dans la lumière, et le tout, de style un

peu composite, mi-hindou, mi-arabe, est des plus heureusement réussis.

*
* *

En sortant de la *High Court*, comme on est tout près de la mer, il faut bien aller lui dire un petit bonjour; c'est encore ce qu'il y a de mieux à Madras.

La *Marina* est la promenade fashionable; il faudrait y flâner dans une voiture comme on en voit encore quelques-unes en Savoie et sur les bords du lac de Genève, où l'on est assis de côté et, par suite, d'où l'on ne peut voir qu'un des deux bords du chemin : on regarderait la mer, toujours superbement bleue et radieusement belle, on tournerait le dos aux vilaines bâtisses, déplorablement quelconques, le Sénat, l'Institut des Ingénieurs, le collège de la Présidence ou autres horreurs, — on n'y perdrait rien.

Il faudrait, pourtant, glisser de temps en temps un petit coup d'œil sur quelques-unes des rues qui aboutissent à la *Marina* et qui sont plantées de magnifiques banians.

Le banian est aussi répandu dans l'Inde que peut l'être le platane chez nous; on finit assez vite par s'habituer à ses formes étranges, mais les pre-

miers spécimens qu'on en voit ne peuvent pas ne pas provoquer un grand étonnement. D'un tronc central, puissant et trapu, partent de larges branches horizontales, desquelles se détachent verticalement des filaments allongés qui pendent et s'étirent vers le sol. Quand ces sortes de lianes rencontrent la terre, elles s'y enfoncent, y puisent une vie nouvelle et constituent autant de nouveaux arbres, vivant à la fois de la vie du tronc originel et d'une vie propre et personnelle, de telle sorte qu'au bout de peu d'années l'arbre primitif a donné naissance à toute une véritable forêt dont les sujets, intimement liés entre eux, forment des groupements de la plus extrême bizarrerie.

Ce ne sont pas des arbres à planter autour d'une villa de Bougival ou de Ville d'Avray; ils auraient vite fait de manger tout le jardin. Ils sont admirablement à leur place dans ce pays fécond où tout pullule et se multiplie à profusion, encadrant ces monuments touffus qui semblent avoir emprunté leurs formes bizarres et tourmentées, donnant ainsi raison à la théorie d'esthétique qui veut que les artistes primitifs de toute civilisation empruntent leurs premiers modèles à la nature environnante.

Il est très certain que, quand on est perdu dans l'ombre épaisse que fait ce dédale de colonnes vivantes, d'arcades infiniment irrégulières et tour-

mentées, la vision surgit et s'impose de ces extraordinaires colonnades des temples de Madura ou de Trichinopoly, tout aussi compliquées, tout aussi tortueuses, tout aussi écrasantes.

*
* *

Le guide « Murray », qui joint à toute sorte d'avantages l'obligation quotidienne, très ennuyeuse mais très utile, d'une petite version anglaise, me donne le sage conseil d'aller visiter le musée. Je suis le conseil et ne m'en trouve pas trop mal. L'édifice qui contient les collections est fort laid, et laid avec prétention, ce qui est la pire laideur, mais les collections sont belles et le contenu vaut mieux que le contenant. Une patience éclairée et un goût délicat ont présidé à la constitution et à l'arrangement des différentes salles, dont quelques-unes renferment des objets d'un prix inestimable. Il y a là des armes, provenant des arsenaux du nabab de Carnatic et du maharajah de Mysore, qui sont damasquinées, ciselées et ouvragées avec un art admirable; des satins chatoyants, des soies rutilantes, des velours somptueux surchargés de broderies d'or ou d'argent d'une incomparable richesse; enfin une profusion de ces étoffes de cotonnade légère que nous sommes habitués à voir

dans la poche des vieux professeurs de mathématiques ou sur la tête des commères de village, et qui ont porté le nom de la ville où elles ont été fabriquées, jusque dans les bourgs les plus reculés de notre vieille Europe.

Qu'y a-t-il encore? Des instruments de musique aux formes contournées, des petites figurines de bronze représentant les divinités hindoues, des pierres ouvragées provenant des débris des pagodes des environs, enfin une merveilleuse collection d'histoire naturelle.

Tous les spécimens de la faune et de la flore du pays sont rassemblés dans d'innombrables vitrines, très soigneusement préparés, très remarquablement conservés; tous les animaux qui peuplent la campagne avoisinante, ainsi que les profondeurs sauvages des plus lointaines Nilghirries, sont réunis pour le plus grand plaisir des yeux; c'est intéressant et instructif, amusant et joli.

A tout seigneur, tout honneur : le serpent occupe une place à part, et la vilaine bête est représentée par une variété d'espèces réellement prodigieuse, depuis le colossal python de seize pieds de long jusqu'au minuscule « fer de lance », grand comme une aiguille à tricoter. Par une ingénieuse disposition, à côté du reptile empaillé l'on peut voir, dans une grande cage vitrée, son frère vivant et

remuant. La pensée que toutes ces hideuses bêtes sont à peu près aussi communes dans les campagnes de ce pays que les sauterelles dans nos prairies ou les grenouilles dans nos marais, est bien faite pour donner un peu la chair de poule et inspirer la plus salutaire méfiance; et je suppose que plus d'un visiteur, en rentrant chez lui pour se coucher, après quelques heures passées en cette répugnante compagnie, doit tâter son tapis, soulever ses oreillers et ses couvertures, finalement trouver un sommeil peuplé de rêves peu séduisants.

*
* *

Du musée au People's Park, il y a à peu près aussi loin que du Louvre au Jardin des plantes; dans ce pays-ci, avec ces formidables distances, auxquelles je commence à m'habituer, il n'y a qu'un pas.

Pauvre People's Park, il ne faut pas évoquer, sous tes ombrages rabougris, les éternelles splendeurs du Péradiniya de Kandy ou du Cinnamon-Garden de Colombo; quelle aridité et quelle désolation! et pourtant, ce n'est pas l'eau qui manque; il y a là toute une série de lacs artificiels, sans compter le « Cochrane Canal », qui longe presque

tout le pourtour du jardin, et quand on a de l'eau à profusion, sous ce magnifique soleil, on devrait obtenir bien facilement la plus luxuriante et la plus riche végétation !

Oui, mais il faut compter avec le fléau de Madras avec cette terrible poussière rouge, épaisse, gluante, qui ternit tout, qui s'infiltre partout, qui dessèche et qui détruit tout. Les arbres sont recouverts jusqu'à la cime du poudreux manteau, et les pelouses en sont dévorées comme d'une hideuse lèpre. Ceci rend, naturellement, la promenade assez médiocre et maussade, et l'on serait presque tenté de la regretter, si le Park ne contenait une superbe ménagerie qui vaut amplement le déplacement.

Tout un peuple de léopards et de panthères prend ses ébats dans de larges cages, propres, aérées, claires et gaies. Je serais resté volontiers des heures à contempler les jeux gracieux des souples et formidables félins, en particulier de trois ou quatre panthères noires, de toute beauté, avec leur admirable poil lustré, leurs mouvements harmonieux, leurs petits yeux méchants, brillants comme des escarboucles, leurs paresseux étirements, leurs bâillements ennuyés et, soudain, en un rugissement de tonnerre, leurs bonds énormes dans la cage toute secouée.

Un peu plus loin, le palais des tigres, où dix magnifiques bêtes promènent leur ennui royal; même au « Zoo » de Regent's Park, bien riche cependant, je n'en avais pas vu d'aussi superbes. Ceux-ci sont d'une taille extraordinaire, et la lente promenade qui balance les corps puissants, sur des jarrets que l'on voit sommeillants, que l'on devine prodigieusement souples et forts, a, dans sa mélancolie, tout un air de majesté souveraine et d'invincible force latente. Ce sont de terribles seigneurs qu'il ne ferait pas bon, comme disent les bonnes femmes, rencontrer au coin d'un bois.

Et pourtant... c'est mon plus cher désir : la grosse émotion de cette rencontre, de cet admirable, unique coup de fusil, me sera-t-il donné de la ressentir? On me l'a bien promis à Paris et à Londres, et, depuis mon départ, je traîne mes fusils et tout le cortège d'ennuis et de tracasseries qu'ils m'ont valu, sur la foi de ces belles promesses. Se réaliseront-elles, ou bien devrai-je me rappeler qu'à Tartarin aussi on avait promis une fricassée de lions? Qui vivra verra!

*
* *

Rentrant à l'hôtel, je trouve une invitation du « Gymkhana-Club » m'engageant à assister, ce

soir même, au grand match de foot-ball qui doit vider une vieille querelle entre les champions du Dorset's Regiment et ceux du Suffolk's. Diable! mon train part à six heures et demie, et il est déjà quatre heures; comment faire? Je ne puis songer à assister à ce « great event » en costume de voyage : l'austère redingote est de rigueur, pantalon clair, gants jaunes, etc. ; heureusement, je me souviens que la confortable installation des wagons du Madras Railway permet tous les changements de tenue possibles ; je pourrai donc, ayant directement expédié mes bagages sous la conduite du fidèle Sammy, rejoindre la station à la dernière minute et échanger mon costume de cérémonie contre des vêtements plus négligés et moins étouffants.

Ç'aurait été très grand dommage de manquer ce spectacle superbe. — Vous trouverez l'épithète exagérée peut-être; superbe j'ai dit, et superbe je maintiens. La bête humaine est une fort admirable chose, n'est-il pas vrai? Il n'est pas possible d'en rencontrer de plus beaux échantillons que ces magnifiques gaillards aux figures blondes et roses de poupards, aux muscles d'athlètes, souples, adroits, lestes et vigoureux, qui, tête nue sous le furieux soleil, arrivent, à force d'agile robustesse, à faire d'un jeu violent et brutal un exercice infiniment élégant et harmonieux.

Je passe une heure charmante dans le pavillon du club, au milieu des toilettes claires, des ombrelles multicolores, aux sons entraînants d'une bonne musique militaire, et il me faut me sentir ruisseler sous l'implacable soleil pour me rappeler où je suis et me convaincre que je ne suis pas au pesage d'Auteuil, en plein éclat mondain d'une journée des Drags, par exemple, ou au paddock de Chantilly, un jour de Derby.

Je ne suis pas plus mondain qu'il ne faut, et je trouve que ce n'est pas le moindre charme des voyages que de se soustraire, pour quelque temps, aux inévitables et trop souvent mensongères conventions de la société. L'homme est fait de contradictions et souhaite toujours ce dont il est privé. Le fait est que, dans le charmant pavillon du « Gymkhana », je ne trouve nullement pesantes les obligations mondaines, nullement fastidieux le cérémonial des présentations, des salamalecs, etc. J'y aurais mauvaise grâce, du reste, et je serais le plus mal léché des ours si je ne conservais un exquis souvenir reconnaissant de l'accueil que m'ont réservé ces aimables hôtes, trop vite entrevus et trop vite quittés.

15 février.

Voilà quarante-huit heures qu'il me faut, à mon grand regret, mais tout délibérément, marquer d'une pierre noire.

On m'avait dit à Londres : « Surtout ne manquez pas de voir Bangalore; c'est la garnison préférée de nos officiers, ils y sont nombreux et vous feront charmant accueil. » A Paris : « Pour rien au monde n'omettez Bangalore; c'est un centre militaire de premier ordre, et vous verrez mille choses intéressantes. » Enfin, à Madras, mes courtois hôtes du Gymkhana s'étaient écriés à l'unisson : « Heureux mortel qui allez à Bangalore, que ne pouvons-nous vous suivre? C'est là qu'il fait bon vivre! Il y règne une perpétuelle fraîcheur, c'est une exquise oasis dans nos régions brûlées, c'est un bouquet de verdure dans notre aride désert. »

Que vous dire? Après toutes ces alléchantes

invités, je grillais d'envie de voir ce lieu de délices. Après quarante-huit heures de séjour je grillais d'envie de m'en aller.

D'abord, j'en suis désolé, mais, la vérité avant tout, le pays est affreux! Suis-je tombé à une mauvaise époque? Ma venue en ces tristes contrées a-t-elle coïncidé avec une période exceptionnelle de sécheresse? et dame Nature avait-elle, pour me recevoir, quitté ses beaux atours d'azur et d'or pour revêtir un vieil habit râpé? Des arbres étiques et rabougris, des gazons lépreux, des parterres déplorablement indigents, des pelouses dont la verdure rappelle assez bien celle des paillassons qui ornent les paliers d'un escalier mal tenu dans une maison de la rue Montmartre, de grandes avenues bêtes, des perspectives infiniment banales et une poussière... à faire regretter Madras! voilà ce que j'ai vu, et, si le tableau n'est pas flatteur, il est trop rigoureusement exact; allez-y, ou plutôt n'y allez pas voir.

∴

Et pourtant si, il faut y aller dans ce vilain pays, non pour voir de belles choses, mais pour y évoquer de grands souvenirs et y accomplir une sorte de pieux pèlerinage.

Cet État de Mysore, dont l'anglaise et militaire

Bangalore occupe à peu près le centre, un peu à la manière de l'araignée en sa toile, est, jusqu'à ces derniers temps, resté nominalement indépendant, après des luttes grandioses qui le firent croire longtemps irréductible.

C'est ici que les Anglais rencontrèrent un très magnanime, mais très implacable adversaire; c'est ici que, pendant les guerres de la fin du siècle dernier, nous eûmes un très puissant et très fidèle allié, le célèbre sultan Haïder Ali. Il faut lire, dans le beau livre du colonel Malleson, l'histoire de ces luttes gigantesques, qui nimbe d'une pure et glorieuse auréole la grande figure de ce lointain ami des Français, aussi terrible dans ses haines que fidèle dans ses affections. L'on y puise une singulière admiration pour ces vaillants ancêtres qui luttèrent en ces lieux, si glorieusement, mais, hélas! si inutilement; on en retire aussi une immense rancune méprisante contre ce criminel gouvernement qui paralysa l'effort de tant de braves et rendit stérile une moisson qui aurait dû être si belle, arrosée d'un sang si généreux.

Non loin d'ici est la petite ville de Seringapatam, qui vit la gloire et les malheurs de l'illustre Tippo-Sahib, fils d'Haïder Ali et digne héritier de ce grand nom. Lorsque ce prince monta sur le trône de Mysore, en 1781, il y avait plus de vingt ans que

la perte de Pondichéry et les irréparables revers de ce grand calomnié que fut Lally avaient marqué le définitif écroulement de l'empire français des Indes. Mais, si le pavillon fleurdelisé ne flottait plus sur la porte de Villenur, les grenadiers de Lorraine, qui l'avaient si vaillamment défendue, peuplaient encore les rangs de ceux qui luttaient contre leur vainqueur d'autrefois. L'armée de Tippo-Sahib était encadrée par des officiers français, et nos compatriotes étaient si nombreux dans ses rangs que les lieux où ils étaient cantonnés portent, aujourd'hui encore, le nom de « French-Rocks ». L'histoire des sièges de Seringapatam est donc un peu notre histoire ; elle est assez glorieuse pour que nous revendiquions l'héritage.

Tout cela ne rend pas Bangalore plus joli, mais la grandeur des souvenirs évoqués suffit amplement à dissimuler les pauvretés et les laideurs du cadre et à motiver le déplacement par des raisons toutes de sentiment et de patriotique piété.

De Tippo-Sahib et d'Haïder Ali, il reste, dans le Lal Bagh de Seringapatam, un mausolée de marbre enfoui dans le mystère des nobles cyprès. Des Français il ne reste rien ou presque rien : un nom de bourgade, un vague et lointain souvenir. Des Anglais il reste tout : une orgueilleuse domination, une puissante organisation militaire. Après

le pieux tribut payé aux souvenirs du passé, je n'aurais pas été fâché de voir un peu ce très positif présent.

*
* *

Mais je devais là encore jouer de malheur!

J'avais de chaudes introductions auprès du général M. L..., commandant le district ; en arrivant hier matin, je n'ai rien de plus pressé que de confier à la poste mes lettres de recommandation, et, me reposant sur une hospitalité jamais démentie, j'attends patiemment à l'hôtel une réponse que je considère comme inévitable et comme inévitablement favorable.

Il y a beaucoup de choses dont, en voyage, on ne devrait jamais se séparer, tellement que, s'il fallait seulement emporter le quart des objets que les familles vous dépeignent comme « de première nécessité », on aurait une quantité de bagages rappelant assez bien les *impedimenta* de messieurs les Perses à la bataille de Salamine. J'ai, pour ma part, emporté beaucoup trop de choses, et je maudis tous les jours le pesant et encombrant boulet que je traîne partout après moi. J'ai une fourrure! J'ai des vêtements d'hiver!! J'ai un chapeau haut de forme!!! J'ai plusieurs tenues militaires!!!!....

mais je n'ai pas un objet qui n'obérerait pas de beaucoup mes excédents, qui tiendrait au besoin dans un coin de mon portefeuille, aussi indispensable qu'il est petit, et dont l'absence est la cause de mon présent malheur : un calendrier.

Un coup d'œil sur cet utile compagnon de voyage m'aurait appris que ma lettre au général M. L... avait été mise à la poste « un dimanche », que, par suite, elle dormait paisiblement un bon sommeil de vingt-quatre heures au fond momentanément inviolé de la boîte, et que j'avais commis la plus formidable inconséquence qu'un homme, cependant habitué à la sévérité du repos dominical en pays anglais, puisse se permettre.

Et voilà pourquoi j'ai passé ici deux longues journées monotones, dans l'attente d'une réponse qui ne vint pas, parce qu'elle ne pouvait pas venir, me promenant mélancoliquement devant les murs élevés des « Cavalry Barracks », et ne partageant pas le moins du monde l'avis du philosophe qui prétendit qu'il était intéressant déjà de voir une muraille derrière laquelle il devait se passer quelque chose.

Ayant voulu voir quelque chose, mais trouvant partout consignes rigoureuses et portes strictement closes, voilà comment je me suis décidé à quitter ce soir même ce lieu inhospitalier (inhospi-

talier par ma seule faute, étourdi que je suis!) et comment, à six heures, j'expédie boy et bagages à la gare, me proposant de les rejoindre dans le plus bref délai.

Cependant, comme après un médiocre dîner, de très mauvaise et déconfite humeur, je m'apprête à secouer sur ce vilain pays la poussière de mes souliers, ce qui, par parenthèse, ne le gênerait pas beaucoup plus qu'une goutte de pluie ne gêne la mer, je vois entrer dans la cour de l'hôtel un dog-cart brillamment attelé; un gentleman des plus corrects en descend, vient droit à moi et, me serrant cordialement la main, me dit qu'il vient de recevoir ma lettre et qu'il se met entièrement à ma disposition. C'est le général M. L... en personne; un général qui se dérange pour un pauvre petit lieutenant, c'est à rentrer sous terre de confusion. C'est aussi à s'arracher les cheveux de désespoir, car mon billet est pris, mes bagages sont enregistrés, et tant de bonne volonté, une si exquise bonne grâce, tardives par ma seule faute, doivent forcément rester sans résultats. Je me confonds en excuses devant le trop aimable général. Je lui expose mon triste cas et je prends congé, très piteux et navré... Ne voyagez jamais sans calendrier!

*
* *

N'emporterai-je donc de Bangalore aucun bon souvenir? D'abord je suis persuadé qu'avec un peu moins de maladresse de ma part, la face des choses aurait complètement changé et que j'aurais emporté le plus intéressant souvenir de tout ce que l'on m'aurait montré. Mais puisque j'ai été assez bête pour manquer cette unique occasion de m'amuser et de m'instruire à la fois, récapitulons un peu et tâchons de mettre en évidence les quelques rayons de lumière qui sont venus éclairer un trop noir tableau.

En premier lieu, je n'ai pas eu chaud, et c'est beaucoup en ce pays. Bangalore est située sur un plateau assez élevé, et le climat y est exceptionnellement tempéré, à tel point qu'à l'hôtel j'ai remarqué que les fenêtres de ma chambre étaient garnies de vitres : c'étaient les premières que je voyais depuis Ismaïlia! Les productions de nos pays y poussent, médiocrement, il est vrai, mais enfin j'ai vu sur la table des petits pois, des haricots verts et des pommes! Il faut être juste, ce n'était pas trop désagréable de se mettre sous la dent autre chose que les éternelles potatoes ou les sempiternelles bananes.

Mais il y a à Bangalore mieux que de la fraîcheur, mieux que des vitres aux fenêtres et des petits pois dans les potagers, et s'il est vrai que, si Dieu fit l'homme à son image, le diable fit la femme à la sienne, le diable de Bangalore est un superbe diable!

Les femmes de ce pays sont extrêmement belles, et belles au sens antique du mot, belles d'une beauté classique, belles par la seule harmonie des formes et la seule pureté des lignes. O Parisiennettes de carton, petits êtres factices, pomponnés et attifés au gré de nos désirs et de vos caprices, mignonnes poupées perverses aux inexplicables sortilèges, comme vous me paraissez frêles, artificielles et mièvres! Et, en face de ces admirables statues vivantes, que reste-t-il de votre grâce maladive et de votre charme équivoque? A peu près ce qui reste dans ce verre, que je viens de vider (quand même) à votre santé, et qui contenait naguère un blond champagne, léger et pétillant comme vous : un peu de mousse sans consistance, bien vite évaporée, bien vite disparue!

A Madras, déjà, j'avais été frappé de l'extrême perfection de formes de toutes ces femmes, même de celles des plus basses castes, des plus misérables, astreintes, dans l'avilissante poussière des rues, aux plus serviles besognes; ici, la race est encore

plus parfaite, et il en est peu de types, je parle des jeunes, bien entendu, qui ne soient de véritables modèles esthétiques.

Elles sont, en général, assez petites, mais de proportions admirables; la tête est fine, chargée d'une opulente chevelure roulée en torsades sombres avec des luisances d'ébène et des reflets d'acier bleui; des sourcils épais dessinent de nobles arcades sous un front droit et élevé; à travers le tremblant rideau des longs cils alourdis, s'illumine la blancheur des pupilles nacrées avec les coulées d'or brun des rayonnantes prunelles; la bouche est petite, les dents étincellent comme des perles laiteuses en un rouge écrin; le nez et les oreilles sont parés d'ornements étranges, lourds de gemmes, et dans lesquelles les jeux des rayons solaires allument des éclairs multicolores; la molle sveltesse d'un cou délicat s'attache à des épaules harmonieuses, et la gorge est d'une exquise fierté, dédaigneuse d'inutiles et déshonorants soutiens.

La finesse des attaches est extrême, autant du moins qu'on en peut juger sous le lourd réseau des bracelets d'argent qui les enserrent, la démarche moelleuse, lente et cadencée, et la pureté de ces formes accomplies est merveilleusement mise en valeur par l'élégance des draperies aux chaudes couleurs qui les enveloppent.

Le costume est simple, aussi simple qu'il est seyant; comme j'errais aux abords d'une vieille pagode en ruine, sur les bords d'un calme étang sacré, il m'a été donné de voir une jeune fille, presque une enfant, sortir toute ruisselante de l'onde sainte où elle venait de finir ses ablutions.

Elle montait lentement les degrés de marbre, toute nue, d'une belle nudité chaste, illuminée des rayons du soleil couchant qui faisait miroiter des reflets d'or brillant sur le bronze clair de la peau.

Elle prit d'abord une mince écharpe de mousseline, qu'elle enroula autour de ses reins, en formant une sorte de pagne qui serrait étroitement les hanches, puis elle emprisonna ses épaules et sa gorge dans un corsage aux mailles élargies, très court et exactement appliqué sur les chairs, laissant la taille entièrement à découvert; enfin elle développa un long châle de cotonnade légère, à fond rouge semé de fleurettes dorées, et s'y drapa tout entière....

*Pauco minora canamus* — la toilette n'était pas finie. Restaient les chaussures; la plupart de ces femmes n'en portent pas et s'en vont pieds nus par les chemins. Celle-là faisait exception. Raffinement de toilette? Non pas; religieuse pratique, — tout simplement. Et si vous ne saisissez pas pourquoi, contemplez avec moi la forme de ces sandales. —

Une épaisse semelle de cuir nouée sur le cou-de-pied par des lacets de corde ; — jusque-là rien de bien extraordinaire, mais regardez sous la semelle, vous verrez, sous le talon et sous la plante du pied, deux supports en bois, élevés de 4 à 5 centimètres, qui affectent assez bien la forme des couteaux d'une balance, s'appliquant à la semelle par une assez large base, mais reposant sur le sol seulement par une arête infiniment aiguë. La cause de cette forme étrange, qui doit, par parenthèse, rendre la chaussure bien fatigante et bien peu stable, réside dans le respect religieux que les Hindous professent pour la vie des bêtes. Il est certain que le pied humain écrase dans sa marche une quantité de bestioles semées à la surface du sol ; avec ce bizarre brodequin, le pieux Hindou est du moins assuré d'en écraser le moins possible.

Et puisque je suis en train de vous parler de cet étonnant amour des bêtes, laissez-moi vous raconter un petit fait dont j'ai été le témoin bien souvent, depuis mon arrivée dans cet étrange pays, et qui s'explique par les mêmes raisons. Mon histoire est peut-être bien un peu naturaliste, mais elle est infiniment typique.

Lorsque vous traversez quelque bourg perdu de nos campagnes, vous voyez toujours, sur le pas des portes, des groupes accroupis, plongés dans une

occupation absorbante. Deux acteurs : une petite fille et une bonne vieille grand'mère. La petite fille se tient docilement assise devant la vieille grand'-mère, et cette dernière, tenant la tête de l'enfant dans ses deux mains, défait les longs cheveux, les éparpille, les effile l'un après l'autre et... part pour la chasse. C'est une activité fébrile, une recherche enragée, de longues inspections minutieuses, enfin un brusque geste vainqueur qui saisit et qui arrache ; — un bruit sec, un claquement d'ongles,... le dernier acte de la tragédie est joué.

C'est ce dernier acte que les Hindous ne jouent pas !

Le spectacle vu dans les ruelles de nos villages se voit ici journellement ; il est, sous ces lointaines latitudes, rigoureusement pareil, mais la conclusion diffère.

On raconte que Franklin, ayant un jour trouvé sur la manche de son habit un vilain insecte venimeux, le saisit délicatement, le posa sur le sol et le rendit à la liberté, disant : « Allez, petite bête, le monde est assez grand pour vous et pour moi. » Les bonnes femmes hindoues font toutes ce que fit Franklin, et cette stupéfiante mansuétude en fait, je pense, autant de Pénélopes filant une toile dont elles ne verront pas la fin.

Et maintenant, si mon histoire vous semble un

peu trop réaliste, sachez du moins qu'elle est rigoureusement vraie, et pardonnez-moi en pensant qu'elle ne pouvait trouver un cadre mieux approprié que ce vilain pays de Bangalore, dont les aridités désolées rappellent assez bien cette partie de nos plaines champenoises que l'on a baptisée « Champagne.... » ; mais j'ai juré de ne pas écrire le mot.

17 février.

De Bangalore à Hyderabad il y a vingt-trois heures de chemin de fer. C'est long, dites-vous? — Ce n'est rien pour le pays, car, d'une part, les distances à parcourir sont énormes, et, d'autre part, la vitesse moyenne des trains ne dépasse guère 30 kilomètres à l'heure, un peu moins de moitié de ce que vous êtes habitués à rouler.

Les gens du pays font donc un peu ce que font les Russes chez eux, qui s'embarquent le plus simplement et le plus naturellement du monde pour trois ou quatre jours consécutifs et qui vont de Pétersbourg à Vladi-Kavkaz comme nous allons de Paris à Dijon. Il n'est que juste, d'ailleurs, d'ajouter que l'installation matérielle des compartiments est infiniment confortable; je vous l'ai décrite l'autre jour, je n'y reviendrai donc pas; mais, ce

sur quoi j'appellerai votre attention, c'est l'extrême modicité relative du prix des places.

Pour faire, avec une installation analogue à celle de ce que nous appelons en France des coupés-salons, environ 700 kilomètres, j'ai dû payer un peu moins de trente roupies, ce qui fait, au taux actuel de la roupie, de 47 à 48 francs. Quant à mon boy, installé tout seul dans un compartiment réservé contigu au mien et en communication directe avec le mien, ce qui est infiniment commode, il s'en est tiré avec quatre roupies et demie, soit à peu près 7 francs. Les indigènes voyagent littéralement pour rien : un centime par kilomètre! il me paraît impossible de trouver des tarifs plus démocratiques.

Mais nous ne sommes pas encore au bout : en effet, les tarifs dont je viens de parler sont les tarifs normaux; ils subissent — c'est invraisemblable, mais cela est — une nouvelle réduction de 50 pour 100 quand il s'agit d'organiser de grands mouvements de voyageurs analogues à ceux que créent nos trains de plaisir, ou mieux nos trains de pèlerinage. En effet, il ne se passe, pour ainsi dire, pas de jour dans l'année qui ne soit marqué par une solennité du culte brahmanique, plus spécialement célébrée dans tel ou tel temple de l'immense péninsule. Chaque pagode célèbre ainsi sa grande

fête annuelle à laquelle sont conviés les fidèles de l'Inde entière : ils répondent à l'invitation, et, par milliers, les pèlerins convergent de tous les points de l'Hindoustan vers le lieu des réjouissances sacrées : le nombre des voyageurs ainsi transportés est incalculable.

L'extension énorme donnée aux voies de communication et l'incroyable modicité du prix des transports constituent l'une des lignes principales du plan de conduite adopté par les Anglais vis-à-vis des natifs. Je ne m'embarquerai pas, pour le moment, dans un examen du pourquoi et du comment de la chose; je ne dis pas que je ne ferai pas cet examen, mais j'attendrai, si vous voulez bien, que mes opinions, faites de lectures, de conversations, etc., soient plus mûries et rassises.

*
* *

Le trajet de Bangalore à Hyderabad est long et monotone, le pays traversé est uniforme et assez uniformément vilain. Il est égayé, délicieusement, par une multitude d'oiselets qui voltigent autour du train, glissent, plongent, s'élancent en flèches, planent et jouent dans l'étincelante lumière. Ils sont habillés de fins corselets éclatants d'azur et d'émeraude; ce sont d'exquises petites bêtes de

rêve, de véritables oiseaux du paradis, et leurs vols capricieux semblent balancer dans l'air tiède toutes les richesses et tous les éblouissements des *Mille et une Nuits*. Dans les coulées d'or du rayonnant soleil, leurs violentes couleurs étincellent et jettent mille feux de prismes; c'est une magie de tons chauds et éclatants. Il semble qu'on ait subitement lâché les oiseaux bleus, les oiseaux d'or dont notre imagination d'enfants peuplait les volières de la Belle au Bois dormant ou de telle autre princesse des contes de fée. L'œil ne se lasse pas de suivre les vols capricieux des heureuses bestioles et les sillons lumineux qu'elles tracent dans l'air palpitant et embrasé; c'est la seule joie du long et fatigant voyage, la seule note rafraîchissante et jolie d'un paysage un peu monotone et mélancolique.

Les stations se succèdent, très rapprochées et donnant bien la sensation de l'extrême densité de cette population; bien que nous soyons dans le Mail Train, nous en brûlons peu et les arrêts sont fréquents et prolongés. Comme on se blase vite sur toutes choses, le spectacle, déjà familier, du mouvement, du tumulte et des bousculades, nous lasse un peu, et, dans tous les cas, ne nous intéresse plus suffisamment pour nous faire oublier l'intolérable chaleur qui transforme notre com-

partiment en étuve dès que cesse le bienfaisant courant d'air de la marche. Décidément nous nous arrêtons trop, trop souvent et trop longtemps.

Une exception cependant pour Raichur. D'abord nous trouvons un excellent déjeuner, ce qui est bien quelque chose, et puis nous voyons dans nos verres de la glace, de la belle glace bien pure et bien claire, et cela est plus délicieux que ne pourrait être doux à nos cœurs, moins desséchés pourtant que nos palais :

..... le doux collier que font
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime.

Vous trouverez peut-être que je blasphème et que je suis un très prosaïque réaliste? je vous attends à l'épreuve, et, quand vous sentirez dans vos reins trépidants et meurtris un nombre respectable de kilomètres parcourus sous le plomb de ce soleil, vous penserez peut-être, comme moi, qu'il y a temps pour tout, que les effusions sentimentales seraient ici d'une originalité déplacée, et qu'il convient de leur préférer l'exquise sensation glacée qui répand dans nos membres fatigués et dans notre corps rissolé une vivifiante fraîcheur.

Ce réconfortant repas terminé, comme nous

devons attendre ici une correspondance et comme le train que nous devons prendre se fait désirer, nous avons le temps de sortir de la station et d'aller faire un petit bout de promenade; pas bien long, vous pouvez m'en croire, car il est plein midi et nous ne ressentons nulle envie de quitter l'abri des grands banians qui ensevelissent la place de la gare dans la relative fraîcheur de leur ombrage. Cela nous suffit, au reste, pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville. Elle est infiniment pittoresque, campée parmi de gros éboulis de rochers dévalant d'une colline élevée que dominent les ruines imposantes d'une ancienne forteresse. Raichur fut autrefois la capitale de l'État de Bijapour; comme la décadence de ce petit royaume date de près du XV^e siècle, les vieux remparts ne forment plus guère qu'un amas de débris envahis par les ronces et les lianes et sur lesquels les maisons sont venues se camper dans un heureux désordre.

Et nous roulons de nouveau, dans la poussière étouffante et sous le soleil ardent, à travers un pays sans grand intérêt, bien brûlé et stérile.

Une vision de fraîcheur, trop brusque et trop tôt ravie, à la traversée de la grande rivière Krishna, qui, dans un lit immense, au milieu d'un dédale de

bancs de sable et de rochers, roule lentement des eaux paresseuses d'une jolie clarté bleue.

*
* *

A Wadi, dernière étape, dernier changement de train, arrêt interminable, car c'est l'heure du « tiffin » (lunch), et les horaires des railways sont combinés de façon à respecter scrupuleusement ces heures, sacrées pour les estomacs anglais. Nous ne songeons guère à tiffiner, et, malgré la longueur du stationnement, nous ne perdons guère notre temps et sommes à deux doigts de rester en panne. Pour quelle cause ? Pour cause de « peste » !

Nous sommes, en effet, à une proximité relative de Bombay, et l'on retient ici pendant quarante-huit heures, dans un lazaret contigu à la station, les voyageurs qui viennent de la pauvre pestiférée.

Ce n'est pas écrit sur nos figures que nous n'avons jamais mis le pied dans ce dangereux guêpier, mais c'est écrit sur nos tickets, sur les étiquettes de nos malles, sur nos bulletins de bagages, etc. ; il paraît que cela ne suffit pas, et l'inspecteur de police, qui nous fait subir un long interrogatoire, ne se contente pas de ces raisons, bien convaincantes cependant. Il lui faut l'attesta-

tion de deux témoins nous ayant vus nous embarquer à Bangalore et le certifiant sous la foi du serment. Je me rappelle heureusement le temps, déjà lointain, du collège où, pour l'obligatoire rentrée « accompagnée », nous avions recours aux bons offices de toute une catégorie d'honnêtes industriels qui, moyennant une somme modique, consentaient à figurer occasionnellement les oncles respectables ou les domestiques de confiance. J'avise donc deux négros qui déambulent sur le quai, je leur donne à chacun une roupie, et voilà deux hommes prêts à se faire couper la tête ou à se laisser brûler un poignet, comme Mucius Scævola, plutôt que de ne pas jurer, sur la tête de leur mère, que nous venons bien de Bangalore; ils auraient aussi bien affirmé que nous venions de Pékin ou du Kamtchatka : cela suffit à M. l'inspecteur, et j'ai la douce satisfaction de constater que la bêtise administrative est également ineffable sous toutes les latitudes.

Nous échappons donc à un séjour sous les peu tentantes baraques du lazaret, et nous poussons de gros soupirs de satisfaction en nous installant dans les wagons du Guarantied Nizam's state Railway. Ces wagons sont superbes, éminemment confortables et littéralement dorés sur tranche. Il est probable qu'on veut laisser aux voyageurs tout le

temps d'en admirer les splendeurs, car notre train avance maintenant à la trop sage allure qu'affectionnaient les ancestrales pataches.

Le jour tombe lentement, et il nous est donné, une fois de plus, d'admirer les radieux éblouissements d'un mirifique coucher de soleil; tous les soirs c'est la même étincelante magie, et tous les soirs c'est aussi merveilleusement beau; nous ne nous faisons guère une idée de cette invraisemblable orgie de couleurs dans notre pauvre lumière et sous nos ternes cieux d'Occident.

La douce brise du crépuscule s'élève, un long frisson passe sur les grands champs de maïs dont les hautes tiges s'inclinent mollement en longues ondulations paisibles ; la campagne s'endort, les troupeaux se rassemblent en grandes masses serrées, gardées par les chiens vigilants; les bergers allument tout autour, pour éloigner les bêtes féroces, des feux dont la flamme claire monte joyeusement dans l'air léger ; les premières étoiles allument leurs tremblantes clartés dans les transparences laiteuses du firmament, et de la nature assoupie, dans le grand silence du soir, se dégage une paix profonde.

C'est l'heure où le corps, alangui par les terribles chaleurs de la journée, aspire avidement les frais effluves de la nuit prochaine, où l'œil,

ébloui d'ardentes lumières, se repose charmé sur les tons adoucis du crépuscule, où l'esprit s'abandonne à la tendresse des rêveries imprécises, où tout l'être se défait, immatérialisé, et se fond délicieusement dans la fluidité de l'éther, dans le sein auguste et reposant de la toute-puissante, de la maternelle Nature.

Un grand fracas de fer ébranlé, un roulement de tonnerre sous des halles violemment éclairées, le rêve s'envole, le charme s'évanouit. Nous sommes en gare d'Hyderabad.

18 février.

Hyderabad est, vous le savez ou devriez le savoir, la capitale de l'État indépendant du Nizam.

A l'exception des États Himalayens du Népaul, auxquels leur position géographique a permis de conserver jusqu'à ce jour une attitude d'insoumission et d'isolement complets, bien que amicaux, au dire des Anglais, il n'y a plus, dans l'immense péninsule, un seul État natif qui puisse se considérer comme jouissant d'une indépendance complète. Cependant, chez certains d'entre eux, l'intervention politique de la Grande-Bretagne se réduit à fort peu de chose; les chefs de ces États disposent de leurs revenus et de leurs armées et administrent presque directement leurs possessions.

Parmi ces États, le « Nizam's Dominion » occupe une place privilégiée; le souverain qui porte le titre de Nizam jouit d'un pouvoir à peu près

absolu ; il a son armée, lève ses impôts, frappe sa monnaie, émet ses timbres-poste et, par suite, a toutes les apparences d'une complète indépendance. Pourquoi cela? Sans remonter au déluge, cherchons-le ensemble, et, si cela vous ennuie, vous en serez quitte pour sauter les lignes suivantes.

Bien que l'immense majorité de la population de ce pays soit de race et de culte hindous, les Hindous ne prennent aucune part à l'administration, qui est tout entière entre les mains de mahométans étrangers. Et cela ne date pas d'hier : dès le xv^e siècle, les rajahs hindous avaient dû céder le pouvoir aux musulmans, dont les irruptions s'étaient audacieusement étendues jusqu'au sud de la péninsule. Ces irruptions ne furent pas précisément pacifiques, et cette transmission de pouvoirs n'alla pas toute seule ; elle fut signalée, pendant plus de trois siècles, par des luttes violentes qui mirent le pays à feu et à sang. Les généraux que les empereurs mogols envoyaient dans le sud de la péninsule, faisaient plutôt leurs affaires propres que celles de leurs souverains, et le pouvoir de la cour de Delhi sur les provinces du centre de l'Hindoustan resta, jusqu'à la fin du xvii^e siècle, purement nominal.

Ce fut seulement sous le grand Aureng-Zeb que l'autorité du Mogol s'imposa directement et sans

conteste, unissant l'Inde entière sous un seul gouvernement et élevant l'empire au plus haut point de sa gloire et de sa puissance.

> Mais les plus belles choses
> Ont le plus court destin;

et, aussitôt après la mort d'Aureng-Zeb, la prospérité de l'empire mogol commença à décliner, victime d'une trop ambitieuse extension. Les gouverneurs des provinces et les représentants du Mogol tentèrent de s'affranchir et de secouer le joug. Parmi ceux-ci, le plus considérable était le nabab du Deccan, Nizam-ul-Moock, qui, nommé à ce lucratif et puissant emploi par l'empereur Mohamed-Shah, s'aperçut, l'un des premiers, que l'étoile de Delhi touchait à son déclin.

Une autre étoile venait de se lever à l'horizon politique de l'Asie, celle des Mahrattes.

Nizam-ul-Moock, en homme pratique et sans scrupules, ayant d'ailleurs de l'éducation et des lettres, fit de la fable de « Bertrand et Raton » une édition à son usage personnel. Il fit toucher du doigt au prince Mahratte la décadence de l'empire Mogol et lança Nadir-Shah à la curée. Beaucoup d'ennemis intérieurs et extérieurs déchiraient déjà les lambeaux de l'héritage d'Aureng-Zeb; l'entrée en scène d'un nouveau compétiteur, aussi puissant

que le Mahratte, devait laisser au soubab du Deccan ses coudées franches. Il ne tarda pas à en profiter, à rompre définitivement le faible lien qui l'attachait encore à son ancien souverain, et se proclama monarque absolu du Deccan, fondant ainsi la dynastie qui siège aujourd'hui encore sur le trône d'Hyderabad.

Du nouveau pouvoir, ainsi fondé par des moyens d'une contestable légitimité, ne disons pas trop de mal, nous, Français, car il nous fut, aussitôt né, très fidèle et très puissant allié.

Vous trouverez, fidèlement narré et impartialement critiqué, dans le beau livre du colonel Malleson, le récit de la longue odyssée qui mit, pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, les Français aux prises avec les Anglais. Le nom du Nizam revient à toutes les pages, celui de Dupleix à toutes les lignes. Cet homme extraordinaire, après avoir réussi à faire prévaloir l'autorité des armes et du nom français dans tout le Carnatic et tout le Deccan, ayant noué avec les princes indigènes de solides amitiés, parmi lesquelles celle du Nizam était l'une des plus fermes et des plus précieuses, à la veille de donner à sa patrie le vaste empire que son ambition avait rêvé et que son génie avait presque créé, devait voir tous ses efforts rendus stériles par la criminelle incapacité du plus hon-

teux des gouvernements. Cela a beau s'être passé très loin et il y a déjà très longtemps; quand on voit, comme je le vois, cet admirable pays, on ne peut se défendre d'une vigoureuse poussée de rancune et de mépris.

De caractère moins pur, de cœur moins haut placé, mais d'esprit très ingénieux et d'une extrême adresse, M. de Bussy devait, après le départ de Dupleix, prendre une renommée et une influence égalant presque, dans le Deccan, celle de ce dernier. Il commandait une petite armée d'élite, jouissait d'un absolu pouvoir sur l'esprit du Nizam, et son souvenir est demeuré jusqu'à nos jours très vivant en ce pays.

Moins pourtant que celui d'un autre Français, que vous ignorez sans doute, que j'ignorais aussi, je dois l'avouer, et qui, pourtant, est plus célèbre ici que Louis XIV ou Napoléon : M. Raymond.

M. Raymond avait servi pendant de longues années sous Haïder Ali; une fois les Français balayés de la péninsule indienne, il avait, comme tant d'autres, épousé la cause des princes natifs qui avaient été nos alliés, et, quand il mourut, en 1798, il commandait une petite armée de 15,000 hommes bien disciplinés et possédait plus de pouvoir que le Résident anglais. Son souvenir est resté l'objet d'une vénération extraordinaire,

sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, car elle est fort typique et curieuse.

Avec M. Raymond, les armes et le nom français disparaissent du Deccan.

Abandonné à lui-même, le Nizam resta pendant de longues années en guerre, d'abord avec les Mahrattes, puis avec les Anglais, et finit par succomber devant l'alliance de ces deux ennemis. Il est, depuis, resté pour l'Angleterre un allié fidèle, mais ombrageux et fier. Il a toute sorte de raisons, d'ailleurs, pour estimer très haut le prix d'une amitié qui tira naguère la Grande-Bretagne d'un très mauvais pas.

Vous avez tous présente à la mémoire l'histoire de la grande révolte de 1857; nous retrouverons plus tard, dans le Nord, le souvenir et les traces des atrocités qui la signalèrent, et le moment sera venu alors de chercher à en tirer une philosophie et à comprendre comment la domination anglaise put résister à ce terrible choc. Mais nous pouvons indiquer tout de suite que la principale raison fut la radicale absence de tout sentiment de nationalité ou de patriotisme dans ce soulèvement, qui ne fut autre chose qu'une rébellion militaire, purement locale et limitée à l'armée du Bengale. Si les corps de troupes des résidences de Bombay et de Madras avaient suivi le mouvement, il est hors de doute

que, malgré tout leur héroïsme, la poignée d'Anglais disséminés dans ce vaste empire eût été immanquablement écrasée et la domination britannique radicalement anéantie. Mais le sentiment national fait tellement défaut dans cette immense masse de trois cents millions d'individus, que n'unissent entre eux ni des sentiments ni des intérêts communs, que la rébellion des cipayes du Bengale fut regardée avec indifférence par ceux des autres présidences; bien plus, si la révolte des uns fut réprimée, ce fut, en grande partie, grâce au concours des autres, et parce que l'on put armer les unes contre les autres les différentes races de l'Inde.

Par sa position géographique, par sa quasi-indépendance, par le caractère guerrier et fanatique de ses habitants, le Deccan occupait, en ces moments critiques, une place à part, et il est certain que l'épée du Nizam, jetée dans tel ou tel plateau de la balance, devait être d'un poids formidable et décisif. Ce fut dans le plateau anglais qu'elle tomba, et du côté anglais qu'elle fit s'incliner la balance.

Albion, moins personnelle qu'on n'est habitué à se la représenter, n'oublia jamais le service rendu; et voilà comment, pour des raisons de pur sentiment, ce qui vous étonne et moi aussi, Sa Hautesse le Nizam bat monnaie, lève ses impôts, perçoit ses

douanes et jouit de toutes les apparences d'une complète indépendance.

Vous devinez, dans ces conditions, combien il peut être intéressant de visiter la capitale d'un État où l'on peut espérer trouver encore, scrupuleusement respectées, les coutumes du bon vieux temps et voir, vivantes encore, toutes les splendeurs de « l'Inde des rajahs ».

L'événement devait répondre à notre attente et tous nos espoirs devaient se réaliser à tel point que, venus à Hyderabad pour deux ou trois jours, nous y devions rester plus d'une semaine.

*
* *

Je connais une brave dame, d'humeur très voyageuse, aimant et sachant voir du nouveau, mais alliant à son amour du changement une très fervente et pratiquante piété; dès qu'elle arrive dans une ville, son premier soin est de s'enquérir du lieu où se trouve l'église et de l'heure des messes. Elle va aussitôt à l'une pour entendre l'autre et ne commence ses pérégrinations qu'après s'être acquittée de ses devoirs et avoir fait au bon Dieu son obligée petite visite.

C'est à une ferveur du même genre que j'obéis, en consacrant ma première matinée à aller faire

une visite à ce compatriote dont je vous parlais tout à l'heure, ce M. Raymond qui, depuis un siècle, dort ici son dernier sommeil.

Au Cosmopolitan-Hotel, où nous sommes descendus et où, par parenthèse, nous nous trouvons fort bien, nous demandons une voiture, car la course est longue et le soleil est chaud : « De quelle classe? — Combien la première? — Cinq roupies par jour. — Va pour la première? » Et l'on nous amène une superbe calèche, laquais devant, laquais derrière, comme dans *le Sous-Préfet aux champs*, et plus dorés sur tranche que le superbe habit de M. le Sous-Préfet lui-même. Un magnifique cocher, aussi correct que M. Montjarret, et plus pittoresque, avec son haut turban et ses farouches moustaches, conduit deux bêtes très suffisamment fringantes, les premiers beaux chevaux que je voie depuis mon arrivée. A côté du cocher, un grand diable de valet de pied, non moins pittoresque, non moins enturbanné, non moins doré et pomponné, et, derrière nous, deux boys, cramponnés sur le marchepied, poussant des cris sauvages pour faire ranger le populaire, sautant à chaque minute à terre pour écarter, à grands coups de courbache, les indolents passants. Et fouette cocher, et roule superbe guimbarde, et range-toi canaille! laisse libre passage, en les

saluant bien bas, aux importants seigneurs qui sont emportés dans la poussière dorée, prélassés sur les riches banquettes comme de fastueux nababs,... pour cinq roupies par jour, ne l'oublions pas!

Nous traversons, sur un beau pont de pierre, une large rivière qui roule une petite eau bien pauvrette, bien perdue, dans un chaos de hauts rochers couverts de mousse.

C'est l'heure du bain matinal des éléphants; ils sont là, une vingtaine, à déambuler lourdement parmi les pierres, à laisser choir leurs masses pesantes dans les rares flaques d'eau, à puiser, avec leurs longues trompes rythmiquement balancées, le liquide rafraîchissant et à s'asperger philosophiquement et fraternellement les uns les autres.

C'est évidemment une grande distraction et un spectacle de haut goût, car il a attiré une considérable masse de populaire, surtout le joli peuple gai des enfants, dont les beaux rires montent, en claires fusées de joie, dans l'air frais du matin. Nous descendons de voiture pour aller nous accouder au parapet et jouir, nous aussi, en grands enfants que nous sommes, de la fraîcheur de cette vision neuve et imprévue; tout de suite, c'est un grand émoi, un vol effarouché de moi-

neaux, balayant la place et nous laissant au centre d'un vaste cercle vide, en butte aux regards craintifs de mille petits yeux perçants et curieux, violemment intimidés. C'est une affaire d'État que de rassurer tout ce petit monde; il faut calmer le zèle intempestif de nos boys, qui ne trouvent pas encore la place assez nette et voudraient donner au cercle où nous nous trouvons des proportions encore plus respectueuses; il faut une caresse à celui-ci, un sourire à celui-là, surtout une large distribution de pices (ce qui ne nous ruine pas, car un pice vaut à peu près deux centimes), et les enfants sont remis en confiance; rassurés, ils se rapprochent et nous laissent les admirer de près. Le fait est qu'ils sont charmants, ces bambins, dans leur claire nudité de bronze, pas toujours bien propres, pas trop bien mouchés, avec de terribles chevelures en broussailles, mais charmants tout de même, avec leurs jolies dents éclatantes de blancheur, leurs clairs regards étonnés, leur svelte petite taille cambrée, la naïve et comme chaste impudeur de leur costume par trop sommaire.....

Il est si beau l'enfant avec son doux sourire...

et tellement toujours le même sous toutes les latitudes, tellement plus près de nous que ses

grands-parents sauvages qu'on sent d'une race totalement différente, si mystérieuse et inconnue! Et sa petite caresse confiante et ingénue rappelle de bien douces choses au cœur de l'exilé; elle fait surgir en son esprit la rafraîchissante vision des petits êtres blonds et roses laissés dans le home si lointain et le laisse tout attendri, un peu mélancolique, mais d'une douce mélancolie.

Me voilà bien loin de la « tombe de M. Raymond », pas si loin toutefois que dans la réalité, car la route est interminable. Elle traverse des sites d'une pittoresque sauvagerie — pas beaucoup de verdure, une herbe courte et rare, de grands palmiers poussiéreux et des amoncellements de rocs brûlés, aux formes étranges, entassés en éboulis dramatiques et grandioses.

Sur un monticule élevé, au milieu d'une large terrasse, se dresse un obélisque d'une vingtaine de pieds de hauteur, sur chaque face duquel sont gravées ces simples lettres : J. R. Pas d'autre inscription, pas un nom, pas une date, et ces seules initiales sont de grande éloquence en leur simplicité.

Nous ne sommes pas très loin du centre populeux, mouvementé et tumultueux d'Hyderabad, cependant nous nous sentons au bout du monde. Pas un bruit ne résonne dans l'air embrasé; le plus

loin que les regards peuvent porter ils ne distinguent aucune maison, aucun être humain, et ce grand silence d'une nature sauvage, palpitante sous les feux ardents du soleil, encadrant la tombe modeste du Français qui dort sous ces pierres, est impressionnant, profondément.

Une fois par an, cette solitude se peuple, cette nature s'anime, cette morte ressuscite.

En face de l'obélisque funéraire s'élève un petit pavillon soutenu par de légères colonnades et surmonté d'une grande croix. Dans un coin, une niche où brûle une lampe; par terre, des débris de verre et des guirlandes de fleurs desséchées. M. Raymond est, encore aujourd'hui, adoré comme un saint : chaque année, à l'anniversaire de sa mort, une foule immense envahit ces lieux désolés, elle allume de grands feux sur la colline, illumine la plate-forme de la petite chapelle et répand partout de grandes guirlandes de fleurs multicolores.

Les hommes des corps de troupes irrégulières du Nizam s'y rendent par milliers, armés jusqu'aux dents, s'abandonnent à la folie des danses guerrières, tirent mille coups de fusil et, grisés de poudre et de tumulte, saluent de salves furieuses la tombe de celui qui forma leurs aînés.

J'ai grand'peur que le culte du nom et du souvenir français n'ait pas grand'chose à voir en

cette affaire; en effet, si, chose curieuse et probablement unique, Hindous et musulmans se condoient et fraternisent ce jour-là, confondant le saint qu'ils honorent en une égale vénération, le nom de ce pauvre M. Raymond a subi des modifications trop caractéristiques : pour les Hindous, il est devenu Moussa Râma, et vous savez que, Râma est l'une des trente-trois mille trois cent trente-trois incarnations de Vishnou; pour les musulmans, il s'est corrompu en Mousa Rahman, « Moïse le miséricordieux »; vous voyez donc que, si nous étions tentés de trop nous enorgueillir de voir l'un des nôtres ainsi vénéré et presque déifié, il conviendrait de ne le faire qu'avec une extrême réserve, car la gloire n'en revient à notre douce France que fort indirectement et en quelque sorte par ricochet.

*
* *

Je ne sais pas comment je pourrai bien faire, à mon retour en Europe, pour témoigner ma gratitude aux aimables gens qui m'ont comblé de lettres de recommandation. Parmi ces bienveillants introducteurs, je demande une place d'honneur pour lady Blount; c'est la première fois qu'il m'a été donné, à Hyderabad, de constater le pouvoir

magique de son nom et de sa protection, aussi aimés, aussi vénérés et aussi puissants au fin fond de l'Inde que dans les parages de la rue de Courcelles.

Vous savez que l'Angleterre entretient, auprès du Nizam, un Résident dont l'influence et le pouvoir sont, malgré l'apparente indépendance dont jouit ce pays, à peu près illimités. Avoir une introduction auprès de M. Chichèle Plowden, pour visiter Hyderabad, est donc à peu près aussi intéressant que d'avoir, quand on visite Rome, une audience du Saint-Père, toutes proportions gardées. Or, il se trouve, à ma grande joie, que Mrs Plowden est une petite nièce de lady Blount. Je n'ai donc pas été très étonné en trouvant, dès mon arrivée, une lettre m'invitant *illico* à m'installer, avec armes et bagages, à la Résidence.

Cruel embarras! Aller déranger des gens, même aimables et bienveillants comme Mr et Mrs Plowden pour deux ou trois jours, passe encore; mais j'ai le projet de rester ici beaucoup plus longtemps; on a fait miroiter à mes yeux la perspective de chasses magnifiques, je ne rêve que fricassée de tigres, hécatombes de panthères, etc.; or ces braves bêtes ne se rencontrent pas aussi facilement que les lapins ou les faisans dans les tirés de Rambouillet; il faut leur courir après, il faut envoyer à

l'avance des rabatteurs, des renseigneurs, attendre qu'on ait déniché les traces, et tout cela peut durer fort longtemps. De plus, vais-je abandonner mon compagnon à son triste sort et le laisser tout seul, lui qui ne sait pas un traître mot d'anglais, au milieu des enfants d'Albion qui peuplent le Cosmopolitan-Hotel? Je sais bien que je n'aurais qu'à prononcer son nom pour le faire inviter également; mais serait-ce bien discret d'envahir ainsi avec toute une caravane une demeure trop hospitalière? Il me faut recourir à des ruses d'Apache, montrer une ténacité d'Auvergnat pour obtenir de rester à mon hôtel et de ne pas abuser d'une hospitalité si généreusement offerte. Au reste, nous devions trouver, pendant tout notre séjour, maison et table ouvertes à la Résidence, et j'en exprime ici à Mrs Plowden mes très respectueux et reconnaissants remerciements.

La Résidence est un superbe palais, dressant ses nobles colonnades au milieu d'un parc magnifique qui s'étend sur une quinzaine d'hectares. Une eau claire et gaie, courant dans mille petits ruisseaux, entretient, dans ce splendide jardin, une perpétuelle fraîcheur et donne aux pelouses une éclatante verdure, aussi nette, aussi riche que celle des prairies de Hyde Park ou de notre parc Monceau. Des arbres centenaires, parmi lesquels un

énorme banian dont le tronc ne mesure pas moins de 30 pieds de tour et dont Mrs Plowden n'est pas médiocrement fière, à fort juste titre, enfouissent les belles allées sinueuses dans la sérénité rafraîchissante de leurs ombrages. C'est exquis de retrouver dans ces beaux salons tous les raffinements d'un luxe parisien de haut goût, et dans les vertes frondaisons de ces jardins enchantés la fraîcheur des sites familiers de notre si lointaine Europe. J'y ai passé des heures charmantes et S. Exc. le Résident peut se vanter d'avoir fait de moi un homme pleinement heureux.

Ces lieux pacifiques n'ont pas toujours été aussi calmes, et les échos de ces profonds ombrages ont retenti naguère de clameurs guerrières. A maintes reprises, la population d'Hyderabad s'est soulevée et, notamment en 1857, l'agitation venue du Nord a failli se propager jusqu'ici. La Résidence a dû soutenir un véritable siège qui, fort heureusement, s'est terminé le mieux du monde. Mais l'on se tient, depuis, fort prudemment sur ses gardes : le parc est enclos dans un robuste mur bastionné, et de nombreux canons profilent sur les parapets leurs silhouettes rassurantes. Un piquet de 350 hommes, commandés par un major, est de service journellement, et si, ce qu'à Dieu ne plaise! les mauvais jours devaient revenir, j'ai la

joie de constater que le très aimable Mr Plowden serait bien gardé.

∴

Il est trop tard, aujourd'hui, pour visiter la cité, elle mérite mieux qu'une rapide inspection, et ce ne sera pas trop que d'y consacrer toute notre journée de demain ; d'ailleurs, c'est l'heure du polo, et le polo, c'est sacré.

Le Résident, sa famille et sa maison, militaire et civile, sont, avec votre humble serviteur, les seuls Européens qui résident dans l'agglomération d'Hyderabad ; la ville anglaise est à six milles d'ici, elle a pour nom Secunderabad, autrement dit ville d'Alexandre, sans que je sache très bien d'où lui vient ce nom fameux, car je ne pense pas, sauf erreur, que les incursions du glorieux Macédonien soient venues jusqu'ici. C'est, naturellement, à Secunderabad que se joue le polo, et c'est là que nous allons. La route qui nous y mène, située sur les bords d'un étang parsemé de rochers très suffisamment romantiques, est pittoresque et gaie. C'est le rendez-vous du monde fashionable, et la fashion d'Hyderabad est, comme vous le pensez, fort cosmopolite et bigarrée.

Les Anglais, en très grand nombre, car Secun-

derabad est l'un des camps retranchés les plus importants des Indes, ont de très beaux chevaux et de très magnifiques équipages; ce n'est pourtant pas à eux que revient la palme. Incomparablement plus opulents sont les équipages des nababs, des rajahs, de toute la noblesse musulmane ou hindoue, qui font de la cour du Nizam l'une des plus fastueuses du monde.

Il y a ici des fortunes prodigieuses : M. Cotteau déplore que les innombrables millions qu'elles représentent dorment stériles au fond des coffres-forts et que les valeurs du gouvernement, les grandes entreprises de travaux publics, etc., jouissent auprès des capitaux indigènes d'une faveur négative. Mon Dieu, certainement avec tant de millions on aurait pu faire bien des choses; ce que les nababs en font ne me semble pas déjà si bête : ils achètent de jolis bijoux, de jolis chevaux et de jolies femmes,... qui donc leur jetterait la pierre? Pas moi, à coup sûr!

Du polo lui-même je ne vous dirais rien que je ne vous aie déjà dit à Madras. J'y retrouve le même accueil empressé, la même aimable société, les mêmes jolis poneys allants et vigoureux, et le même beau jeu bellement joué!

19 février.

« My dear Lieutenant,

« An Elephant will be ready for you and your friend to morrow morning at 8 30 a. m. at Sir Salar Jung's Palace in the City..... »

Voilà comment débute une lettre que le très aimable aide de camp du Résident, captain H. A. Lane, m'a envoyée hier soir, comme j'étais de retour à l'hôtel, après un exquis dîner à la Résidence, où il avait été longuement question de la Cité, de nos désirs de la visiter et des meilleurs moyens à employer pour mener à bien cette visite.

Il y a quelque vingt ans, c'était toute une affaire que cette excursion : la population, très ombrageuse, fière et extraordinairement fanatique, témoignait sa haine contre les Européens de la manière la plus significative; il était déjà délicat

de s'aventurer dans les rues de jour, tout à fait dangereux d'y aller la nuit.

Les temps sont bien changés, et, quoique certaines ruelles du vieil Hyderabad ne soient pas précisément des endroits choisis pour les amateurs de noctambulisme, on n'entend plus parler d'assassinats, de viols ou d'autres aménités aussi couramment qu'au bon vieux temps. Les fervents serviteurs d'Allah s'en désolent, le Nizam s'en lave royalement les mains, et le Résident s'en réjouit. On ne peut pas contenter tout le monde.

Le plus curieux de l'affaire c'est que, parmi ceux qui ne sont pas contents du nouvel état de choses, il faut compter certains touristes férus d'exotisme, de fortes émotions et de couleur locale à outrance, des braves gens qui voudraient sans doute rapporter de leur voyage quelque souvenir analogue à celui qu'Alphonse Karr reçut d'une énergique et vindicative amie.

« Vous connaissez l'histoire : les *Guêpes* avaient piqué, un peu rudement, le délicat épiderme d'une femme de lettres sensible et rageuse, Mme Louise Colet. Celle-ci ne s'en remit à personne du soin de venger ce qu'elle appelait son honneur, quand il ne s'agissait que de cette minime chose qui se nomme réputation littéraire : comme Lucrèce, elle s'arma d'un stylet aiguisé, se rendit

chez son bourreau et lui porta entre les deux épaules un furieux coup, qui, fort heureusement, ne fit qu'une insignifiante blessure. Magnanime et indulgent (on dit que Mme Colet était jolie femme), Alphonse Karr se désista de toute plainte : il rendit la liberté à la belle furie, il lui rendit ou fit semblant de lui rendre son estime littéraire, mais il ne rendit pas le couteau !

Il le garda bien précieusement, le fit mettre soigneusement sous verre et le suspendit en un point très en vue de son cabinet de travail avec cette inscription :

DONNÉ PAR MADAME LOUISE COLET

DANS LE DOS !

Rapporter d'une excursion à Hyderabad un souvenir de ce genre et pouvoir le montrer à ses amies avec une analogue inscription serait assurément très piquant (oh ! sans jeu de mots). Hélas ! cette satisfaction de haut goût est désormais refusée ; les coups de couteau se font aussi rares ici que les beaux crimes ou les beaux romans dans notre vieux Paris ; tout dégénère !

Pourtant, que les amateurs d'exotisme et de pittoresque se rassurent : une journée passée dans la ville du Nizam les comblera ; ils seront servis à

souhait, à profusion; les plus difficiles seront contents.

Et maintenant, « au rideau! »

*
* *

Il s'agit, après une nuit de rêves fortunés, d'aller trouver l'éléphant qui doit nous promener parmi les merveilles d'un orientalisme débordant. Comme je vous l'ai déjà dit, en effet, aucun Européen ne réside dans la Cité; la Résidence elle-même n'est pas enclose dans ses murs, elle en est distante de 2 milles environ, dans le populeux faubourg de Chudder-Ghat; quant à notre Cosmopolitan-Hotel, il est encore un peu plus éloigné.

Nous reprenons donc le même équipage qu'hier, et, dans le même luxe pétaradant, cavalcadant, ébouriffant, toujours à 5 roupies par jour, nous volons vers le palais de Sir Salar Jung. Une route blanche de poussière, un flot vivant de peuple qui s'écarte en violents remous autour de notre voiture lancée au grand trot; c'est miracle que nous n'écrasions personne, mais notre cocher serait à tout jamais déshonoré si ses chevaux devaient marquer le moindre ralentissement. Nous traversons un large pont, nous distinguons confusément, dans un nuage d'épaisse poussière, de hauts remparts crénelés qui

s'élèvent au bord de la rivière, nous nous engouffrons sous un portique profond, où notre équipage fait un train d'enfer, — nous voici dans la terre promise.

Le palais de Sir Salar Jung est tout à côté de la porte d'Afzal, par laquelle nous sommes rentrés; — tant mieux; — nous n'aurons eu de la si curieuse cité, dans notre prosaïque voiture, qu'une infiniment courte vision; combien plus intense sera la couleur du spectacle contemplé du haut de « notre » éléphant!

Il est là, le pacifique et superbe animal; il nous attend sous un éclatant caparaçon de velours tout lamé d'or; ses défenses, énormes, sont ornées de lourds bracelets d'argent merveilleusement ciselés; sur son dos incurvé se dresse une petite tourelle en osier, l'haodah, contenant deux confortables sièges et drapée de soies et de satins aux vives couleurs. C'est très magnifique... et très intimidant pour un habitué des « sapins » de la Compagnie générale. Lentement, l'énorme bête se met à genoux, une échelle est dressée le long de ses flancs, et majestueusement, en seigneurs pénétrés de notre importance, comme si, Dieu me pardonne, nous n'en avions jamais fait d'autre, nous gravissons les échelons et nous nous installons dans l'haodah. Lestement le cornac saute à califourchon sur la nuque aplatie

qui fait, par ma foi, une admirable selle ; un grand escogriffe, aussi noir de peau qu'éblouissant de costume, tout cousu d'or et de soie, se tient immobile derrière nous et nous abrite sous un large parasol, nous partons et... si je vous reviens atteint de la folie des grandeurs, vous saurez à qui vous en prendre !

*
* *

A moi les fulgurantes épithètes, à moi les grands mots sonores, à moi la palette de Fromentin et la plume de Chateaubriand !... Comme je n'ai apporté dans mes bagages, pauvre chétif, ni cette magique palette ni cette plume féerique, je préfère renoncer tout de suite à vous donner une idée, même lointaine, de ce que j'ai sous les yeux. J'aime mieux vous dire d'y aller voir, et si vous ne revenez pas à tout jamais ensorcelé, ébloui et fasciné, c'est que vous n'êtes pas poète pour un liard.

Lorsqu'on s'est promené, de longues heures, dans les vieux quartiers du Caire, on a le droit d'être difficile en matière d'orientalisme et de croire que la suite de vos pérégrinations peut vous réserver aussi bien, mais pas mieux. Il est toujours beau de reconnaître ses erreurs ; en l'espèce, c'est extrêmement facile. Le Caire, c'est la curieuse révélation d'une fort belle réalité. Hyderabad, c'est le

merveilleux éblouissement d'un rêve extravagant.

Lorsque j'étais enfant et que le travail naïf de mon imagination m'emportait au pays des chimères, lorsque, bercé par quelque belle histoire de féerie, je fermais les yeux et cherchais à me figurer les contrées fortunées où vivaient ces magiques créatures que le caprice du bon poète évoquait pour la plus grande joie d'une petite cervelle éprise de merveilleux, j'imaginais des palais radieux baignés de chaudes lumières, des rues immenses flambant sous l'ardent soleil, des monuments grandioses, des tours si hautes que leurs cimes se perdaient dans l'azur du ciel, de larges salles ombreuses et fraîches serties de diamants et d'ors flamboyants, et, dans cet incomparable cadre, évoluaient mes personnages : seigneurs majestueux, princesses belles comme le jour, pages mutins et coquets, tous drapés d'admirables étoffes, de somptueux brocarts, de soies rutilantes. Rien n'était assez beau pour le faste de mes fantaisies, aucun trésor ne pouvait payer la folie de mes caprices, et, lorsque le bonhomme Sommeil, passant près de mon petit lit, venait jeter du sable sur mes paupières alourdies, l'enfantine chimère continuait le rêve commencé et me roulait, pendant la nuit entière, parmi les vagues enchantées d'un merveilleux océan de pourpre et d'or

A peine un pied dans Hyderabad, après tant d'années écoulées, après, comme dit Becque, « tant de baisers et tant de larmes », après tant d'événements survenus, trop positifs,... le fil est renoué, le charme recommence, et les splendeurs rêvées par l'enfant se déroulent à nouveau devant les yeux de l'homme ébloui.

Je me sens en dehors du temps, en dehors de l'espace, dans le monde irréel d'une paradoxale féerie, si loin des platitudes familières, des joies et des douleurs accoutumées!... et je vis, tout éveillé, le plus exquis des rêves.

Si je cherche à préciser, à arrêter mon souvenir sur tel ou tel spectacle, à fixer mon admiration devant tel ou tel monument, tout s'enfuit, tout s'écroule : ce n'est pas tel édifice qui m'a séduit, tel passant qui m'a charmé, ce sont toutes les maisons, tous les passants, tout ce que j'ai rencontré dans chaque rue, à chaque pas.

Le plan général de la cité est d'une simplicité extrême : deux grandes larges rues qui viennent se couper à angle droit au centre de la ville, mais d'où part tout un dédale de ruelles serpentines et tortueuses, infiniment étroites, tourmentées, compliquées, et prodigieusement pittoresques. Nous nous perdrons, plus tard, à pied dans ce labyrinthe ; pour le moment, les dimensions de notre véhicule

nous interdisent formellement de sortir des rues principales.

Il y a là, d'ailleurs, de quoi occuper de longues heures : de loin en loin, tous les trois ou quatre cents mètres environ, s'élèvent de hautes arcades en pierre, qui forment autant de majestueux arcs de triomphe sous lequels nous passons, très majestueux, nous aussi. Au débouché d'une de ces portes triomphales, nous nous trouvons en face de la Mecca Musjid, un grand bâtiment massif auquel la couleur sombre de ses pierres donne un aspect rébarbatif et attristé; son nom lui vient de sa ressemblance avec la grande mosquée de la Mecque. Il est immense, et mon guide m'apprend, que dans les grandes solennités, il peut contenir plus de 10,000 fidèles. L'intérieur, dont on devine vaguement les profondeurs, entrevues sous les six grands arceaux de la façade, semble d'une très somptueuse richesse, avec des revêtements d'albâtre et de marbre, et ces jolies inscriptions de versets sacrés qui courent en arabesques d'or le long des murailles; impossible d'admirer de près : l'entrée est rigoureusement interdite, et, moins débonnaires que leurs frères d'Égypte, les musulmans d'ici nous feraient sans doute payer cher tout essai d'infraction.

Un peu plus loin, au cœur de la cité et au croisement des deux principales artères, un édifice qui

domine de très haut toutes les maisons voisines, de forme rectangulaire, très enjolivé et fouillé, flanqué de quatre minarets qui s'élancent sveltement dans la lumière et percé sur chaque face d'une arcade très élevée qui donne accès dans une vaste salle centrale où dorment, couchés dans un heureux désordre, les soldats bigarrés et chamarrés d'un important poste de police. C'est le Char Minar,... à l'ouest du Char Minar, le palais du Nizam, à l'est le Barahdari, à droite le Jehan Numa.....

Mais à quoi bon continuer! Tous ces monuments sont curieux, sont beaux, sont dignes d'une visite, tout ce que vous voudrez, mais nous en retrouverons ailleurs d'aussi intéressants. Ce que nous ne retrouverons nulle part, et ce qui fait d'Hyderabad une ville unique au monde : c'est la rue, c'est dans la rue qu'est le spectacle, toujours nouveau, toujours étrange, toujours incomparable.

Nous sommes certainement très décoratifs sur notre majestueuse monture : toute modestie mise à part, il n'y a pas que nous, et il y a mieux que nous.

A toute minute, nous croisons d'autres éléphants ; splendides bêtes paradantes et somptueuses sous leurs caparaçons étincelants; dans les haodahs trônent des rajahs, des hauts fonctionnaires, des officiers indigènes, haut enturbannés, avec des

aigrettes endiamantées et de lourds colliers de perles à plusieurs rangs tombant en opulentes cascades sur les tuniques richement brodées : une seule rangée suffirait à payer la rançon d'une reine ou à acheter, en bloc, toute la figuration féminine d'un théâtre du boulevard!

D'autres puissants seigneurs ont des véhicules plus modernisés, des calèches venant tout droit de chez le bon faiseur, des huit-ressorts dont s'enorgueilliraient les plus nobles allées d'Hyde Park; ils se prélassent sur les banquettes de soie, fument nonchalamment des cigarettes, tandis qu'aux portières caracolent deux écuyers littéralement couverts d'or et que, menant un train d'enfer, une escorte de lanciers en tuniques éclatantes écarte les rangs serrés de la foule avec de grands cris rauques que les échos des murailles répètent en bruyantes cascades.

Les plus beaux, les plus nobles, les plus magnifiques de ces princes fastueux qui peuplent cette étonnante ville de féerie ont délaissé le pesant éléphant, ils ont dédaigné de s'adresser aux carrossiers d'Oxford-Street ; fiers et superbes, ils ne connaissent pas d'autre monture que le cheval, et c'est une incomparable vision, qu'emporte mon œil charmé, de ces admirables bêtes, au poil d'argent soyeux, aux formes d'une finesse merveilleuse, sveltes,

puissantes et souples à ravir, qui emportent leurs orgueilleux cavaliers dans la poudre d'or du divin soleil, tandis que sonne la claire fanfare des fers cadencés frappant joyeusement le pavé.

Et la foule des piétons n'est pas moins pittoresque et chamarrée : ce peuple a la passion de la couleur, il a aussi l'intuition des arrangements, des draperies, des oppositions de tons qui les font heureusement miroiter et se fondre harmonieusement dans la rayonnante lumière du soleil : les écharpes multicolores qui s'enroulent autour de la tête, formant ces hauts turbans, tous pareils et tous différents, sont toutes de tons violents, de rouges ardents ou de jaunes éclatants qui sembleraient peut-être criards sous nos ternes cieux d'Occident, qui sont d'une parfaite esthétique dans la chaude lumière de ce perpétuel été.

Et tout ce monde est armé, armé jusqu'aux dents, formidablement, farouchement! C'est un privilège qui marque, encore aujourd'hui, l'état d'indépendance du Nizam, dont les sujets ignorent les étroites vexations du « port d'armes prohibé ».

Il semble que l'on soit en état de guerre, que l'ennemi soit aux portes et que ce brave homme, qui sort de chez lui le mousquet sur l'épaule, un sabre au côté, trois ou quatre poignards passés dans la ceinture, la moustache retroussée d'un air

de défi et les narines semblant humer la griserie de la poudre, doive se rendre au rempart pour y prendre son tour de garde. Le pauvre homme n'y songe pas le moins du monde; il se rend paisiblement au marché, et s'est affublé de tout ce guerrier attirail pour la conquête pacifique de quelques choux ou d'un quarteron de navets.

Les enfants eux-mêmes sont armés, non de pistolets de paille et de sabres de bois, mais de gentils petits poignards qui troueraient fort proprement quelque boutonnière dans une peau humaine, et de pistolets bourrés jusqu'à la gueule d'une poudre qui ne demande qu'à flamber.

Et c'est surtout cela qui donne à cette ville un aspect étrange, incomparable, unique, qui vous rejette violemment de plusieurs siècles en arrière et vous fait rêver de la Vérone des Scaliger ou du Paris de la Ligue, qui vous force à vous frotter les yeux et à vous demander si vous ne faites pas, tout éveillé, le rêve le plus incohérent.

Très certainement, l'aspect des choses et des gens qui nous entourent n'a pas changé d'une ligne depuis le grand empereur Akbar, et, vous qui me lisez, il faut vous dépêcher d'aller à Hyderabad bien vite avant que ces derniers vestiges du monde antique aient disparu. Vous en emporterez une vision grandiose, infiniment pittoresque, ineffaçable.

20 février.

La Nature est une metteuse en scène qui connaît fort bien son métier : elle sait que pour corser l'intérêt d'un spectacle, rien ne vaut la variété. Aussi la voit-on souvent éprise de ces contrastes qui, réunissant à deux pas l'un de l'autre deux sites radicalement différents, séduisent le regard par cette opposition même, saisissent violemment l'imagination et incitent l'esprit aux réflexions profondes et aux mélancoliques retours.

Je vous ai menés hier avec moi vous noyer dans le tumulte, dans la joie, dans la vie exubérante et débordante d'Hyderabad; allons aujourd'hui, si vous voulez bien, errer parmi les ruines désolées de ce qui fut Golconde. Si vous aimez passer brusquement d'un extrême à l'autre, vous serez comblés.

Golconde! ne trouvez-vous pas que ces syllabes magiques sont, à elles seules, tout un long poème

de trésors inépuisables, de fabuleuses richesses et de faste infini? Ce seul mot n'évoque-t-il pas instantanément, et comme en un mirage, les éblouissements d'une cour brillante comme le soleil, l'opulence des somptueux cortèges, les beaux pages drapés d'or, les fiers guerriers couverts d'armes aux damasquinures étincelantes, les nonchalantes princesses couchées sous un ruissellement de pierreries, les brocarts, les pourpres, les précieux satins, toutes les magnificences, toutes les folies, toutes les splendeurs?

Vanité des vanités ; tout est vanité!

Des ruines lamentables, poudreuses, sinistres, éparses parmi les rochers noircis d'une colline affreusement désolée; pas un arbre, pas une touffe d'herbe, à peine un être vivant semblant glisser comme un spectre parmi les funèbres débris; partout la désolation, le grand silence de la mort, plus lugubres encore sous la flamme ardente et la morne splendeur de l'implacable soleil : voilà tout ce qui reste de la fameuse, de la superbe Golconde!

*
* *

La route qui mène à ce mélancolique pèlerinage est heureusement plus riante : les environs

immédiats d'Hyderabad sont, en effet, frais et charmants, et les fastueux nababs qui peuplent la vieille cité d'Haïder ont su artistement draper son immuable jeunesse dans un clair manteau de verdure : les eaux heureuses de nombreux ruisseaux serpentent sous les verts feuillages, les jolies villas blanches sont ensevelies dans les fleurs, et toute la campagne qui s'étend au pied des antiques remparts n'est qu'une immense et délicieuse oasis.

Le chemin que nous suivons court pendant cinq milles environ sous la sérénité rafraîchissante de ces beaux ombrages et nous vaut la plus charmante promenade qu'on puise rêver. Trop vite nous en sortons pour côtoyer un large étang parsemé de rocheux îlots, puis brusquement nous quittons la civilisation et la verdure pour nous enfoncer en pleine nature sauvage, en plein désert brûlé.

Et pourtant, désert n'est pas tout à fait le mot; si nous étions passés ici il y a trois mois, pendant la saison froide [1], nous aurions vu de la végétation, oh! bien chétive, bien gringalette et déjà un peu rôtie, mais enfin autre chose que cette terre jaune, brûlée et poussiéreuse : il y avait là de grands champs de maïs; la récolte est faite depuis long-

1. Il y a ici trois saisons : la saison des pluies, juin-septembre; la saison froide, octobre-janvier; la saison chaude, février-mai.

temps déjà et les sillons poudreux ne forment plus qu'un tapis, hérissé et lépreux, de tiges coupées au ras du sol. De grands troupeaux promènent leurs taches sombres, lentement mouvantes, sur ces champs dévastés, et quelques rares palmiers coupent çà et là la monotonie de la vaste plaine. De loin en loin, posés au milieu des champs, s'élèvent les logis aériens des bergers, de petites cabanes en chaume, très haut perchées sur de vigoureux pilotis, le plancher de la cabane à 3 mètres au moins du sol naturel, mettant ainsi le propriétaire de ce modeste et pittoresque immeuble à l'abri des visites de messieurs les fauves, assez nombreux en ces parages et terriblement indiscrets.

Il fait aujourd'hui une chaleur tout à fait extraordinaire ; nous sommes en pleine saison chaude, et cela se voit de reste : l'air est littéralement flamboyant, pas un souffle de brise ne vient nous ranimer, nous sommes anéantis sur les coussins brûlants de notre voiture, et, malgré la triple carapace que forme la superposition d'une ombrelle, d'un casque et d'une couche de feuilles mouillées appliquée contre la coiffe du casque, nous sentons notre crâne se ramollir et nos cheveux se tordre et se friser, sous la flamme dévorante de ce terrifiant soleil, qui brûle là-haut dans le bleu violent et dur du firmament embrasé. Aussi avez-vous dû

entendre de Paris le soupir de soulagement que j'ai poussé en voyant tout à coup, à un détour de la route, surgir les noires silhouettes des ruines de Golconde : c'était l'ombre, c'était le salut !

Au seul mot de Golconde, l'esprit évoque tout naturellement et avec tant d'intensité quelque chose de fabuleux, que l'on est tenté, quand on n'a pas de connaissances historiques plus développées que n'étaient les miennes encore tout à l'heure, de faire remonter la fortune et la gloire de la fameuse cité à la plus haute antiquité ; en réalité tout cela n'est pas bien loin de nous : la fondation de Golconde remonte au temps de François Ier, sa ruine définitive à celui de Louis XIV. C'est une histoire d'hier, comme vous voyez, pas bien longue, mais bien remplie et nourrie de faits du plus haut intérêt, que vous trouverez dans les livres spéciaux, car mon intention n'est pas de vous faire un cours où ma compétence risquerait fort d'être vite à bout.

*
* *

Laissez-moi cependant vous conter de quelle originale et philosophique façon le dernier roi Abu'l Hassan vit arriver les mauvais jours et sut assister à l'écroulement de son empire.

Le fondateur de la dynastie, le sultan Kuli Kutb, était de goûts modestes, comme tout débutant qui ne sait trop ce que l'avenir lui réserve. Trouvant dans le pays nouvellement soumis à son pouvoir des sources de richesses considérables, il employa les impôts, qui rentraient si généreusement dans sa caisse, à se constituer une inexpugnable forteresse; il ceignit la colline de Bala Hisar d'une triple enceinte de murs crénelés, si solides et si forts qu'ils subsistent aujourd'hui encore, presque intacts, ayant assisté, du haut de leur fière immuabilité, aux écroulements de toutes les splendeurs qu'avaient entassées dans leur enceinte les successeurs de Kuli Kutb. Cet homme avait le goût des pierres.

Son fils aussi, mais... d'un autre genre de pierres, et c'est de lui, Jamshid Kuli, que date la renommée de Golconde comme centre de production, de taille et de polissage des diamants; l'on montre encore, dans la Banjara Gate, les débris enfumés des échoppes qu'il avait fait construire pour les milliers d'ouvriers rassemblés en vue d'exercer cette lucrative industrie, et, dans les ruines du palais, au sommet de la colline, quelques pans de mur noircis qui contenaient la chambre aux diamants, une chambre où, vous pouvez m'en croire, étincelaient plus de roses et de brillants (et

combien plus véridiques, Seigneur!) qu'à la plus éblouissante « première » de l'Opéra ou au plus élégant drawing-room de Sa Gracieuse Majesté.

Le troisième roi aima les chevaux, et dans ses écuries étaient réunis les plus splendides étalons de la Syrie. — Le quatrième fut un enragé chasseur, et ses chenils, ses fauconneries, ses équipages furent cités en tout l'univers comme incomparables et uniques. — Le cinquième adora les fleurs, et ses parterres présentèrent la plus admirable collection des plus rares espèces, aux riches couleurs, aux suaves parfums.

Quand le sixième et dernier, Abu'l Hassan, monta sur le trône, il ne voulut pas marcher dans les plates-bandes de ses prédécesseurs et chercha sur quel nouvel objet pouvaient se porter ses préférences. L'animal de pure race, l'objet de haut prix sur lequel se fixa bientôt son choix, n'avaient été considérés par ses aïeux que comme des bibelots coûteux, utiles de temps en temps, de qualité inférieure en tout cas et indignes d'arrêter l'attention de si puissants seigneurs. Abu'l Hassan ne fut pas de leur avis, ce en quoi je ne pense pas qu'aucun de vous lui donne jamais tort, et, de même que ses ancêtres avaient, à grands frais, réuni d'incomparables collections de pierreries, de fleurs, de chevaux, de faucons et de chiens, lui, plus pra-

tique, se constitua la plus mirifique, la plus précieuse et la plus nombreuse collection... de femmes.

Il fit édifier un splendide harem, dont il ne reste, hélas! que de navrants débris, épars parmi les ronces, et dans ce lieu de délices il réunit les plus beaux échantillons de la faune féminine, très éclectique en ses choix et envoyant chercher aux quatre coins du monde les numéros d'un catalogue que, vous et moi, aurions assez aimé feuilleter de temps à autre, n'est-il pas vrai?

C'est ici le cas, ou jamais, d'évoquer tes périlleuses délices, ô lointaine Capoue! L'orage grondait du nord et la puissance du Grand Mogol, insatiable de gloire et d'ambition jamais satisfaite, rêvait de s'étendre jusqu'au Deccan et de faire main basse sur les fabuleuses richesses qui avaient rendu le nom de Golconde célèbre parmi les hommes. L'empereur Aureng Zeb accourait à la tête d'une armée formidable, et déjà toutes les campagnes avoisinantes étaient envahies, pillées et ravagées.

Quand on vint prévenir Abu'l Hassan de ce menaçant voisinage, le nonchalant berger refusa nettement de quitter son voluptueux troupeau; il s'enquit seulement de l'état d'avancement des opérations de ses collecteurs d'impôt; ayant appris

que la récolte de l'année était terminée avec les meilleurs résultats, il refusa d'endosser l'armure de guerre et d'enfourcher le cheval de bataille, et, s'en remettant entièrement à ses généraux du soin de le défendre, il interdit, sous peine de mort, à quiconque l'approcherait, de prononcer seulement le nom d'Aureng Zeb ou de dire un seul mot qui pût lui rappeler les désagréments du nouvel état de choses. En homme sage et en fidèle disciple du prophète, il prétendait, au cas où les choses tourneraient mal, se préparer à passer tout doucement de ce monde dans l'autre, en goûtant par avance sur cette terre toutes les jouissances du paradis de Mahomet, de façon à éviter tout changement trop brusque, toute trop vive surprise.

Le siège dura six mois, et, pendant ces six mois, Abu'l Hassan épuisa toutes les voluptés, ne sortant jamais de son harem, ne se doutant même pas que l'ennemi fût à la porte, le sourd grondement des canons étant étouffé par de suaves musiques et les parfums de la poudre noyés dans ceux des fleurs.

Un jour enfin, la trahison s'en étant mêlée, le flot des assaillants pénétra dans la place, enleva successivement les deux premières enceintes et vint battre les murs de la troisième, de l'écrin qui contenait de si inestimables perles. Abu'l Hassan

ne put ignorer plus longtemps la vérité; il fit alors quérir toute la population féminine de sa cour, revêtit ses plus somptueux vêtements, vida tous ses coffres de pierreries, et fit parer ses belles esclaves de ces inappréciables joyaux; puis il monta sur son trône, promena un long regard sur ce qui, si longtemps, avait été toute sa joie et tout son orgueil, saisit une coupe pleine d'un subtil poison et la vida d'un seul trait, ce pendant que des coupes semblables circulaient aux mains des convives de ce festin suprême. Enfin, tandis que des mains invisibles faisaient pleuvoir les pétales parfumés des roses, tandis que les lointaines musiques faisaient entendre leurs derniers accents et que des brûlantes cassolettes s'épandaient les derniers flocons, Abu'l Hassan et ses trois cents compagnes entrèrent lentement, mollement, voluptueusement dans la mort.

Lorsque, toutes portes brisées, tous retranchements enlevés, sabre au poing, casque en tête, ivre de bruit, de poudre et de sang, le superbe Aureng Zeb avança triomphant dans les claires sonneries des fanfares qui saluaient sa victoire, on dit qu'il recula soudain devant l'éblouissement de cette exquise vision funèbre et qu'il ne put retenir un amer soupir, en voyant qu'il lui fallait cueillir les lauriers de son triomphe parmi tant d'admira-

bles fleurs de jeunesse et de volupté fauchées dans leur radieux printemps.

Ainsi finit Golconde — en beauté et en poésie.

*
* *

Hélas! du cadre qui vit cette scène suprême il ne reste rien, rien que d'informes amas de pierres envahis par les ronces, repaires de serpents et de fauves, sous un ciel implacablement bleu, dans un air flamboyant où planent, très haut dans l'azur, par grands vols tournoyants, les aigles et les vautours. Seuls les antiques remparts sont restés debout, mélancoliques témoins des âges disparus, et la longue promenade que, moyennant une autorisation, difficilement accordée d'ailleurs, l'on peut faire sur les dalles désunies des parapets, a quelque chose de très poignant, car deux siècles écoulés n'ont rien changé à leur aspect : — la brèche est encore largement béante, et dans les embrasures, sur des affûts disjoints, s'allongent les lourds canons de bronze, portant encore, en leurs bouches à jamais muettes, les grossières tiges d'acier qui les enclouèrent.

Je ne puis assez dire à quelle intensité de mélancolie atteint l'impression ressentie et combien l'on a le cœur serré en contemplant ces lieux, témoins

naguère de tant de splendeurs, aujourd'hui si affreusement désolés.

*
* *

A quelque cent mètres des fortifications, dans un repli du terrain, se cache le cimetière qui contient les tombeaux des anciens rois de Golconde : le temps, qui partout ailleurs a laissé de si profondes et si désolantes empreintes, a respecté ceci, et la piété des fidèles a maintenu à peu près en état la vaste nécropole, de sorte que, par un saisissant contraste, c'est seulement dans le domaine de la mort que l'œil étonné rencontre enfin un peu de vie.

Les mausolées, une quinzaine environ, plus ou moins riches, plus ou moins ornés ou bien entretenus, sont rigoureusement bâtis sur un même modèle : une large plate-forme carrée, à chaque angle un minaret tout droit, un peu massif; au milieu, le monument ceint d'une colonnade élégante, avec arcades en ogives, et surmonté d'une haute coupole arrondie que couronne le croissant du prophète — et, à l'intérieur, sous la voûte décorée de fines arabesques, la pierre tombale en marbre noir, toute nue, toute simple, sans ornement, sans inscription d'aucune sorte. Tout

autour, de grands jardins bien entretenus, ornés de fleurs et de fraîches eaux courantes, des ombrages épais emplis du clair gazouillement des oiseaux, et, dans l'air allégé, les sillons lumineux que tracent les vols capricieux de mille perruches aux vives couleurs. Au sortir de tant de navrants débris, au sein de cette austère solitude, ceci est d'un charme reposant, et c'est sous une impression plus rasséréenée que nous quittons ces lieux où tout nous a parlé si éloquemment de la misère et de la vanité des pauvres choses humaines.

*
* *

Nous achevons de chasser ces trop mélancoliques visions et de rentrer dans la vie réelle en terminant la journée dans les jolies allées du Jardin public. Comme tous ses pareils dans les Indes, celui-ci est merveilleusement entretenu; l'eau y circule à profusion, de jolis bassins mettent, dans la claire verdure des pelouses, les blanches taches de leurs vasques de marbre, et des arbres, de toutes essences et de tous parfums, étendent leurs larges ombrages sur les sentiers enclos dans une double haie de rosiers en fleur.

D'élégants équipages sillonnent la route du tour du parc, les allées cavalières, d'exquis tapis de

tendre gazon auprès desquelles celles de notre pauvre Bois sont d'immondes fondrières, sont parcourues à vives allures par de nombreux cavaliers et de gracieuses amazones; des bicyclettes, trop de bicyclettes, passent aussi, légères et rapides, et sur les pelouses tapissées de fleurettes, tout autour d'un kiosque où la band d'un régiment anglais joue, pas trop mal par extraordinaire, les valses de la Geisha ou du Mikado, retentissent les rires clairs des babys;... un baby anglais tout blond, tout rose, tout potelé, est une bien délicieuse petite chose.

21 février.

Lorsqu'au mois de décembre dernier je me préparais à quitter Paris pour ce voyage qui me semblait si lointain, à moi qui n'avais encore jamais dépassé les frontières de notre petite Europe, j'ai naturellement quêté des recommandations, des introductions et des renseignements un peu partout. Admirablement accueilli, presque trop bien reçu, j'ai pu faire une quête des plus fructueuses, et je profite de ce que je mets la question sur le tapis pour remercier une bonne fois, en bloc, mes aimables et nombreux parrains.

Au nombre de ces derniers figuraient, naturellement, en bonne place, camarades et supérieurs de l'armée qui m'avaient devancé en ce merveilleux pays, ou l'avaient étudié de loin, avec le regret de ne pouvoir m'y suivre. C'est ainsi qu'entre autres choses l'on m'avait beaucoup recommandé d'étu-

dier l'organisation, toute spéciale et très intéressante, de l'armée du Nizam : depuis mon arrivée ici je frappe avec la dernière indiscrétion à toutes les portes pour me procurer les documents nécessaires; j'en ai recueilli quelques-uns,... mais je commence à m'apercevoir que messieurs les Anglais, qui exercent pourtant l'hospitalité comme on devait l'exercer en Arcadie, sont boutonnés jusqu'au menton dès que je laisse percer le bout de l'oreille ou transparaître sous mes vêtements de touriste un coin de pantalon rouge. Du polo, du tennis, du foot-ball, de l'équitation, du sport, des lunchs et des dîners tant que j'en veux, mais en fait de militaire, autre chose que des exercices de pure parade,... bernique, comme dit Gros René.

Vous connaissez l'histoire de ce pauvre petit sous-lieutenant qui, frais émoulu dans une garnison, à peine installé dans son modeste pied-à-terre, n'a tout naturellement rien de plus pressé que de convier ses camarades à pendre avec lui la crémaillère et à arroser ses nouveaux galons. La fête ne rappelle que d'assez loin le faste des rois de Golconde que nous évoquions hier; elle n'en est pas moins gaie, et les joyeux devis, les libres chansons, les beaux rires de la vingtième année vont leur train, quand un coup de sonnette à la porte d'entrée fait soudain tressaillir les convives.

L'ordonnance se précipite, effarée. « Mon lieutenant, c'est le colonel! » et le pauvre lieutenant est bien attrapé : offrir une place à table au colonel, qui vient ponctuellement rendre la visite que fit à Mme la Colonelle le nouvel arrivé, ne serait peut-être pas très hiérarchique, mais enfin l'espèce n'est heureusement pas rare chez nous des grands chefs aimant à se rappeler qu'ils ont eu, eux aussi, vingt ans, et plus d'un viderait de grand cœur la coupe qui lui serait ainsi présentée. Hélas! trois fois hélas! notre pauvre lieutenant n'a pas convié que ses seuls camarades; il a pensé qu'un peu de cotillon ne messiérait point, et, dame! ses invitées ne viennent pas en droite ligne du faubourg Saint-Germain. Comment faire? Le temps presse, la résolution est vite prise, les convives sont entassés dans un étroit réduit, la porte est solidement verrouillée, le colonel peut entrer; — il entre et pendant toute sa visite le jeune officier ressemble assez bien à saint Laurent sur son gril, les yeux fixés sur la maudite porte, tremblant au moindre bruit qui s'en échappe, résolu, bien entendu, à faire de son mieux les honneurs du logis à son supérieur, au cas où celui-ci manifesterait l'intention de faire le tour du propriétaire, mais farouchement décidé à tout plutôt qu'à lui laisser franchir le seuil fatal.

Les officiers de Sa Gracieuse Majesté me rappel-

lent un peu mon pauvre petit lieutenant : ils font de leur mieux — et ce mieux est très bien — les honneurs de chez eux, mais ne montrent pas tout. Je ne sais s'il y a beaucoup de choses intéressantes derrière les portes que je n'ai pu franchir,... je sais seulement qu'il y a beaucoup de portes fermées!

*
* *

De fort bonne heure ce matin je suis parti pour Trimulgherry, en compagnie du plus aimable des cicérones, le capitaine Boardman, du Nizam's Contingent. C'est à Trimulgherry que sont cantonnées les troupes anglaises, et c'est la plus importante garnison de l'Inde entière.

Un peu partout où je me suis arrêté, j'ai déjà vu des soldats, les cantonnements militaires m'ont toujours invinciblement attiré, et sous le vêtement du touriste l'officier n'a jamais tout à fait disparu : M. Josse aura beau faire, il n'oubliera jamais qu'il est orfèvre!

Je ne vous ai, jusqu'ici, que fort peu entretenu de ces sujets, qui me semblaient n'offrir qu'un intérêt tout spécial ; mais, aujourd'hui, voici qu'il me vient un scrupule et qu'il me paraît indispensable de vous dire deux mots de l'armée anglo-

indienne. — Pour la majorité de mes lecteurs cela ne va faire que quelques pages de plus à feuilleter sans lire; pour quelques-uns, peut-être, cela satisfera de légitimes curiosités; je veux espérer qu'aucun ne trouvera mauvais de voir un soldat parler, le plus brièvement possible, de soldats.

*
* *

Si, prenant le mot à la lettre, on désigne sous le nom de soldats des hommes, plus ou moins bien armés, qui reçoivent une solde, plus ou moins régulièrement payée, on arrive, pour tout le territoire de l'Hindoustan, au chiffre d'environ 690,000 hommes. Le chiffre ne paraît pas bien considérable en regard de celui de la population totale, qui est de près de 300 millions d'individus, encore faut-il lui faire subir de notables réductions, si l'on veut éliminer tous ceux dont la valeur, l'instruction, ou la fidélité sont telles que l'Angleterre n'y doive aucunement compter, le cas échéant.

Parmi ces derniers figurent naturellement en première ligne les irréguliers appartenant en propre aux princes indigènes feudataires, exclusivement entretenus, instruits et formés par eux : entretien dérisoire, instruction nulle,... heureusement pour l'Angleterre, car il est à peu près certain que ces

bandes constituent pour elle un danger plutôt qu'un appui. Ci : 350,000 hommes à éliminer, ce qui déjà réduit de moitié le chiffre total précité.

Il n'est guère possible, pour les mêmes raisons, de faire davantage entrer en ligne de compte les 40,000 hommes de la police indigène ; tout au plus pourrait-on compter sur les 15,000 cipayes qui, sous le haut contrôle du gouvernement anglais, constituent la police militaire, mais encore ne pourrait-on faire appel qu'à leur probable fidélité, leur instruction militaire étant tout à fait nulle.

Voilà donc 400,000 hommes qui ne peuvent être considérés comme faisant partie de l'armée des Indes, et celle-ci réduite à l'effectif d'environ 300,000 soldats réellement dignes de ce nom.

Cet effectif se décompose à son tour ainsi qu'il suit, par ordre de valeur croissante :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 25.000 | hommes, | troupes | volontaires. |
| 25.000 | — | — | réserve. |
| 30.000 | — | — | Imperial Service Troops. |
| 14.000 | — | — | Subsidiary Forces fournies par les États indigènes. |
| 133.000 | — | — | indigènes (natives). |
| 77.000 | — | — | anglaises. |

Ces deux dernières catégories forment le noyau de l'armée. Examinons d'abord très sommairement les premières.

*
* *

Les *Volontaires* sont encadrés et formés comme ceux de la « mère patrie »; à l'exclusion de tout élément indigène, ils se composent d'Européens et d'Eurasiens (metis ou half-casts), et forment des corps autonomes de toutes armes, infanterie, cavalerie légère, artillerie montée et artillerie à cheval[1]. Ce serait une grave imprudence que d'y trop compter, car leur instruction militaire est à peu près nulle, ce qui interdit formellement de les employer comme troupes de campagne; néanmoins, si le gouvernement de Calcutta venait à avoir besoin de la totalité de ses forces actives, les volontaires pourraient rendre de bons services pour le maintien de l'ordre à l'intérieur.

Comme pour les volontaires, on a tenté pour la *Réserve* l'introduction dans l'armée indienne des usages de l'armée nationale. L'on a ainsi formé deux catégories de réservistes.

Après un service actif de cinq années au moins, de douze années au plus, certains hommes et sous-

1. On peut ranger parmi les volontaires le corps des « Railway's Volunteers », dans lequel tout agent des chemins de fer est tenu de se faire inscrire, dont l'instruction spéciale est naturellement très développée et qui rendrait, le cas échéant, à l'armée anglo-indienne, les services que nous attendons de nos « Sections techniques ».

officiers choisis sont astreints à revenir sous les drapeaux en cas de guerre, et, théoriquement, à une période d'instruction annuelle de trois semaines, moyennant une pension mensuelle de quatre roupies environ. Pour cette première catégorie de réservistes, les bataillons actifs entretiennent, dès le temps de paix, l'armement et l'équipement nécessaires.

La deuxième catégorie, destinée à fournir exclusivement des troupes de dépôt, des infirmiers et des auxiliaires de toute sorte, comprend les cipayes pensionnés après vingt et un ans de service ; l'équipement de ces derniers n'est pas constitué en temps de paix.

En 1894, le nombre des réservistes ainsi recrutés ne dépassait pas une dizaine de mille ; depuis, il a atteint plus du double, mais les convocations se font d'une façon tellement irrégulière, que même les réservistes de première catégorie ne sauraient fournir des troupes de campagne et qu'on ne pourrait guère les utiliser que, comme les volontaires, au maintien de l'ordre intérieur.

Quant aux officiers de réserve, leur création est toute récente, datant de deux ans à peine : les anciens officiers des troupes anglaises ou natives peuvent entrer dans la « Reserve of Officers » de plein droit ; quant aux volontaires européens ou

eurasiens, et aux Anglais, employés du gouvernement ou même simples particuliers, ils doivent subir des examens de degrés divers, et ne pas avoir dépassé trente-cinq, quarante ou quarante-cinq ans suivant qu'ils briguent le grade de lieutenant, de capitaine ou de major; pour tous, la limite d'âge est fixée à cinquante-quatre ans.

Nous en avons fini avec les troupes de complément ; toutes celles dont nous allons nous occuper maintenant constituent, dans les conditions diverses que nous allons examiner, des forces actives et permanentes.

*
* *

Nous avons, tout à l'heure, rayé d'un trait de plume les armées des États indigènes. Il faut y revenir et s'expliquer là-dessus, puisque, sur le papier, elles paraissent formidables et qu'on peut en évaluer l'effectif à 350,000 hommes, dont 70,000 cavaliers et 10,000 artilleurs avec 4,000 canons. Mais, en réalité, elles se composent d'hommes qui méritent à peine le nom de soldats, et elles sont entretenues presque exclusivement comme troupes de parade.

Ce serait entrer en un inextricable dédale que de tenter d'en faire un dénombrement, même som-

maire, car les États indigènes (Native States)[1] sont extrêmement nombreux et d'importance fort inégale, depuis le Nizam, qui a une superficie égale à la France, jusqu'aux petites principautés, qui n'ont guère plus d'importance qu'une de nos communes. Tout au plus peut-on indiquer comme les plus considérables : l'armée de Gwalior, forte de 15,000 hommes; l'armée du Nizam, à l'effectif de 50,000 hommes, et les troupes des États sikhs et des États radjpoutes, dont l'ensemble donnerait le chiffre de 150,000 hommes avec 2,000 canons, chiffre qui, à vrai dire, n'a aucune signification militaire.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que les troupes de tous les États natifs sans exception sont dépourvues d'armes de précision, qu'elles n'ont ni fusils à tir rapide, ni pièces rayées, ni artillerie organisée, et qu'on ne les saurait considérer autrement que, suivant les expressions de sir John Strachey, comme « un ramassis de canaille, sans instruction mili-

1. On appelle « Native States » les États qui ne sont pas administrés directement par l'Angleterre : ils s'étendent sur plus de 1,300,000 kilomètres carrés et possèdent environ 60 millions d'habitants. A l'exception de l'État himalayen du Népaul, aucun ne jouit d'une réelle indépendance; pourtant leurs princes possèdent tous un certain pouvoir personnel, depuis les tout petits chefs qui n'ont presque aucune autorité politique, jusqu'aux rajahs ou aux nababs, qui, dans les circonstances ordinaires, administrent leurs possessions presque sans aucune intervention de la part du gouvernement de Calcutta. (*L'Inde*, par Sir John Strachey.)

taire, piteyablement armé et tel que deux ou trois régiments anglais, avec une batterie à cheval, disperseraient 50,000 de ces guerriers ».

*
* *

De cette cohue armée qui, malgré toutes les causes de faiblesse qu'elle porte en elle-même, aurait pu devenir dangereuse un jour, l'Angleterre a su, fidèle à son génie, tirer quelque chose de profitable et, par de savants « écrémages », constituer des forces nouvelles dont l'appoint n'est rien moins que négligeable : les « Imperial Service Troops » et les « Subsidiary Forces ».

C'est au marquis de Dufferin, alors vice-roi des Indes, qu'est due l'organisation, en l'année 1889, des *Imperial Service Troops.* Une quarantaine d'États indigènes avaient, à cette époque, offert une souscription de 150 lakhs (15 millions) de roupies, en vue d'exécuter certains travaux d'utilité commune, ayant en particulier pour but l'organisation défensive des frontières de l'empire; lord Dufferin n'accepta pas l'argent, mais, en revanche, engagea chacun des princes natifs à opérer dans son armée une sélection, à constituer un noyau de troupes organisées d'après le système anglais, à les faire instruire par des officiers

anglais, et à les soumettre au contrôle permanent de l'autorité militaire britannique. L'offre fut acceptée, l'essai tenté, et, aujourd'hui, les contingents auxiliaires, ainsi fournis par les princes feudataires, comprennent environ 14.000 hommes d'infanterie et 11,000 cavaliers, sans compter des corps de transport et des services accessoires, alimentés par ceux des États dont les troupes ne présentaient pas les qualités militaires suffisantes.

Par ces moyens, non seulement on est parvenu à affaiblir considérablement, en leur enlevant leurs meilleurs éléments, ces innombrables bandes armées qui pouvaient constituer un danger pour la puissance anglaise, mais encore à pouvoir considérer comme de véritables pépinières pour la réserve de l'armée anglo-indienne proprement dite ces armées indigènes, objet jusqu'alors de trop légitimes méfiances.

Certains États indigènes fournissent encore, en vertu d'anciens traités réglant leur situation vis-à-vis du gouvernement anglais, d'autres éléments : les *Subsidiary Forces*, qui se distinguent des « Imperial Service Troops » par ce fait que, formés et entretenus par les princes indigènes, instruits et commandés par des officiers anglais, ils sont sous la dépendance immédiate et à l'absolue discrétion du vice-roi.

Ce sont : 1° le « Hyderabad Contingent », comprenant 6 bataillons d'infanterie, 4 régiments de lanciers et 4 batteries montées; 2° 2 régiments (8 escadrons) constituant l' « India Horse »; 3° 6 bataillons et deux escadrons de troupes régionales fournies par les États de Malwa, de Bhopal, de Merwara, d'Erinpura et de Meywar.

L'ensemble de ces troupes spéciales s'élève environ à 14,000 hommes.

Voilà le terrain déblayé et terminée l'étude de ces troupes qu'on pourrait appeler les troupes « à côté »; nous pouvons donc aborder maintenant l'examen, bien plus intéressant, de l'armée anglo-indienne proprement dite.

*
* *

L'organisation de l'armée anglo-indienne, telle qu'elle est aujourd'hui, est toute récente : c'est il y a deux ans seulement que fut promulgé le bill de réorganisation, que les vieux conservateurs anglais ont pu nommer bill de révolution, tellement les réformes en étaient capitales. Jusqu'à cette époque on avait conservé la constitution militaire remontant aux origines mêmes de la Compagnie des Indes, aux temps où, l'empire britannique se constituant en trois régions distinctes de la péninsule,

au Bengale, à Madras et à Bombay, trois armées différentes prenaient en même temps naissance.

De ces trois armées, la plus considérable, celle du Bengale, était sous le commandement direct du commandant en chef, tandis que les deux autres demeuraient presque absolument indépendantes et restaient sous l'autorité immédiate du gouverneur de leur présidence respective.

Au recrutement de chacune de ces armées on avait appliqué le système qu'on a pu baptiser « politique des compartiments étanches » : dans le but de prévenir les dangers que peuvent amener une communauté de sentiments, une identité de croyance, de race, de caste ou de sympathies locales, on avait composé les armées de « mixed recruits », de telle sorte que l'on pouvait trouver dans un même corps, et dans une seule compagnie de ce corps, des hommes de races, de religions, de provinces les plus diverses et les plus éloignées l'une de l'autre [1]. Les Anglais, qui ont la mémoire

1. Le field-marshall lord Roberts, l'ancien commandant en chef de l'armée des Indes, écrit à ce sujet : « Les natifs « que nous avons dans nos rangs sont des races les plus « diverses — ainsi les Musulmans du Punjab et les Bengalis, « les Sikhs et les habitants de Madras, les Pathans et les « Mahrattes, sont, dans la forme comme dans le fond, plus « éloignés les uns des autres que les Anglais ne le sont des « Russes, les Français des Allemands, ou les Italiens des « Norvégiens. »

fidèle, se souvenaient des périls que leur avait fait courir en 1857 la révolte de l'armée du Bengale, dans laquelle, ayant perdu de vue ce principe, ils avaient incorporé presque exclusivement des brahmanes et des Radjpoutes des provinces d'Oudh ou du nord-ouest; ils se souvenaient aussi que la rébellion des indigènes mutinés n'avait pu être réprimée qu'avec l'aide d'autres indigènes, ceux de l'armée de Madras et des forces du Punjab, et, depuis, avaient donné la plus grande extension à cette manière de procéder.

Très avantageux au point de vue du maintien de l'ordre en cas de rébellion, prévenant même presque sûrement toute rébellion nouvelle, le système offrait, par ailleurs, les plus graves inconvénients. Non seulement il était infiniment coûteux, chacune des trois armées formant un corps entièrement séparé, d'où : triple administration, triple commandement, triples rouages, et triple dépense; mais encore il offrait les plus grands dangers en cas d'une guerre étrangère, rendait terriblement difficile une action commune et presque impossible la concentration de forces si diverses sous un même commandement.

Les progrès incessants des Russes dans le Turkestan finirent par ouvrir les yeux aux plus entêtés partisans de l'ancien système; ils durent convenir

que le danger n'était plus à l'intérieur, mais à l'extérieur, et reconnaître avec lord Kimberley que, « l'empire anglais de l'Inde étant devenu le plus proche voisin de la plus grande puissance militaire du monde », à une situation nouvelle il fallait une organisation nouvelle.

*
* *

On a donc fondu les trois armées en une seule, commandée par le général en chef, et dans laquelle le fonctionnement des divers services a été absolument uniformisé. Par le dédoublement de l'ancienne armée du Bengale et par l'adjonction des troupes désignées auparavant sous le nom de « Punjab Frontier Forces » on est arrivé à diviser l'armée en quatre corps, commandés chacun par un lieutenant général. Les gouverneurs de Madras et de Bombay n'ont désormais plus aucune autorité sur les troupes stationnées sur le territoire de leurs présidences, et voici quels sont aujourd'hui les divers degrés du commandement.

Le pouvoir souverain dont est investi le vice-roi s'étend à l'armée, dont il est le chef suprême, mais il délègue son autorité à deux agents, l'un purement administratif, l'autre purement militaire. Le premier est le « Military Secretary », dont les attributions sont

exactement celles qu'exerce le « Secretary of State of War » dans l'armée métropolitaine; le second est le « Commander in chief », assisté d'un état-major à la tête duquel est un « Adjutant General ».

Les régions territoriales occupées par les quatre corps d'armée sont divisées en un certain nombre de districts, qui sont de deux classes : la première correspond aux divisions, la seconde aux brigades.

Le *corps du Punjab*, dont le quartier général est Rawal Pindi en hiver, Murree en été, comprend trois districts de première classe (Lahore, Punjab Frontier, Rawal Pindi) et deux districts de deuxième classe (Peshawar et Sirhind); il est formé de 54 bataillons d'infanterie, 18 régiments de cavalerie et 33 batteries d'artillerie.

Le *corps du Bengale*, dont le quartier général est Allahabad en hiver, Naïni-Tal en été, comprend deux districts de première classe (Meerut et Oudh) et six de deuxième (Assam, Allahabad, Bundelkhund, Rohilkhund, Nerbuddah et Calcutta); il est formé de 40 bataillons d'infanterie, 12 régiments de cavalerie, 23 batteries d'artillerie et 8 compagnies de pionniers.

Le *corps de Madras*, dont le quartier général est Madras en hiver, Ootacamund en été, comprend un district de première classe (Secunderabad) et quatre de deuxième (Bangalore, Belgaum, Madras

et les provinces du Sud). — De plus, il fournit le corps d'occupation de la Birmanie, qui comprend deux districts de deuxième classe (Rangoon et Mandalay). Les forces réunies du corps d'armée se composent de 42 bataillons d'infanterie, 5 régiments de cavalerie, 15 batteries d'artillerie et 8 compagnies de pionniers.

Le *corps de Bombay*, dont le quartier général est à Poona, comprend trois districts de première classe (Poona, Quetta et Mhow) et quatre de deuxième (Bombay, Nagpur, Deesa et Sind); de plus il fournit la garnison d'Aden, considéré comme district de deuxième classe. — Ses forces sont : 38 bataillons d'infanterie, 8 régiments de cavalerie, 26 batteries d'artillerie et 6 compagnies de pionniers.

On arrive ainsi pour l'ensemble des quatre corps d'armée aux chiffres de 174 bataillons d'infanterie, 43 régiments de cavalerie, 97 batteries d'artillerie et 22 compagnies de pionniers.

Là-dessus, il est hautement intéressant de connaître la proportion des troupes purement anglaises et des troupes natives : on trouve ainsi 52 bataillons anglais contre 122 indigènes, 9 régiments de cavaliers anglais contre 34 indigènes, 90 batteries exclusivement formées d'Anglais contre 7 seulement, dont les cadres (pointeurs et artificiers compris) sont tous anglais, les servants secondaires et

les conducteurs seuls indigènes, enfin une compagnie de pionniers anglais contre 21 indigènes. Les principes qui ont permis d'établir cette proportion sont exposés dans le rapport de l'*Indian Army Commission*, dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Il fut décidé, après la répression de la révolte de 1857, que la proportion des troupes indigènes par rapport aux troupes européennes ne dépasserait pas 2 pour 1 et que l'artillerie serait exclusivement ou presque exclusivement composée d'Européens. — Toutes les places fortifiées de l'Inde sont aujourd'hui gardées par de l'artillerie européenne; toutes les batteries, de siège ou de campagne, sont servies par des Européens. — Les leçons de la révolte nous ont amenés ainsi à deux principes fondamentaux : maintenir dans l'Inde une force invincible de troupes britanniques et réserver l'artillerie aux Européens. »

Bien que ce rapport date déjà d'une quinzaine d'années, les conclusions en sont encore aujourd'hui, comme on l'a vu, scrupuleusement observées, en ce qui concerne du moins l'infanterie et l'artillerie.

*
* *

Étudions rapidement les corps de troupes purement anglais.

L'effectif d'un bataillon d'infanterie comprend 1,015 hommes, dont 30 officiers et 45 sous-officiers; celui d'un escadron de cavalerie [1], 162 hommes, dont 5 officiers et 8 sous-officiers; celui d'une batterie à cheval, 162 hommes (dont 5 officiers) et 190 chevaux; d'une batterie montée, 162 hommes et 140 chevaux. — La proportion des batteries de campagne est de 3 à cheval pour 7 montées, 7 colonnes de munitions, de 8 voitures chacune, étant attachées au groupe de 10 batteries. — En plus de 42 batteries montées et de 12 batteries à cheval, l'artillerie de campagne comprend encore 4 batteries lourdes de canons de 40 et 2 batteries d'obusiers de 16 dont l'effectif est de 100 hommes (dont 5 officiers), 5 chevaux, 260 bœufs et 12 éléphants. — L'artillerie de montagne comprend 8 batteries; la batterie de montagne a comme effectif 111 hommes (dont 5 officiers), 6 ponies, 138 mulets de pièce ou mulets de caisson et 75 mulets de bagages. Enfin l'artillerie de forteresse comprend 29 batteries, et la batterie à pied a un effectif de 145 hommes (dont 5 officiers) [2].

1. Le régiment a 4 escadrons.

2. Pardon si je m'étends si longuement sur l'artillerie... à chacun sa partie!

Les chiffres que je donne dans cette étude sont empruntés, pour une grande part, au remarquable ouvrage publié à Leipzig, en 1896, par le capitaine Le Juge : *Das Englische Heer*.

Le recrutement de toutes ces unités est effectué avec un soin particulièrement scrupuleux, et les hommes qui y sont incorporés sont choisis parmi les plus sains et les plus vigoureux. — Au reste, dès qu'un homme est atteint de maladie, ou supporte mal les rigueurs du climat, il est aussitôt renvoyé en Angleterre et remplacé par les soins du dépôt que chaque corps entretient dans la métropole. — Les soldats sont admirablement entraînés au service de guerre, mais à celui-là seulement, à l'absolue exclusion de tout autre, toutes les corvées de service intérieur étant assurées par des auxiliaires ou des domestiques indigènes... Quelle incomparable armée ne peut-on pas avoir ainsi!

Les casernes sont de véritables modèles : tout ce qui a été fait dans les colonies, anglaises ou autres, est copié sur les « barracks » indiens : l'emplacement en est soigneusement choisi, dans un site d'altitude aussi élevée que possible, sur un terrain naturellement ou artificiellement drainé et abondamment pourvu d'eaux vives. — Comme le terrain ne coûte pas cher, les cantonnements s'étendent sur de vastes espaces, et les casernes sont construites en pavillons séparés, à rez-de-chaussée surélevé, sans étages, clos de murs fort épais, abrités sous de larges vérandas, et percés de

grandes ouvertures, de façon à permettre un renouvellement incessant de l'air et à maintenir la température intérieure aussi fraîche que possible. — Chaque pavillon abrite une quarantaine d'hommes, et les dimensions en sont calculées de façon à prévoir soixante mètres cubes d'air par lit ; en plus de la chambrée commune, il contient une chambre à part pour le sous-officier de service. — Quant aux sous-officiers, ils ont des pavillons séparés pour leur usage personnel ; beaucoup d'entre eux sont mariés et habitent avec leurs familles des cottages privés dont l'apparence est fort séduisante et confortable. — Cuisines, salles de bains, lavoirs, salles de désinfection, etc., occupent des locaux à part ; de vastes terrains de polo, des tennis-grounds, des gymnases sont multipliés entre les baraquements ; l'homme de troupe a à sa disposition des salles de réunion couvertes pour la saison des pluies, des salles d'armes, des bibliothèques ; au centre du cantonnement s'élève l'église.... en un mot, tout ce qu'il faut pour prévenir et combattre la plus grave maladie qui puisse atteindre des expatriés, la nostalgie. — De plus, les Anglais, qui ont la chance singulière d'avoir des montagnes disséminées un peu partout sur le territoire où stationnent leurs troupes, ont établi, à des altitudes variant entre 2,000 et 2,500 mètres, des « sana-

toria » où les différents corps sont, pendant la saison chaude, expédiés à tour de rôle pour y faire provision de fraîcheur et de santé.

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que l'armée anglaise des Indes soit exceptionnellement brillante, et à ce que toutes les troupes que j'ai pu voir m'aient fait l'effet de véritables troupes d'élite. On a pu dire qu'une recherche trop minutieuse du confort diminue leurs qualités offensives, que ce sont des marcheurs peu entraînés.... n'empêche qu'ils sont fréquemment en expédition de toute sorte, que leurs aînés se sont partout montrés de superbes soldats, et que, le jour venu, ils vaudront bien leurs aînés!

*
* *

Pour les troupes indigènes (Native Troops), le recrutement s'opère, comme dans toute l'armée anglaise, uniquement par mode d'enrôlement volontaire. — Ce ne sont pas les recrues qui manquent, d'abord parce que les castes sont nombreuses où le service militaire est considéré comme un devoir, et puis parce que la solde est relativement élevée, et que, dans tout l'Hindoustan, aucun salaire d'ouvrier, même d'ouvrier d'art, n'atteint la paye du simple soldat.

Les meilleurs sujets sont fournis naturellement par les peuples guerriers du Nord : Afghans, Pathans, Musulmans du Punjab, Sikhs et Ghurkas; on a soin néanmoins d'incorporer des recrues provenant d'autres peuplades, de manière à prévenir les dangers, sur lesquels nous insistions naguère, que peuvent faire courir de trop nombreuses réunions d'hommes de même race, de même caste ou de même religion.

Par contre, pour sauvegarder la discipline intérieure et prévenir le retour des sanglantes querelles qu'amènerait, dans des corps trop hétérogènes, l'explosion de trop virulentes haines de races, on groupe, dans un même bataillon ou dans une même batterie, des hommes de même provenance... Il n'est rien de tel que le juste milieu.

Les jeunes gens de seize à vingt-cinq ans, d'une taille au-dessus de $1^{m},68$, sont acceptés et incorporés pour trois années; néanmoins ils peuvent rester au service jusqu'à trente-deux ans, après quoi ils ont droit à une pension.

Les conditions respectives du fantassin et du cavalier indigènes sont très différentes : tandis que le premier reçoit l'habillement, l'équipement, l'armement, est logé et nourri aux frais du corps, le second n'a droit, en dehors de sa solde (plus élevée

naturellement que celle du fantassin, qu'à une prime, une fois payée, de 200 roupies, moyennant quoi il doit fournir son cheval, le soigner, le nourrir, se loger et se nourrir lui-même, enfin constituer la majeure partie de son équipement, que le corps lui cède au prix coûtant. Inutile de dire que, malgré l'apparence, la situation du cavalier est infiniment supérieure à celle du fantassin. Demandez à un de nos spahis s'il voudrait troquer son burnous contre la chéchia d'un turco !

En somme, le soldat indigène est dans une situa- fort enviable, d'autant plus que, tout comme le soldat anglais, il ne fait à peu près rien que le métier militaire proprement dit ; toutes les corvées, fourrage, distributions, pansage même, ne sont pas exécutées par lui, de sorte que, conformément aux prescriptions de sa caste, qui lui interdisent tout ouvrage manuel un peu grossier, il ne prend le métier que par les côtés vraiment nobles... Tout profit, puisque l'entraînement au service de guerre peut par là être poussé plus avant.

Seulement, comme toute médaille a son revers, les cantonnements natifs se trouvent encombrés à l'excès par toute une smalah de domestiques, de femmes et d'enfants, et, dans les expéditions, comme le soldat n'accepterait pas de porter d'autre

fardeau que ses armes, les colonnes s'allongent interminables, partout suivies de formidables trains régimentaires constitués de tous ceux qu'on désigne ici sous le nom générique de « camp-followers ».

Depuis les Perses de Salamine, les races asiatiques n'ont pas sensiblement changé, et cela est un trait fort typique de leur si saisissante immuabilité. Le danger de tels *impedimenta* n'a pas changé non plus, et les Anglais s'en sont préoccupés, comme de juste; un chiffre, dans toute sa sèche éloquence, en dit plus que de longs discours, et je dois avouer que j'ai levé les bras au ciel quand j'ai vu qu'une batterie de campagne, à l'effectif de 160 hommes, traînait, pendue à ses grègues, une bande de près de 400 followers!

Les chefs ont tenté de réagir et de diminuer le nombre de ces encombrants parasites; pour les troupes purement anglaises, ils ont obtenu quelques résultats : c'est ainsi que les hommes des troupes à cheval sont tenus, depuis quelques mois, de faire eux-mêmes le pansage; mais pour les troupes natives on s'est heurté à une impossibilité absolue. Les prescriptions et les règles de caste sont ici toutes-puissantes et les préjugés invincibles; j'en fais l'expérience tous les jours : mon boy, qui pourtant est de la caste des coudras, l'une des plus

basses qui soient, ne peut pas, lui non plus, porter de paquets, ce qui fait que, s'il ne trouvait pas en temps et lieu les porteurs nécessaires, l'animal me laisserait bien manquer tous les trains du monde. Les cipayes sont aussi entêtés que mon boy, et si leur caste ne veut pas qu'ils pansent leur cheval, on les tuerait plutôt que de leur faire toucher une époussette ou une étrille.

Tant que les troupes, ainsi encombrées, resteront en territoire indien, il n'y aura certainement que demi-mal ; mais, si des soulèvements des tribus frontières viennent à les entraîner dans des régions de parcours difficile, comme le sont les formidables montagnes qui bordent l'empire, si, la question afghane entrant en une phase aiguë, il est nécessaire d'envoyer des colonnes expéditionnaires dans les régions arides et presque désertes qui s'étendent entre Kandahar, Shikarpur et Hérat, comment résoudra-t-on le problème de nourrir ces milliers de bouches inutiles?

Il est certain que je touche là du doigt le défaut de la cuirasse, et que cette magnifique armée des Indes, sur ce point délicat, n'est rien moins qu'irréprochable.

« Qu'y faire ? me répondent les officiers auxquels j'en parle. Nous ne pouvons changer une race du jour au lendemain, nous ne pouvons pas démolir

des préjugés séculaires, nous ne pouvons même pas nous y attaquer, car nos cipayes, sur qui, aujourd'hui, nous comptons comme sur nos propres compatriotes, nous feraient instantanément faux bond. »

Il est clair que j'ai peu de chose à répondre, néanmoins j'ai l'impression que l'on jette trop vite le manche après la cognée ;... l'influence des milieux est si puissante et mes interlocuteurs eux-mêmes sont si bien accoutumés à se voir partout entourés d'une nuée de serviteurs !

Quoi qu'il en soit, l'armée native forme un tout extrêmement homogène ; elle est animée d'un parfait esprit, très dévouée, bien instruite, exceptionnellement brillante, et elle doit tout cela à ses officiers anglais, qui forment, à vrai dire, l'élite de tout le corps d'officiers des armées britanniques.

Tous les officiers européens employés dans l'armée native appartiennent à l' « Indian Staff Corps », corps fermé auquel sont destinés, dès l'école, les meilleurs élèves de Sandhurst.

Pour y être admis, le jeune officier doit, avant l'âge de vingt-cinq ans, faire, dans un corps de troupes stationné aux Indes, une année de service (probation), après quoi il subit un premier examen (lower standard examination) dans lequel il doit non seulement justifier de connaissances théo-

riques et pratiques, mais encore prouver une parfaite science de la langue usuelle, l'hindoustani.

Deux ans après, il subit un second examen (higher standard examination) pour lequel il doit joindre à la connaissance de l'hindoustani celle d'un autre dialecte. Qui ne satisfait pas à cet examen est impitoyablement rayé des contrôles et renvoyé en Angleterre[1]. Qui saute brillamment l'obstacle est définitivement admis dans l' « Indian Staff Corps » où désormais il fera toute sa carrière. Carrière, d'ailleurs, absolument réglée d'avance, car son avancement se fera exclusivement à l'ancienneté : après onze ans de service il passera capitaine, après vingt ans major, après vingt-six ans lieutenant-colonel, après vingt-neuf ans colonel. Le choix ne commencera à s'exercer qu'au moment de franchir le fossé qui sépare le colonel du général; beaucoup resteront au fond du fossé, mais recevront une compensation monnayée fort importante.

Les soldes sont établies d'après un tarif élevé : un capitaine, par exemple, touche 7,200 roupies par an (11,520 francs), un colonel 18,000 roupies (28,800 francs),... de véritables fortunes, étant donnée l'extrême modicité du prix de la vie aux Indes.

Tous les cinq ans, les officiers ont droit à une

1. Avec un dédommagement pécuniaire.

année entière de congé, qu'ils vont passer en Angleterre et qui leur est comptée comme année de service; de plus ils ont annuellement droit à une permission, d'un mois au minimum, six semaines au maximum, avec faculté de demeurer une ou plusieurs années sans prendre de permission et de pouvoir ensuite cumuler[1].

Après un minimum de vingt années de service, ils ont droit à une pension de retraite dont le taux est généralement fort élevé[2].

L'Indian Staff Corps ne fournit pas ses officiers seulement aux corps de troupes; il en détache également dans les diverses administrations, dans la magistrature, dans la police; il fournit la totalité des agents envoyés dans les postes frontières (avec le titre de « political-officers »), pour régler les difficiles rapports avec les tribus limitrophes; il en envoie (avec le titre de « Residents ») auprès des princes natifs feudataires. Les officiers ainsi détachés avancent concurremment avec leurs camarades, mais jusqu'au grade de colonel seulement, leurs droits à la retraite sont les mêmes; il n'y a que sous le rapport des appointements et des congés

1. C'est ce qu'ils font presque tous, de manière à pouvoir organiser de sérieux déplacements de chasse, au Cashmire ou ailleurs.

2. Le taux minimum est de 250 livres (6,250 francs).

qu'ils s'en différencient, ayant, en général, un peu plus d'appointements et beaucoup moins de congés.

Pour en revenir aux corps de troupes natifs, les officiers de l'Indian Staff Corps en sont, à proprement parler, l'armature et la moelle. Peu nombreux dans chaque corps, puisque le bataillon d'infanterie n'en compte que neuf, et le régiment de cavalerie dix, c'est pourtant sous leur impulsion et c'est grâce à eux que les troupes indigènes sont devenues ce qu'elles sont, d'admirables troupes, d'une solidité, d'une fidélité et d'un brillant incomparables.

Ils sont secondés par des officiers indigènes, mais ces derniers ne peuvent jamais occuper que des situations subalternes, et, bien que leur hiérarchie s'élève jusqu'au grade de capitaine [1], ils demeurent toujours sous les ordres des officiers anglais; de telle sorte que, lorsque le colonel d'un bataillon s'absente, si, pour une raison ou une

1. Voici les divers échelons que doit franchir un indigène :
Le « Sepoy » ou cipaye (fantassin) peut devenir Naïk (caporal), — Havildar (sergent), — Jemadar (lieutenant) de 2e, puis de 1re classe, enfin Subadar (capitaine).
Le « Sowar » (cavalier) sera successivement Naïk (brigadier), — Duffadar (maréchal des logis), — Jemadar (lieutenant) de 2e, puis de 1re classe, enfin Ressaldar (capitaine). — Le plus ancien capitaine a le titre de Ressaldar-Major (ou Subadar-Major).

autre, aucun de ses deux seconds n'est là pour le remplacer, il laissera le commandement du bataillon au plus ancien des lieutenants. Il arrivera ainsi qu'on verra de vieux capitaines de cinquante ans obéir à des jeunes gens qui n'ont pas atteint la trentaine. Empressons-nous de dire qu'il n'y a rien là que d'absolument rationnel.

Sans entrer dans de plus amples détails, indiquons seulement que le bataillon d'infanterie (à 8 compagnies) est à l'effectif de 850 hommes, le régiment de cavalerie à l'effectif de 630, et la compagnie de pionniers (commandée par un officier anglais) de 150.

L'ensemble des troupes natives donne un total de 135.000 combattants.

Telle est, dans ses grandes lignes, la constitution de cette armée native, si profondément modifiée depuis une quarantaine d'années, si brillante, si solide, et d'une fidélité telle que lord Wolseley a pu en dire : « J'affirme hautement que les diamants de la couronne seraient plus en sûreté sous la garde d'une simple sentinelle cipaye que sous celle des soldats européens. »

Après cette parenthèse, un peu longue peut-être, mais qu'on me pardonnera, j'espère, en faveur de l'intention, et en considérant qu'après tout je viens de parler là de choses auxquelles j'ai le

droit, peut-être même le devoir, de m'intéresser, je ne vous infligerai ni le récit de ce que j'ai fait, ni la nomenclature de ce que j'ai vu à Trimulgherry. Après un vaste tableau d'ensemble, même imparfaitement brossé, il ne sied point de s'arrêter à de maigres croquis de détail.

Nous allons donc, si vous voulez bien, déposer le harnais guerrier et redevenir simple touriste comme devant.

*
* *

En revenant de Trimulgherry, comme il est plein midi, comme j'ai l'estomac vide depuis le matin, comme le soleil est d'une déplorable indiscrétion et comme la route s'allonge interminable, toute blanche, poudroyante dans l'air embrasé, je vous en demande bien pardon, mais je suis fort embarrassé de vous décrire quoi que ce soit : il y a là un trou de deux grandes heures passées à somnoler, inerte et ruisselant sous la capote de ma voiture.

Une éclaircie pourtant, un réveil de quelques minutes à deux milles environ avant le retour à l'hôtel.

Au sommet d'une petite colline arrondie dont la route contourne la base, se dressent, au milieu

de larges banians, trois tours massives, basses et trapues, toutes blanches, sans une ouverture, sans un ornement sur les frustes parements de la maçonnerie.

Dans les rameaux serrés des arbres voisins, une multitude de taches sombres, immobiles, semblant quelque énigmatique floraison monstrueuse, quelque assemblage inquiétant de lourdes grappes vivantes. Dans les airs, très haut dans le bleu, les grands vols circulaires des oiseaux de proie tournoyant par centaines dans la flamboyante lumière.

Par moments, l'un d'eux se détache de l'aérien tourbillon, se laisse tomber tout droit, comme une masse, les ailes repliées, plane quelques instants, avec de bruyants battements précipités, au-dessus de l'une des tours, puis s'y engouffre soudain, pour bientôt reparaître emportant en son bec rougi quelque chose d'innommable et d'ensanglanté.

Nous sommes au cimetière parsi, et ces lourdes constructions blanches qui écrasent la petite colline sous la masse de leurs pesantes maçonneries ne sont autres que les fameuses « Tours du Silence ».

Je ne vous apprendrai pas que les Parsis, très nombreux en ce pays, sont les derniers fidèles du culte de Zoroastre, qu'ils adorent le soleil et qu'ils

exposent aux ardents baisers de la flamme divine les corps dénudés de leurs morts. Dans le principe, les seuls rayons de l'astre sacré devaient toucher les cadavres, et des grillages épais protégeaient les funèbres dépouilles contre les outrages des oiseaux de proie. Mais les hygiénistes anglais n'ont pas jugé que le soleil, qui pourtant est d'une terrifiante puissance sous ce ciel de feu, fût assez expéditif ; ils ont redouté l'infection et exigé que libre accès fût donné aux vautours pour accomplir leur sinistre besogne.

Les Parsis ont frémi à la pensée de ce suprême outrage, mais il leur a bien fallu se soumettre, et, en définitive, ils ont accepté, bon gré, mal gré. la peu alléchante perspective d'être déchiquetés après leur mort par les hideux becs crochus. Si leurs répugnances, toutes naturelles, les faisaient frissonner jusqu'à la moelle, du moins leurs sentiments religieux n'étaient pas froissés, et la dure contrainte qui leur était imposée ne contredisait pas les prescriptions du Zend Avesta, qui dit seulement :

« Tu ne souilleras pas la terre, ta mère ! »

Je ne suis pas entré dans une des tours du Silence, d'abord parce que je n'en avais pas la moindre envie, et puis parce que seuls les gardiens ont accès dans le funèbre asile ; mais vous trouve-

rez au musée Guimet du Trocadéro, à côté des merveilles de l'Inde, une petite réduction en plâtre qui vous donnera de la chose une idée suffisante. Imaginez une tour d'une vingtaine de mètres de diamètre et d'environ dix mètres de haut ; au sommet, un large balcon circulaire, le perchoir des vautours ; enclose dans ce balcon, une plate-forme en pierre unie formant un large entonnoir évasé et de faible pente ; des rigoles rayonnantes partagent la surface circulaire en secteurs, que deux circonférences, concentriques au parapet extérieur, divisent d'autre part en trois compartiments ; enfin, au centre, l'ouverture béante d'un puits creusé profondément et dont le fond se trouve très au-dessous des fondements de la tour, plus bas même que la base de la colline.

Dans chaque compartiment est étendu un cadavre : les hommes sur le pourtour, les femmes au milieu, les enfants sur les bords du puits central. Les oiseaux carnassiers ont vite fait la lugubre curée ; les ossements blanchissent, se dessèchent, se pulvérisent dans la flamme ardente du soleil, et les eaux du ciel entraînent au fond du puits les informes débris.

Il y a ici, comme bien vous pensez, ample matière à philosopher, et les réflexions abondent tout naturellement dans l'esprit de ceux qui ont eu l'occasion

de contempler avant moi ce spectacle peu réjouissant.

M. André Chevrillon, qui est un poète, n'y a vu que de la poésie, et il s'est écrié : « Admirable sépulture que ces corps d'oiseaux! Aussitôt mort, redevenir vivant, rentrer tout de suite dans un tourbillon de vie, un tourbillon plus rapide, plus brûlant que le premier... Avoir été une pauvre grande dame parsie, une de ces femmes indolentes qui, dans leurs voiles somptueux, se prélassent au bord des plages, et maintenant fendre impétueusement l'air d'un vol strident!... »

Maître Cléry, qui est poète aussi à ses heures, mais qui, je suppose, doit penser que tout n'est pas mauvais dans notre pauvre vie mortelle et périssable, ne peut évoquer sans horreur la pensée de ce qui se cache derrière les blanches murailles de la funèbre tour; il frémit et nous fait frémir en imaginant une horrible fricassée de crânes dénudés, de lèvres arrachées, de seins flétris, d'orbites vidées et sanglantes, d'intestins béants et de chairs déchirées.

M. Chevrillon avait sans doute fait un bon déjeuner, et maître Cléry un mauvais : — pour moi qui n'ai pas déjeuné du tout et qui suis, par ailleurs, très enclin au mutisme, du fait de cet intimidant voisinage, je ne sais trop de quel côté

j'envisagerais la question; mais il me semble que les myriades de vermicules grouillants qui nous attendent, maître Cléry et moi, ne sont guère plus tentantes que les becs crochus des sinistres vautours. Au demeurant, le pas une fois franchi, qu'importe ce que deviendront nos pauvres guenilles!

22 février.

Ce matin je me suis donné la joie de retourner dans la vieille cité d'Hyderabad, non plus, comme l'autre jour, en pompeux équipage, mais tout seul cette fois et à pied, incognito en quelque sorte.

Je sais bien qu'en agissant ainsi, en dehors d'un danger éventuel auquel je ne crois guère, je suis un affreux objet de scandale pour tout ce qui porte un nom anglais, et que le « cant » défend rigoureusement à un Européen de descendre de la cérémonieuse voiture qui transporte sa vénérable personne. S'il voit mal, s'il voit peu, si même il ne voit rien, tant pis! les principes du moins seront saufs. Je dis à mon tour : Tant pis pour le cant, pour les principes, foin des usages reçus! Et je pars de mon pied léger pour une seconde excursion dans cette incomparable ville de féerie et d'enchantement.

Que vous dire, sinon que je suis de nouveau, et

plus intensément encore que le premier jour, transporté dans un monde irréel et paradoxal, au doux pays des rêves extravagants et délicieux!

J'ai bien vite quitté les larges voies principales pour m'égarer, absolument au hasard, au gré de ma fantaisie, dans les ruelles les plus tortueuses, les plus étroites, les plus sales, les plus pittoresques aussi, et c'est un perpétuel enchantement.

*
* *

Quelques petits tableaux croqués au hasard.

Me voici d'abord, au débouché d'une ruelle, — tellement étroite que mes épaules touchaient les murailles de chaque côté, tellement sombre que j'étais obligé de marcher à tâtons, — dans une grande place blanche inondée de lumière.

A ma droite, une mosquée, mignonne et coquette dans sa robe de marbre immaculé, encombrée de fidèles qui suivent avec ferveur les prières récitées par la voix nasillarde du prêtre.

En face, le marché aux étoffes, une orgie de chatoyantes couleurs miroitant au soleil.

Sur la place elle-même, accroupis sur les dalles rugueuses de porphyre, tout autour d'une jolie fontaine où l'eau s'épand dans d'élégantes vasques d'albâtre : des négociants en plein vent qui débi-

tent une fort belliqueuse marchandise, un stock d'armes de toutes formes et de tous âges étalées pêle-mêle sur le pavé.

Me voilà mordu d'une furieuse envie de marchandages, et pendant toute une grande heure je me débats entre les pattes crochues d'un vieux à figure de bandit. L'affreux bonhomme a de pures merveilles; il défait un nombre incalculable de paquets, et à chaque fois s'écroulent sur le sol, dans un grand cliquetis de ferraille, de magnifiques armes : des cimeterres recourbés, ornés à la poignée de damasquinures étincelantes, de longs fusils arabes avec leurs cuivrures compliquées, leur bizarre centrage et leurs crosses anguleuses incrustées de précieux ivoires, des couteaux afghans, longs et minces, à la pointe terriblement affilée, des pistolets à pierre très analogues à ceux qu'on voit dans les échoppes de Bab-Azoun, des boucliers d'acier bruni, tout hérissés de pointes aiguës, enfin ces étranges petits poignards d'Hyderabad, minces comme des lancettes de chirurgie, ondulés comme de minuscules vipères et qui donnent bien l'impression de sales petites bêtes venimeuses et méchantes.

Les négociations sont très longues, d'autant plus compliquées qu'il faut avoir recours au langage des signes ou des singes, car mon individu ne sait

pas un mot d'anglais, et je n'ai guère appris en fait d'hindoustani que l'interjection « chelloh », qui veut dire « f...iche le camp ». Les prix demandés sont, comme toujours en ce doux pays, fantastiquement majorés; il me faut une bonne heure de débats pour les faire descendre au dixième de la demande primitive, et encore emporté-je, en même temps que mes achats, la conviction d'avoir été volé comme dans un bois!

*
* *

Voici, dans l'encoignure d'une haute porte, une foule pressée, sérieuse, attentive, contrastant par son mutisme avec le violent tumulte de la rue voisine; il ne s'en échappe aucun autre bruit qu'une sorte de lente psalmodie, étrangement rythmée et chantée de cette voix nasillarde, si singulière, si toujours la même dans tous les pays d'Orient.

Je m'approche, les rangs s'écartent, et j'aperçois, étendu sur les dalles du seuil, quelque chose d'innommable et de hideux; cela ressemble vaguement à un être humain; cela ressemble aussi à l'une de ces formes affreusement grimaçantes, desséchées et rigides, que je vis naguère allongées dans les vitrines, où le musée de Ghizeh conserve ses momies.

Cela vit pourtant, malgré cette tragique immobilité de cadavre : dans une face barbouillée de plâtre, sous une forêt de longs cheveux emmêlés en broussailles, deux yeux sont grands ouverts, tout injectés de sang, et rien n'est hideux comme ces deux taches sanglantes dans ce masque blafard. Le pauvre corps, d'une maigreur affreuse, allonge sur la pierre rude sa lamentable nudité, le sternum et les côtes dessinent, sous la peau tendue, leurs saillies bossuées, l'épiderme du ventre, vide et creusé, se plisse comme un vieux parchemin fripé, et les jambes s'étirent en une raideur de catalepsie.

Cette misérable guenille humaine, qui me fait frissonner d'horreur et de dégoût, est cependant très sainte et très vénérée : c'est un fakir renommé, qui vécut longtemps à Bénarès, et qui vint à Hyderabad porteur de la bonne parole; il a dépouillé l'être conscient; aucune douleur ne peut triompher de l'immuable inertie à laquelle il est parvenu, domptant les révoltes de son pauvre corps meurtri; aucune sensation ne l'atteint plus, il gît inerte, sans pensée, sans conscience, sans volonté; tout ce qui faisait son être personnel s'est à jamais évanoui, son « moi » s'est évaporé, s'est envolé aux quatre vents du ciel; il est pour toujours entré dans la paix, il contemple Brahma face

à face, et, quand il achèvera de mourir, son nom demeurera fameux parmi les hommes, comme celui d'un des rares privilégiés qui sont parvenus à s'absorber sur cette terre dans le divin vertige du néant. Quelque temps encore, et cette hideur, cette saleté, cette pourriture seront dieu!

C'est probablement ce qu'est en train de lui prédire un vieux brahme, celui dont l'étrange psalmodie nasillarde m'avait attiré en ce lieu, un bon gros père dont les formes rotondes semblent prouver que son admiration ne va pas jusqu'à l'imitation.

Toutes les religions ont leurs chanoines gras et leurs trappistes maigres!

*
* *

Comme je suis absorbé dans la contemplation de ce malheureux, dont je n'ai pas la tentation de rire, je vous jure, qui m'inspire au contraire une pitié profonde, en même temps que ce sentiment tout particulier d'irritation que provoque la vision d'une chose que l'esprit est inapte à bien saisir, je suis brusquement tiré de mes réflexions par la stridence soudaine d'une fanfare guerrière qui éclate à mes oreilles. Je me retourne, et dans la rue je vois se dérouler et venir vers moi un interminable et chatoyant cortège.

Je dirais que j'ai de la chance, que je joue de bonheur, que les alouettes me tombent toutes rôties dans la bouche, si, dans cette étonnante ville, il n'en était de même d'un bout de l'année à l'autre, si, tous les jours, ce n'était pas le même kaléidoscope miroitant, la même féerie exquise, la même joie de vivre, la même orgie de couleurs, de lumières, d'éblouissements!

*
* *

Ceci est un cortège de mariage, et le futur se rend en grande pompe au domicile de la fiancée.

Deux éléphants ouvrent la marche, couverts tout entiers de caparaçons dorés, portant chacun deux timbaliers qui tapent à tour de bras sur leurs instruments et remplissent la rue d'un fracas de tonnerre.

Derrière viennent les fanfares : une vingtaine de jeunes gens, vêtus d'azur et d'argent comme des pages de romance, qui soufflent dans de longues trompettes cuivrées, dont la forme toute droite me rappelle celle des fameuses trompettes d'*Aïda*; ils déchirent les airs et les oreilles des passants avec des sons d'une extraordinaire stridence, pas toujours très justes, pas du tout en mesure, chacun entonnant, quand et comme il lui plaît, la ritour-

nelle qui fredonne en sa tête; c'est très vilain, et c'est très charmant tout de même, parce que, par définition, tout est charmant en ce charmant pays.

Voici maintenant, tout comme dans la *Fiancée du timbalier*, les hommes d'armes, et c'est une vision d'un autre âge qui paraît avec eux dans le clair décor de la rue fourmillante; ce ne sont, en effet, que lourdes cottes de mailles au treillis serré, casques au cimier étincelant, à la visière demi-baissée, sabres aux bizarres courbures, mousquets pesants, tromblons évasés, toute une romantique défroque qui fait songer au formidable équipement dont Alexandre Dumas revêtait ses moines de la Ligue.

Un joyeux tintement de fer sur le pavé et, piaffant, paradant, crinières tressées, poil reluisant, à noble allure relevée, passe tout un escadron de jolis chevaux syriens, avec leurs légers cavaliers, des lanciers à tunique rouge, à haut turban lamé d'argent, armés de lances en bambou dont les flammes multicolores flottent et clapotent gaiement au vent.

Un temps..., comme dit mon ami Colonne, et dans le tumulte des vivats, dans le chatoiement des écharpes agitées, rayonnant de belle humeur, paraît le héros de la fête, un beau jeune homme à la moustache naissante, qui porte sur ses vêtements

de noce toute une fortune, et sur le front, fixant une aigrette blanche tout ébouriffée, une agrafe de brillants d'une invraisemblable grosseur et d'une eau merveilleuse.

Ses amis, sur un seul rang tenant toute la largeur de la rue, marchent à deux pas derrière lui, dans une auréole de pierreries étincelantes et de somptueuses étoffes noblement drapées.

Paraissent enfin les voitures portant les cadeaux de noce, et c'est un défilé qui n'a pas de fin. Chaque véhicule est traîné par deux bœufs, au blanc pelage, aux cornes tout fraîchement dorées, et des guirlandes de fleurs courent tout le long des montants, s'enlacent aux rais des roues grinçantes, tombent en grappes embaumées sous les légères toitures de palmes tressées. Les présents se dressent en pyramides, bien rangées et proprettes, sous chacun de ces dômes fleuris; meubles, vases précieux, glaces, toiles à chatoyants ramages, lainages, satins, défilent successivement, arrachant des cris d'extase, faisant ouvrir de grands yeux ébahis, provoquant de violents remous dans la foule qui se presse pour admirer toutes ces somptueuses choses.

Et quand le défilé est terminé, quand la dernière voiture est passée, protégée par un peloton de lanciers rouges qui ferment la marche, je reste longtemps à la même place, suivant du regard le cortège

qui s'éloigne dans la poussière dorée, les oreilles bourdonnantes, l'œil encore tout empli de cette vision de féerie, me demandant quel rêve serait plus beau que cette fastueuse réalité.

*
* *

Et je pars de nouveau dans l'inconnu, dans le hasard des ruelles qui ouvrent à mes pas incertains leur attrayant mystère; je croise à chaque pas des groupes farouchement armés, et c'est délicieux le petit frisson du danger possible, bien improbable sans doute, pouvant jaillir cependant de chaque recoin sombre, de la lubie d'un fanatique, du caprice d'un fou.

Je dois dire que je n'ai rencontré ni fous, ni fanatiques, ni péril d'aucune sorte, et que je suis rentré à l'hôtel aussi complètement indemne que le bon Tartarin rentrant en son jardin après le fameux tour de ville. Mais, comme lui, j'avais un tantinet frissonné, et trouver, en cette pauvre vie banale, un frisson nouveau, n'est déjà ni si facile ni si méprisable.

*
* *

Pour finir mon originale promenade dans cette ville incomparable, j'ai la chance, après tant d'émo-

tions si diverses, tant de sensations si neuves et si vives, de terminer par une rencontre d'un imprévu exquis, et de rester sur une impression délicieuse de fraîcheur et de poésie.

Vous savez que le Nizam est non seulement le plus puissant des princes de tout l'Hindoustan, mais aussi le plus riche et le plus fastueux. Ses revenus sont incalculables, et l'on dit qu'une seule de ses journées vaut, rien qu'en argent monnayé, trois ou quatre lacks de roupies [1], sans compter, bien entendu, les bijoux conservés dans le vieux fort de Golconde, qui représentent un inappréciable et inépuisable trésor. Dans son palais circulent deux mille serviteurs; dans ses écuries sont plus de cinq cents chevaux et de cent éléphants; dans son harem dorment et rêvent trois cents femmes; quand il donne une fête, l'illumination seule des jardins et des salons coûte plus de 10,000 livres; quand il passe une revue, ses largesses aux soldats dépassent la solde d'un mois entier, et, détail un peu mesquin peut-être, mais typique et très véridique, car je le tiens du principal intéressé, lorsque son médecin est venu le voir, il trouve, en rentrant à son bungalow, un joli petit chèque de

1 Le lack vaut 100.000 roupies = 165,000 francs environ.

5,000 roupies [1]. Tout cela dénote des habitudes de prodigalité tout à fait orientales.

Or, voici, dans un coin retiré de la ville, tout près des remparts, loin du tumulte, loin des grandeurs, une petite maison toute simple et cachée. Le seul luxe de la modeste maisonnette est un somptueux manteau fleuri de glycines, de roses et de bougainvillia, qui drape délicieusement la blanche nudité des murs. Une terrasse, toute petite aussi, enfouie dans l'ombrage embaumé des mimosas en fleur, s'avance en terre-plein jusqu'aux créneaux du rempart, dominant le lit rocheux de la rivière voisine et les vertes campagnes environnantes. Le bruit de la cité n'arrive pas jusqu'ici ; on n'entend que le joyeux pépiement des perruches babillardes qui balancent, parmi l'or duveté des petites boules fleuries, leurs fins corselets d'émeraude. Tout, en ce lieu charmant, respire la joie discrète d'une vie doucement heureuse, et les suaves parfums qui tombent de la voûte de verdure, les souffles légers de la brise murmurant dans le feuillage, les tendres babillements des oiseaux dans la ramure semblent dire au passant : « Arrête-toi, contem-

1. La place est bonne, comme vous voyez, et, détail amusant, les docteurs de Madras se relayent dans ce lucratif service, chacun d'eux s'inscrivant et passant à son tour aux honneurs et à la caisse.

ple, envie, regrette : ici l'on aime, ici l'on est heureux. »

Se promenant un soir dans les rues écartées qui bordent la rivière, le Nizam rencontra, le printemps dernier, une petite fille du peuple qui n'avait pour toute parure que la beauté de son jeune corps de vierge, pour tous bijoux que les deux purs diamants qui brillaient sous le velours frangé de ses longs cils d'or brun. Il l'aima, il le lui dit, et, depuis de longs mois, tous deux mènent, dans la petite maison de fleurs, une vie fortunée. Dédaigneux des vaines splendeurs de sa cour, volontairement oublieux de son sang, méprisant ses inutiles richesses, le Nizam cache jalousement, dans le mystère d'un lointain faubourg, le plus pur trésor qu'un roi lui-même puisse posséder : la tendresse sûre et fidèle d'un cœur de femme.

Rentrant à l'hôtel, je raconte à ma voisine de table d'hôte, une bonne dame française qui fait son tour du monde, l'heureuse découverte que je viens de faire, et elle s'écrie aussitôt : « Mais il est charmant, votre Nizam! Mais je l'aime tout plein, ce brave homme-là! »

Je serais assez volontiers du même avis que la bonne dame.

Et vous?

*
* *

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur.....
. . . . . .
Faisait aux « Indiens » la guerre...

Et les Indiens sont très affolés (moins pourtant que certaines nations européennes, d'après ce que je vois dans les journaux, dont le luxe exagéré de précautions est en train, une fois de plus, hélas! de les couvrir de ridicule), et les Indiens fuient les villes infectées : tout ce qui peut acquitter le modeste prix d'un ticket de chemin de fer a quitté la côte occidentale et s'est répandu dans les villes de l'intérieur. — Bombay, en particulier, qui se trouve être effroyablement éprouvé, s'est vidé des trois quarts de sa population ; les magasins, les hôtels, les bureaux sont fermés, les rats ont quitté le navire, et l'exode s'est monté, pendant les dernières semaines, jusqu'au chiffre extraordinaire de 400,000 personnes.

Hyderabad, par sa riante situation, par le climat relativement sain dont on y jouit, par l'extrême modicité du prix de la vie, a attiré un très grand nombre d'émigrants. Toutes les classes de la population s'y trouvent représentées, depuis les richards qui ont envahi les jolis bungalows de Secunderabad,

jusqu'aux pauvres diables, sans sou ni maille, qui sont établis en un immense et pittoresque campement sur les rives du lac de Mir'Alam.

Dans le nombre de ces nouveaux et temporaires sujets du Nizam, les Parsis occupent une place à part. Nous ne les connaissons encore que par leur cimetière; c'est un peu macabre et insuffisant. Pour faire plus ample connaissance avec ces intéressants personnages, adressons-nous au documenté M. Cotteau, et dans son livre si attachant : *Promenade dans l'Inde*, lisons ce qui suit :

« Les Parsis ne forment guère que 7 pour 100 de la population totale de Bombay; mais leur aptitude aux affaires, leur activité commerciale, l'absence de tout préjugé de caste et l'assimilation complète qu'ils se sont faite de la langue anglaise leur assurent une influence prépondérante dans la communauté.

« Leur histoire est bien connue : lorsque les sectateurs de Mahomet conquirent la Perse, au VII^e siècle, un certain nombre d'individus, descendants des anciens Guèbres ou adorateurs du feu, s'expatrièrent pour ne pas être contraints d'embrasser la nouvelle religion. Ils se rendirent d'abord à Ormuz, sur le golfe Persique, puis dans l'Inde, à Diu, sur la côte de Kattywar; de là ils gagnèrent les principales villes de Gujerate, dont

ils ne tardèrent pas à adopter la langue. Mais leur véritable prospérité date seulement de l'arrivée des Européens; n'ayant aucune prévention contre les nouveaux venus, ils leur servirent d'interprètes dans leurs relations avec les natifs. Déjà ils formaient une importante colonie à Surate lorsque Bombay passa entre les mains des Anglais. Attirés par l'importance toujours croissante de cette ville, ils vinrent s'y fixer en grand nombre et s'attachèrent définitivement à la fortune de l'Angleterre. »

Grâce à M. Cotteau, vous voilà renseignés. Si j'ajoute que la plus grande partie du commerce de Bombay est entre leurs mains ingénieuses, qu'ils ont réussi à accumuler de prodigieuses fortunes, qu'ils sont industrieux, fins politiques et aussi modernes dans leur façon de comprendre les affaires qu'ils le sont peu dans leur manière d'adorer la Divinité, vous les connaîtrez, je pense, le mieux du monde. En somme, ils occupent dans le monde du commerce de l'Inde la place que les Juifs ont conquise chez nous; seulement ils sont tous honnêtes, presque tous sympathiques, quelques-uns même jolis garçons : vous voyez qu'il y a des différences.

Comme les affaires sont complètement arrêtées dans la malheureuse Bombay, les Parsis ont fait

comme les autres, ils ont fui le fléau, et la plupart d'entre eux sont venus se fixer précisément à Hyderabad; ils ont tout emmené, leurs familles, leurs serviteurs, leurs chevaux, tout leur train de maison, — et aussi leurs plaisirs.

*
* *

C'est ainsi que, dans le jardin de l'hôtel, sous une grande baraque en bambous, s'est installée « The Most exalted Bombay Parsi's Theater Company ». Voilà plusieurs nuits que les perçantes criailleries des acteurs et leur plus qu'étrange musique m'empêchent de dormir. Je me décide, ce soir, à aller voir et entendre de près ces gens que mes chaudes insomnies ont confondus dans leurs malédictions avec les moustiques, les souris, les lézards, avec les matelas durs comme la pierre, avec tout ce qui fait le cortège obligé du voyageur dans les hôtels indiens.

Pour trois roupies, je suis installé comme un grand seigneur dans une loge tout contre la scène, aussi bien que possible pour ne perdre ni un mot, ni un jeu de scène, ni une expression de physionomie; mais je ne suis guère plus avancé pour cela, car tous ces braves gens parlent hindoustani, et je ne comprends pas un traître mot.

Cela me rappelle (floc! une pierre dans la mare aux grenouilles!) certaines soirées du Théâtre de l'Œuvre[1] : même incompréhension, même ahurissement, même sombre ennui! Et encore les acteurs ont ici l'air de comprendre ce qu'ils jouent, les décors sont d'une couleur originale, les costumes très somptueux, et quand, de la salle, partent des applaudissements, les spectateurs paraissent savoir pourquoi ils applaudissent. Nous voilà bien loin de « l'Œuvre », n'est-il pas vrai?

Et puis la salle est beaucoup plus amusante à regarder. Plus d'hypothétiques vierges préraphaéliques, au teint bilieux, aux bandeaux et aux corsages plats, plus d'inquiétants éphèbes trop bien peignés, aux joues trop pâles, aux lèvres trop rouges, plus de néo-symbolistes, de néo-mystiques, de néo-impressionnistes, de néo-fumistes! De beaux Indiens aux riches vêtements, les doigts chargés de bagues, la tête coiffée de turbans chatoyants surmontés d'aigrettes où scintillent des pierreries, des marchands musulmans drapés dans de jolies mousselines aux tons lustrés et changeants, et surtout, naturellement, des Parsis : les hommes, vêtus à l'européenne, mais coiffés d'un étrange bonnet de toile cirée, en forme de mitre, qui leur

1. Je dis « certaines »; je ne dis pas « toutes ».

serre les tempes, leur encastre étroitement le front et imprime à leurs traits fins et intelligents une singulière physionomie étriquée, plissée, toute ramenée en arrière; les femmes, délicieusement jolies pour la plupart, la tête serrée dans un petit bonnet de dentelle ouvragé sur lequel se ramènent les plis harmonieux d'un ample voile de blanc cachemire qui les enveloppe tout entières.

Et enfin il y a la musique, et la musique, quand elle n'est pas de M..., c'est toujours intéressant. L'orchestre est très simple : deux timbales, une flûte et trois harmoniums; le rythme plus simple encore : une imperturbable mesure à deux temps et un mouvement toujours le même; le premier harmonium suit servilement la voix et les modulations du chanteur, le deuxième tient l'accord fondamental de chaque mesure, le troisième dessine un accompagnement en battement de triolets, cependant que les timbales sonnent un peu à tort et à travers et que la flûte babille pour son propre compte, sans s'occuper le moins du monde des instruments voisins. Quant au chanteur, il prend cette singulière voix de tête, nasillarde et vinaigrée, qui reste si étrangement toujours la même dans les pays d'Orient.

L'ensemble est, au début, intéressant par sa bizarrerie même, il ne tarde pas à devenir fatigant

et monotone, d'autant plus que l'oreille se rebiffe aux intervalles inaccoutumés qui la surprennent désagréablement et qu'elle reste heurtée et mécontente à la fin de chaque morceau, ne percevant pas les conclusions harmoniques auxquelles elle est habituée. De ce manque de conclusion, de cette succession d'intervalles inhabituels, résulte cette impression singulière, renouvelée à chaque air, que non seulement les ensembles paraissent faux aux oreilles, dressées aux conventions de notre gamme tempérée, mais encore que chacun des morceaux semble tourner court, couper net en son milieu la phrase mélodique, telle du moins que nous sommes habitués à en considérer le développement.

Il est bien probable que, si tous ces bons Parsis se trouvaient tout à coup transportés dans la salle du Conservatoire, un après-midi de dimanche, et s'ils écoutaient l'exécution d'une symphonie de Beethoven, ils ressentiraient des impressions de mécompte et d'incompréhension très analogues à celles que j'éprouve en ce moment.

Et je me sens envahi de nouveau par ce sentiment poignant et pénible qu'avait éveillé en moi la vision de la barbare architecture des temples du Sud : de quel droit condamnerais-je cet art que je ne comprends pas, et qui donc me dit que

ce sont mes habitudes esthétiques, et non pas celles de ces Parsis, qui contiennent la véritable notion du Beau? Il me faut rentrer à l'hôtel, m'asseoir devant le piano du salon, jouer la *Pathétique*, quelques lieds de Schumann, une ou deux fugues de Bach, et alors... non, décidément, je ne changerais pas!

23 février.

Je suis, vous le savez, un assez médiocre Nemrod, je n'aime pas plus qu'il ne convient faire couler le sang des pauvres bêtes du bon Dieu. Dans les parties de chasse, je ne vois guère qu'un prétexte à d'agréables et hygiéniques promenades à la campagne, de même que, dans les laisser-courre de Fontainebleau, si l'on me voyait très assidu aux rendez-vous, c'était bien plutôt pour le charme d'une belle chevauchée dans la forêt et d'une saine excitation hippique que pour le plaisir de voir forcer un malheureux cerf, d'assister aux péripéties pénibles de l'hallali et aux scènes répugnantes de la curée.

Cependant, à tant faire que de venir en ce lointain pays indien, je ne pouvais guère me dispenser, surtout après les mirifiques descriptions cynégétiques qui m'avaient été faites, d'apporter des

fusils; les fusils une fois apportés et passés à la douane, Dieu sait au prix de quels ennuis, c'était bien le moins de les essayer; et, comme les environs d'Hyderabad ont la réputation d'être la contrée la plus giboyeuse de tout l'Hindoustan, c'est ici que je me suis résolu à endosser la casaque (qui me craque un peu aux coutures) de Gérard, de Bombonel ou... de Tartarin. Avouons-le tout de suite et sans fausse honte, c'est au bon Tarasconnais que je craignais le plus de ressembler; vous verrez de reste que mes craintes n'étaient point tout à fait vaines.

Je ne pouvais tomber, pour voir mes désirs se réaliser, sur un guide plus autorisé que l'aimable capitaine Boardman, très fervent chasseur, tireur remarquable, ayant à son actif maints superbes coups de fusil, parmi lesquels un nombre fort respectable étaient destinés à messieurs les tigres (et sont, par parenthèse, arrivés à leur adresse); le capitaine s'était mis, dès le jour de mon arrivée, à ma disposition, avec une bonne grâce et un entrain dont je demeure à jamais confus et reconnaissant. Il avait expédié à la découverte et aux renseignements un certain nombre de shikaris [1];

1. En hindoustani *shikar* signifie chasse, et *shikari* chasseur: les shikaris sont des indigènes professionnels de la chasse. Dans la chasse à la grosse bête, à chaque tireur est

il s'était procuré auprès des tenanciers les autorisations nécessaires, et, depuis quatre jours, nous attendions les nouvelles, tout en occupant nos instants de loisirs à fabriquer des cartouches et à nous faire faire la leçon sur les habitudes des fauves, sur la manière de les tirer, sur le choix de la partie du corps où il convenait de diriger la ligne de mire, sur les dangers à courir en cas de blessure insuffisante, sur la meilleure façon d'y parer, etc.

Hier soir, enfin, les nouvelles sont arrivées, après quatre jours de recherches; vous trouvez peut-être que, quatre jours, c'est bien long; je vous prie de réfléchir que, même en ce pays, tigres et panthères ne sont pas tout à fait aussi communs que lapins ou faisans dans les tirés d'Achères. Et les nouvelles sont très bonnes : dans la jungle, près d'un village dont j'ai oublié le nom, à 35 milles d'Hyderabad, ont été vus et suivis un couple de tigres, le mâle et la femelle, une dizaine de panthères, des sangliers en quantité, deux ou trois ours et des troupeaux entiers d'antilopes et de gazelles. Le plat, comme vous voyez, est alléchant et bien garni; il n'y a plus qu'à se servir.

adjoint un shikari, dont le fusil, toujours très sûr, est destiné à corriger les maladresses et à remédier aux émotions, particulièrement dangereuses.

*
* *

Et donc, ce matin 22 février, dans la fraîcheur de l'aube, un fusil sur l'épaule droite, un rifle sur l'épaule gauche, un solide couteau à la ceinture, un revolver en bandoulière, très héroïque et un peu ridicule, votre serviteur part de son pied léger à la conquête du monde. — Les fauves n'ont qu'à bien se tenir!

Comme nous allons passer six grands jours dans la jungle et comme la jungle présente des ressources infiniment limitées, il nous faut emmener avec nous un considérable convoi, tout ce qui sera nécessaire pour nous assurer bon souper et bon gîte partout où nous entraîneront les hasards de notre vie errante. Notre caravane présente un aspect fort pittoresque ; là où nous nous proposons d'aller, il y a fort peu de routes, ou même pas de routes du tout; il est donc impossible de songer à utiliser autre chose que les charrettes à bœufs, qui par leur primitive robustesse sont aptes à passer dans les pires terrains.

Nous en avons toute une ribambelle : dans la première sont les munitions et les fusils, comme toujours beaucoup trop de munitions; dans la deuxième les provisions, comme toujours pas assez

de provisions. Nous sommes farouchement décidés à vivre exclusivement du produit de notre chasse, et, pour être bien sûrs de ne pas voir notre résolution faiblir, nous n'emportons, en fait de vivres, que du thé, du soda, de la glace, — 100 kilos de glace! — et des rations de pain biscuité. O candeur! ô présomption! ô fâcheuse inspiration! comme nous devions vous maudire lorsque, rentrant d'un affût nocturne à la grosse bête, déconfits, bredouilles et grincheux, il nous fallait encore, sous l'impitoyable soleil brûlant, aller chercher notre déjeuner! Jamais, en somme, le repas ne devait manquer, jamais il ne devait même être par trop maigre; mais au prix de quelles fatigues, de quelles chaleurs, de quels agacements!

Viennent ensuite nos chambres à coucher, qui ne présentent qu'une ressemblance assez lointaine avec celle de Mme Liane de Pougy; chacun de nous a la jouissance d'une *tonga :* dans le fond de la charrette est épandue une couche épaisse de paille, sur la paille, des tapis et des couvertures, comme toiture, un dôme léger de palmes de cocotier tressées, l'avant et l'arrière fermés par des rideaux d'indienne à fleurs. Le lit est aussi dur que la férule de l'oncle Sarcey, l'absence de ressorts se fait brutalement sentir, les cahots sont d'une violence à faire trouver insuffisante la provision,

pourtant respectable, d'alcool camphré que j'ai emportée; les roues, frottant contre les rebords de la toiture, répandent dans l'intérieur de nos appartements une poussière jaune, âcre, suffocante qui, au bout de cinq minutes, nous a rendus méconnaissables. C'est absolument inconfortable et... parfaitement délicieux.

*
* *

Quel délice, en effet, de s'en aller ainsi, en plein inconnu, en pleine vie et en plein monde sauvages, d'aller vivre cette existence primitive dont le charme fait tressaillir en nous je ne sais quels obscurs et lointains atavismes!

Je la connais bien, cette sensation d'allégement, de jouissance saine, de plénitude de vie, que donnent de tels départs vers des horizons inaccoutumés; bien souvent je l'ai éprouvée lorsque, avec ma chère batterie, que je n'aimais jamais autant qu'à ces moments-là, je quittais, l'automne venu, les quartiers, les marchfelds, les carrières, les lieux familiers qui avaient vu la lente progression patiente du travail de l'instruction, pour aller, aux manœuvres, éprouver les résultats et récolter les fruits de ces longs mois de silencieux labeur. Comme l'on se sentait fort, allant, vigoureux,

comme on s'en allait gaiement, une chanson aux lèvres, humant à pleins poumons l'air frais du matin qui vous faisait une jeunesse toute neuve!

Ces belles sensations saines et bienfaisantes, je les éprouve de nouveau ce matin, dans toute leur plénitude, en m'en allant chercher, dans les mystères de la jungle, bien plutôt que des coups de fusil, rares et problématiques, la révélation d'un monde insoupçonné, l'intime communion avec une nature toute nouvelle, la vision saisissante de cette vieille terre hindoue qui berça nos premiers aïeux sur son âpre sein, dans l'éblouissement de ce soleil de flamme, sous la coupole d'azur de ce ciel rayonnant.

2 mars.

Ce matin, 2 mars, à l'heure où le coq chantait, tandis que, tout là-bas, vers l'Orient, une lueur indécise annonçait la toute prochaine venue de l'aube blanchissante, tandis que, aux champs comme à la ville, tout sommeillait encore, un long convoi de voitures, traînées par des bœufs pesants, avançait parmi les grisailles du demi-jour et atteignait les premières maisons des faubourgs d'Hyderabad.

Dans l'aspect de la caravane, tout annonçait une marche longue et fatigante : l'épaisse couche de poussière encrassant les véhicules, l'allure cahotée et fléchissante des attelages, le sommeil lourd des conducteurs se laissant aller, comme des loques tout amollies, aux heurts et aux secousses des grinçantes machines. Et le cortège n'avait rien de brillant ni de pompeux; il semblait, au contraire,

se glisser le long des maisons, à je ne sais quelle allure gênée et honteuse, craignant les regards, cherchant l'ombre discrète, souhaitant ardemment l'arrivée.

Au retour d'une expédition de chasse ou de guerre, il est d'usage d'entasser les dépouilles, de rassembler le butin conquis, sur un char qui défile orgueilleusement en tête du cortège; dans notre colonne, le char est bien à sa place, il contient même du butin... Hélas! il n'a rien d'orgueilleux ni de superbe. Au fond de la voiture, l'œil distingue bien un amas respectable de plumes et de poils variés; il y chercherait malheureusement en vain les fauves reflets et les ors miroitants qui jouent parmi les nobles pelages des tigres, voire des plus modestes panthères. Les fauves ont eu les jambes trop longues, les chasseurs ont été trop impatients, peut-être trop maladroits (ce n'est pas aux autres que s'adresse cette dernière épithète); toujours est-il que, lorsque, le convoi une fois arrivé devant le perron de l'hôtel, l'on fait le « tableau », on peut y voir figurer lièvres, perdrix, bécassines, canards, voire bêtes plus respectables, pélicans, paons sauvages, antilopes et gazelles, mais de panthères point, et de tigres encore moins.

*
* *

J'ai si fréquemment souffert de cette sorte de particulier agacement que procurent les « histoires de chasse », que je suis bien tenté de borner la narration de mes faits et gestes à ceci : Ayant emporté dans la jungle un cœur rempli de vastes espoirs, je ramène en ville un cœur rempli de vastes désappointements. Mais d'abord ce ne serait pas tout à fait vrai, car, malgré le résultat négatif de mon expédition, je suis enthousiasmé des sensations rares et précieuses que m'a procurées la contemplation de cette nature sauvage, si complètement neuve à mes yeux, et, de plus, il est bon que le malheur des uns contribue à faire ultérieurement le bonheur des autres. Si donc ma très incompétente mais très fraîche expérience pouvait épargner à d'autres les déconvenues cynégétiques qui m'attendaient, j'en serai fort enchanté.

*
* *

A peine, l'autre jour, nous sortions des portes d'Hyderabad : première rencontre, premier désappointement. Nous croisons sur la route un très noble cortège d'éléphants qui portent, en de

robustes haodahs, un certain nombre d'importants personnages guêtrés de cuir fauve, culottés de beige, cape écossaise en tête, équipés en un mot comme les plus corrects de ces gentlemen que l'on voit, le dimanche matin, au train de huit heures, dans nos gares parisiennes. Beaucoup de bijoux, de très beaux bijoux, aux doigts, et une légère teinte brune épandue sur le visage, annoncent seuls que nous ne sommes pas en présence d'Européens. Une nuée de serviteurs, armés jusqu'aux dents, entourent les éléphants ; dans le nombre, des fauconniers, portant sur leurs poings gantés de nobles oiseaux encapuchonnés, des shikaris tenant en laisse de merveilleux guêpards à la peau tachetée et miroitante, prudemment muselés. Tout cela fait un spectacle très pittoresque, mais aussi très décourageant.

L'expédition revient en effet, précisément, du territoire où nous nous proposons d'aller, et l'énorme amas de gibier s'entassant dans une voiture, qui nous donnerait confiance en toute autre occasion, nous désole, en nous procurant la navrante certitude de trouver un terrain déjà battu, un gibier tout dispersé, un canton complètement bouleversé. Nous serions bien tentés de maudire le nabab qui se prélasse orgueilleusement dans son haodah, nous ayant ainsi coupé l'herbe sous le pied, et de lui trouver trop de ressemblance avec ces gens

qui, vous ayant invité à dîner, gardent pour eux les meilleurs morceaux, si, en somme, la passe qui nous a été donnée n'avait été délivrée par quelque secrétaire ou employé subalterne mal au courant des faits et gestes de son seigneur. N'importe, la rencontre était fâcheuse et le présage bien mauvais!

Nous continuons notre route, de médiocre humeur; mais cela dure peu : quelle mauvaise humeur tiendrait en effet devant les attraits de l'incomparable paysage qui se déroule à nos yeux? Cinq milles à peine après notre départ d'Hyderabad nous avons quitté la grande route, et notre cahotant convoi s'est engagé dans de mauvais sentiers qui courent parmi la jungle.

*
* *

La jungle! en avais-je assez rêvé et quelles splendeurs irrévélées ne contenait pas ce mot évocateur et mystérieux! La réalité vaut le rêve, et tout de suite je me sens grisé par le charme étrange que dégage cette nature puissante, libre et sauvage.

Le sentier que nous suivons trace son pauvre petit sillon perdu dans la broussaille, pressé de tous côtés par une inextricable végétation, toute hérissée, rébarbative, piquée de longues épines aiguës et de plantes étranges aux tranchants acérés. Des par-

fums violents se dégagent de l'enchevêtrement des taillis, et de larges fleurs pourpres plaquent çà et là, sur le fond sombre de la verdure, des éclaboussements de sang vermeil. Le modelé du terrain est très heurté; par moments nous descendons en de profonds vallonnements et nous nous sentons oppressés, submergés, dans la mer de verdure qui nous assiège de tous côtés; un instant après, le chemin remonte en pente abrupte, et tout à coup surgit, en pleine lumière ardente, au sommet d'un mamelon. Du haut de ces collines, que nos chariots franchissent successivement comme de frêles barques tour à tour soulevées par les vagues énormes d'un prodigieux océan, la vue s'étend immense sur l'angoissant mystère des espaces indéfinis.

Rien ne décèle la présence de l'homme dans cette hermétique immensité; cette terre est absolument vierge, d'une virginité farouche et sauvage. Une vie ardente emplit cependant ces profondeurs : des myriades d'insectes tourbillonnent dans l'air qu'ils font tout vibrant, et, sur le bleu d'indigo d'un ciel inondé de lumière, se détachent les larges vols circulaires des grands oiseaux de proie, qui planent très haut dans le palpitant éther. Et la brousse, la sombre, la mystérieuse brousse est vivante, elle aussi, d'une vie puissante; elle est tout emplie de clameurs inquiétantes,

d'appels, de cris, de rumeurs imprécises, de rauques aboiements et, par intervalles, de rugissements formidables qui la secouent tout entière.

Et nous avançons lentement, parmi ces animalités menaçantes, devinant, derrière les impénétrables fourrés, des yeux brillants qui nous guettent, des rampements sinistres qui nous épient, des fuites qui se précipitent, et nos regards cherchent à fouiller les pénombres, impatients, nerveux, fébriles. C'est une sensation étrange, non pas de peur, car elle est très douce, d'inquiète et frémissante curiosité plutôt. L'on redoute un peu, l'on souhaite beaucoup le soudain bondissement qui peut surgir de l'entrelacement des lianes et des buissons, et, machinalement, les doigts se serrent sur la poignée de la carabine.

Rien ne paraît; rien, hélas! ne devait paraître... Comme le soir tombe, les yeux éblouis d'ardentes lumières se ferment peu à peu, les membres lassés de tant d'émotions vaines se détendent, et je tombe dans un sommeil profond, bercé des rudes cahots de ma branlante demeure.

*
* *

Depuis longtemps déjà la nuit était venue, lorsqu'un arrêt brusque de mon chariot m'éveille. Je

me frotte les yeux, je saute en bas de ma sommaire couchette, nous sommes arrivés.

L'ombre est épaisse et profonde; je devine confusément les silhouettes de grands arbres qui font, sur notre convoi arrêté, un large dôme de verdure; des formes vagues s'agitent autour de nous, ombres furtives sous la douteuse clarté d'un ciel barré de nuages; mais bientôt un grand feu pétillant s'allume, et je distingue à peu près nettement ce qui m'entoure.

Nos voitures ont « formé le parc » au centre d'une vaste enceinte préparée d'avance par les shikaris, pour nous mettre à l'abri du contact trop immédiat avec les indiscrétions des hôtes de la jungle.

Des branchages, hauts de deux mètres environ, reliés fortement entre eux par des lianes entrelacées, forment une clôture solide et rassurante; une porte grossière, tournant sur des gonds très primitifs, s'est refermée derrière la dernière voiture de la colonne; le campement peut s'installer, nous sommes bien chez nous.

Tandis que les boys préparent le cantonnement et font cuire un souper sommaire, un grand conseil se rassemble : il s'agit d'arrêter notre plan de campagne. Le capitaine Boardman préside les débats; il parle l'hindoustani comme M. Anatole France parle le français; il est très éloquent, très

imposant, très vite décidé, et, après que chacun des shikaris a rendu compte de ses découvertes et de ses opérations, les résolutions définitives sont prises. Nous avalons rapidement un sobre repas : en route!

*
* *

Nos voitures se sont arrêtées à l'extrême limite des voies praticables; désormais plus de sentiers, il nous faut nous frayer passage à travers les ronces, et, comme la lune n'est pas encore levée, nous nous agitons dans le noir opaque et nous n'avançons qu'avec une extrême lenteur. La marche me semble interminable; les gros nuages noirs, qui roulent dans le ciel leurs volutes de plomb, épaississent l'air de la nuit et font la chaleur extrêmement pesante; des taillis que nous arrachons montent des senteurs tellement violentes qu'elles étourdissent et grisent; il semble que ce soit une virginité que nous déchirons, une virginité sauvage qui se défend, toute hérissée de longues épines venimeuses qui nous pénètrent cruellement et mettent nos mains et nos visages en sang.

Soudainement, le taillis se fait moins épais, la marche devient plus libre, en même temps que des rochers tout déchiquetés émergent de la verdure.

Nous nous trouvons sur le pourtour d'un large cirque rocheux, enserrant une cuvette aux pentes raides tout au fond de laquelle dort une eau sombre dont nous devinons les bleuissements d'acier dans l'obscurité. La noire cavité est tout emplie de clameurs émouvantes; ses profondeurs sont toutes frissonnantes de vie : les bêtes sauvages ont quitté leurs repaires pour aller s'abreuver, et nos yeux écarquillés devinent, dans le mystère noir, le dense piétinement du monstrueux troupeau. Quelques heures avant l'aurore, sangliers, panthères, buffles et antilopes regagneront la jungle; c'est à ce moment que nous les attendons.

*
* *

Sur les pentes, dessinant un même alignement droit, des trous ont été creusés d'avance par les shikaris, formant autant d'entonnoirs d'un mètre de profondeur environ et d'un diamètre de 6 pieds. A chacun de nous, accompagné de son inséparable shikari, est destiné un de ces trous. Nous nous disons bonsoir, nous nous souhaitons bonne chance, nous nous promettons mutuel appui, et, crac! nous disparaissons comme des diables de féerie dans leurs trappes.

Les fauves peuvent venir, rien ne décèle notre

présence, car il est, bien entendu, formellement interdit de causer, de fumer, de chanter, de rien faire qui puisse donner l'éveil aux méfiantes bêtes.

Et nous restons ainsi, sans un mouvement, sans un geste, toute la nuit.

Couchés sur le rude lit de terre, la tête renversée, les yeux vers le ciel, nous contemplons la lente révolution des astres sur le firmament. La lune s'est levée vers minuit, et, devant sa pénétrante clarté, les nuages qui barraient l'horizon se sont enfin dissipés; les étoiles se sont une à une allumées sur la claire coupole azurée, et c'est une nuit merveilleuse, toute palpitante de scintillations.

Un engourdissement très doux m'envahit, je ne sais plus du tout où je suis ni ce que je fais ici : ma rêverie se perd dans les indéfinis espaces, délicieusement imprécise, sous la divine sérénité qui tombe en nappes d'argent des radieuses hauteurs étoilées. En bas, vers les rives de l'étang, c'est toujours le même fourmillement d'ombres, plus nettes maintenant sous les clartés lunaires, le même concert de clameurs sauvages, coupé, de temps en temps, de vastes silences angoissants. Je retrouve un peu les sensations de « pleine mer », les voluptés étranges que donne l'entier abandon aux irrésistibles forces de la nature, la délicieuse angoisse de se sentir une pauvre petite chose

perdue dans l'immensité. Et je passe dans ce farouche coin de nature, sous ce merveilleux ciel tropical si effroyablement loin des horizons accoutumés, d'inoubliables heures dont le souvenir embaumera toute ma vie, de parfums d'une grisante sauvagerie.

Une toute petite clarté rose s'est allumée vers l'orient, sur l'azur du ciel s'épand une teinte pâle et laiteuse, l'aube est prochaine : voici le moment solennel. Très nettement nous distinguons maintenant les bêtes qui se pressent là-bas sur les bords de l'eau : une prodigieuse quantité de sangliers, une centaine peut-être, et des grands troupeaux d'antilopes... Hélas! nous avons beau nous écarquiller les yeux, c'est en vain que nous cherchons, dans la masse sombre, les reflets dorés de la terrible bête dont nous souhaitons si ardemment la venue.

Un grand mouvement se produit dans la multitude qui se prépare à regagner les impénétrables profondeurs de la jungle; nous nous faisons plus petits que jamais, nous nous terrons tout au fond de nos cachettes, l'exode commence.

Des antilopes passent les premières, légères et rapides, escaladant lestement les pentes rocheuses, et disparaissent, en bondissant joyeusement, dans les fourrés; nous nous gardons bien de tirer, c'est

chasse réservée pour la journée. Les sangliers suivent, et le hideux troupeau passe tout près de nous; nous entendons les rauques grognements, il nous semble sentir des souffles courts jusque sur notre cou et l'air se remplit de fortes odeurs fauves. Nous ne tirons pas davantage, pour deux raisons : d'abord parce que la chasse du sanglier à tir est interdite (on ne le doit chasser qu'à courre), et puis, parce qu'il ne faut pas effaroucher d'un coup de feu intempestif les panthères et empêcher leur passage.

Faut-il vous l'avouer? je n'y compte guère sur ce passage; malgré tout ce que peut me dire le bon capitaine Boardman, enclin à trop prendre ses désirs pour des réalités, je ne puis arriver à croire que la jungle ait assez de ressemblance avec le paradis terrestre pour que les antilopes, que nous venons de voir passer, aient manifesté une telle quiétude, se soient si paisiblement abreuvées, aient si joyeusement gambadé et folâtré, ayant tout près d'elles de si redoutables voisins,... trop d'antilopes pour que nous voyions panthères de sitôt! Je n'ai que trop raison : après une mortelle heure de fébrile impatience, nous voyons les étoiles pâlir, le ciel s'éclaircir, et, lorsque le disque de pourpre surgit à l'orient, il éclaire les rives de l'étang... absolument désertes.

En regagnant le campement, nous tâchons de prendre notre revanche et, en même temps, notre déjeuner; la tâche n'est pas trop malaisée, la jungle fourmille de gibier, le plus maladroit d'entre nous — moi — peut s'en donner à cœur joie et faire une hécatombe de plume et de poil divers; hélas! nous donnerions bien les plus belles antilopes et les plus magnifiques paons sauvages pour un pauvre poil de panthère!

*
* *

Eh bien! et le tigre, me direz-vous, que devient il dans tout cela? Il semble que vous nous disiez naguère qu'un couple de ces estimables bêtes vous avait été signalé; qu'en est-il advenu?

Mon Dieu, j'aime mieux vous l'avouer tout de suite, si j'ai eu, un instant, l'espoir de ce merveilleux coup de fusil, cet espoir n'a guère duré : on ne tue pas un tigre comme cela; — pour plusieurs raisons, que je vais tâcher de vous dire.

Lorsque, aux Indes, on veut organiser une partie de « tiger-shooting » on s'y prend environ deux mois à l'avance, on recrute 200 éléphants; on réquisitionne, pour faire le rabat, la population d'une dizaine de villages; on envoie, très à l'avance et un peu dans toutes les directions, des shikaris

qui recherchent, relèvent et suivent les traces; on traque la bête et on l'enferme dans un immense cercle qui se resserre peu à peu; quand les dimensions du cercle sont suffisamment petites, on en est prévenu, on arrive sur le dos d'un éléphant dressé à ce genre de sport particulièrement périlleux, dont la location se paye par suite au poids de l'or, et on a toutes les chances du monde d'être à l'hallali.

Quand « on » c'est vous, la petite plaisanterie ci-dessus vous coûte quelque chose comme une dizaine de mille francs. Un tigre vaut bien cela, dites-vous? Encore faut-il les avoir, ces dix mille francs, et ne pas regarder à les débourser si lestement.

Quand « on » c'est un nabab qui a tout organisé et qui a l'esprit de vous inviter à l'accompagner, rien à dire; vous êtes un heureux mortel qui avez trouvé le meilleur moyen de vous tirer d'affaire.

C'est cette dernière solution qu'il faut prendre, c'est celle que prennent tous les officiers anglais. Pour eux la chose ne fait point de difficultés, car le temps n'a pas de valeur; dans un voyage rapide comme le mien, le temps est précieux, et il m'aurait fallu la chance de voir mon itinéraire m'amener, à point nommé, en un endroit où j'aurais trouvé une

telle partie tout organisée. Cette chance singulière, je ne l'ai point rencontrée, et mon unique ressource a été de laisser la liste de mes futures étapes à ceux d'entre mes hôtes qui pourraient se trouver à même de me faire avoir une si précieuse invitation. Il est entendu qu'à la première alerte je recevrai un télégramme de convocation et qu'aussitôt j'accourrai,... si cela ne doit pas bouleverser toute la fin de mon voyage, si je ne suis pas trop loin et si je puis arriver à temps, si je ne me laisse pas effrayer par la perspective de plusieurs jours passés dans le bain-marie des wagons indiens,... trop de « si »!

Lorsqu'on ne veut ou ne peut adopter aucune de ces solutions, il ne faut pas désespérer tout à fait, mais il est prudent de ne pas faire trop de fond sur l'expédient qui reste, sur celui que nous avons pris, faute de mieux.

Il est hors de doute que, là où nous sommes, il y a des tigres : des traces toutes fraîches décèlent irrécusablement leur présence, et le jour même de notre arrivée, deux vaches ont été emportées du hameau voisin.

Les rencontrer, par hasard, dans la jungle, il n'y faut par exemple absolument pas compter : le tigre a de l'homme une méfiance salutaire et le fuit soigneusement ; contrairement aux récits des Mayne-

Reid ou des Gustave Aymard qui firent frémir nos enfantines imaginations, il n'attaque presque jamais,... heureusement, car je me demande quelle mine on ferait, tout petit, tout seul, perdu dans l'inextricable buisson, en face de la formidable bête! La seule exception est fournie par les « mangeurs d'hommes », des fauves devenus trop vieux pour chasser et, faute d'antilope ou de gazelle, mangeant de l'homme, maigre régal, à ce qu'il semble. Là où nous sommes, pas de « mangeurs d'hommes », grâce à Dieu : si nous voulons donc courir, si mince soit-il, le risque de l'unique, de l'inestimable coup de fusil,... il faut aider la chance.

Pour ce faire, nous avons, dès notre arrivée, organisé un affût; nous avons acheté une vache, nous l'avons amenée à proximité d'un grand arbre, puis attachée à un piquet. Grosse affaire que le choix de l'arbre : il a fallu le prendre bien isolé, ses branchages ne communiquant avec ceux d'aucun arbre voisin et, d'autre part, laissant le tronc dégagé jusqu'à une certaine hauteur. Le choix fait, nous avons bâti dans les branches, dissimulé le plus possible, un « Robinson » et installé sur la primitive plate-forme un de nos shikaris. Il est inutile de laisser plus d'un homme à l'affût; même on pourrait, à la rigueur, n'y laisser personne, car le tigre a, paraît-il, coutume de « s'annoncer ». On

nous raconte en effet que, s'il doit mordre à notre appât, il se contentera de tuer la bête, de boire le sang tout chaud, puis de la laisser là, se réservant de venir reprendre et emporter sa proie la nuit suivante; prévenus, nous accourrons, nous nous posterons, et lorsque le tigre viendra faire sa deuxième visite, il trouvera à qui parler.....

Hélas! durant tout notre séjour, nous ne devions entendre parler de rien, et le soir de notre départ nous devions, très marris, remettre à ses propriétaires la vache tout aussi appétissante qu'au premier jour, mais absolument intacte.... Il faut croire que les tigres du Nizam n'aiment point le beefsteak.

∴

Je mentirais, certes, en niant que j'eusse mieux aimé moins de sobriété;... au demeurant je n'ai pas trop de peine à me consoler, tellement je suis pris par la griserie de la vie que je mène. Il y a là quelques jours qui resteront ineffaçables dans ma mémoire, car j'y ai réellement vécu double, j'y ai pris, comme dit l'autre, un « bain d'âme », je m'y suis retrempé, trouvant dans les impressions éprouvées une acuité et une fraîcheur telles qu'il est rare de les ressentir ailleurs que dans l'enfance;

avidement je me suis enivré de tous ces parfums de mystère qui s'exhalent de la jungle, et, comme un grand enfant insouciant et gai, j'ai délicieusement « joué au sauvage ».

Au reste nous étions quelques bons vivants, n'engendrant pas la mélancolie ; ces officiers anglais ont, quand on les connaît, des ressources de gaieté simple et bon enfant qu'on ne leur soupçonnerait point ; au bivouac, notre temps se passe à deviser, à jouer, à cuisiner, à raconter des histoires, à écouter les traductions, que nous font nos boys, des légendes débitées par nos shikaris ; oh ! les inoubliables heures passées là, le soir, après dîner, en attendant le moment de reprendre l'affût !

*
* *

Les épisodes, plus ou moins burlesques, ne manquent pas, — par exemple :

Vous savez que, dans ce pays, les singes sont à peu près aussi communs que les moineaux dans les rues de Paris ; même tout près des villes il n'est pas un seul arbre qui n'abrite toute une colonie de quadrumanes ; vous pouvez penser combien, dans les sauvages régions où nous nous sommes enfoncés, la vilaine engeance pullule autour de nous. C'est un piètre voisinage : ils sont sales, piailleurs,

puants et d'une effroyable inconvenance; nous n'avons pas l'air de les effaroucher le moins du monde, et ce n'est pas sans peine que nous nous défendons contre l'audace de leurs incursions. Nous avons dû établir un vrai cordon de sentinelles autour des voitures, — nos chambres à coucher, — et les gamins du hameau voisin sont chargés d'assurer la tranquillité de nos siestes.

Or, le matin du second jour, fatigué et un peu énervé de la longueur inutile de l'affût nocturne, j'étais rentré quelque temps avant les camarades, avais quitté tout mon harnais de chasse et, dans un costume ultra-primitif, m'étais étendu dans ma tonga, où je n'avais pas tardé à m'endormir profondément; la vigilance de nos gardiens s'était-elle relâchée, ou bien avait-elle dû céder devant une trop nombreuse invasion? toujours est-il que mon repos ne dura pas longtemps : dans un demi-sommeil de cauchemar, j'entendis des grognements, des claquements de dents, tout un extraordinaire sabbat; et quand, tout à fait réveillé par le contact sur ma figure de quelque chose de velu et de violemment odorant, je me mis sur mon séant, la brusquerie de mon geste mit en fuite toute une légion de singes qui s'étaient introduits dans mon domicile. Jusque-là il n'y a que demi-mal, mais, lorsque je veux revêtir une tenue décente pour

gourmander les négligents petits bonshommes qui m'ont si mal gardé,... désastre! je ne peux pas mettre la main sur mon « inexpressible ».

Même sous les tropiques, un homme en bannière est un objet fort ridicule, et, comme mes compagnons rentrent au bivouac juste au moment où je saute de mon lit dans ce simple appareil, un immense éclat de rire accueille mon apparition; éclat de rire qui redouble, lorsque le capitaine Boardman, désignant le sommet de l'arbre qui abritait ma tonga, me montre ma pauvre culotte entre les pattes d'un vilain macaque qui l'agite désespérément, et fait dégringoler mes clefs, ma bourse, mon couteau, ma pipe,... une vraie pluie.

Mon premier geste est de sauter sur mon fusil et de mettre en joue la sale bête, mais Boardman m'arrête incontinent. Qu'allais-je faire? Tuer, en présence de tous nos shikaris, fervents serviteurs de Vishnou, l'animal entre tous sacré, quelle inconséquence! sans compter que l'innombrable tribu qui peuple les arbres voisins pourrait fort bien chercher à venger la mort d'un des siens, et que je n'ai nulle envie de faire connaissance de trop près avec les millions de dents acérées qui, sous les babines retroussées, brillent éblouissantes, toutes blanches dans la verdure sombre.

Un shikari grimpe lestement à l'arbre et, fort heureusement, le macaque, prenant peur, lâche enfin mon indispensable vêtement,... mais dans quel état, mon Dieu! Il n'a pas fallu moins de plusieurs heures à mon boy pour lui faire subir les lavages et raccommodages nécessaires, et encore n'est-ce qu'avec la plus extrême répugnance que je me résigne à l'enfiler à nouveau, il me semble que je sens le singe à dix pas!

*
* *

Presque aussi nombreux que les singes dans ces parages, pullulent les serpents, et pour être, heureusement, moins indiscrets, ils ne constituent pas moins un voisinage plutôt désagréable. Lorsque nous nous enfonçons dans la jungle pour faire le coup de feu, nous avons soin de nous guêtrer jusqu'à mi-cuisse, et, comme le cuir de nos houseaux est fort épais, cette indispensable précaution ne laisse pas que d'être une gêne et une fatigue : sous ce soleil de feu, tout ce qui n'est pas toile, et toile très légère, devient bien vite d'une insupportable chaleur; il faut pourtant nous résigner, car nous rencontrons des reptiles, pour ainsi dire, à chaque pas.

Quelques-uns sont inoffensifs : entre autres, un

serpent tel que je n'en vis jamais dans nos ménageries, dont j'ignore le nom, et qui vit dans les broussailles voisines de l'eau; celui-là, non seulement n'est pas méchant, mais encore — où la beauté va-t-elle se nicher? — véritablement joli, d'un admirable vert émeraude.

Malheureusement il y a également des cobras, et ceux-là, vous le savez, sont mortellement dangereux; très craintifs aussi, par bonheur, et fuyant, du plus loin qu'ils nous entendent. Cette salutaire méfiance ne donne pourtant pas autant de sécurité qu'on en souhaiterait, car les vilaines bêtes ont, comme tous leurs congénères, la digestion fort somnolente, et il peut parfaitement arriver de mettre par mégarde le pied sur eux, d'autant que la couleur terreuse de leur peau ne permet pas de les distinguer assez nettement dans les amas de feuilles mortes qui partout jonchent le sol.

Nos shikaris, là encore, nous sont inestimablement précieux : ils ont des yeux d'une acuité et d'une pénétration extraordinaires; là où nous ne voyons goutte, ils y voient pour nous et nous préservent de tout faux pas. Même la nuit, au clair de lune, ils conservent cette bienheureuse clairvoyance, et, de plus fort en plus fort, même quand la lune se cache et quand il fait noir comme dans un four, ils nous tirent encore d'embarras : ne

pouvant plus « voir », ils « flairent ». Le serpent à sonnettes annonce sa venue par le bruit, le serpent à lunettes, notre cobra, s'annonce par son odeur : un pénétrant parfum alliacé, tellement caractéristique que, lorsqu'on l'a une fois senti, il n'est plus possible de s'y méprendre.

Il est fort heureux que nous ayons toutes ces garanties, car, malgré la force d'une habitude qu'il nous a bien fallu prendre, tellement la rencontre de ces sales bêtes est fréquente, la pensée qu'une pauvre petite morsure de rien du tout suffirait, en moins d'une heure, à nous envoyer *ad patres* est bien faite pour donner la chair de poule.

⁂

Puisque nous voici sur le chapitre des serpents, il faut que je vous dise le curieux emploi que nous fîmes de notre troisième après-midi au bivouac.

Parmi nos shikaris, nous avons la chance de posséder un jongleur qui, maintes fois, nous a fort amusés avec ses exercices de prestidigitation, d'une adresse à faire pâlir Robert Houdin ; or un jongleur indien n'est pas complet s'il n'est aussi chasseur et charmeur de serpents. Autant les tours du « jongleur » sont adroits et amusants, autant les exercices du « charmeur » sont en général fasti-

dieux; ils se bornent, le plus souvent, à sortir d'un sac tout un grouillement de bêtes rampantes et visqueuses, à leur jouer sur un galoubet une ritournelle de trilles monotones et faux, et à les exciter en leur présentant des chiffons d'étoffe rouge. Les cobras se dressent sur leur queue, dardent leur langue fourchue, et, en signe de colère, gonflent cette étrange poche qui leur sert de cou, sur laquelle se dessine grossièrement la forme d'un lorgnon (d'où le nom de « serpent à lunettes »). Le spectacle, curieux la première fois, devient vite assommant, d'autant qu'il ne présente même pas l'attrait du danger, le premier soin des jongleurs étant, naturellement, d'arracher les crocs de leurs vilains « sujets ».

Mais ce qui serait tout à fait intéressant, par exemple, serait précisément de voir ces opérations préliminaires : la capture du cobra et l'arrachement des crocs. C'est ce spectacle que nous demandons au shikari de nous donner. Comme, à ce jeu dangereux, notre bonhomme risque sa peau, nous lui promettons, en cas de réussite, cinq roupies,... somme énorme, dit le capitaine Boardman, qui ne pense pas qu'une peau d'Hindou ait jamais pu valoir si cher!

Nous quittons le bivouac et nous nous mettons en quête ; la recherche n'est pas longue, cinq

minutes à peine, et, à moins de cent mètres de notre campement, le shikari nous montrant un tas de feuilles sèches : « You see? master, here... cobra ! »

Effectivement un reptile est là, immobile et semblant dormir; à pas furtifs et étouffés, retenant son souffle, s'approchant en une sorte de marche rampante, notre homme arrive à côté de la bête qui ne s'aperçoit pas du danger qui la menace; brusquement, en une foudroyante détente du bras, le poignet du shikari s'abat,... moment d'inoubliable émotion,... mais la main se relève aussitôt, tenant étroitement serré le cou du cobra, tout contre la tête, faisant, par la rudesse de l'étreinte, l'affreuse bête momentanément inoffensive. Voilà le premier acte joué.

Comme je n'ai pas l'âme plus dure qu'un autre, je ne vous cache pas que je suis tout palpitant d'émotion; j'ai beau me dire, en effet, que l'homme n'en est pas à son coup d'essai, la pensée qu'une maladresse, une distraction, un simple relâchement des doigts, tueraient cet homme aussi sûrement qu'une balle de revolver tirée à bout portant, est infiniment désagréable, sans compter qu'il s'y mêle une vague appréhension personnelle. Qui me dit que, si le shikari rate son coup, l'horrible bête ne tournera pas sa fureur contre nous? Il se

passe quelques secondes où je maudis de tout mon cœur l'étrange distraction que nous avons été chercher là. Mais le vin est tiré, il faut bien le boire... c'est tout de suite fait : aux trois quarts étranglé par la poigne de fer qui le tient, le cobra ouvre la gueule toute grande, et le shikari nous montre — de loin, vous pouvez m'en croire — les crocs, très nettement visibles. Notre homme prend alors une cheville de bois, taillée en pointe, que lui tend un camarade, et, de deux coups prestement donnés, extirpe les crochets et les glandes qui y adhéraient. De chacune des plaies, ainsi lestement faites, s'échappent cinq ou six lourdes gouttes d'un liquide huileux de couleur verdâtre. Pour achever l'assainissement de la bouche, si adroitement mutilée, on présente au cobra une pièce de drap qu'il se met à mordre furieusement, essuyant ainsi le venin qui pouvait rester. C'est fini,... et le capitaine Boardman lui-même est bien forcé d'avouer que notre bonhomme n'a pas volé ses roupies.

*
* *

Vous voyez qu'entre deux parties de chasse nous avons su trouver des distractions aussi variées qu'inattendues et peu banales. Quant aux battues elles-mêmes, vous me dispenserez de vous les racon-

ter; elles sont très fructueuses, mais très monotones, et le récit n'en serait pas autrement intéressant.

Il en va de même pour nos affûts nocturnes, à cela près qu'ils restent, eux, absolument infructueux, que les panthères demeurent toujours invisibles et que chacune des trois nuits successives que nous passons dans nos trous est la répétition trop exacte de la première.

Le matin du cinquième jour, enfin, impatientés de ne rien voir venir, nous nous décidons à aller trouver les maudits félins chez eux : la montagne ne voulant pas venir à nous, nous irons à la montagne.

Je vous garantis que ce n'est pas commode, et que les redoutables bêtes ont su élire un domicile où les difficultés du terrain et de la nature les mettent terriblement à l'abri des indiscrétions. C'est tout en haut d'un cyclopéen amas de rochers, dont le sommet déchiqueté domine toute la jungle et s'aperçoit de tous côtés.

L'ascension est infiniment pénible, les pentes très abruptes, les rochers polis et glissants, et, comme nos armes nous embarrassent à l'excès, nous suons sang et eau dans la rude grimpette. Enfin nous sommes au faîte, non sans avoir laissé beaucoup de bribes de nos vêtements et un peu de

notre peau dans les épines des broussailles et les aspérités des pierres.

Le site est d'une sauvagerie extraordinaire, fait à souhait pour abriter les féroces amours des formidables animaux; les rocs s'étayent les uns les autres, se pressent en un désordre de chaos, se dressent en gigantesques aiguilles, évoquant le souvenir des monstrueux séracs de nos glaciers alpestres. Dans les intervalles s'ouvrent des gouffres noirs, des cavernes où le soleil n'a jamais pénétré, où vibre le vol pesant de chauves-souris énormes. C'est là, sous ces masses de pierre, dans l'inextricable dédale de ces farouches souterrains, que vivent ceux que nous avons tant cherchés. Deux panthères au moins sont là, séparées de nous par l'épaisseur de la croûte de rochers; les shikaris les ont suivies, les ont vues entrer dans leurs repaires, nous voilà sûrs de notre affaire. — Hallali!

Nous nous postons sur différents rochers, de manière à surveiller toutes les issues de la caverne, et, carabine au poing, le cœur battant à tout rompre, nous attendons.

Tout à coup, minute inoubliable, au fond de l'étroit couloir dont j'ai la garde je vois étinceler deux yeux d'or flamboyant, une tête fauve tachetée de noir avance prudemment au delà d'un quartier

de roc. Dieu soit loué! J'aurai du moins vu une panthère, et, tout frémissant, je l'aurai tenue un instant sous mon fusil.

Malheureusement ma position est extrêmement incommode : je suis accroché au flanc d'une dalle de porphyre absolument lisse et terriblement inclinée ; — j'ai dû, bien entendu, quitter mes chaussures pour me cramponner à la pierre polie, à la manière des singes, des pieds autant que des mains, et le moindre mouvement peut me faire perdre l'équilibre. Ce qui devait arriver arrive ; comme je fais le geste d'épauler mon rifle, je me sens glisser, je perds un peu la tête, ma carabine m'échappe et roule avec grand fracas dans le trou noir. J'essaye en vain d'incruster mes ongles dans la damnée surface, polie comme un miroir ; je me sens de plus en plus glisser, et, lamentable, je roule en bas dans un buisson d'épines aiguës qui me font un lit des moins capitonnés.

Un peu étourdi, je ne pense pas d'abord au danger que je puis courir ; il est là, cependant, tout près de moi et très redoutable, le péril du bond formidable qui peut surgir et me lacérer très déplorablement. Grâce à Dieu ! les panthères ont eu plus peur que moi ; rien ne paraît, et tant bien que mal, à grand renfort de ceintures et de cordages liés ensemble, on me remonte sur mon poste aérien. Je

n'ai rien de cassé, rien de foulé; tout se borne à quelques éraflures,... plus de peur que de mal!

Mais ma mésaventure a définitivement mis les fauves en méfiance; nous avons beau passer sur nos incommodes perchoirs de mortelles heures d'inutile attente, nous ne verrons désormais plus rien; les panthères restent cachées tout au fond des cavernes. Tenter d'aller les y chercher serait une impraticable folie; il nous faut battre en retraite devant le soleil qui, pendant toutes ces aventures, est monté très haut dans le ciel et nous enveloppe des chauds rayons de son intolérable flamme, et rentrer au camp, très confus, très dépités, renonçant définitivement à rapporter le précieux butin tant convoité.... pas trop mécontents tout de même, car, si tirer une panthère est bien, si la tuer est mieux, la voir est déjà bien quelque chose.

*
* *

Le soir même, nous reprenions le chemin d'Hyderabad, le résultat de notre chasse n'ayant que de loin répondu à nos espérances; — bien mince désappointement, croyez-moi, en face des inappréciables sensations éprouvées dans cette libre vie d'aventures et de sauvagerie!

*Si, le 12 avril 1897, quelque six semaines après mon départ d'Hyderabad, vous étiez entré par hasard dans le salon de lecture du Boscolo's Hotel de Calcutta, vous y auriez trouvé votre serviteur fort occupé.*

*Accoudé à la grande table où s'étalaient les publications de toute langue et de tout pays, je compulsais fiévreusement dans tous les journaux les « Nouvelles maritimes », je parcourais avidement les statistiques du bureau Veritas, et m'attardais complaisamment à la rubrique « Naufrages ».*

*Tout cela dans la peu louable intention de vous servir un innocent mensonge, fort indispensable à ma cause.*

*Quelle chance inespérée, en effet, si j'avais pu découvrir la perte de quelque bateau faisant le courrier des Indes! Tout naturellement, je vous racontais que les feuillets de mon journal, relatant l'emploi de mon temps pendant la première quinzaine de mars, avaient été les premières victimes du sinistre, et je ne pouvais*

*trouver plus admirable prétexte pour vous expliquer la grosse lacune que vous allez constater dans ce récit.*

*La Providence n'a sans doute pas voulu charger ma conscience d'un nouveau péché : jamais l'océan Indien n'a été plus radieusement calme que ces temps-ci ; pas plus de vagues que sur le bassin des Tuileries, pas plus de naufrages que sur le lac Saint-Fargeau. Voilà mon prétexte dans l'eau !*

*Il me faut donc en trouver un autre pour vous expliquer comment et pourquoi nous allons sauter, à pieds joints, du 2 au 18 mars, et d'Hyderabad à Peshawar, du Deccan à la frontière afghane, du sud à l'extrême nord, un joli saut de plus de 3,000 kilomètres.*

*
* *

*D'abord, il y avait tantôt trois mois que, tous les soirs, sans exception, je consignais en des notes sommaires l'emploi de mes journées ; je ne me serais jamais cru capable d'une entreprise de si longue haleine ;... voici donc la première et sans doute la meilleure raison : baptisez-la fatigue ou paresse, à votre gré ; et, de plus, laissez-moi vous expliquer (ce dont vous ne vous doutez probablement que trop !) que vous n'y perdrez rien, et pourquoi vous n'y perdrez rien.*

*Voici, d'abord, mon « emploi du temps » :*

*D'Hyderabad, en une soixantaine d'heures de chemin de fer, j'ai gagné Agra, où j'ai passé quatre jours. De là, deux jours à Jeypore, un après-midi à Ajmire, quatre jours à Delhi, une journée à Amritsar, autant à Lahore, où, enfin, j'arrivai le 17 mars.*

*Même pour ceux qui ne connaissent pas d'horizons plus lointains que ceux de Bougival, les noms que je viens d'énumérer sonnent familièrement à l'oreille; les itinéraires Cook n'omettent aucune de ces villes; elles sont extrêmement connues, et chacune d'elles fut, maintes fois et sans merci, la proie des descripteurs. Après Rousselet, après Cotteau, après Sabran, après André Chevrillon, après maître Cléry, il y aurait, de ma part, quelque témérité à tenter de nouvelles épreuves d'un tableau si fréquemment, si complètement et si magistralement fait. Je puis, d'ailleurs, m'autoriser d'un fort illustre exemple : les* Lettres sur l'Inde *de James Darmesteter, le plus fin et le plus charmant carnet de voyage qui se puisse rêver, passent avec une vertigineuse rapidité sur toutes ces villes célèbres : puis-je faire mieux que de les imiter?*

*Au reste, je ne vous cache pas qu'il faut un rare courage pour tenter de dire là-dessus quelque chose de nouveau. Voyez-vous un étranger, après un séjour d'une semaine à Paris, entreprendre une description de la cité qui, à elle seule, est tout un monde? A Delhi, à Agra, à Lahore, il faudrait pouvoir rester*

*plusieurs mois; chacune de ces villes vaut un long volume.*

*Pour toutes ces raisons, excusez donc ce long silence de quinze jours, et imaginez que, ayant visité les merveilles de l'ancien empire mogol, nous nous embarquions, à Lahore, à destination de la frontière afghane,... à moins que (tout arrive !) vous n'éprouviez trop de peine à ne plus me suivre jour par jour,... auquel cas vous pourriez prendre, dans chacun des livres que je vous énumérais tout à l'heure, ce qu'il y a de mieux et... supposer que ce soit moi qui vous l'aie dit!*

18 mars.

Me voici à Peshawar, et même après Agra, même après Delhi, cette petite ville perdue dans un repli de la montagne est d'un vif intérêt. Faut-il croire qu'on se lasse de tout, même du parfait, de l'exquis? Tous ces merveilleux palais, ces tombeaux magnifiques, ces marbres radieux, ces précieuses incrustations, ces dentelles aériennes de pierre, ces féeriques architectures finissent par épuiser l'admiration; tout cela est trop beau, trop fin, peut-être aussi trop « toujours la même chose ». On éprouve comme une heureuse détente à se reposer de toutes ces splendeurs : plus de palais, plus de mosquées perles, plus de féeriques zenanas; la seule nature libre et puissante, la radieuse coupole du ciel bleu posée sur la rude assise des âpres montagnes afghanes, un palais de Dieu qui vaut bien ceux des hommes!

*
* *

Le soleil des Indes est un terrible seigneur; Dieu sait, depuis que j'ai mis le pied sur le sol indien, combien je m'en méfiais et quelles précautions je prenais contre ses implacables rayons! Précautions insupportables, car l'attirail obligatoire du casque, du parasol et des lunettes bleues, finit par être encombrant à l'excès. Hier enfin, à Lahore, à l'heure où l'astre de flamme descendait sur l'horizon et semblait avoir perdu toute force et tout danger, j'ai cru pouvoir me relâcher de la stricte consigne que je m'étais imposée et, sinon abandonner le casque, du moins remplacer la volumineuse soupière qui me servait de couvre-chef par un casque plus léger. Mal m'en a pris : en rentrant au Nedou's Hotel, je sentais au bout de mon nez une chaleur inaccoutumée et suspecte, et, me regardant dans une glace, je constatais, en plein milieu de ma figure, la présence d'une grosse tomate rubiconde éclatant comme un feu d'artifice sur le fond basané de mon visage. J'avais pincé un bel et bon coup de soleil, qui, fort heureusement, s'était circonscrit à mon appareil olfactif, mais qui n'en était pas moins fort désagréable.

A quelque chose malheur est bon : la cuisson qui, sous une épaisse couche de vaseline, démangeait mon épiderme rissolé, m'a ôté, pendant la nuit entière, toute velléité de sommeil, si bien que rien ne m'a empêché de contempler à loisir, par la fenêtre de mon wagon, le pays qui se déroulait sous les radieuses clartés de la pleine lune.

Et le spectacle en valait la peine. Jamais en effet aucun voyage, j'entends un voyage de quelques heures, ne m'a si brusquement transplanté d'un ciel sous un autre, jamais si vite je n'avais vu la nature se transformer sous mes yeux. Vous avez tous éprouvé quelque chose d'analogue lorsque, fatigués des brumes et des boues parisiennes, vous vous décidiez à aller à la Côte d'Azur prendre un bain de soleil. Vous vous étiez endormis vers les parages de Villeneuve-Saint-Georges, sous un maussade manteau de brouillard triste et froid, vous vous réveillez à Avignon, dans la joie éclatante et réchauffante du soleil de Provence. De Lahore à Peshawar, c'est la même chose, sauf, comme dit Guibollard, que c'est exactement le contraire.

Nous avons quitté à Lahore un pays calciné, poussiéreux, d'une désolante aridité ; nous trouvons à Peshawar des campagnes verdoyantes qui rappellent singulièrement les horizons accoutumés de notre bon vieux pays, et, volupté suprême, la

nuit dernière nous avons eu froid! Il faut avoir trois mois de soleil indien sur les épaules pour comprendre la joie que peut contenir cette sensation trop absolument oubliée : avoir froid!

Entre temps, les spectacles dignes d'enthousiasme, d'intérêt ou de curiosité, n'ont point manqué.

*
* *

Il faut bien avoir le courage de le dire : dans toute cette vallée de la Jumna, les villes, Delhi, Agra, etc., sont de pures merveilles, mais le pays est un affreux pays, desséché, terne, jauni, et surtout déplorablement plat. Je ne sais rien d'une monotonie aussi accablante que ces plaines indéfinies, où l'œil attristé ne rencontre pas le moindre mouvement de terrain et se perd dans les mornes espaces sans relief et sans variété.

Le tracé de la voie que nous suivons se rapproche graduellement des formidables montagnes de l'Asie centrale, il en traverse les derniers contreforts, il pénètre dans plusieurs souterrains,... exactement les premiers que je vois depuis mon arrivée dans ce pays, où j'ai pourtant déjà terriblement roulé, et les sites entrevus présentent une variété, un modelé capricieux qui surprennent agréablement le regard, excédé de tant de platitudes.

Nous traversons les affluents de l'Indus : des fleuves immenses, véritables bras de mer, roulant parmi de grands bancs de sable des eaux torrentueuses dont les troubles remous présentent une couleur laiteuse caractéristique particulière aux eaux provenant de la fonte des glaciers. C'est une évocation du lointain pays que je retrouve avec infiniment de plaisir.

Voici d'abord le Chenab, que nous franchissons au sortir de Wazirabad; une jolie goutte d'eau, large comme trois ou quatre fois le Rhône à Beaucaire, et un pont magnifique, l'Alexandra Bridge, dont les Anglais ne sont pas médiocrement fiers, à fort juste titre.

Puis la Jhelum, l'ancien Hydaspe, la rivière de Cashmire, celle dont la vallée, à quelques milles en amont, a mérité le nom de « Happy Valley », celle dont nous rêvons d'aller voir les sources au pied même des monts himalayens.

Enfin l'Indus lui-même, plus modeste que ses affluents, guère plus large que notre Seine au pont d'Argenteuil, mais beaucoup plus imposant.

O magie puissante des souvenirs classiques! L'histoire prétend qu'ici même, à Attock, où sur un pont de fer d'une superbe hardiesse nous franchissons le vieux fleuve légendaire, les légions d'Alexandre ont passé leur Rubicon et fait les premiers pas

sur ce merveilleux sol indien qui leur réservait une si généreuse curée. Quelques savants, gens impitoyables, prétendent que cette histoire n'est que légende et que jamais Macédonien ne vint en ces parages; je vous demande un peu de quoi viennent se mêler ces ennuyeux radoteurs! De quoi donc est-elle faite leur histoire, sinon de légendes?

Raison plus convaincante et très décisive, à mon sens : si légende il y a, la légende a du moins un cadre admirablement approprié, et, du moment que nul site au monde, mieux que ces rochers montant en tragiques escarpements sombres sous les frissonnantes clartés lunaires, ne peut disposer l'imagination à évoquer l'émouvant défilé des légions macédoniennes, c'est ici, nulle part ailleurs, qu'elles sont passées, et les savants sont, une fois de plus, des gêneurs.

*
* *

Au matin, un peu avant le lever du soleil, une fraîche et jolie surprise : l'horizon vers lequel nous marchons est fermé par une barrière de montagnes élevées dont les crêtes se découpent, heurtées et déchiquetées, sur le bleu d'acier du ciel nocturne. Une lueur indécise paraît, et sur ces cimes lointaines s'allume une clarté rose d'une tendresse extrême, qui se fond et s'éclaircit de plus

en plus jusqu'à une soudaine fulgurance de blanc éblouissant, lorsque le soleil surgit derrière l'écran des montagnes. C'est la neige, dont la vierge, dont l'éternelle blancheur étincelle dans les vapeurs du matin et dont la rafraîchissante vision semble exquise à qui vient de quitter les plaines embrasées de la torride péninsule.

La neige! il y a si longtemps que je ne l'ai vue! J'en avais presque oublié l'existence, et le spectacle me séduit d'un tel charme d'imprévu et de nouveauté que je ne puis en détacher mes regards, que les dernières heures du trajet passent bien vite et que, sans y penser, me voici en gare de Peshawar.

*
* *

Peshawar, capitale des possessions afghanes de l'empire britannique, est située au milieu d'une vaste plaine, verte et fertile, enserrée dans le cirque majestueux des monts de Safid-Koh, de Sikaram et de Rhomand. Comme toutes les villes de l'Inde dont les Anglais ont fait un centre administratif ou militaire, elle comprend deux cités distinctes : la ville anglaise, *Peshawar Cantonment*, et la ville native, *Peshawar City*, fort éloignées l'une de l'autre, sans aucun rapport l'une avec l'autre.

De la première, pas grand'chose à dire, ou, du moins, pas grand'chose de particulier : par tout le pays indien se reconnaît aux mêmes signes, avec la même rigidité de fer, l'esprit conservateur des Anglais : là où ils passent, là où ils se fixent, n'importe en quel pays du monde, ils se transportent tout entiers, tout d'une pièce, exactement fidèles à toutes leurs habitudes, s'entourant partout de l'identique milieu familier. Aussi le « cantonnement » de Peshawar ressemble-t-il, trait pour trait, à tous les cantonnements que j'ai déjà vus : mêmes larges avenues, même lotissement du terrain en espaces immenses, mêmes blancs *bungalows* perdus dans de vastes jardins, même scrupuleux confort dans l'installation du club et des mess d'officiers, mêmes *dog-carts* attelés des mêmes poneys allants et râblés, suivis des mêmes petits fox-terriers galopant dans la poussière de la voiture, et portant les mêmes gentlemen impeccablement corrects avec les mêmes figures hautes en couleur, les mêmes monocles, les mêmes coupes de moustaches, les mêmes vestons beiges, pantalons de flanelle blanche et souliers de tennis. Qui a vu un cantonnement anglais, en a vu cent.

Mais encore faut-il choisir son moment, et il paraît que nous avons eu l'esprit ou la chance de le bien choisir et de voir Peshawar sous son meil-

leur aspect. Entre un hiver aux rigueurs polaires et un été aux torrides flammes tropicales, située hors de l'espace où l'on ressent les moussons, et jouissant par suite d'un régime de saisons tout à fait différent du reste de l'Inde, Peshawar a quelques semaines de printemps délicieux dont elle se dépêche de profiter. Nous sommes au commencement de cette saison fortunée, et les grands jardins des *bungalows* ont, pour nous recevoir, revêtu leur plus belle parure. Certaines avenues, par la magnificence de leurs ombrages, par les riches couleurs des fleurs qui étincellent dans les feuilles, par les pénétrants parfums qui tombent de la voûte verdoyante, me rappellent cette merveilleuse route, ce perpétuel enchantement qui se déroule de Cannes au golfe Juan. Il y manque le caressant murmure de la Grande Bleue et, sous les larges pins parasols, la vision des flots rayonnants; mais la sereine majesté des hauts sommets neigeux qui apparaissent dans l'élargissement des allées, dans les échappées des vastes carrefours, ne forme pas non plus un cadre à dédaigner.

A deux milles environ du cantonnement, étagée en éventail sur les faibles pentes d'une colline peu élevée, la ville indigène. Les guides officiels en font à peine mention, les itinéraires Cook l'écartent de leurs programmes, les touristes n'y vont

pour ainsi dire jamais : guides Cook et touristes ont également tort. Si Peshawar n'a rien ou presque rien à montrer en fait de monuments, si ses pauvres petites mosquées en terre crue font bien humble figure auprès de toutes celles qui ornent les grandes cités de l'ancien empire mogol, la ville même, du moins, est l'une des plus curieuses que l'on puisse visiter dans toute l'Inde.

James Darmesteter, cet écrivain à jamais regretté qui à une haute et scrupuleuse érudition joignait le charme d'un style si vibrant et d'un humour délicieux, est resté six mois à Peshawar; il en rapporté un livre, *Lettres sur l'Inde*, qu'il faut lire là-bas et ranger soigneusement, au retour, dans un coin choisi de la bibliothèque, à portée de la main. Sur les origines et sur l'histoire de Peshawar, nous y trouvons tout ce qu'il nous importe de savoir :

« Il y a vingt siècles, Peshawar prononçait son nom à la sanscrite, Pourouchapoura, la ville de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire Bouddha. C'est aujourd'hui une des forteresses de l'Islam; c'était alors une des places saintes du bouddhisme. Elle fut fondée par Kanichka, l'un de ces rois tartares que l'on appelle les Indo-Scythes et qui, dans la dissolution de l'empire d'Alexandre, se taillèrent un empire des deux côtés de l'Indus. Le bouddhisme

y mourut de sa mort naturelle, comme il fit dans tout le reste de l'Inde, et rentra dans le sein de l'Hindouisme. Puis, vers l'an 1000, vint l'Islam, et Peshawar vit passer tour à tour sous ses murs les Ghaznevides de Mahmoud, les Pathans des rois Gourides, les Mogols de Baber. Au siècle dernier, elle se trouva au centre de l'immense empire afghan fondé par le génie d'Ahmed-Shah le Dourani; dans la première partie de ce siècle, ce fut l'os que se disputaient la meute afghane et la meute sikhe: elle resta enfin à Rundjet Singh, le fantastique ami de Jacquemont, et des officiers français et italiens la fortifièrent à la Vauban. Dans le grand coup de filet de 1849, elle suivit le sort du Punjab et passa aux mains anglaises avec tout l'empire de Dhuleep-Singh. »

Faut-il en accuser les trop nombreuses péripéties de sa longue histoire, ou le trop peu de temps que durèrent les règnes successifs de ses maîtres? Peshawar, vieille de deux mille ans, n'a pas ou presque pas de monuments. Le mur d'enceinte lui-même » — et j'en suis bien fâché, mais un philosophe n'est pas tenu d'être expert en fortifications, — le mur d'enceinte n'a rien emprunté au fameux système de Vauban; il tombe en ruines, d'ailleurs lamentablement sales, et médiocrement pittoresques.

Au milieu d'une grande place fort pittoresque, elle, — mais nous y reviendrons, — sur une plate-forme carrée en belles dalles de marbre blanc s'élève une coupole légère soutenue par de fines colonnettes de porphyre vert. C'est tout ce qui reste du Gaor-Khatri, un très ancien et colossal monument qui fut, il y a deux mille ans, un monastère bouddhique, puis un temple hindou, plus récemment le sérail d'Ahmed-Shah ; il n'en subsiste aujourd'hui que cette modeste construction perdue dans le tumulte d'un bruyant marché. La légende raconte qu'un *gourou* (docteur) ayant plongé dans la fontaine qu'abrite la coupole de marbre, reparut quelques instants après à deux mille lieues de là, à Bénarès, dans les eaux sacrées du Gange. Cela me remet en mémoire l'histoire de la fameuse colonne d'Amer, au Caire : c'est aussi naïf, c'est aussi religieusement cru et vénéré.

Les Hindous viennent en foule de toutes les parties de la péninsule se plonger dans cette eau bénie, le jour anniversaire de ce mémorable événement. Ils y gagnent le salut éternel et la purification de leurs péchés; tout cela pour un bain de quelques secondes : hygiène, sanctification et bon marché!

A l'extrémité occidentale de la ville, au point culminant de la colline sur laquelle s'étagent ses

maisons, dans la pourriture, dans la boue gluante, dans la puanteur du plus misérable des quartiers, une tour carrée émerge des pauvres huttes en terre sèche qui sont les repaires d'un affreux peuple en haillons. Vous relevez le bas de votre pantalon, vous vous bouchez hermétiquement le nez, vous regardez soigneusement où vous posez le pied, vous vous engagez dans un escalier sombre où l'humidité verte suinte le long des murs, où les ordures s'entassent dans chaque recoin, où des rats énormes courent entre vos jambes, vous arrivez au sommet sur une large terrasse et, malgré vous et tout de suite, vous poussez un grand cri d'extase : « Mon Dieu! que cela est beau! »

Cela? C'est, à vos pieds, en larges gradins capricieux et irréguliers, les terrasses toutes blanches, et resplendissant au soleil, des maisons parmi lesquelles courent les minces rubans d'ombre des ruelles étroites, enchevêtrées, inextricables; de loin en loin, quelques grandes clairières inondées de lumière où se presse une foule compacte et bigarrée, où se plaquent en taches multicolores les tentes des marchands en plein air.

Au delà de l'enceinte, une vaste plaine toute verdoyante, sillonnée d'argent par les méandres des canaux et des rivières; au milieu de cette plaine, comme un immense bouquet, les beaux jardins du

cantonnement. Enfin, fermant l'horizon, l'âpre et noire barrière des monts de l'Afghanistan, drapés, à la cime, d'un manteau de neige resplendissante.

*
* *

Il faut nous arracher à cette contemplation : la ville et le bazar nous réclament. Nous descendons bien à regret de notre observatoire. La confortable voiture qui nous a menés jusqu'ici ne peut passer dans les étroites ruelles du bazar; il nous faut l'explorer à pied, et cela ne va pas sans quelques indispensables précautions. Nous nous mettons en marche entre les rangs serrés d'une phalange de policemen, une dizaine de grands escogriffes qui ne nous quittent pas d'une semelle; en avant, en arrière, à droite, à gauche, nous sommes bien gardés, strictement préservés de tout contact immédiat avec les indigènes. C'est que les indigènes sont d'assez vilaines gens auxquels il ne convient pas de se frotter.

Je ne sais trop quel vice pourrait bien leur manquer. Ils sont voleurs, menteurs, faussaires et escrocs; pour quelques roupies, ils vendent leurs filles ou leurs sœurs; pour un peu plus, guère plus, ils se chargent d'expédier *ad patres* quiconque déplaît à qui les paye; mais tout cela n'est rien, et

le Peshawari serait, au demeurant, le meilleur fils du monde si à tous ces défauts ne venait se joindre le plus intolérable et le plus intolérant fanatisme. Il ne demande qu'à se faire ou à s'entretenir la main en attendant la guerre sainte, et si vous alliez vous promener tout seul dans le bazar, vous auriez de grandes chances de n'en pas sortir vivant.

Il n'y a pas plus de trois semaines qu'un infortuné capitaine anglais en a fait la triste expérience : il se promenait tranquillement sur le quai de la gare de Peshawar City, fumant une cigarette avant l'arrivée du train, lorsqu'il s'affaissa brusquement, un poignard au cœur. C'était un Ghazi qui venait de le frapper. Le Ghazi fut pris; aussitôt pris, aussitôt pendu; mais c'est ici que les adversaires de la peine de mort ont beau jeu à soutenir le néant de « l'exemple ». Cet abominable attentat, inspiré par le plus imbécile fanatisme, était, assurément, aux yeux de tout le peuple de Peshawar, la plus méritoire des œuvres pies : je suis bien certain que, d'ici quelques années, ce vilain bonhomme de Ghazi dormira dans une tombe semblable à celles que l'on voit partout ici à travers la campagne, ornées de rouges pavillons mystiques; il aura été grossir le nombre des saints voués à la vénération de cette horde. Il ne se passe guère de temps sans qu'un événement pareil vienne consterner la popu-

lation européenne. Quiconque arrive à Peshawar a tout aussitôt les oreilles farcies de ces funèbres histoires. Au reste, il n'a que deux pas à faire dans n'importe quelle rue de la trop pieuse cité pour reconnaître, à l'aménité des regards, l'utilité d'une escorte et le péril que présenterait une promenade solitaire.

Aperçu à travers les créneaux mobiles de notre rempart vivant, le bazar est très certainement le plus curieux et le plus varié de tous ceux que j'aie visités. Cela s'explique. Toute l'Asie centrale passe par ici pour écouler ses produits vers l'Inde, et l'Inde lui rend sa politesse : si bien que Peshawar est un immense entrepôt, et que ses pauvres échoppes contiennent d'inépuisables merveilles. Tout ce que nous avons déjà vu dans les autres villes indiennes se trouve rassemblé ici; nous y retrouvons les opulentes broderies d'Agra, les bijoux de Delhi, les cuivres de Bénarès, les tapis de Lahore, les bronzes incrustés et les poteries de Lucknow, les armes de Jeypore et d'Hyderabad. Mais ce qui entre dans l'Inde est incomparablement plus beau que ce qui en sort, et les soieries persanes, les sabres et les poignards de Kaboul, les fourrures thibétaines, surtout les resplendissantes broderies de Boukhara et de Samarkande font commettre aux touristes d'énormes péchés d'envie.

Quant à la foule qui se presse dans les sombres dédales du bazar, elle est d'une diversité singulièrement bigarrée. Il y a d'abord la population fixe, les Peshawaris, qui n'ont pas la prétention d'être une race particulière : dans leurs veines coule un peu du sang de chacune des races voisines amenées là par les hasards du commerce ou de la guerre. A chacune de ces races ils ont pris un peu de ses défauts ; aussi le Peshawari est-il une affreuse canaille, ressemblant, mais en pire, à tous ces métis des villes qui sont, comme Peshawar, de vastes places d'échange : nervis de Marseille, yaoulends des ports algériens, levantins de Port-Saïd ou de Beyrout.

Il y a ensuite tous ceux que le flux des caravanes a apportés hier, que le reflux emportera demain : Persans au teint mat, coiffés d'astrakan ; Kirghis nomades, blancs comme des Européens ; montagnards du Pamir, petits et râblés ; Thibétains jaunes à face camuse ; enfin et surtout — à tout seigneur tout honneur — les Afghans.

Si vous voulez connaître les Afghans, et vous le voudrez, car je ne sais pas de race plus étrange que ce peuple guerrier, farouchement retranché dans ses montagnes, et qui tient en échec depuis si longtemps ses deux formidables voisins, — l'Afghanistan est un morceau dur à avaler même

pour une baleine, même pour un éléphant, — je vous renvoie une fois de plus au beau livre de Darmesteter. Vous y trouverez toute leur histoire, une histoire troublée et sanglante; vous y démêlerez les traits principaux de leur caractère complexe et en somme peu recommandable; vous les verrez menteurs, parjures, voleurs et meurtriers, — mais vous conviendrez qu'il faut beaucoup leur pardonner, car ils ont trois qualités parmi leurs défauts :

Ils sont braves! Et, dans nos temps de civilisation, le courage, même brutal, n'est chose ni si commune ni si méprisable.

Ils sont beaux! Je n'ai rencontré nulle part encore de si superbes types d'humanité : grands, vigoureux, souples, admirablement élégants dans les somptueuses draperies de leurs costumes, ils ont le teint très clair, de magnifiques barbes lustrées, le front très haut, les yeux très noirs, luisant sous les épais sourcils comme des lames d'acier. Ces affreux bandits sont beaux comme de jeunes dieux.

Enfin, ils sont poètes et poètes délicieux : quand vous les rencontrez dans la campagne, ils s'en vont par les chemins, la fleur de la chanson aux lèvres, et quand ils s'arrêtent au bord de la route, à l'ombre touffue des arbres, ils se mettent en cercle autour de l'un d'eux qui, sur son épaule, entre un

fusil et un pistolet, porte une longue guitare aux sons moelleux, et ces grands enfants sauvages s'endorment doucement au murmure enjôleur de la poésie divine. Vous trouverez dans les *Lettres sur l'Inde* maints échantillons de ces chants que modulaient leurs pères au retour de quelque joyeux carnage; victorieux, ils célébraient leurs victoires en strophes enflammées; vaincus, ils berçaient leur misère avec une chanson d'amour. Écoutez plutôt :

Ne me dis pas : « Pourquoi jures-tu par moi? » Si je ne jure par toi, par qui jurerais-je?

Tu es la lumière de mes yeux : je le jure par mes yeux pleins de toi.

Ton visage est le jour, les tresses de tes cheveux sont la nuit : je le jure par le matin et par le soir.

En ce monde tu es ma vie et mon âme, — rien d'autre ne l'est : je te le jure, ô ma vie!

La poussière de tes pieds est un baume pour mes yeux : je le jure par la poussière de tes pieds.

Lorsque tu ris, que peut-on comparer à ton rire? Ni perles ni rubis : je le jure par ton rire.

Oh! vraiment je t'aime, oui, je t'aime, et toi seule; et moi Khouchal, je le jure par ton beau visage.

C'est, je crois, ce même Khouchal-Khan qui dans un autre poème émet ce délicieux aphorisme :

« Une femme est une fleur, chacun a bien le droit de la respirer. »

... Je vous laisse aux réflexions que comporte cette formule gracieuse d'un fort séduisant communisme, et je vais me coucher, car il est tard, et nous partons demain de très bonne heure pour la passe de Khyber, une excursion longue et fatigante, paraît-il.

19 mars.

Tous les quatre jours, la grande esplanade qui s'étend au pied des vieux remparts de Peshawar, solitaire et silencieuse d'habitude, s'emplit d'un tumulte et d'un grouillement de foule extraordinaires. Des pyramides de caisses et de ballots se dressent de place en place; de longues cordes sont tendues au ras du sol, auxquelles sont liées des centaines de chameaux; dans les clôtures à claire-voie sont parqués des troupeaux entiers de baudets, et sous les grands arbres qui s'élèvent sur le pourtour de l'esplanade, de majestueux éléphants balancent lourdement leurs gros corps de monstres pacifiques. Une multitude hurlante court de-ci de-là, une activité fébrile règne partout; une à une, les bêtes sont amenées près des amas de marchandises et, sous l'œil des soldats, sous le contrôle des douaniers, reçoivent leurs chargements. Vous

pensez bien que tout cela ne va pas sans difficultés, le passage à la douane et la déclaration des valeurs surtout : de terribles contestations s'élèvent, des clameurs jaillissent de la cohue, des bousculades brutales font soudainement de violents remous; on se gourme, on se bat, on se blesse, on se tue quelquefois : régulièrement, ce jour-là, les ruisseaux de l'esplanade entraînent dans leurs eaux troubles de minces filets rouges.

Enfin, quand vient le soir, un peu de calme renaît; la foule s'écoule lentement, les paquets sont terminés, éléphants, ânes et chameaux sont chargés, conducteurs et gardiens se roulent dans leurs couvertures autour des feux dont la flamme monte très haut dans l'ombre, on n'entend plus que les aboiements des chiens, vigilants gardiens de l'immense et bigarré troupeau, — la grande caravane de Kaboul est prête à partir.

Le lendemain, avant l'aube, dans la fraîcheur de la nuit finissante, sans bruit, sans désordre, le convoi s'organise, les attaches sont déliées, les paquets sont assujettis de nouveau, les pelotons successifs se forment, la caravane se met en marche : nous sommes dans la caravane.

Le colonel Warburton, le *political officer* chargé de la *Khyber-Pass*, à qui nous nous étions adressés pour obtenir les autorisations et l'escorte néces-

saires, nous avait laissé le choix entre deux solutions : ou bien aller à Khyber, un jour quelconque, seuls avec notre escorte, sans avoir à craindre la poussière, le bruit, la promiscuité inquiétante de trop nombreux compagnons de voyage; ou bien, avec deux soldats simplement, partir dans les rangs de la caravane, dans la poussière, dans le bruit, dans la promiscuité. Pour l'aimable colonel, je crois bien que notre réponse n'était pas douteuse; nous n'avons pas balancé non plus, mais j'ai l'idée que notre choix l'aura surpris. Quelle chance inespérée, en effet, de nous mêler intimement, pour une trop brève journée, à la vie de ces sauvages errants, de voir de près ces nomades si absolument semblables à ce qu'étaient leurs ancêtres d'il y a trois mille ans, de regarder de nos yeux et de fixer à jamais dans notre souvenir la vision de ce que pouvaient être ces grands exodes bibliques dont avaient tant rêvé nos imaginations d'enfants bercées par les belles légendes naïves de l'Histoire sainte!

∴

Cette caravane, c'est tout un peuple en marche, et un peuple innombrable; la route qui mène de la porte de Peshawar au pied des monts de Khyber est littéralement noire de foule. Par le mot

« route », n'allez pas entendre quelque chose qui ressemble aux beaux rubans étroits, bien empierrés, luisants et coquets qui rendirent fameuse parmi les hommes l'administration de nos ponts et chaussées; — non, la route dont il s'agit ressemble à s'y méprendre à celles du Sud algérien; le cantonnier n'y paraît pas, le rouleau n'y passa jamais; c'est une large piste irrégulière et capricieuse, tracée parmi les pierres et les maigres touffes d'herbe, rude et cahoteuse, coupée de vastes lits de torrents actuellement desséchés, enveloppée par endroits d'épais tourbillons de poussière brune, plus loin s'effondrant dans le sol détrempé des rizières, primitive et sauvage comme le peuple qui la fit et dont les pas pressés la foulent aujourd'hui.

Nous étions partis de notre *bungalow* un peu en retard et nous nous trouvions tout à fait à l'arrière-garde; la marche de la caravane était extrêmement lente : si nous nous résignions à conserver la place que le hasard, ou notre paresse à nous lever, nous avait donnée, il fallait emboîter le pas à ces interminables files de chameaux, avaler la poussière qu'elles soulevaient, respirer les âcres émanations qui s'en dégageaient, enfin nous conformer à leur allure, dont la lenteur n'était pas médiocrement agaçante..... Si, par contre, nous tentons de leur

brûler la politesse et de filer à toute allure en tête, l'entreprise est hasardeuse : il sera bien difficile de nous frayer un chemin dans cette foule compacte; mais nous aurons le plaisir de passer une revue de la caravane.

Les deux *Bengal lancers* qui précèdent notre landau, superbes dans leurs tuniques écarlates, mettent leurs montures au trot, poussent des cris furieux; tant bien que mal la foule s'écarte, et nous nous engageons dans le sillage que nous ont tracé les lances vigoureusement maniées. Oh! l'étrange spectacle qui défile sous nos yeux! A perte de vue, pêle-mêle, se heurtant, se bousculant, se mordant, des chameaux et encore des chameaux; je ne suis certainement pas au-dessus de la vérité en évaluant leur nombre à trois ou quatre mille. Leur chargement disposé, arrimé de façon uniforme, est infiniment, varié si l'on prend garde au contenu. Une forte et large sangle en cuir passe sur le dos incurvé de la bête, un peu en arrière de la bosse, reliant et supportant deux énormes paniers symétriques qui renferment toute espèce de choses : du charbon, des barres de fer, des balles de coton, des briques, des pierres à chaux, des ballots d'étoffes, des femmes et des enfants.

Je ne sais trop comment ces malheureuses femmes peuvent tenir dans ces étroits paniers.

Est-ce défaut d'arrimage? est-ce par l'excentricité des points de suspension? Elles dansent là-haut une danse effroyable.

Nous aurions bien voulu demander à ces aimables personnes, si vilainement ballottées, leurs impressions, ou, du moins, en juger sur leurs physionomies; mais du plus loin que nous apparaissons, les rideaux blancs se ferment hermétiquement.

Le dieu des indiscrets nous gardait pourtant une compensation : un des chameaux ainsi chargés prend peur à l'approche de notre voiture, pousse un horrible cri aigre et s'emporte à travers la campagne, au galop dégingandé de ses longues jambes difformes; il ne va pas loin, il butte contre une grosse pierre, il roule, ce pendant que les paniers, sens dessus dessous, déposent à terre, juste à côté de notre équipage, leur précieux chargement : deux charmantes filles, en costume un peu sommaire, cherchant en vain à réparer le désordre de leurs toilettes et nous lançant des regards courroucés qui, bien plutôt, leur donnent je ne sais quel air provocant et mutin, nous laissant à penser que, bien décidément, l'animal féminin reste le même sous toutes les latitudes.

Nous avions rejoint la queue de la caravane à peine au sortir du cantonnement; lorsque nous arrivons à Jamrud, à onze milles de notre point de

départ, après avoir doublé une file absolument ininterrompue, nous sommes bien loin d'en avoir atteint la tête!...

*
* *

A Jamrud, nous sommes à l'entrée même de la passe : la rude barrière des montagnes surgit brusquement devant nous, succédant à la plaine sans relief, montant tout d'un jet, en grands escarpements sombres et coupés seulement d'une gorge étroite où s'engage un mauvais chemin.

Cette passe de Khyber a joui pendant fort longtemps d'une réputation déplorable; elle est peuplée d'une tribu particulièrement sauvage : les Afridis, plus voleurs et plus enclins à jouer du couteau ou de l'espingole que le reste des Afghans, ce qui n'est pas peu dire. Jusqu'à l'accord de 1881, maîtresse absolue des passes, cette aimable tribu y vivait comme un rat dans son fromage, rançonnant sans pitié les pauvres caravanes absolument forcées de subir leurs exigences, puisque l'unique bonne route de Kaboul passe par là, et que partout ailleurs les montagnes mettent entre l'Inde et le pays de l'émir une presque infranchissable barrière. Quand une caravane avait la fâcheuse inspiration de se montrer récalcitrante, mal lui en prenait : embusqués

dans leurs inaccessibles nids d'aigles, les Afridis fusillaient à loisir, sans difficulté, sans péril, les infortunés voyageurs; en quelques minutes, tout était massacré et pillé.

Tant que les victimes furent des indigènes, l'Angleterre ne dit trop rien ; mais, un jour, un Européen ayant eu la fantaisie d'aller voir cette fameuse passe, une balle trop adroite lui fit payer cher sa curiosité. Le gouvernement britannique s'émut, fort généreusement du reste, car il ne s'agissait pas d'un sujet de la reine : il voulut tirer de l'agression une vengeance éclatante. Cette fière politique devait coûter effroyablement cher, et l'expédition de 1842 faisait couler le sang de quinze mille hommes.

En 1879, après un second accident du même genre, on suivit une tactique un peu différente : les Afridis apprirent à leurs dépens tout le pouvoir de l'or anglais.

Quand ils furent mis à la raison, comme la première expédition avait coûté beaucoup d'hommes et la seconde beaucoup d'argent, le gouvernement eut l'idée ingénieuse, pour l'avenir, de changer ces loups en bergers : il a chargé les Afridis, moyennant salaire, de garder eux-mêmes les passes. Le système a réussi : les caravanes ne sont plus pillées, la route est aussi sûre que possible, — pas tout à

fait autant que la place de l'Opéra ou Piccadilly, car il ne faut jamais désespérer de l'initiative individuelle, — mais enfin les accidents sont rares et, comme dit joliment Darmesteter, « les Afridis sont définitivement entrés dans la voie de la civilisation, qui est la substitution de l'exploitation réglée à l'exploitation irrégulière ».

Depuis quinze ans les choses ont progressé ; sans qu'il y ait aucune espèce d'assimilation, — car les Afridis sont aujourd'hui aussi indépendants qu'autrefois, — les Anglais ont amélioré leur organisation, militaire ou policière; même, depuis quelques années, ces affreux brigands sont enrégimentés dans un corps auquel on a donné le nom de *Khyber-Riflers*, sous le contrôle, sinon sous les ordres immédiats du colonel Warburton, l'homme éminent que l'Angleterre a la chance de posséder depuis près de vingt ans en ces difficiles parages.

Le fort de Jamrud, au pied des montagnes, commandant l'étroit débouché des passes, est le poste extrême sur lequel flotte le pavillon britannique. Au delà, ce n'est pas non plus l'Afghanistan : il en cuirait autant à l'émir qu'il en a cuit jadis aux Anglais d'aller se mêler des affaires de MM. les Afridis. C'est donc chez ces derniers que nous allons, et, tout de suite, ils prennent possession de

nous, en installant un des leurs sur le siège de la *tonga* qui nous est destinée. Ce *rifler* est, d'ailleurs, le moins terrible Afridi qu'on puisse imaginer, grand gamin dégingandé de quinze ou seize ans, aussi maigre, aussi long que le canon de sa carabine : un bien joli garde du corps qu'on nous a donné là!

Nous changeons de voiture, nous transportons nos manteaux du landau dans la *tonga*, au milieu d'un cercle de curieux qui nous jettent des regards peu sympathiques. Et j'éprouve tout de suite les admirables qualités de prestidigitateurs que la nature, ou l'éducation, a données à nos hôtes. J'avais une jolie canne à épée, à laquelle je tenais beaucoup, je l'avais laissée dans le landau ; fort occupé à montrer mes passeports au *malik* de Jamrud, je l'avais perdue de vue pendant une ou deux minutes à peine. Quand je revins, elle avait disparu, et tous ces Afridis, que la peste les prenne! suivaient mes vaines recherches d'un air passablement goguenard. A qui me plaindre? Au colonel? Il n'est pas là ; il est à Lahore, pour quelques jours. Au *malik?* C'est peut-être lui-même qui a fait ou fait faire le coup. Me fâcher? En serai-je plus avancé? Je me résous à consigner ma plainte, lamentablement platonique, entre les mains de la police afridie!

*
* *

Cependant, nous assistons aux opérations d'armement et de protection de la caravane. Les *riflers* sont rangés en bataille au pied du mur d'enceinte du village; à mesure que les groupes successifs arrivent, dans le désordre le plus pittoresque, des escouades de cinq ou six hommes sortent du rang et emboîtent le pas, de manière à se trouver échelonnés dans le convoi à cent mètres de distance environ; la caravane est ainsi protégée par ces gendarmes, qui m'ont bien l'air des pires bandits!

Quant à nous, nous nous installons dans notre *tonga*, — une petite voiture à deux roues, à ressorts très rudimentaires, et dont je ne souhaite pas les heurts et les cahots à mon pire ennemi. — Au commencement, l'allure est raisonnable : il faut, une fois de plus, côtoyer le long serpent qui grimpe maintenant les étroits lacets de la route; mais, à peine sommes-nous arrivés en tête, notre *coachman* enveloppe son attelage dans un grand coup de fouet cinglant, et nous partons comme des fous. Les trois chevaux, attelés à la russe, qui traînent notre légère voiturette, prennent un furieux galop et, sans ralentir un instant, sur une route sommairement tracée, avec des pentes extrême-

ment raides et des lacets à angle infiniment aigu, longeant d'effroyables précipices, nous amènent au sommet de la passe en moins d'une heure. Je pense qu'il serait malséant d'amener ici une petite femme nerveuse, car cette allure enragée est réellement impressionnante au début; mais notre cocher a une sûreté de main, une vigueur et un coup d'œil tels qu'au bout de fort peu de minutes nous sommes pleinement rassurés sur les suites de l'aventure, et je peux sans arrière-pensée m'abandonner à cette exquise sensation qu'est le vertige de la vitesse.

De près, elles sont lugubres, ces montagnes, avec leurs larges strates de schistes noirs, tout effrités, qui montent dans la gorge étroite. Pas un arbre, pas un brin de gazon, rien qui vive sur les pentes; quelques grands aigles seuls planent très haut dans le petit coin de bleu que laissent entrevoir les parois resserrées; tout ce qui nous entoure est d'une sauvagerie et d'une désolation extraordinaires. C'est un cadre admirable pour les sinistres exploits des bandes assassines, et ces grands rochers, lugubrement noirs, semblent faits tout exprès pour renvoyer en échos les hurlements, les cris de meurtre et les lamentations d'agonie.

Au point culminant l'horizon s'ouvre, les deux murailles s'écartent peu à peu; la gorge débouche sur un plateau mamelonné qui s'étend au fond

d'une large cuvette ceinte de hautes cimes neigeuses. Nous sommes à mille mètres à peine, et pourtant nous sommes glacés par la bise qui nous frappe violemment au visage.

*
* *

Depuis Jamrud nous avons rencontré un nombre incalculable de petits blockhaus perchés parmi les rocs et fort heureusement situés, pour le pittoresque en même temps que pour l'utilité tactique; dans chacun de ces fortins vivent une dizaine de *riflers*, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs porcs et leurs chiens. Les jours de caravane, ces petites garnisons évacuent leurs casernements et viennent se poster tout le long de la route. Rien de plus curieux que cette suite ininterrompue de sentinelles juchées de-ci de-là; mais quelles figures de brigands! Ma parole, quand ils se levaient à notre approche et prenaient leurs fusils pour nous rendre les honneurs auxquels a droit, comme dans l'Inde entière, tout Européen, je me demandais toujours s'il n'allait pas leur prendre fantaisie d'essayer sur nous la portée de leurs carabines.

Le dernier des postes fortifiés sur lequel s'étend le contrôle du gouvernement britannique s'appelle le fort d'Ali-Musjid; c'est le point terminus de notre

excursion. Ali-Musjid, par sa situation, rappelle étrangement le fort Queyras dans notre Dauphiné. En plein milieu de la vallée, au fond de laquelle courent côte à côte le torrent qui bouillonne et les blancs lacets de la route, surgit un rocher formidable montant tout droit dans le ciel et couronné au faîte d'un mur crénelé.

Un peu bien délabré, ce mur! Depuis la fameuse journée du 5 avril 1842, le fort n'a guère dû être réparé : les larges brèches qui s'ouvrent dans l'enceinte et la trouent de façon fort irrégulière ont été faites par les boulets du général Pollock. Mais la position est naturellement si forte que ce nid d'aigle a une importance stratégique de tout premier ordre : les Afghans et, éventuellement, — très éventuellement, — nos amis les Russes auraient fort à faire pour sauter ce formidable obstacle. A le contempler, en effet, du fond de la vallée, nous avons, très poignante, la sensation de l'inéluctable : une poignée d'hommes résolus là dedans, et personne au monde ne passera plus sur la route, absolument dominée de toutes parts et fouillée dans tous ses recoins. La poignée d'hommes est bien là, mais seront-ils résolus? Et surtout seront-ils sûrs? Ce sont des Afridis qui, là-haut, gardent la vieille citadelle, et les Afridis ne sont pas fort scrupuleux, ma canne et moi le savons bien; prêts

à se vendre au plus offrant, ils éprouvent une volupté particulière à se parjurer. D'ailleurs, ils sont Afghans pur sang, musulmans très fanatiques : le jour où quelque prophète, de Kaboul ou d'Hérat, prêchera la guerre sainte, ils n'auront pas une minute d'hésitation, et ce n'est pas du côté anglais que se tournera leur casaque... Allons ! les Anglais ne font pas mal d'avoir de bons canons et de solides remparts à Jamrud, là-bas, à l'entrée des passes.

*
* *

Me voilà au bout de ma course, hélas ! ô mes beaux projets !... De bien loin, de Paris, de Londres même, cette excursion en Afghanistan que je rêvais me semblait une simple promenade : partir de Quetta, gagner Hérat, traverser toute cette région mystérieuse où se dénouera un jour cette formidable question anglo-russe, et prendre, quelque part vers Merv, un train du transcaspien pour regagner par voie de terre la vieille Europe, quel rêve !...

Dès Londres même il m'avait fallu déchanter : à l'ambassade, en me faisant un accueil dont je demeure à jamais confus et reconnaissant, on m'avait bien vite coupé les ailes et représenté Hérat comme un paradis défendu, gardé par des anges rébarba-

tifs qui ne manqueraient pas de me recevoir à coups de fusil. Mais si Hérat était impraticable, restait Kaboul, et, qui sait? avec de la chance, peut-être trouverais-je sur place un moyen quelconque d'aller voir l'émir dans sa capitale.

Sur place, à Peshawar, le moyen ne s'est pas trouvé : les aimables gens qui m'ont reçu, et si bien reçu, font profession d'une sollicitude et d'une tendresse extrêmes pour une peau que je n'aurais jamais crue si précieuse. N'allez pas croire, au moins, que l'on se soucie peu de me laisser voir certaines choses; non, si l'on m'a refusé l'escorte nécessaire pour aller plus loin, si même on m'a prévenu poliment, mais fermement, que dans le cas où la fantaisie me prendrait de me passer d'escorte et de pousser plus avant tout seul, on m'empêcherait de contenter mon envie, ce n'est point, comme vous l'auriez pu croire, pour la grande, pour l'universelle, pour l'irréfutable raison qui en tous lieux répond à tout, et qui se résume en cette phrase, d'une si péremptoire éloquence : — Pas d'histoires! — non, vous dis-je, c'est tendresse pure!

N'empêche que je suis fort mélancolique : tout en faisant l'ascension, très rude, du roc d'Ali-Musjid, je déplore ces précautions exagérées. Si encore il y avait eu quelque chose de vraiment curieux à l'intérieur de ce fortin ruiné! Mais non!

Sur les rocs dénudés sommeillent, étendus à la façon des lazzaroni sur les quais napolitains, une vingtaine de brigands qui grognent, à l'exhibition de nos laissez-passer, comme des chiens qu'on dérange; à peine s'ils nous livrent passage en nous jetant des regards aimables comme des coups de couteau. Nous tournons le dos à ces maussades personnages, et nous nous perchons sur le rempart, où nous faisons un lunch sommaire. A nos pieds, cependant, se déroule l'indéfini serpent de la lente caravane, la cohue pressée de ces gens qui sont venus moins vite, mais qui, heureux mortels, iront plus loin que nous.

21 mars.

Rawal-Pindi est une petite ville, située à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, qui contient environ 20,000 habitants : 12,000 soldats, 5,000 marchands de goutte et 3,000..., disons odalisques ; le *Guide Murray* m'apprend qu'une gloire considérable a rejailli sur cette heureuse cité du fait de la découverte dans son enceinte d'une vieille lampe décorée d'inscriptions aryennes ; rien d'autre, et la lampe est au British Museum. A première vue, vous pourrez donc vous demander ce que j'ai été faire dans ce trou et pourquoi j'y ai passé toute ma journée d'hier. Les raisons abondent.

D'abord il y a des soldats, et voir des soldats c'est toujours intéressant pour quelqu'un du métier. Malheureusement la majeure portion de la garnison était partie pour des petites manœuvres aux environs, et je n'ai guère pu voir que les quatre

murs des baraques vides; c'était bien déjà quelque chose, car j'ai rarement vu d'aussi méticuleuse propreté que dans tous ces casernements anglais.

Ensuite il y a le général Nicholson, et si votre heureuse étoile vous conduit à Pindi, muni d'une recommandation pour lui, quand bien même vous seriez pressé par le temps, quand bien même vous n'auriez aucune raison d'interrompre votre voyage, il faut cependant vous arrêter, il faut aller porter votre lettre d'introduction, et je vous garantis auprès du général et de l'aimable mistress Nicholson un accueil dont vous vous souviendrez longtemps, dont, pour ma part, je conserve la plus délicieuse impression et la plus respectueuse gratitude.

Enfin Rawal-Pindi est à l'orée de la route de Srinagar, à la porte du Cashmire, et comme on ne va pas au Cashmire tout à fait aussi facilement que vous allez à Versailles, il m'a fallu, pour mener à bien les arrangements nécessaires, marquer un arrêt d'un jour.

Et voilà mon étape de Pindi surabondamment justifiée.

*
* *

C'est l'autre jour, au tennis de mistress N..., que je me suis brusquement décidé à aller voir Cashmire. Je suis une fort médiocre raquette en tout

temps, et je dois confesser que, depuis mon arrivée aux Indes, patrie de tous les sports, du polo et du tennis plus que de tous autres, j'ai fort piteusement soutenu l'honneur du pavillon français; mais jamais je n'avais joué aussi honteusement que ce jour-là. Je manquais toutes mes balles, je pateaugeais dans mes essais, je me faisais marquer capot, et, résultat inévitable, je mettais en fureur ma partenaire. Et ce qu'elle était gentille, ainsi en colère, ma blonde petite partenaire, vous ne pouvez pas vous en faire une idée!

Parisiens, mes frères, nous sommes de fiers imbéciles lorsque, ne pouvant arriver à concevoir le charme féminin sous d'autres formes que celles de ce petit être factice, gracile, et un peu malsain, que notre infatué dilettantisme a baptisé « l'incomparable Parisienne », nous nous permettons de plaisanter les Anglaises, leurs masculines allures, leurs tailles en coups de hache, leurs corsages plats et leurs robustes attaches. A ce signalement classique répondent sans doute beaucoup de celles que vous rencontrerez aux Indes; mais il en est d'autres, beaucoup d'autres, et plus d'une de nos Parisiennes payerait bien cher cette éblouissante carnation, cette tendresse de teint qu'ont épargnées les brutalités du soleil indien, surtout la souplesse saine de ces corps harmonieux qu'entretiennent

les exercices d'une vie active et qui sont de bien exquis modèles de santé fraîche et jeune.

Au tennis de mistress N..., ma partenaire ne ressemble pas, oh! mais pas du tout, à la « Milady » de Fra Diavolo; elle est délicieusement jolie, ma partenaire, et c'est pour cela que j'ai des distractions, que je joue si mal et que je couvre mon camp de confusion!

C'est à cause d'elle aussi que je vais voir l'ombre que fait sur la Jhelum la forteresse de Srinagar; voici comment.

Les joueurs sérieux, une fois sur le tennis-ground, ne desserrent plus les dents que pour laisser échapper de brefs monosyllabes; ils sont tout à leur affaire, et, si vous leur adressez la parole, vous n'obtiendrez comme réponse qu'un geste frémissant d'une main impatiente, remettant à plus tard, faisant comprendre qu'on ne vient pas déranger des gens pareillement occupés : tout à la raquette et pour la raquette. Les mazettes voient dans le jeu un agréable prétexte à causeries, voire à flirts, quand l'occasion s'en présente,... je ne rougis pas de me ranger parmi les mazettes. Au cours de la conversation, je déclare que je voudrais bien voir le Cashmire; sur ce, l'on se récrie, l'on me dit que je suis insensé, que ce n'est pas du tout la saison, que la route est très mauvaise, qu'il fait très

froid, que, s'il ne fait pas froid, c'est encore pire, parce qu'alors ce ne sont que chemins détruits, que ponts emportés, que terribles avalanches, et qu'il faut être fou — ou Français — pour vouloir tenter pareille aventure!

« Car, ajoute ma charmante partenaire, vous autres *Frenchmen*, il suffit qu'on vous dise de ne pas faire une chose pour que vous en ayez aussitôt furieusement envie, et quand un *Frenchman*, et un soldat encore, a bien envie de quelque chose, il ose toujours dire ou faire ce qu'il désire, n'est-ce pas, monsieur? »

Et voilà pourquoi, pour ne pas faire mentir les deux plus jolies lèvres roses que j'aie vues de ma vie, je quitte ce matin à trois heures le *Lime-Tree-hotel* à destination de la « Vallée heureuse ». Il fait nuit noire, il fait très froid, la pluie tombe à pleins seaux; mauvais présages!

Srinagar est à 200 milles de Pindi; nous avions l'espoir de couvrir cette distance en deux jours; fol espoir dont il nous faudra bien rabattre, les prédictions de mauvais augure devant trouver, amplement, leur réalisation.

*
* *

Imaginez une voiturette à deux roues, massive et robuste, légère pourtant, à suspension très rudi-

mentaire, une raquette sur laquelle on rebondit, pas moelleusement du tout, voilà notre *tonga*. Cette voiture est équilibrée de la façon la plus bizarre : les brancards, très hauts, sont reliés au collier par deux courroies qui se fixent à une même boucle au-dessus du garrot, de sorte que le cheval du milieu a positivement l'air d'être suspendu aux brancards et que la voiture prend une inclinaison des plus fatigantes pour les malheureux qu'elle charrie. Une petite carapace en toile cirée est censée vous abriter contre les intempéries ; quand il fait beau, elle fait l'office de cloche à melon et fait se ramollir les crânes surchauffés ; quand il fait mauvais, elle recueille précieusement les eaux du ciel et les fait couler en gros filets sales dans le cou des voyageurs ; en tout temps elle les éborgne, les étouffe, les aplatit. C'est au demeurant la meilleure voiture du monde.

Trois chevaux sont attelés à la voiture et valent mieux qu'elle, — ils ont le diable au corps ; toujours au galop, toujours à fond de train, les braves petites bêtes donnent tout ce qu'elles peuvent donner. Le cocher, muni d'une formidable trompette, ne cesse de sonner de pergantes fanfares, et sur notre passage tout s'écarte, nous laissant à notre aise brûler le pavé. Lorsque, par aventure, quelque conducteur endormi tarde un peu à nous

laisser voie libre, un grand coup de fouet cinglant vient, au passage, lui rappeler tout ce qu'il nous doit, et nous continuons à toute allure, courant la poste comme la couraient nos grands-pères. Nous avons tous entendu dire que c'était une exquise façon de voyager; j'en comprends aujourd'hui tout le charme, un charme qui résiste à la brutalité des heurts et des cahots : ce n'est pas peu dire.

Rien n'est amusant comme les relais et la rapidité avec laquelle s'opère l'échange des attelages; en un clin d'œil, l'on dételle les chevaux qui viennent de fournir la traite : une courte traite de trois milles environ, c'est tout ce qu'on peut demander à de pauvres bêtes du bon Dieu menées à si verte allure; le nouvel attelage est tout prêt, tout harnaché; tout de suite il entre dans les brancards, tout de suite il se met dans les traits, en moins d'une minute nous sommes parés et nous repartons à tombeau ouvert. C'est vertigineux; ce serait un peu effrayant si notre cocher n'avait une sûreté de doigté de tout premier ordre, et c'est tout à fait divertissant.

Nous courons ainsi comme des enragés pendant une quinzaine de milles, sur une belle route ombragée où nous croisons et dépassons un considérable nombre d'équipages de toute sorte. Une fois de plus je touche de la main et je vois de mes

yeux à quel point est extraordinaire la densité de toutes ces populations de l'Inde. A quelque heure du jour que vous passiez sur n'importe quelle route de n'importe quelle partie de l'immense péninsule, c'est partout et toujours la même foule pressée, puante et peu vêtue. Il est vrai que la péninsule a beau présenter une jolie surface; trois cents millions d'individus, c'est bien quelque chose à loger.

*
* *

Au bout de quinze milles la montée commence; d'abord une petite montée pour rire, parmi de vertes collinettes capricieusement modelées et noyées sous un manteau délicieux de végétations jeunement épanouies. La pluie, qui faisait rage depuis notre départ, s'est un instant calmée; à travers l'épaisseur des brumes du matin nouveau, une coulée d'or pâle s'est glissée, et les rayons mouillés du soleil jouent gaiement dans les branches. Insensiblement nous nous élevons au-dessus de la plaine; le brouillard s'y attarde, rampant sur le sol en longues bandes pesantes parmi lesquelles transparaissent, bien loin déjà, les toits luisants des maisons de Pindi.

Devant nous, tout autour de nous, c'est l'enchantement du printemps à son aurore, jeune et frais,

semant sur les branchages la tendre verdure des premiers bourgeonnements, piquant dans les taillis les jolies couleurs pâles des premières fleurettes. Et, impression délicieuse, c'est notre Europe, notre nature, nos arbres et nos fleurs que nous retrouvons. Ce n'est plus cette végétation de Ceylan, bouillonnante de sève, impétueuse, splendide, mais dont la splendeur accable ; cela ressemble moins encore à ces plantes toutes hérissées, rébarbatives et piquantes qui partout jaillissent du sol de l'Inde dans la flamme sèche du soleil, dans les jaunes tourbillons de poussière brûlante.

Les pieds dans de clairs ruisseaux dont l'eau jolie coule gaiement sur des lits de fin gravier, des frênes et des hêtres étendent sur la route leurs hautes ramures ; des deux côtés du chemin courent des haies piquées de chèvrefeuilles et de roses sauvages ; sur la tendre verdure des prés, dans l'enclos des vergers évoquant la chère vision des campagnes natales, les cerisiers en fleur ont secoué leurs blancs pétales, et sur les mousses humides et brillantes se plaquent de grosses touffes de violettes embaumant délicieusement l'air du matin.

*
* *

A un détour du chemin la vision change tout à coup, l'horizon s'élargit et la route débouche dans

une immense cuvette dont les parois se dressent devant nous en escarpements géants, couronnés à la cime de neiges resplendissantes. Cette fois nous y sommes : c'est la vraie, la grande montagne qui nous tient et qui, pendant douze jours, va nous garder, ravis, dans son incomparable majesté. Malheureusement le mauvais temps revient; à peine avons-nous eu le temps d'admirer, que tout disparaît, brusquement enveloppé dans une brume épaisse; une pluie brutale vient cingler nos visages, et tout autour de nous la rafale se précipite avec un fracas et une violence extraordinaires. La pente de la route s'est considérablement accentuée; l'allure de nos chevaux ne se ralentit pas pour si peu; bien au contraire il semble que la grêle, qui violemment fouette leurs naseaux écumants, leur ait donné une excitation de plus; littéralement nous volons, nous prenons tous nos tournants, et quels tournants! à toute allure, nous côtoyons des précipices dont les profondeurs entrevues à la faveur de rares éclaircies ne sont pas autrement rassurantes; enfin, après six heures de cette vertigineuse galopade, transis, mouillés, grelottants, nous arrivons à Murree, où nous attendent un mauvais déjeuner et un bon feu, flambant très clair dans la grande cheminée de la salle à manger. Le feu fait passer le déjeuner.

Une heure avant d'arriver à Murree, nous avions rencontré la neige, et, depuis, elle ne nous a pas lâchés, si bien que, pour gagner la salle où flambe le feu réconfortant, il nous faut enjamber des murs glacés de deux pieds de haut. Si vous saviez quelle singulière impression cela fait de voir toute cette blancheur et d'entendre, sous les lourds souliers ferrés, le froissement soyeux de cette belle ouate glacée, quand on a quitté depuis si peu de temps la fournaise des ardentes plaines qui brûlent là-bas sous le furieux soleil!

Nous sommes ici au point culminant de notre itinéraire; pour gagner, depuis Pindi, la vallée de la Jhelum, qui doit nous conduire jusqu'à Srinagar, il nous a fallu sauter par-dessus la chaîne montagneuse qui nous en séparait : un joli saut de 2,500 mètres! Sur les 100 milles que nous nous proposions de faire aujourd'hui nous n'en avons encore parcouru que 35, et il est midi; il ne s'agit donc pas de perdre notre temps. Nous remettons nos manteaux encore tout mouillés et nous remontons dans notre *tonga,* méconnaissable sous l'épaisse couche de boue jaunâtre qui la recouvre et lui donne, dans l'étincelante blancheur qui l'environne, l'aspect d'une pauvre chose bien misérable et bien sale.

*
* *

Si la montée était vertigineuse, que dire de la descente! Le train dont nous allons est absolument fou ; les chevaux qui emportaient Faust et Méphisto dans la course à l'abîme ne devaient pas aller si vite que nous. Mais le spectacle est si merveilleusement beau que nous ne songeons guère à nous inquiéter.

Quand les professeurs de lettres veulent juger des aptitudes poétiques et du développement des facultés descriptives de leurs élèves, comme ces estimables pédagogues tiennent en haute considération la figure de rhétorique qui s'appelle « la comparaison », ils leur donnent un sujet de narration qui peut se résumer ainsi : — « Qu'aimez-vous le mieux, la montagne ou la mer? Expliquer les raisons de vos préférences. »

C'est ordinairement la mer qui remporte la majorité des suffrages, et la principale raison invoquée consiste dans l'indéfinie variété des aspects qu'elle présente, mise en contraste avec l'immobilité monotone des sites montagneux. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas commis, sur les bancs de ma rhétorique, quelque devoir où ces considérations se trouvaient développées en style pompeux.

Si j'ai fait ainsi, j'ai péché, j'ai commis sacrilège et profanation, et je m'en accuse aujourd'hui. Je ne voudrais pas vous infliger la réédition de mon « devoir », mais enfin il m'est bien permis de faire mon *Meâ culpâ* et de dire que rien n'est plus divers ni plus changeant que les aspects présentés par un même coin de montagne suivant les saisons, suivant le temps, suivant les éclairements, et aussi un peu suivant les dispositions d'esprit de ceux qui le contemplent.

Sereinement majestueuses sous la coupole immaculée d'un ciel sans nuages, dans le rayonnement calme d'un beau jour ensoleillé, les montagnes prennent, dans les brumes et les tristesses des intempéries, des aspects d'un dramatique grandiose. Quand le nuage vous prend et vous enveloppe de son humidité ouatée, vous ressentez je ne sais quelle angoisse, qui n'est pas sans charme, à deviner, à deux pas de vous, les creux traîtres des abîmes profonds, les escarpements géants qui vous dominent, vous écrasent et que vous ne voyez pas. Soudain, un large souffle de vent passe, emportant au loin les brumes qui vous pressaient; une grande déchirure se fait dans les nuées, et, rapide comme l'éclair, surgit l'allégresse d'une vision grandiose, les majestueuses silhouettes des hautes cimes apparaissant tout entières à vos yeux éblouis.

Pressés par des rafales de vent sauvages, les nuages qui, depuis Murree, nous ont repris, courent plus vite que nous sur les pentes rocheuses et, s'ouvrant par intervalles, nous dévoilent des panoramas d'une incomparable splendeur. A nos pieds, c'est la vallée de la Jhelum ; et la puissante rivière, à 2,000 mètres plus bas que nous, nous apparaît comme un mince ruban d'argent courant dans les profondeurs noires. En face, l'horizon vers lequel nous courons est formé d'une formidable barrière de neiges et de glaces, d'une succession chaotique de pics déchiquetés dont les proportions, encore agrandies et déformées par les jeux de lumière que produisent les mouvements des nuages, nous semblent démesurées et gigantesques.

Tout autour de nous, c'est la végétation luxuriante de la plus merveilleuse des forêts alpestres : d'une épaisse couche de mousse où la neige s'étale en larges plaques étincelantes, surgit tout un peuple de sapins et de mélèzes, poudrés de grésil, tordus par les rafales. Quelques-uns de ces sapins ont des troncs énormes qui me rappellent ceux des chênes les plus fameux de notre forêt de Fontainebleau. Jamais, dans nos Alpes, je n'en ai vu de si magnifiques, montant tout droits, d'un grand élan puissant, vers le ciel.

*
* *

Hélas! trop tôt nous sommes sortis de cette forêt radieuse : nos tribulations vont commencer. Depuis que nous avons quitté l'abri des grands arbres, nous courons accrochés au flanc d'une haute montagne pelée, couverte seulement d'une végétation buissonneuse, courte et rare. A plusieurs reprises, je remarque, sur le chemin même, de gros éclats de pierre; je n'y attache pas autrement d'importance, admirant seulement la dextérité que mettent nos chevaux à éviter ces obstacles, trouvant la route bien médiocrement entretenue, et m'en étonnant, car les Anglais sont maîtres en cet art.

Mais, à un relais, tandis que l'échange des chevaux interrompt, pour quelques instants, le bourdonnement ronflant de la voiture, nous entendons, tout autour de nous, des fracas de tonnerre répétés à l'infini par les échos de la vallée. C'est étrange! Pas un éclair, — il fait très froid, — ce ne peut être un orage. J'interviewe mon *coachman;* celui-ci secoue la tête d'un air soucieux, jette un regard énigmatique sur les pentes ardues qui nous dominent et m'explique que ces grondements ininterrompus proviennent de la chute des avalanches.

« Voyez-vous, Sab, nous sommes arrivés à ce que nous appelons la Montagne Mauvaise, une mon-

tagne qui se met en colère quand il pleut et qui jette des pierres; regardez plutôt! »

Je regarde et je vois en effet, à droite, à gauche, sur le flanc opposé de la vallée, hélas! aussi sur celui où nous sommes, de grands rochers dévalant sur les pentes en larges bonds tumultueux.

« Baste! on ne meurt qu'une fois, dit mon compagnon. Continuons. »

Nous rions, mais nous rions un peu vert!

Tout à coup, l'un de nos chevaux prend peur, s'enlève en un bond puissant et d'un brusque écart rejette la voiture tout contre le bord de la route; notre roue droite frôle le bord du chemin, un rebord sans le moindre parapet, avec un trou noir de plus de mille mètres de profondeur.

« Ah! sacrebleu! tu ne vas pas te mettre à avoir peur maintenant! ce serait complet! »

A qui s'adresse cette véhémente apostrophe qui malgré moi s'échappe de mes lèvres? Au cheval, bien entendu,... mais je ne suis pas très sûr qu'il n'y ait pas là dedans quelque chose à mon adresse et que je ne ressemble un peu trop à ces enfants poltrons qui, dans la nuit noire, chantent et crient très fort pour se donner du courage.

J'ai peut-être tort de vous confesser ceci, et vous allez vous écrier : Voilà, par ma foi, un bel artilleur! Eh bien, tant pis! vous direz, vous penserez

de moi ce que vous voudrez : oui, j'ai peur, j'ai très peur, et pendant cinq bonnes minutes je sens les violents battements du sang dans mes artères et les brusques tressauts du cœur dans ma poitrine. Songez donc! c'est un bombardement ininterrompu : sans relâche nous voyons des quartiers de rocs énormes se détacher et disparaître, par de larges bonds monstrueux, dans l'abîme que nous côtoyons; le plus petit d'entre eux ferait de nous une informe et très pitoyable bouillie; la pluie, la grêle, le vent font rage; il semble que la terre tout entière soit ébranlée, et le grand fracas des avalanches, dominant le maigre roulement de notre voiture, emplit nos oreilles d'un assourdissant vacarme. Riez de moi tant que vous voudrez; j'aurais bien voulu vous y voir!

Soudainement, sur notre gauche, juste au-dessus de nous, une formidable détonation retentit, éclatante et brutale comme une salve de gros canons de siège. Instinctivement nous faisons le gros dos; la brume, plus épaisse que jamais, ferme hermétiquement l'horizon à nos regards anxieux et nous passons une vilaine seconde d'attente; enfin la trombe arrive, juste devant le nez des chevaux brusquement arrêtés et campés sur leurs jarrets; une mitraille de pierres, passant en flèche et s'engloutissant dans l'abîme, précède un énorme rocher

qui vient s'écraser sur la route avec un terrifiant fracas; littéralement nous avons le souffle coupé et, comme devant une monstrueuse bête de l'Apocalypse, nous sentons tout notre poil se hérisser d'horreur.

Mais c'est fini d'avoir peur; nous touchons du doigt le danger, toute crainte s'évanouit : tellement il est vrai que la proximité immédiate du péril et la nécessité d'y parer raniment le courage et remettent le cœur en place. Il nous faut lutter, nous prendre corps à corps avec l'obstacle : tout va bien! Dételer les chevaux, décharger les bagages, transborder le tout de l'autre côté du rocher resté assommé sur place et profondément enfoncé dans le sol, ce n'est trop rien; quand il s'agit de faire passer la voiture, malgré sa relative légèreté, c'est une tout autre affaire. Il nous faut improviser une « manœuvre de force » que les théories de l'artillerie de siège n'ont pas prévue; il nous faut mettre la main à la pâte, et, tandis que nous peinons, suons et soufflons, je vous garantis que nous n'entendons plus le grondement des avalanches, que nous ne sentons plus les fouettements de la grêle ni les morsures de la bise ; nous ne pensons plus qu'à une chose : que, malgré tout, nous devons passer et... que nous passerons!

*
* *

Le voyage se poursuit, très émouvant et radieusement beau; mais nous avons d'énormes retards sur nos prévisions, car la route, complètement défoncée par les ravinements, effondrée par endroits, ne permet plus les allures vives. L'épisode de la pierre nous barrant le chemin se reproduit à plusieurs reprises, et dix fois au moins nous devons transporter notre *tonga* à la force de nos poignets. Nous finissons par en prendre l'habitude et, au bout d'une heure ou deux, par sembler trouver la chose toute naturelle. Mais quelle drôle de manière de voyager!

*
* *

Comme le soir tombe, nous avons achevé notre descente, 2,000 mètres depuis Murree, et nous nous trouvons sur la rive même de la Jhelum.

J'ai déjà vu bien des torrents, jamais rien de comparable à celui-ci : large comme nos plus larges fleuves d'Europe, il roule ses eaux furieuses dans un lit profondément encaissé, coupé de rocs déchiquetés, en un assourdissant vacarme. Les flots bouillonnants charrient des arbres tout entiers, pauvres géants déchus précipités par

l'avalanche dans les abîmes, culbutés, brisés, meurtris contre les rocs qui dressent leurs dures silhouettes en plein courant. L'on reste confondu, stupéfait, devant la formidable puissance de cette eau furieuse qui charrie comme des fétus de paille des sapins de trente pieds de haut. Et la folle impétuosité de cette eau bondissante, écumante et splendide, donne le vertige. Quelle indicible merveille!

Enfin, la nuit tout à fait venue, nous atteignons Dulaï, un pauvre hameau penchant ses misérables huttes sur le vertigineux mugissement du fleuve. Nous entrons dans le *dak-Bungalow* que la sollicitude du maharajah de Cashmire a fait élever pour les pauvres diables perdus comme nous dans la tourmente; ô maharajah, que ton nom soit béni! et nous entonnerions notre *suave mari magno* si le *bungalow* qui va nous abriter pour la nuit n'était adossé à de grands diables d'escarpements schisteux dont la solidité ne me dit rien qui vaille.

Mais je suis si fatigué qu'à peine étendu sur les bottes de paille qui font ma couchette je m'endors profondément, bercé par le grand tumulte du dehors, et je pense n'avoir jamais passé meilleure nuit de ma vie!

22 mars.

Nous partons de fort bonne heure ce matin pour tâcher de rattraper le temps perdu, et, tout de suite, comme dit je ne sais plus quel personnage de féerie, voilà les bêtises qui recommencent. La route est jonchée de débris ; de larges quartiers de roc nous barrent à chaque instant le chemin, et sur les pentes détrempées des montagnes dévalent encore des mitraillades de pierres. Mais la tempête s'est calmée, la pluie a cessé, le vent est tombé, et dans les demi-teintes qui colorent l'orient de nuances pâles annonçant l'aurore, l'on devine la promesse d'une belle journée.

Deux heures en effet après notre départ, les nuages qui s'attardaient dans le fond des vallées montent rapidement et se dissolvent dans les chauds rayons du soleil levant : quelques vapeurs roses flottent encore quelque temps dans l'air

allégé, pour se fondre bientôt et disparaître dans l'allégresse d'un soleil radieux. La nature est tout en fête, et si quelque sourd grondement vient encore, de temps en temps, troubler notre quiétude, la sérénité de cette belle matinée claire nous met le cœur en joie.

Par exemple, nous pouvons nous féliciter de notre ténacité d'hier; nous apprenons en effet qu'à une dizaine de milles en amont de l'endroit où nous avons passé la nuit, toute une montagne est descendue dans la rivière, que la route est coupée sur un millier de yards et qu'il faudra une bonne semaine pour refaire un passage à peu près praticable. Un peu moins d'entêtement, un instant de découragement, c'en était fini de nos velléités de voir Cashmire : franchement, c'eût été dommage!

*
* *

A Domel, où nous arrivons après trois heures de marche, la Jhelum fait un coude brusque vers l'est, en même temps, comme en un coup de théâtre, au dernier détour du chemin, la vallée s'élargit brusquement, nous dévoilant une vision charmante. La ville de Domel étage ses maisons blanches sur des mamelons capricieusement modelés, parmi lesquels court la rivière, dont les eaux laiteuses,

mieux à l'aise dans un lit plus large, ont perdu leur furieux élan. Sous un pont de svelte courbure, en jolie pierre grise, décoré de petites chapelles où des divinités hindoues dressent leurs énigmatiques figures, les flots s'épandent en larges nappes de moire. Les montagnes environnantes sont, jusqu'au pied, poudrées à blanc par la neige tombée dans les tourmentes d'hier, et dans les jardins, dont la riante ceinture enclôt l'heureuse petite cité, il semble qu'il ait neigé aussi, une neige toute rose, d'une tendresse de ton exquise. Les pommiers sont en fleur, et, dans la gloire souriante du soleil matinal, les roses pétales doucement agités par la brise mettent une note d'une fraîcheur délicieuse.

Un grand lac est là, tout auprès, et, sur l'eau dormante, des bandes de canards sauvages et de bécassines; nous ne résistons pas au plaisir de faire le coup de feu, et au bout d'une demi-heure nous avons perdu 5 milles,... mais nous avons gagné notre déjeuner.

*
* *

Cette jolie vision d'un large horizon clair est aussi courte qu'elle est charmante; trop vite elle disparaît, et la montagne sombre nous reprend dans un

nouveau resserrement de la vallée ; la rivière a repris son aspect de torrent furieux, et la route grimpe de nouveau accrochée aux flancs d'un grand escarpement noir, pourri par les pluies d'hier, s'effondrant par endroits de fort inquiétante façon.

La gorge est tellement étroite maintenant que le soleil n'y pénètre pas et qu'il nous faut lever la tête et regarder verticalement au-dessus de nous pour voir les rayons d'or illuminer les crêtes neigeuses.

Peu à peu, le terrain que nous foulons et qui nous domine change de nature; après Domel, il était fait de boues glaciaires, de ce conglomérat instable que les géologues ont baptisé « poudingue », un vilain pudding dont les raisins nous dégringolaient en mitraille sur la tête. Ce sont maintenant de grandes parois verticales de schistes luisants, miroitant sous l'eau qui se précipite. Le resserrement de la vallée devient tel que nous pouvons tirer une harde de chamois perchée sur les rochers de l'autre côté de la Jhelum. Au reste le gibier pullule autour de nous; des chacals détalent dans les buissons qui bordent la route, de larges vols de canards passent au-dessus de nous, et nous sommes partout suivis de grandes bandes de pigeons sauvages, bleu d'acier, à collerette noire, qui vivent dans une extraordinaire quiétude à côté

des vols tournoyants des aigles et des monstrueux vautours, nombreux et serrés comme, en avril, alouettes dans nos champs.

Comme nous avons tout à fait abandonné l'idée d'arriver à Srinagar ce soir même, nous nous donnons des loisirs, nous abandonnons la *tonga*, qui nous suit à distance et au pas, une allure qui doit bien étonner les chevaux, habitués à être toujours menés à plein galop!

La carabine au poing, nous flânons sur la route, qui court parallèle aux monstrueux bondissements de la Jhelum, tout au fond du val dont les parois géantes s'écartent peu à peu, laissant se glisser jusqu'à nous l'or des rayons miroitants du beau soleil calme de ce radieux après-midi. Sous la chaleur pénétrante de l'astre victorieux, le blanc linceul qui drapait les montagnes se dissout et s'évapore, la neige nouvelle se retire et monte à vue d'œil jusqu'aux altitudes dont elle a fait son éternel domaine et qui resplendissent, tout là-haut, dans une gloire. L'eau coule et chante de tous côtés, glissant, en nappes ondulées, sur les escarpements de schistes polis, sur les hautes parois verticales de porphyre, qui prennent, sous cet humide manteau, des coloris extraordinaires et extraordinairement variés, depuis la demi-teinte adoucie de l'améthyste jusqu'à la gaie clarté de

l'émeraude et l'or triomphant de la topaze. Et les sons cristallins de toutes ces eaux courantes se distinguent, tout grêles, mais tout nets, dans le mugissement formidable du torrent tout proche.

*
* *

Au crépuscule, nous atteignons Ranpur et nous mettons pied à terre. Les ruines d'un vieux temple sont là, dormant sous les noirs sapins. Oh! la pauvre architecture sauvage, lourde et sombre! De gros blocs de pierre fruste à peine équarris s'entassent sans grande symétrie, non sans art pourtant, car l'impression ressentie est profonde. Mais nous sommes à mille lieues de l'Inde, et cela est aussi loin des prodigieuses complications tourmentées de l'architecture hindoue que des belles lignes pures et simples de l'art musulman. L'esprit évoquerait bien plutôt, dans la masse sombre de ce cadre primitif, quelque culte analogue à celui des Druides, et il nous faut faire un réel effort d'imagination pour nous rappeler que nous sommes ici en Asie, à deux pas des provinces de Punjab, et non pas dans quelque coin perdu des forêts de Norvège.

Dans l'obscurité d'une niche profonde, au centre de l'enclos sacré, se devine la masse informe d'une statue de Ganesha; l'on s'attendrait plutôt à quelque

effigie de Wotan, et les échos de ces sapinières semblent faits pour répéter plutôt les cris guerriers des Walkyries que les joyeuses chansons des belles amies de Krishna, Dieu d'Amour.

Le lieu jouit, au demeurant, d'une assez mauvaise réputation; depuis plusieurs siècles il est abandonné, et le culte des brahmes n'y vient plus apporter la vie exubérante de ses multiples cérémonies. Les démons en ont pris possession, et pour tout l'or de la terre nous ne déciderions pas notre cocher à faire un pas de plus. Dès que la nuit sera venue, les diables sortiront du temple, courront sur la route au-devant de notre voiture et ne manqueront pas de nous précipiter dans l'abîme. Rester dans le village, à la bonne heure! Les maisons sont revêtues de la bouse protectrice des vaches; dans les petites niches où se dressent les effigies saintes brûlent les courtes flammes des lampes sacrées; les images de Ganesha, de Vishnou, de Khali, dégouttent de beurre frais et de graisse parfumée, toutes choses dont, en bons diables, les épouvantails de notre cocher ont une horreur salutaire.

Nous resterons donc au village, dans un *bungalow* bien misérable, sur des couchettes bien... habitées; mais la foi sera sauve, et, si la trop vive piété de notre cocher doit coûter à notre pauvre cuir quel-

ques démangeaisons ou quelques rougeurs, cela vaudra toujours mieux, n'est-ce pas? que d'aller voir, par cette froide nuit, bousculés par les mains brutales des Esprits du mal, quelle température ont les eaux de la Jhelum!

23 mars.

Nous aurions bien voulu partir de bonne heure pour arriver à Srinagar avant la tombée du jour, car nous avons encore une soixantaine de milles à parcourir, mais il n'y a absolument pas moyen : jusqu'au lever du soleil, notre cocher reste complètement invisible.... Que le Diable emporte... les diables de Ranpur!

Enfin lorsque, chassés par les rayons dorés du soleil levant ces gêneurs ont réintégré leur demeure, nous pouvons partir.

A deux pas du *bungalow*, la route était complètement barrée jusqu'à la semaine dernière par une avalanche — de neige, celle-là ; — l'on a pu y pratiquer un étroit passage, et notre *tonga* s'engage entre deux murailles glacées qui ont bien cinq ou six mètres de haut. Il ne fait pas très chaud là dedans; le couloir par où est descendue l'ava-

lanche est fort large, et nous restons longtemps dans le couloir de glace; mais les jeux de lumière sont si variés et jolis sur les blanches parois étincelantes, l'aventure est si neuve et imprévue, avec une pointe d'anxiété, car ces terribles pluies auraient pu compromettre la solidité de l'édifice tout craquelé, que nous ne trouvons pas le temps trop long et serons tout heureux, au contraire, de rencontrer, quelques milles plus loin, une seconde avalanche toute semblable à celle-ci.

*
* *

A Baramula, nous trouvons, en même temps qu'un *bungalow* bien tenu — enfin! — et un fort rassérénant déjeuner, le plus merveilleux coup de théâtre qui se puisse imaginer. Une grande déchirure s'est faite dans la montagne qui nous oppressait; brusquement nous sommes sortis de la gorge sombre qui nous gardait depuis trois jours; largement l'horizon s'est épanoui, et dans la gloire d'un soleil éclatant, sous le scintillement lointain des neiges éternelles, l'inoubliable, l'incomparable vision de la « Vallée heureuse » surgit devant nos regards éblouis.

Imaginez un cirque immense, dominé de toutes parts par des montagnes géantes dont le front ne

secoue jamais la blancheur qui le couvre, et qui dressent dans le bleu profond du ciel, dans l'incomparable rayonnement de la lumière d'Asie, leurs statures majestueuses. Les plans successifs s'étagent, depuis les monts que nous côtoyons, dont le pied repose délicieusement sur la rose floraison des pommiers, et dont la cime se recouvre du beau tapis sombre des sapinières, jusqu'aux pics gigantesques qui ferment l'horizon vers le nord et qui surgissent, monstrueux blocs glacés, jusqu'à des altitudes de vertige. En bas, c'est la fraîcheur du printemps renouveau, le vert délicat des prairies humides, les jolies maisonnettes tapies sous les larges arbres, le lourd manteau somptueux d'une végétation radieuse : et tout de suite j'évoque le souvenir de la magnifique vallée de l'Isère, dans notre Dauphiné, de ce Grésivaudan fortuné dont les riches verdures dorment dans les plis des Alpes altières, mais d'un Grésivaudan plus épanoui, plus riche encore, dominé de toutes parts de massifs autrement imposants que Belledonne. Vers le nord, le surgissement puissant des monstrueuses arêtes de l'épine dorsale du monde, des pics du Tibet hauts comme deux fois notre mont Blanc !

Dans le vaste épanouissement de la vallée, la Jhelum a perdu son furieux élan ; elle coule maintenant avec la sérénité d'un beau fleuve calme, entre

deux rives parées de buissons odorants et de lauriers-roses en plein éclat de floraison. Et les eaux profondes de vastes étangs dorment sous le ciel bleu, immobiles dans un air léger, sans un souffle de brise, sans une ride sur le métallique éclat de leur surface tranquille.

La route court entre une double rangée de hauts peupliers, actuellement privés de leurs feuilles, mais qui, dans la saison chaude, doivent faire, au-dessus du chemin, un dôme de bien belle verdure; dans la majesté de cette incomparable nature, elle nous conduit tout doucement, d'enchantement en enchantement, jusqu'à la porte de Srinagar.

*
* *

Nous sommes au bout de notre voyage; hélas! pas au bout de nos peines.

Il y a à Srinagar : un hôtel tenu par un manager de Lahore, un *dak-bungalow* fonctionnant sous le contrôle de la résidence anglaise, un autre sous celui du maharajah. Or le manager est à Lahore, le résident à Sialkot, le maharajah à Jummoo, là-bas dans la plaine, loin de la neige, loin des gelées, et hôtel, *bungalow* anglais et *bungalow* indigène sont également fermés.

Qu'allons-nous devenir? Je ne vous cache pas que

nous sommes extrêmement fatigués : la brusque transition de chaleurs torrides à des rigueurs polaires, la longueur du chemin, le manque de confort du véhicule, peut-être aussi les émotions du voyage opéré sous un perpétuel bombardement, tout cela nous fait ardemment souhaiter une chambre close, un bon *tub*, un lit n'importe lequel, et nous sommes exposés à coucher dans la rue!

Fort heureusement nous nous souvenons que, lorsqu'ils viennent passer leurs deux mois de congé à Cashmire, en quête de gibier ou de belles natives (les *Cashmirian Girls* ont une réputation universelle), les officiers anglais ont coutume de s'installer dans des *house-boats* sur la Jhelum. Par la même raison qui fait que les bungalows sont fermés, les house-boats doivent être disponibles. Enquérons-nous donc d'un house-boat.

Depuis notre entrée dans la ville, notre *tonga* a été entourée d'une foule serrée de curieux, contemplant avec ahurissement ces deux ostrogoths qui viennent les voir en une telle saison. Dès que notre désir de trouver un logis flottant est connu de tous ces braves gens, nous sommes assaillis de tous côtés, et ce n'est pas un, c'est cent *house-boats* qui nous sont offerts! Quand nous descendons de voiture, nous sommes pressés par une telle foule que nous sommes littéralement portés par le flot vivant

qui nous entoure; et les mains nous agrippent et les bouches nous soufflent en pleine figure, en même temps que les invites les plus séduisantes, les parfums de bétel les plus fétides; nous sommes assourdis, étouffés, asphyxiés, et, dans notre ahurissement, il nous reste tout juste assez de bon sens pour essayer une distribution de roupies à ceux des enragés qui sont le plus proche de nous, pour leur donner, en même temps, nos cannes, nos parasols, jusqu'à nos baguettes de *rifle* et les charger de faire le vide.

L'expédient réussit à peu près, et nous pouvons enfin respirer, ce pendant que la figure du bon Viegas, le boy qui nous a accompagnés, se rasséréne progressivement. Le brave homme est en effet resté sous la rébarbative impression que lui avaient laissée les brigands de Peshawar, et il nous avoue qu'à nous voir ainsi pressés par cette foule, en cette saison où aucun Anglais n'est en ces parages, où les officiers même du maharajah sont absents, il n'était pas autrement rassuré : nos portefeuilles avaient des bosses bien tentantes, les eaux de la Jhelum sont profondes, le courant rapide, et rien de plus facile que de faire disparaître deux pauvres diables de Français... Ni vu ni connu!

Heureusement les Afghans sont loin et les Cashmiriens ont le couteau moins léger. Nous campons

donc notre voiture au beau milieu d'une place grouillante de populaire; majestueux, nous nous installons sur la banquette de devant, et nous donnons à Viegas l'ordre d'amener successivement les propriétaires de bateaux. Le conseil de guerre ouvre ses délibérations, non sans difficulté, car l'idiome de Cashmire ne ressemble que de fort loin à l'hindoustani, aucun de ces animaux ne sait un mot d'anglais, et notre polyglottie se trouve en défaut. Quelles tribulations!

Les bateaux sont amarrés un peu aux quatre coins de la ville, la ville est terriblement grande, et comme nous voulons nous assurer *de visu*, à chaque offre qui nous est faite, que les merveilles qui nous sont promises existent ailleurs qu'en l'imagination de tous ces braves gens, nous courons d'un coude de la Jhelum à un autre, d'une crique à un étang, d'un bras de rivière à un canal, de digue en digue et d'écluse en écluse, et, à chaque logis qui nous est proposé, nous reculons épouvantés devant l'affreux taudis flottant, l'abominable trou à porcs que ces misérables ont le front de nous offrir. Un peu découragés et très fatigués, nous ne savons que devenir; le crépuscule est proche, le ciel s'est couvert, la bise s'est levée et la neige tombe à flocons serrés; comment finira cette lamentable odyssée?

La Providence pourtant veillait sur nous : elle nous apparaît sous les traits d'un gros poussah d'aspect débonnaire qui, nous saluant jusqu'à terre, nous apprend que le bruit de notre arrivée est parvenu jusqu'à ses oreilles, qu'il est le chef de la police municipale et qu'il va nous conduire à un logis convenable. Nous l'embrasserions! Le digne homme ne nous leurrait pas d'un fol espoir, et le bateau qui nous est montré, tout neuf et tout propre, nous semble, après cette incroyable série de mésaventures, un incomparable Chanaan. Nous pensons nos tribulations terminées; hélas! nous sommes loin de compte : en effet, à peine sommes-nous installés dans notre bateau que la cohue qui nous avait escortés depuis notre arrivée en prend possession avec nous, en une invasion serrée qui donne à notre modeste logis, toutes proportions gardées, quelque aspect rappelant ceux que je me souviens avoir vus naguère au vaisseau de l'amiral Avelan en la rade de Toulon. Nous n'avions guère pensé, dans l'ahurissement de la première installation, qu'on ne nous fournissait que tout juste les quatre murs; il faut maintenant nous procurer des meubles, des draps, une batterie de cuisine, recruter des mariniers, embaucher un cuisinier, et nos envahisseurs, avec un touchant ensemble, se révèlent en leurs offres de services

comme autant de « maîtres Jacques » également aptes à manœuvrer notre barque, à nous fabriquer des lits, à tordre le cou à nos canards, à nous faire la barbe et, avant tout, à nous procurer... ce que vous devinerez facilement si vous daignez vous souvenir de ce que je vous disais tout à l'heure au sujet des *Cashmirian Girls*. C'est même ce dernier article, *horresco referens*, qui nous est offert avec la plus furieuse insistance... O pudeur britannique, ne serais-tu donc qu'un vain mot? Je vous laisse à penser comme nos préoccupations sont éloignées d'un tel sujet! Bien vite casser une croûte et nous coucher, voilà tout ce que nous souhaitons; un lit, Seigneur! un lit, tout le royaume de Cashmire pour un lit! De longues heures s'écoulent en assourdissantes criailleries avant que nous voyions apparaître ce meuble tant souhaité, et c'est encore la police qui nous tire d'embarras en nous envoyant querir dans un corps de garde abandonné des cadres en rotin, tout bancals, tout distendus, tout disloqués, auxquels nous trouvons cependant plus de charmes qu'oncques ne nous en réserva, en la lointaine Europe, le plus moelleux lit de plume de l'hôtel le plus cossu. Un morceau mangé sur le pouce et la place faite à peu près nette à grand renfort d'arguments frappants, nous nous enroulons voluptueusement dans

nos couvertures et pensons pouvoir enfin nous envoler au doux pays des rêves...; ah bien, oui! ce n'est pas encore fini!

Après avoir couvert de bénédictions ce bienheureux agent de police qui s'est constitué notre sauveur, devrons-nous donc le vouer aux dieux infernaux? Cet homme obligeant, avant de prendre congé de nous, et tout en recevant la juste récompense de ses inappréciables services, nous réclame, comme chose toute naturelle, nos permis de séjour. Nous tombons des nues! Nous avions bien vu dans le Guide Murray que, pour résider dans le Cashmire, il fallait une autorisation du maharajah, mais tout le monde à Pindi nous avait affirmé qu'il s'agissait là d'un usage suranné, et nous ne nous étions inquiétés de rien.

« N'est-ce que cela? Nous ferons notre demande au maharajah demain matin.

— Le maharajah! Il est à Jummoo.

— Eh bien, nous lui télégraphierons.

— Télégraphier! Vous voulez rire? Il y a beau temps que les avalanches ont coupé le fil; pas de télégraphe en cette saison.

— Et ce Jummoo, à combien est-ce d'ici?

— Oh! guère plus de quatre ou cinq jours de marche, en admettant, bien entendu, que les routes ne soient pas coupées.

— Que devenir? Vous n'allez pourtant pas nous expulser! »

Heureusement, en terre d'Asie, il est un argument auquel les fonctionnaires ont coutume de ne point trouver de réplique : il nous en coûte une poignée de roupies pour endormir les scrupules de la police cashmirienne; pour achever de mettre cette facile conscience en repos, nous promettons d'écrire, dès demain matin, une lettre (qui arrivera Dieu sait quand!) sollicitant l'autorisation souhaitée, et, enfin, nous pouvons, remis de si chaudes alarmes, goûter dans notre pittoresque logis un sommeil... bien mérité, n'est-ce pas?

24 mars.

C'est le plus odieux et le plus énervant des maux que l'insomnie; je la redoutais naguère, à dater d'aujourd'hui je ne la crains plus : j'ai le remède... et, pour ne pas être taxé d'égoïsme, je vous le donne. Vous prenez une rivière, en Cashmire ou ailleurs, en Cashmire de préférence, vous installez un bateau sur la rivière, votre lit dans le bateau, vous dans le lit, et le tour est joué!

Bercés par le grand bruit monotone de l'insaisissable fuite, indéfiniment pareille, d'une onde qui coule toujours avec la même vitesse sereine, l'oreille caressée par le murmure soyeux de ces remous qui glissent sous notre demeure et l'agitent d'un imperceptible tremblement dont l'absolue régularité nous engourdit et nous entre, en quelque sorte, dans le rêve, nous éprouvons une véritable volupté à sentir, tout près de nous, la

grande force irrésistible de cette eau qui nous porte, et le sommeil vient bien vite, au sein de cette paix profonde qui nous entoure.

Aussi le tour du cadran est-il amplement fait, peut-être même dépassé, quand, ce matin, nous nous décidons à nous lever.

Voulez-vous faire le tour du propriétaire?

Notre logis mesure environ dix-sept mètres de long, sur trois mètres cinquante dans sa plus grande largeur ; il repose sur un bachot à fond plat, solidement amarré, à un coude de la Jhelum, dans une petite crique où le puissant courant est un peu apaisé.

En entrant par l'avant : une grande pièce, notre salle à manger, éclairée par quatre fenêtres où des verres de couleur mettent une jolie note de gaieté, puis, d'enfilade, trois chambres à coucher, de forme à peu près carrée, prenant jour par deux fenêtres, symétriques à bâbord et à tribord, enfin, à l'arrière, une salle de bains et le complément utilitaire de toute installation qui se respecte.

Les fenêtres donnent sur un étroit balcon qui règne sur tout le pourtour du bateau ; le toit, aplati, forme terrasse, et la légère construction, sans prétention à une ornementation compliquée, est exquisement coquette dans sa robe toute blanche, embaumant la bonne odeur saine du sapin fraîche-

ment débité. Voilà ce qu'est un *house-boat*, et je vous défie de trouver demeure plus originale et plus charmante.

Pour compléter l'installation : une petite flottille amarrée tout près, deux bateaux, plus petits que le nôtre, contenant, sous des abris en palmes tressées, l'un la cuisine et le garde-manger, l'autre le dortoir de notre état-major, et une légère barquette assez grossièrement équarrie dans laquelle nous ferons nos excursions et nos parties de chasse.

Le personnel est assez nombreux; Viegas, la perle des boys, s'est, tandis que nous faisions la grasse matinée, parfaitement acquitté de l'office de sergent recruteur dont notre confiance l'avait investi. Il a embauché un cuisinier, un barbier, deux shikaris et cinq bateliers. Avant de vous récrier sur ce luxe de serviteurs, souvenez-vous, je vous prie, que nous sommes aux Indes, au pays des castes et de la division du travail, que c'est tout juste si les règles de sa caste permettent à celui qui cire votre bottine droite de cirer votre bottine gauche, à celui qui vide votre cuvette de vider... autre chose, et enfin que la main-d'œuvre n'est pas chère et que cette armée de domestiques nous coûtera tout juste deux roupies par jour, c'est-à-dire guère plus de trois francs. Heureux pays!

L'installation un peu sommaire de la première

nuit ne tarde pas à se modifier avantageusement, et nous prenons en location tout un attirail, mobilier, vaisselle, batterie de cuisine, etc., qui, pour être un peu de bric et de broc, n'en est pas moins très suffisamment confortable.

L'air est d'une fraîcheur délicieuse, le soleil brille de tout son éclat dans un ciel sans nuage, les hautes cimes neigeuses resplendissent éblouissantes dans le bleu profond du firmament immaculé, et nous ressentons, au sein de cette nature incomparable, une exquise sensation d'allégement et de parfaite béatitude. Quelle joie ce doit être, pour les officiers anglais, de pouvoir fuir les effrayantes chaleurs de ces plaines torrides que nous venons de quitter et de se mettre quelque temps au vert en ce merveilleux pays! et quel crève-cœur pour nous de ne pouvoir demeurer ici que quelques jours! Nous y resterions bien des mois entiers.

L'on a beau, en effet, être pris par la griserie de tous ces pays si absolument nouveaux, vivre, comme enivré, au sein de cette nature tropicale d'une puissance si insoupçonnée, goûter cette sensation de vitalité débordante que font surgir dans les profondeurs les plus intimes de l'être les flammes furieuses de ce soleil équatorial; l'on ne dépouille jamais le vieil homme, il n'est qu'assoupi, comme

sous l'influence d'un parfum trop âcre, d'une liqueur trop capiteuse, et la vision d'un coin de nature évoquant les lointains sites familiers, l'ambiance d'un climat rappelant la douceur tempérée des campagnes natales, jusqu'à ces humbles pâquerettes et à ces perce-neige qui là, tout près, sur la rive, émaillent l'humidité des mousses, tout cela fait couler dans les veines un sang plus jeune et plus frais, amène dans les nerfs une détente délicieuse, et fait savourer toute la douceur reposante d'une illusion de patrie retrouvée.

*
* *

Pour compléter le charme, voilà-t-il pas que nous avons la chance de rencontrer ici, en plein Himalaya, et en une saison où nous ne pensions y trouver aucun Européen, un Français, et le plus aimable des Français?

M. Henri Dauvergne est arrivé en Cashmire, il y a trente-deux ans, comme chargé d'affaires de la Compagnie des Indes; c'est lui qui faisait fabriquer, négociait et expédiait en Europe ces fameux châles qui naguère faisaient obligatoirement partie de toute corbeille de noce présentable... O nos grand'mères, souvenez-vous-en ! La mode est capricieuse, et l'on ne trouve plus guère aujour-

d'hui de cashmires que dans les officines des marchandes à la toilette; mais... les pics himalayiens n'ont pas changé de place, les ours, les panthères blanches, les grands ovis, peuplent toujours les vastes plateaux glacés du Thibet, et les immenses espaces mystérieux du Pamir n'ont pas dévoilé tous leurs secrets; aussi l'intrépide grimpeur, l'enragé chasseur, l'explorateur audacieux qu'est M. Dauvergne a-t-il fait la sourde oreille aux caprices de la mode et est-il demeuré à Srinagar. A sa passion pour ce pays, où il a fait de si belles découvertes, et à son désir de rester attaché aux rives de la Jhelum, il a donné comme prétexte la fondation d'une manufacture de tapis; en réalité il ne pourrait plus vivre ailleurs. Cet amoureux de la nature étoufferait dans nos villes; c'est un homme heureux qui a pu vivre son rêve.

Mais quelle chose décevante que la célébrité!

Une cabotine débite dans un cabaret de Montmartre quelque bonne gravelure chatouillant à l'endroit sensible l'animal qui sommeille en tout homme, même (pardon du blasphème) en tout Parisien, la voilà, du soir au matin, sacrée étoile; c'est une faute grave que d'ignorer son nom, et Yvette est plus connue chez nous que Stéphane Mallarmé. Eh bien! voici un homme qui, par deux fois, montrant la voie aux Bonvalot et aux d'Or-

léans, a traversé les plateaux du Pamir, qui du Cashmire a gagné la Kashgarie et la Chine, qui va de Srinagar à Bukhara comme nous allons de Paris à Maisons-Laffite; combien de fois, sur le boulevard, avez-vous entendu prononcer son nom?

Mais je m'arrête, la modestie ombrageuse de M. Dauvergne ne me pardonnerait peut-être pas d'en dire davantage, et, si même j'en ai déjà tant dit, c'est que je suis fort assuré que ces lignes ne tomberont jamais sous les yeux de l'interessé. Ne m'a-t-il pas déclaré (quelle leçon pour quelqu'un que je connais!...) qu'il ne comprenait point les gens qui se mêlaient d'écrire des notes de voyage, lui, le grand voyageur, et qu'il ne lisait jamais de pareilles élucubrations!... Me voilà donc fort à l'aise pour payer ici à ce parfait galant homme et à cet accueillant compatriote le gros tribut de gratitude que je lui ai voué.

Quand on est depuis plus de trente ans dans un pays, on doit le bien connaître; aussi n'est-ce pas seulement le plus aimable mais aussi le mieux renseigné des guides que nous devions trouver en M. Dauvergne. Les voyageurs qui me succéderont ici seront moins heureux que moi : notre compatriote, rappelé en France par des intérêts de famille, ne pense pas en effet, à son mortel regret, s'attarder bien longtemps encore sur les rives de

la Jhelum; au surplus, si mes successeurs doivent être privés de cette inappréciable sensation de retrouver, si loin, une patrie si bien représentée et de réapprendre à parler leur langue natale, du moins ne devront-ils pas, en tant que touristes, éprouver de trop cuisants regrets à être privés d'un cicérone, moins utile peut-être à Srinagar qu'en toute autre ville de l'Inde.

Nous ne trouvons en effet au Cashmire rien qui nous rappelle ce que nous voyions il y a quelques jours à peine : Srinagar ressemble davantage à quelque bourg montagnard d'une vallée des Grisons qu'aux orgueilleuses cités de l'empire mongol, et il serait tout aussi ridicule d'y chercher des palais comme ceux de Dehli ou d'Agra que de s'attendre à trouver le Louvre ou le palais Pitti dans les forêts de Norvège. Le changement a une saveur très spéciale, la grandiose sauvagerie des monts thibétains et la rudesse des constructions primitives se détachent d'un plus vif relief au souvenir tout frais des palais de marbre et des précieuses mosquées, et l'évocation des chefs-d'œuvre que la main de l'homme édifia sur les bords de la Jumna donne, par la vivacité du contraste, une rare profondeur à l'impression ressentie devant les naturelles splendeurs créées par le divin architecte.

*
* *

Srinagar, la ville du Soleil, est bâtie sur la Jhelum. Le mot « sur » n'est pas suffisant; « dans » serait plus exact. L'eau court en effet de tous côtés : sans compter le bras principal de la puissante rivière, sur les rives duquel s'élèvent les mosquées, les temples hindous et le palais du maharajah, des centaines de canaux sillonnent la ville dans tous les sens, la plupart des maisons sont bâties sur pilotis, peu ou point de rues, quelques ruelles étroites, quelques placettes resserrées, une seule grande place centrale où se tient le marché, pas un cheval, pas une voiture, le grand calme de l'eau dormante, tout à fait une « Venise d'Asie ».

Il nous est impossible, tandis que notre barque nous emmène dans l'inextricable dédale des petits canaux enfouis dans l'ombre des maisons étroitement serrées, de ne pas évoquer les « canaletti » vénitiens, et la Jhelum c'est le Grand Canal, mais avec du courant, et un formidable courant.

Par exemple, nous sommes loin des radieux palais qui bordent cette voie fameuse : sur les deux rives du fleuve s'élèvent de hautes digues construites en énormes blocs de porphyre qui, naguère, n'ont pas dû manquer de majesté; mais le temps a fait son œuvre, et, comme dans toute

cette Inde de si apathique philosophie, les hommes la lui ont laissé faire. Des pans entiers de murailles se sont écroulés dans le fleuve, la poussée furieuse des grandes crues, fréquentes et terribles au moment de la fonte des neiges, a démantelé en maint endroit la massive construction, les tremblements de terre, qui, paraît-il, ne sont pas rares en ce pays, ont achevé la dislocation, et, sur les cinq longs kilomètres de leur développement, les quais de la Jhelum offrent un très parfait spectacle d'incurie et de désolation.

Mais que cet extrême désordre est donc pittoresque! Il en est souvent ainsi, et Boileau vous l'a dit avant moi; d'autant plus que ces quais si furieusement irréguliers supportent toute une indéfinie série de constructions passionnément curieuses.

Tout est en bois, naturellement : dans les immenses forêts qui tapissent les flancs des montagnes voisines, il n'en va pas de même qu'en nos bois domaniaux, les sapins ne sont pas étiquetés, chaque arbre n'est pas doté d'un numéro d'ordre et, pour se procurer des matériaux de construction, il n'y a qu'à se donner la peine de les prendre.

Et cela ajoute singulièrement à l'impression de « déjà vu » qui nous attendait ici; tous les pays de montagnes se ressemblent plus ou moins; ce ne sont pas quelques mille pieds de plus qui donnent

aux pics thibétains un aspect bien différent de celui de nos hautes cimes alpines : les planches débitées dans un sapin de Cashmire cousinent de singulièrement près avec celles que fournit un sapin de Norvège, et la forme des maisons, aplaties, basses, trapues, s'adaptant aux nécessités des mêmes rigueurs hivernales, rappelle à s'y méprendre celle des chalets de l'Oberland.

Pourtant, la main-d'œuvre n'est pas tout à fait au même taux, et les chalets de Grindelwald, plus gentils et proprets peut-être, sont d'ornementation infiniment moins compliquée que ceux de Srinagar.

Jusqu'ici, jusqu'en ce rude pays montagnard, séparé des régions que nous venons de quitter par cette formidable barrière qui rend les communications si rares et si difficiles et qui devrait avoir façonné en ce peuple une âme toute différente, il est vraiment étrange que nous retrouvions cette passion de minutie, cet amour du détail et de la complication, qui restent, à n'en pas douter, les traits caractéristiques de l'esthétique hindoue. Depuis les grandes poutres maîtresses formant l'ossature des maisons, jusqu'au plus infime bout de madrier de revêtement, il n'est pas un seul morceau de bois qui ne soit historié, découpé, fouillé avec la plus extravagante minutie et un souci du détail absolument déconcertant.

Les fenêtres, qui s'avancent au-dessus de l'eau en balcons saillants et surplombants, et dont les formes rappellent les moucharabis du Caire, sont constituées d'une série de volets ajourés en aérienne dentelle, et les découpures du bois sont tourmentées à l'excès, les dessins follement capricieux et incertains. Sur quelques-unes le décorateur s'est livré à une débauche de peinturlurage; or vous savez qu'en ce pays on ne craint pas les couleurs éclatantes; naturelles et presque harmoniques dans la flamme du soleil tropical et sous le bleu violent du ciel qui rayonne au-dessus des plaines du Nizam ou du Carnatic, elles détonneraient singulièrement en ces montagnes, où un climat plus tempéré veut plus de demi-teintes; heureusement les rigueurs mêmes de ce climat et les intempéries ont fait leur bienfaisant office, la violence des coloris s'est atténuée, les crudités de tons se sont peu à peu fondues et diluées, et, encore que tous ces coloriages donnent aux maisonnettes quelque enfantin imprévu de gentils joujoux, l'ensemble demeure chatoyant à souhait et très caressant à l'œil.

*
* *

La seule maison en pierre de tout Srinagar est le palais du maharajah : voilà un prince bien mal

inspiré de n'avoir pas voulu faire comme le commun de ses sujets ; son immense bâtisse a dû lui coûter bien de l'argent, c'est de l'argent jeté à la Jhelum.

L'appareil des soubassements, en pierres de taille colossales, avec un fruit très prononcé et dont la robustesse défie les plus furieux assauts du fleuve, ne manque pas d'une certaine majesté sévère ; mais là-dessus on a juché une construction bizarrement composite et décousue, — une vraie horreur !

L'architecte, un Cashmirien, paraît-il, a dû faire un voyage en Europe, il a dû admirer la colonnade du Louvre, il a fait tous ses efforts pour l'imiter.... « Ne forçons point notre talent... », l'imitation est piteuse. Jamais je n'ai si bien compris combien l'on pouvait, sans déraison ni blasphème, apporter des restrictions à l'enthousiasme qu'inspire l'œuvre de Perrault ; c'est bien un peu mettre la charrue devant les bœufs que de jucher à un premier étage, sans rien au-dessus qu'un mince bandeau, des colonnes, c'est-à-dire des supports qui ne supportent rien, mais, quand on apporte à ce léger contresens tout l'art mesuré et harmonieux du grand siècle, le paradoxe s'atténue : il s'étale à Srinagar dans toute son horreur, et rien n'est plus affreux que, sous cette architrave étriquée, ces

pauvres colonnes érigées en grandes chandelles piteuses.

En plein milieu de la façade, une façade qui ne mesure guère moins de deux cents mètres, un escalier géant, dont le pied baigne dans le flot tourbillonnant, conduit à une porte naine, — toujours l'importation! — et le souvenir de la façade médiane de la grande cour du Cheval blanc au palais de Fontainebleau nous poursuit, avec l'impression, accrue par l'éloignement et par l'inadaptation au milieu, d'une œuvre manquée, d'une faute criante de proportions.... A vouloir faire grand, il faut savoir faire juste!

Voilà donc un maharajah bien mal loti! Ses femmes et ses dieux sont mieux logés que lui.

Le « zenana », l'appartement des femmes, est enfermé, et rigoureusement enfermé comme tous les appartements de ce genre, dans une série de petites maisonnettes en bois de sapin qui se penchent sur le grand mugissement du fleuve en un désordre infiniment capricieux et pittoresque; tout autour de ces gentils logis de poupées courent les allées d'un vaste jardin qui doit être bien joli à la saison fleurie. Les sculpteurs, graveurs, découpeurs, s'en sont donné à cœur joie, et les murs des maisons sont de véritables dentelles, de légèreté aérienne, mais de treillis serré, inexorable aux

curiosités. Une profusion de couleurs, joliment mariées, décore quelques-uns de ces palais miniatures, pas tous heureusement : l'artiste délicat qui a édifié cette petite ville du plaisir a eu le bon goût de laisser les parements ligneux à nu en maint endroit, et le voisinage des coloris fondus et discrets fait ressortir d'un plus vif relief ces tons sobres et chauds du vieux bois où le temps a mis son inimitable patine.

Les dieux ne sont pas moins bien partagés, et la « chapelle du château », en pierre grise unie, ceinte d'un large balcon en encorbellement sur le fleuve, recouverte d'un dôme surbaissé aux harmonieuses courbures, emprunte au voisinage de la vilaine bâtisse adjacente une plus vive intensité de charme et de couleur locale.

*
* *

Après cette visite au palais du maharajah, nous serons quittes avec les « monuments » de Srinagar, quand nous aurons vu les temples et les mosquées ; d'un bout à l'autre de l'immense péninsule c'est toujours la même chose : visite des temples, visite des palais, visite des bazars, voilà le programme, aussi imprévu qu'un vers de Ponsard.

Mais nous sommes ici chez de pauvres gens, —

dans les montagnes on n'est jamais bien riche, — et les édifices des différents cultes sont infiniment modestes.

Voici d'abord le temple de Siva. Une large terrasse, à laquelle conduisent les marches vermoulues d'un vieil escalier de bois, domine la Jhelum; elle est entourée d'une sorte de préau couvert, au toit biscornu, aux piliers curieusement sculptés, sous lequel les brahmes déambulent en devisant gravement, ou somnolent en regardant couler l'eau. Au fond, parallèle à la rive, se dresse la façade du temple. Trois coupoles le dominent, revêtues de larges feuilles de zinc miroitant au soleil, épousant cette forme étrange de bonnet d'évêque caractéristique des monuments du culte hindou.

Nous voudrions bien pénétrer à l'intérieur de l'édifice, mais cela ne va pas tout seul.

Rien qu'à l'arrêt de notre barque, les brahmes, gardiens du seuil sacré, nous avaient gratifiés de mauvais regards méfiants; quand nous faisons mine de débarquer, ces inhospitaliers personnages dégringolent les marches avec une vélocité surprenante et, très catégoriquement, nous interdisent de passer. Un peu habitués à ce genre de simagrées, nous mettons la main à la poche, tentant de recourir à l'argument trébuchant, qui, si souvent, nous a réussi à calmer de trop pieuses consciences,

mais nous en sommes pour notre courte honte, les brahmes ne veulent rien entendre.... Décidément ces bons Cashmiriens sont, encore moins que je ne croyais, entrés dans les voies de la civilisation!

Continuant la descente du fleuve, nous passons devant un monument que ses dimensions et son isolement distinguent des constructions voisines, mais dont les formes architecturales ne nous laisseraient pas deviner la destination, si nous n'entendions s'en échapper cette lente psalmodie nasillarde qui reste si étrangement la même dans tous les pays d'Islam. A Tanger comme à Tunis, au Caire comme à Stamboul, à Bukhara comme à la Mecque, à Srinagar comme à Hyderabad, dans toutes les villes où l'on invoque le Prophète, on l'invoque de la même façon; c'est tellement caractéristique qu'il est impossible de s'y méprendre : nous sommes devant une mosquée, « Shah-Hamadan-Musjid », me dit le chef de nos bateliers.

Mais quelle étrange mosquée! elle n'a rien qui ressemble à ce que nous connaissions.

Avec, tout naturellement, quelques variantes dans les détails, les mosquées de l'Hindoustan sont toutes bâties suivant un même type général : une grande cour rectangulaire au centre de laquelle est la fontaine aux ablutions, une terrasse surélevée sur laquelle se dressent les bâtiments sacrés,

toujours surmontés de hautes coupoles; enfin, dans les angles, des minarets fichés en grandes chandelles dans le ciel.

Ici rien de semblable : pas de péristyle, pas de cour, pas de coupoles, pas de minarets; comme fontaine aux ablutions, une simple petite crique au bord de la Jhelum... Comment Allah trouve-t-il à se loger là dedans?

Au demeurant, le modeste édifice, pour anormal qu'il soit, n'est pas sans un certain charme de rustique simplicité : c'est une grande baraque carrée, en bois de sapin, avec de fort minutieuses gravures et de très précieux découpages; le toit, recouvert de terre et de gazon verdoyant, est tout hérissé de hautes herbes qui s'agitent aux caprices de la brise, et les quatre pans de la primitive toiture montent en pente douce vers un petit clocheton dont les formes grêles et anguleuses rappellent étrangement celles d'un clocher du lointain « chez nous ».

Il est dit qu'elle nous poursuivra décidément partout, cette impression de nostalgie, jusque dans les mosquées, voilà qui est au moins inattendu!

Il va sans dire que ce très modeste temple ne saurait suffire à tous les musulmans de la ville; Srinagar compte cent mille habitants, dont plus de quatre-vingt mille disciples du Prophète; il y a donc plusieurs autres mosquées : en consciencieux

touristes nous allons successivement voir Mishkir-Shah, Am-Musjid, Jama-Masjid, Patar-Masjid, etc.

D'aucunes sont plus considérables que Shah-Hamadan, mais ce sont de grandes bâtisses sans intérêt, extérieurement du moins, car on nous en interdit rigoureusement l'entrée : on est, à Srinagar, aussi peu hospitalier chez Mahomet que chez Vishnou.

Au surplus, que nous importe?

Aucun de ceux qui ont eu la chance de voir Venise n'a échappé, au moins dans les premiers jours, à une très caractéristique sensation d'indolence et d'incuriosité. C'est tellement exquis de se laisser emporter au fil de l'eau, le corps abandonné dans les profonds coussins moelleux, la tête vide, les sens délicieusement apaisés, de s'emplir les yeux et l'âme des visions enchanteresses qui défilent au lent mouvement cadencé de la gondole, que l'on souhaiterait ne jamais s'arrêter, et continuer encore, continuer toujours à goûter cet incomparable enchantement de vivre, tout éveillé, dans un rêve!

Je retrouve sur la Jhelum l'impression d'indolente béatitude ressentie naguère sur le Grand Canal, et je bénis du plus profond de mon cœur ces bons mollahs, ces bons brahmes, et la sévérité de leurs consignes. Ils m'épargnent la peine de

quitter la barquette où je suis si bien, ils empêchent le charme de s'évanouir, et, grâce à eux, je savoure jusqu'au soir le grand calme reposant d'une lente promenade paresseuse sur l'eau silencieuse et sereine.

27 mars.

Les jours heureux n'ont pas d'histoire.

Peu de choses à vous dire, par conséquent, sur l'emploi de mon temps depuis ma dernière lettre. Je goûte, dans toute sa plénitude, cette inappréciable sensation, que connaissent bien tous les voyageurs, de m'arrêter un instant dans mes vagabondages, de respirer, de me reposer; et comme ma flânerie a pour cadre le plus délicieux pays qui se puisse imaginer, comme la vie que je mène dans mon original logis flottant est d'un inexprimable charme d'imprévu et de nouveauté, je ne vous surprendrai pas en vous disant que je vois arriver avec terreur le moment où il faudra m'arracher à ce *farniente* de délices.

*
* *

Notre grande occupation c'est la chasse, tout naturellement; les chasseurs de la plaine Saint-

Denis eux-mêmes savent que le Cashmire est le paradis de Saint-Hubert.

Mais si l'on est plus curieux de brillants « tableaux » que de belle nature, il faut savoir, ou pouvoir, choisir son moment, et ne pas faire comme nous. La nature, nous la voyons, belle au delà de tout ce que nous avions pu rêver, mais les « tableaux » nous les aurons vus très maigres, par notre faute. Ce n'est certes pas qu'il n'y ait point de gibier en ce pays, il y en a de toute taille et de tout poil, mais nous sommes venus trop tôt, beaucoup trop tôt, et nous sommes en pleine mauvaise saison.

Nous avons un proverbe qui dit que le froid ou la faim font sortir le loup du bois; vérité en deçà de l'Himalaya, erreur au delà. Quand il fait froid, la grosse bête reste chez elle, un chez-elle fort inaccessible.

Le jour de notre arrivée, nous avions vu dans le *house-boat* de M. Dauvergne de magnifiques pelures d'ours géants qui nous avaient fait ouvrir de grands yeux, et, tout pauvre petit chasseur d'occasion que je sois, je m'étais senti mordu d'une furieuse envie de ne pas quitter le Cashmire sans rapporter quelqu'une de ces peu banales descentes de lit.

Mais il fait encore bien froid, mais la neige drape

encore les montagnes depuis les cimes jusqu'au fond des vallées, et les ours, pauvres bêtes,... ont des engelures : ils craignent d'exposer leur délicat épiderme (qui diable l'eût cru si tendre!) aux morsures de la gelée, ne sortent jamais de leurs tanières et, en attendant philosophiquement la fonte des neiges, passent leur temps à se lécher leurs pauvres grosses pattes saignantes. Il ne fait pas bon aller les déranger en cette occupation, car ce vilain bobo leur fait le caractère plus grognon que jamais; ce n'est déjà pas une mince affaire que de grimper jusqu'aux altitudes où ces douillets animaux ont élu domicile, mais, une fois là-haut, comme il n'est, paraît-il, pas d'exemple qu'un ours ait consenti à quitter son trou tant qu'il reste un peu de neige aux abords, il faut encore se résoudre à pénétrer chez lui, et, dame, on risque gros et l'on joue un très vilain jeu que l'expérimenté M. Dauvergne nous déconseille très formellement.

Léchez-vous donc les pattes en toute tranquillité, ours trop casaniers : les balles de nos rifles ne vous feront pas plus de mal qu'elles n'en firent naguère aux tigres trop vagabonds des jungles du Nizam!

Il y a bien encore des cerfs, mais, par un singulier contraste, ils aiment la neige autant que les ours la redoutent, ils ne quittent guère les hauteurs, à peu près inaccessibles en cette saison, et ne des-

cendent dans les vallées, pour chercher leur pâture, que rarement et toujours à la faveur de la nuit : il est vraiment trop chanceux de s'exposer aux morsures de la bise nocturne pour errer à l'aventure et ne pouvoir compter que sur le hasard d'une rencontre.

En somme, et ceci est un bon conseil pour les chasseurs, il en est au Cashmire comme dans le reste de l'Inde : si l'on a l'ambition de chasser la « grosse bête », il faut venir pour cela et rien que pour cela, il faut avoir tout préparé à l'avance, il faut choisir sa saison (qui n'est pas la même pour toutes les parties de l'immense péninsule), et il ne faut en aucune façon s'attendre, au cours d'un simple voyage de touriste, à rencontrer tigres, ours ou panthères au premier coin de bois venu.

*
* *

Mais, à de moins hautes ambitions, d'amples satisfactions ne seront point refusées et les amateurs de gibier plus modeste seront servis à profusion.

Vous connaissez, pour l'avoir plus ou moins pratiquée, la chasse des environs de Paris, la chasse de millionnaire, la chasse dans un fauteuil, la chasse-massacre. Confortablement installé dans

quelque layon bien ratissé, en face d'un sous-bois bien propret, vous voyez faisans et lapins filer devant vous de tous côtés, vous vous livrez à une fusillade ininterrompue, et, quelque mazette que vous puissiez être, une hécatombe de gibier ne tarde pas à s'amasser devant vous. Venez à Srinagar, promenez-vous, le fusil au poing, dans les environs immédiats de la ville, vous trouverez la même profusion de poil et de plume et vous pourrez, si le cœur vous en dit, vous donner l'illusion d'être dans la peau du plus cossu de nos financiers,... à moins de frais, car le voyage coûte assurément moins cher que l'entretien des tirés d'Achères ou de Rambouillet.

Pour nous faire la main, dès l'aube nous grimpons sur le toit de notre bateau et, tout en jouissant délicieusement des radieuses aurores et des étincellements de pourpre et d'or des toutes proches cimes neigeuses, nous saluons de fusillades ininterrompues les incessants passages d'oiseaux aquatiques et les larges vols tournoyants des grands aigles pêcheurs.

Nous laissons ainsi à l'appétit le temps de venir, au déjeuner le temps de se cuire, nous avalons l'inévitable curry (voici deux mois que, trois fois par jour, nous dégustons ce précieux mets sans nous lasser), puis nous sautons dans la

barque de chasse et nous laissons le grand courant formidable nous emporter comme fétus de paille.

A cette allure de vertige, la dernière maison de Srinagar est vite dépassée; aussitôt le calme se fait, la puissante rivière amortit son élan dans les immenses lacs où elle vient se perdre, et qui font à la ville une ceinture argentée, toute scintillante au soleil.

Ils sont admirables, ces lacs, et d'une indéfinie variété d'aspects.

Un beau lac de montagne, est-il quelque chose de plus beau sous le ciel?

Des escarpements géants, des abîmes formidables, des neiges resplendissantes, des gorges tragiques, tout le drame et toute la rudesse des âpres rochers;... à côté, le miroir immaculé de l'eau silencieuse, la tendresse des coloris, le charme des jeux de lumière, toute la grâce printanière et toute la sérénité souriante du flot caressant.

La saveur du contraste, très précieuse en tout pays de montagne, est inestimable ici : les plus grandioses massifs de nos Alpes n'atteignent pas à la majesté souveraine ni surtout à la stupéfiante immensité des pics himalayens, ces géants; quelques-uns de nos lacs alpestres sont des bijoux délicieux, mais de grâce un peu mièvre, d'autres,

plus grands, empruntent quelque monotonie au trop faible relief des rives qui les ceignent.

L'Anchar, le Kotwahl, l'Astawohl, le Boad unissent la grâce à la majesté, l'immense étendue de leurs calmes eaux est grandiose à souhait, la fraîche verdure de leurs rives, les jolis coloris de leur flot miroitant sont d'un inexprimable charme souriant, ce sont de claires émeraudes et de resplendissants saphirs, enchâssés dans l'éblouissant écrin des neiges éternelles.

*
* *

Sur les bords, le maharajah a fait édifier plusieurs petits palais d'été. Ce prince, qui a si peu de goût à la ville, en a, et du plus éclairé, à la campagne : les sites sont délicieusement choisis, les constructions sont charmantes.

Nous en visitons deux, inhabitées pour l'instant; les autres restent inexorablement closes; elles sont habitées, celles-là, trop bien habitées; les femmes du maharajah y villégiaturent, et pour y avoir accès il faut certaines qualités négatives,... rien moins qu'enviables.

Heureux prince! Pouvoir de la sorte non seulement varier ses plaisirs, mais encore en varier le cadre, avoir réalisé le moyen d'apporter quelque

diversité dans une des choses les plus monotones qu'il y ait au monde, fallait-il pas venir en Cashmire pour trouver pareil miracle!

La plus considérable de ces « Folies », pour parler comme un financier du dernier siècle, a nom « Nishat-Bagh »; le personnel a transporté ses pénates dans la plaine, nous avons droit d'entrée. Je comprends l'abandon momentané du lieu : ce n'est pas une habitation pour la saison présente, les murs sont ajourés de telle sorte que l'air circule partout; les murs sont sculptés en délicieuses arabesques, les coloris les plus imprévus s'y marient de la plus heureuse manière, mais... trop de vents coulis!

Au temps des beaux jours je ne plains pas les heureuses captives du Nishat-Bagh; leur prison est charmante, adossée aux pentes verdoyantes d'une puissante montagne qui domine l'immense étendue bleue des lacs d'Astawohl, enfouie dans l'ombre profonde des chênes et des hêtres géants.

Un peu plus loin, Shalimar-Bagh.

Au bord même de l'eau, le pied dans les roseaux et les lotus, le bâtiment du zenana étage ses terrasses, de sveltesse un peu grêle, mais infiniment gracieuses. Au milieu d'une cour carrée, tout embaumée de roses et de géraniums multicolores, chante doucement la plainte du jet d'eau qui

s'épanche dans une vasque de marbre blanc, et, autour de l'enceinte fleurie, courent, sur deux étages superposés, les galeries qui servent de logement aux femmes. Elles sont closes de parois en bois découpé, au treillis infiniment serré, impénétrable aux regards; par extraordinaire, les peintres de Sa Hautesse ont laissé leurs pinceaux en repos, et les boiseries, demeurées à nu, ont pris des tons assombris qui, dans le vaste silence du logis abandonné, prêtent à la suavité un peu mélancolique du lieu je ne sais quel aspect de cloître, très inattendu, cadrant si peu avec une si profane destination!

Au delà de ce bâtiment, qui sert en quelque sorte de péristyle, se déroule une noble avenue de platanes encadrant de larges bassins où courent des eaux claires; le terrain monte doucement jusqu'au pied des grands escarpements qui dominent les jardins du palais, et les bassins s'étagent en niveaux successifs, avec, à chaque ressaut, de fines constructions en marbre du pied desquelles s'échappe gaiement l'écume des blanches cascatelles. De tous côtés, en un pittoresque désordre, émergent des jets d'eau.

Pendez-vous, adroits décorateurs qui nous truquiez naguère l'esplanade du Champ de Mars pour la défunte exposition de 1889 : les fontaines lumi-

neuses étaient inventées avant vous! Il est peu vraisemblable que ce soit le Shalimar qui vous ait inspiré; toujours est-il que votre ingénieux joujou, avant d'amuser les foules ébaubies, a charmé les longues soirées paresseuses des princesses de Cashmire.

Sur les parois des bassins sont ménagées de petites niches destinées à recevoir des lampes qui, par des jeux de miroirs et de verres colorés, envoient leurs pinceaux lumineux dans les gerbes liquides et les font étinceler dans la nuit.

*Nil novum sub lunâ!*

*
* *

Cependant, d'une escale à l'autre, nous ne cessons guère de faire le coup de feu : l'immense surface des flots qui nous portent est littéralement noire de gibier aquatique; des hérons, des canards, des bécassines, des grandes oies sauvages, sont là, tout autour de nous, à foison,... à distance respectueuse aussi, et ne se laissant guère plus approcher que perdreaux en Sologne. Il faut ruser, il faut nous étendre tout du long sur l'avant du bateau, dissimulés derrière un épais écran de roseaux fichés dans le bastingage, tandis que nos bateliers accroupis au fond de la barque la font insensible-

ment progresser par de lents mouvements silencieux de leurs godilles.

Et, au sein de cette radieuse nature, dans l'incomparable cadre des hautes cimes neigeuses, sous ce ciel d'un bleu immaculé, dans ce grand silence de toutes choses, je ne sais quel indicible charme nous saisit si bien que... nous ne tardons pas à oublier très parfaitement que nous avons un fusil dans les mains, et que, si d'aventure nous parvenons à nous ressaisir... trop tard, le gibier est loin! En face de si magnifiques spectacles l'on devient forcément poète peu ou prou : un poète ne sera jamais qu'un bien fâcheux chasseur!

Il y a tant de gibier pourtant que, malgré tout, nous rentrons le soir avec un très respectable butin,... trop peu varié, par exemple!

Du canard, encore du canard, toujours du canard! Le premier jour, passait encore : notre modeste ordinaire s'en améliorait un peu, et c'était autant de plus à mettre dans la sauce du curry; mais cela ne faisait jamais qu'une manière d'accommoder notre gibier. Le faire rôtir? Il n'y faut point songer; notre maître-queux ignore ce que c'est qu'une broche, et les essais de grillade qu'il a tentés n'ont guère réussi qu'à nous présenter d'informes débris empestant la fumée et durs comme des cailloux. L'accommoder avec des navets? Régal

des Dieux! mais le marché de Srinagar ne fournit point de navets. C'est bien fini, je ne veux plus voir de canard de ma vie!

*
* *

Le dîner est donc plutôt médiocre; ce qui le suit vaut mieux.

Chaque soir, en effet, tandis que, assis auprès d'un poêle ronflant, nous allumons nos pipes et savourons nos impressions du jour,... on nous amène des danseuses. « Gazons! » direz-vous? Je vous demande bien pardon, il n'y a rien à gazer du tout, et nous sommes les jeunes gens les plus convenables du monde. Ce sont des danseuses, elles dansent, rien de plus!

Mais quelle danse, et quelles danseuses!

Drapées dans des costumes étincelants, surchargées de plusieurs épaisseurs d'étoffes plus somptueuses les unes que les autres, parmi lesquelles nous retrouvons toutes les scintillantes merveilles que nous vîmes au Chandni Chauk de Delhi ou dans le bazar d'Agra, elles sont là, cinq ou six, d'une noblesse et d'une beauté de lignes incomparables.

Plus rien ne rappelle, en ces admirables statues vivantes, les diverses races, de grâce bien délicate

pourtant et de bien fine mièvrerie, qui nous charmaient naguère. Ce ne sont plus les mignonnes et sveltes poupées de bronze dont, si souvent, à Madras, à Bangalore, à Delhi, nous nous plûmes à contempler les joliesses menues et la grâce alanguie; les femmes de Cashmire sont des types de beauté sereine et puissante; leur taille élevée, la majesté naturelle de leurs attitudes, la blancheur de leur teint, la classique régularité de leurs traits, tout un air de noblesse innée, en font autant de modèles dont la reproduction ne déparerait pas les galeries du Vatican, ni la salle des Antiques du Louvre; et, à les contempler, nous avons, plus poignante que jamais, l'impression que nous sommes bien là, au pied du vieil Himalaya, en face des idéaux types originels, au berceau même de nos races aryennes.

Leur danse est, comme elles-mêmes, de beauté noble et grave. Deux musiciens assis sur leurs talons, dans un coin de la pièce, accordent leurs cithares, puis, d'un insensible et très rapide frôlement de leurs doigts sur les cordes, entonnent une lente psalmodie, au rythme mal saisissable, au timbre mineur, dont l'étrangeté un peu triste a vite fait de prendre nos nerfs et de nous plonger dans l'engourdissement d'une sorte de demi-sommeil, vague et très doux.

Et lentement, insensiblement, la danse commence.....

Est-ce bien une danse? Bien plutôt une succession d'attitudes, de groupements; et les attitudes sont magnifiquement sculpturales, les groupements pleinement harmonieux. La magie des costumes et des pierreries ajoute à la parfaite beauté du spectacle : c'est comme cela qu'il faut les voir, ces étoffes somptueuses, ces soieries rutilantes, lamées d'or éclatant, stellées d'argent, semées de gemmes, dans les enroulements et les déroulements lents de ces pas mollement voluptueux, dans la magnificence de lignes des draperies, encadrant la majesté des gestes et la splendeur des attitudes.

Les heures passent vite, le charme est tel que je ne les sens pas s'envoler, et que je me complais étrangement en cette subtile et vague béatitude qui m'a tout envahi et comme lentement enivré.

Je crois bien avoir blasphémé naguère et n'avoir pas goûté l'enchantement d'un tel spectacle de Beauté. Pourquoi donc? Les bayadères de Trichinopoly ou de Jeypore étaient sans doute de grâce bien menue auprès de ces superbes Cashmiriennes,... mais il y a une autre, une meilleure raison : voilà deux mois de cela, les temps sont

changés, et je ne suis peut-être plus tout à fait le même; l'influence des milieux s'est lentement affirmée, de nouvelles formes de la Beauté m'ont été révélées,... tout cela m'aurait-il donc façonné une âme nouvelle? serais-je devenu, sans m'en douter, un parfait Oriental?

28 mars.

Décidément, je n'ai pas de chance! ou j'ai trop de chance, à votre gré.

Je n'ai jamais pu être, de près, spectateur d'un beau sinistre. Il est entendu qu'on dit un « beau » sinistre comme on dit une belle gelée, un bel enterrement ou une belle fluxion de poitrine. Merci bien, comme dit l'autre, de ces beautés-là!

J'ai passé sur les lieux mêmes de la catastrophe de Saint-Mandé une heure avant le moment intéressant; j'ai failli (qui est-ce qui n'a pas failli?) avoir un fauteuil à l'Opéra-Comique le jour de l'incendie; je me promenais sur la rive droite de la Seine tandis que le cyclone de Mlle Couesdon se promenait sur la rive gauche.... Non, décidément, je n'ai pas de chance.

Et la guigne me poursuit jusqu'à Srinagar! C'est un peu fort!

Hier soir, au moment où le bateau qui devait ramener chez elles nos belles danseuses recevait son précieux chargement, j'avais pu constater que le temps, si constamment beau jusque-là, s'était gâté : le ciel assombri roulait de lourdes nuées noires, le vent soufflait violemment, les flots de la Jhelum semblaient d'une impétuosité plus effrayante que d'habitude, tout faisait présager une mauvaise nuit. Et, de fait, la nuit a été piteuse : tous les éléments déchaînés, bourrasques, tourbillons, rafales, rien n'a manqué; mais, confiant en la solidité des amarres, quand j'entendais le grondement du flot redoubler de fureur, sachant bien, quand les cinglements de pluie ou de grêle augmentaient de rage, que la solidité de notre logis flottant était à toute épreuve, j'ai mis philosophiquement en pratique le *Suave mari magno* et je m'éveille ce matin ayant dormi mieux que jamais.

Or j'ai manqué l'un des plus curieux spectacles du monde, un tremblement de terre tout simplement. Maudite philosophie! malencontreux sommeil! idée déplorable d'avoir été nous loger dans un bateau, juste le seul mode d'habitation où l'on puisse ne pas s'apercevoir d'un tel cataclysme!

Vers deux heures du matin, deux secousses, se succédant à quelques minutes d'intervalle et durant chacune un temps fort appréciable, ont,

paraît-il, parcouru la vallée. C'est notre boy, Viegas, par hasard éveillé, le chançard, au bon moment, qui nous dit l'aventure; nous pouvons l'en croire sur parole, le digne homme n'a pas l'imagination trop tarasconnaise.

Au surplus, un tremblement de terre ne va pas sans laisser quelques traces sur son passage : deux ou trois baraques de Srinagar ont été jetées bas, quelques autres ont été violemment éprouvées et menacent ruine. Ce sont de très authentiques témoins de la véracité de Viegas. Allons les voir.

Le temps est affreux ce matin; la pluie fouette dru nos visages âprement mordus par la bise; les flots de la Jhelum, sous le ciel endeuillé, ont pris des tons gris, sales, affreusement tristes; l'intensité du formidable courant semble plus vertigineuse que jamais : la promenade est maussade, le but ne l'est guère moins.

Pauvres maisons, si coquettes, hier encore, dans le joli manteau de vos fines boiseries et de vos précieux et contournés découpages, que reste-t-il de vous? D'informes amas de planches brisées et disjointes, des façades tout éventrées, quelques poutres demeurées debout et fichées mélancoliquement dans le ciel; une profonde impression de désolation, s'accroissant encore à la vue des rares fragments demeurés intacts, tels que cette fenêtre

accrochée à un mince pan de muraille que le sinistre a respecté, se penchant en moucharabi sur le fleuve, tout ajourée d'exquis découpages, plus triste ainsi, en son aspect de joli jouet enfantin ironiquement oublié dans le grand désastre d'alentour.

Voilà donc qui est médiocrement gai; vous imaginez nécessairement, pour compléter le tableau, toute une multitude accourue, de grandes clameurs, des scènes déchirantes, des sanglots et des lamentations sans fin.... Détrompez-vous : rien de tout cela. Aux abords des maisons effondrées, personne; quant aux pauvres diables si vilainement jetés à la rue, ils sont placidement assis sur les ruines de leurs logis, ils ont retiré des décombres tout ce qu'ils ont pu et font, comme si de rien n'était, bouillir de substantielles potées de riz pour se remettre de leurs émotions.

Je sais bien que, par un hasard providentiel, le sinistre n'a fait aucune victime et que les maisons seules ont pâti; je sais aussi que les tremblements de terre sont relativement fréquents en ce pays, et que l'Himalaya, la vieille carcasse de notre globe, a coutume de se secouer ainsi de temps à autre; n'importe! il me semble que si pareille mésaventure nous était échue, nous penserions, vous et moi, à toute autre chose qu'à déjeuner! C'est que

nous n'avons point cette admirable philosophie orientale dont rien encore ne m'avait donné un si frappant exemple; vous savez tous jusqu'où peut aller le fatalisme musulman ; que dites-vous du fatalisme hindou?

*
* *

Cependant, la durée que nous avions primitivement assignée à notre séjour en Cashmire est, depuis plusieurs jours déjà, dépassée; nous nous trouvions si bien ici ! Le mauvais temps venu, les hauts sommets noyés dans l'épaisseur des brumes, nos chers lacs tout endeuillés et tristes sous un ciel inclément, plus rien ne nous retient, le charme est rompu; nous ordonnons le départ, nous congédions notre personnel, et nous disons adieu au house-boat où nous avons passé de si douces heures.

Mais, avant de grimper dans la tonga qui va nous emmener, il faut que je répare un gros oubli et que je vous dise un mot des marchands et des bazars de Srinagar. Nous y passâmes de si nombreux et si bons instants que ne rien en dire serait vraiment trop peu.

Si j'ai un conseil à donner aux touristes que leur heureuse chance amènera en Cashmire, c'est de se

défier, comme de la peste, des commerçants de Srinagar; ces braves gens font toute sorte de métiers, vendent toute espèce de choses, mais, mieux qu'aucun teneur d'auberge de la noble Helvétie, ils s'entendent à plumer le voyageur.

Ils ont tous, sur leurs modestes échoppes, de fort ambitieuses enseignes : voici Summud-Shah qui s'intitule « Shawl-Merchant », Bahar-Shah qui vend « Silk and Embroideries », Habib-Jew « Jeweller », Hamadan « Gold-Silver-Coppersmith », et tant d'autres; mais à aucun d'entre eux une seule profession ne suffit : à leur état de tailleurs, marchands de châles, joailliers, etc., ils joignent, tous sans exception, celui de banquier. Et ils ont une façon toute particulière de comprendre la banque.

Spéculant sur ce que la monnaie indienne a difficilement cours en Cashmire, sur ce que celle du maharajah est aussi facile à trouver qu'une pièce d'or ou d'argent dans l'Italie de M. Crispi, ils s'offrent, le plus obligeamment du monde, à pourvoir à tous les besoins des voyageurs tombés entre leurs griffes, moyennant que ceux-ci veuillent bien déposer leurs bourses entre lesdites griffes.

Ils promettent, ils attestent, ils écrivent même sur de très officiels reçus, qu'à la fin du séjour le

dépôt sera fidèlement remis, moins un très léger prélèvement représentant les dépenses du client.

Touristes mes frères, ne vous y fiez point, ce sont des banques de la Sainte-Farce, vous ne reverrez plus la couleur de votre pauvre argent. Quand vous le réclamerez, on vous proposera, en lieu et place, tous les stocks imaginables de vieux châles, boiseries, cuivreries, bijoux, toutes choses qui, pour être de plus de valeur, ne vous satisferont guère plus que les crocodiles empaillés de Gobseck. Et si vous vous fâchez, tant pis pour vous ; vous n'aurez même plus la ressource d'augmenter, de façon inattendue et un peu excessive, la collection de vos souvenirs de voyage, bien heureux si vous vous en tirez sans coups de bâton!

Tout cela, bien entendu, si vous venez ici, comme nous, à la mauvaise saison. Quand le maharajah d'une part, le résident anglais de l'autre, sont dans les murs de Srinagar, les risques ne sont plus les mêmes, et les marchands effacent de leurs enseignes le fallacieux qualificatif de « banquier ».

Pour l'instant, banquiers ils étaient, banquiers ils restaient, et banquiers ils voulaient s'imposer à nous. Le jour même de notre arrivée, aussitôt notre logis déniché et la première installation faite, ces maudits personnages nous avaient littéralement séquestrés; notre house-boat avait été

entouré de tout un essaim de petites barques, la rive garnie des émissaires de nos persécuteurs; ç'avait été un siège en règle. Je ne sais trop comment nous nous serions tirés d'affaire sans M. Dauvergne, notre providence. Encore nous avait-il fallu plusieurs lettres pour donner à cet aimable compatriote signe de vie; par trois fois notre envoyé avait été rossé et nos lettres volées, ce n'est qu'à la quatrième tentative que, sous l'escorte de Viegas et de son revolver, notre missive avait pu parvenir à son adresse. Dès lors nous étions sauvés, mais après quelles tribulations! C'est donc un bon conseil à donner à ceux que le désir de voir Cashmire pourrait mordre : Gare aux « banquiers » de Srinagar!

*
* *

Quant aux « marchands », allez chez eux tant qu'il vous plaira, vous n'aurez pas lieu de le regretter; ils vous montreront infiniment de choses curieuses.

Des châles d'abord : je sais bien que la mode capricieuse délaisse, pour le moment, ces bons vieux cachemires qui firent florès chez nos grand'-mères. Ce n'est pas une raison pour ne les point admirer comme ils le méritent; d'abord la mode y

reviendra peut-être un jour, c'est une radoteuse qui ne craint pas de se redire, et puis ce sont, à tout prendre, de fort admirables choses. Quelle richesse et quelle pureté de lignes dans les dessins! Quelle miraculeuse finesse dans les broderies! Quel heureux choix dans les coloris si harmonieusement fondus!

Ce sont de vrais artistes que tous ces brodeurs, et comme leur installation est pittoresque! Accroupis sur leurs talons, « à quatre genoux », comme on dit ici, entassés dans les recoins sombres d'échoppes misérables, dans la boue et la saleté, ils puisent, dans tout un arsenal de corbeilles rangées autour d'eux, les soies et les laines chatoyantes qui vont composer leur chef-d'œuvre. Silencieux et graves comme des musulmans en prière, sans un mot, sans un clignement de paupière, sans d'autre geste que les mouvements menus, saccadés, automatiques, qu'exige leur travail, ils sont à l'œuvre du lever au coucher du soleil, et rien n'est plus curieux que d'observer leur patiente besogne. Patiente et minutieuse à l'excès, car il faut plusieurs mois pour faire un châle; peu rémunératrice aussi, car le prix, naguère élevé, des cachemires, est dérisoirement tombé depuis qu'ils ont cessé de figurer dans les corbeilles de noces parisiennes.

Mais la main-d'œuvre ici est à un taux invrai-

semblable. Je m'étonnais jadis, en Égypte, de la modicité des salaires alloués aux fellahs, et je ne comprenais pas très bien comment l'on pouvait vivre avec cinq sous par jour; dans cette Inde étonnante l'on vit avec moins encore,... quand pourtant on ne meurt pas de faim, ce qui arrive parfois, il faut bien le dire, et rien n'est plus éloquent à cet égard que les émouvantes statistiques que publient en ce moment même, sous la rubrique « Famine », tous les journaux de la péninsule.

La famine cependant n'a pas atteint les régions montagneuses, et, à Srinagar, l'on vit de peu, mais l'on vit.

*
* *

Les tailleurs ne sont guère mieux payés que les brodeurs : l'on trouve ici des étoffes, un peu grossières peut-être, mais épaisses, solides, chaudes, en somme très confortables et rappelant, par leur texture et leurs dessins, les tissus écossais. Ma garde-robe étant mal outillée en vue des froids assez rigoureux qu'il m'a fallu subir ici, j'avais entrepris de la remonter et d'un coup m'étais commandé quatre « complets »;... que ma famille ne songe pas à me faire interdire, je ne me suis pas ruiné. Le costume,

comprenant : veste, gilet, culotte, cape et leggins, me revient à 10 roupies, soit environ seize francs! Je sais bien que la coupe n'est pas d'une irréprochable élégance, que l'étoffe est un peu rude et que j'ai l'illusion, quand je prends un siège, de m'asseoir dans un cent d'épingles.... N'importe, voilà des prix auxquels les tailleurs de la rue Auber ou de Piccadilly ne nous ont point habitués.

*
* *

Tout aussi raisonnables sont les argentiers, et plus originaux dans leur manière de régler leurs comptes. Une fois nos achats choisis, nous les mettions pêle-mêle dans le plateau d'une balance, dans l'autre plateau nous empilions des roupies jusqu'à horizontalité du fléau ; pour qu'il n'y eût pas de tricherie possible, nous opérions par retournement ; le marchand empochait les roupies, nous empochions les bibelots, et voilà le marché fait. Certes je ne prétends pas qu'un argent à si bon marché fût à un titre bien élevé, mais, à acheter de l'argent, nature et main-d'œuvre, « au poids », comme des carottes et des navets, il ne faut pas se montrer trop difficile ; sans compter que la main-d'œuvre est rien moins que négligeable : il ne faut

assurément rien demander de fini, les dessins demeurent incertains, les repoussés sont à peine dégrossis; mais, si les détails sont peu soignés, ils sont du moins multipliés à profusion, et l'orfèvre de Srinagar a une imagination et une esthétique tout aussi complexes que l'architecte de Madura ou le sculpteur d'Ellora. Il en est décidément ainsi d'un bout à l'autre de l'Inde; à tous les arts, à tous les métiers, s'affirment, comme traits communs, cet incompréhensible amour du petit, cette inutile recherche du détail, cette absence d'idées maîtresses, ou, tout au moins, cette incertitude de plan d'ensemble, qui demeurent si étrangement déconcertants et inexplicables pour un cerveau d'Européen.

*
* *

Moins choquantes deviennent cette excessive recherche et cette minutie chez d'autres artisans, qui, ceux-là, font de bien ravissantes choses, les menuisiers et les sculpteurs sur bois. Je vous ai dit quel enchantement c'était que cette ville de Srinagar, tout entière bâtie en bois, avec ses maisons aux jolis bariolages, ses incrustations, ses arabesques, ses découpures, fines et légères comme des dentelles. Il est difficile d'emporter une maison,

car, malgré leur aspect mignon de logis de poupées, les chalets de Srinagar, bien jolis joujoux, seraient quelque peu encombrants. Heureusement, il est d'autres spécimens du savoir-faire de ces très précieux artisans; dans leurs ateliers l'on n'a guère que l'embarras du choix, et nous pûmes y faire une inestimable cueillette de charmants souvenirs : tables, étagères, paravents, cadres, etc.

J'en aurai fini avec les « spécialités » de Srinagar quand j'aurai mentionné un dernier article, dont le nom vous intriguera sans doute, comme il m'a longtemps intrigué moi-même : le « Popamachi »! C'est une sorte de pâte de papier durci, avec laquelle l'on fabrique divers bibelots, des coffrets, des vases, des cadres, ornés de jolies enluminures et vraiment charmants dans la fraîcheur de la nouveauté. Malheureusement ce sont des déjeuners de soleil; l'air et l'humidité ont vite fait d'effacer les délicats coloris, l'usage les rend tout aussitôt ternes et sales.

Maintenant, que signifie « Popamachi »? Papier-mâché, paraît-il,... la chose et le nom sont d'importation française, et j'avoue ne pas être médiocrement étonné de la constatation.

Ce n'est d'ailleurs pas la première de ce genre, et je me souviens qu'en Hyderabad nos shikaris désignaient leurs munitions sous le nom, prononcé

sans déformation celui-là, de « cartouches ». La langue hindoustanie a pris son bien où elle le trouvait, et l'on est tout surpris d'y rencontrer ainsi des vocables à tournure française.

Quelques acres de terrain disséminées çà et là dans l'immense péninsule, quelques mots français perdus dans l'idiome hindoustani, voilà tout ce qui reste de l'œuvre des Dupleix et des Bussy. C'est peu ; c'est pourtant mieux que rien !

29 mars.

Rien n'est bête en voyage, dit la sagesse des nations, comme de prendre deux fois le même chemin et de faire, au retour, la même route qu'à l'aller.

En cela, comme en bien d'autres aphorismes du même genre, la sagesse des nations pourrait ne pas être infaillible;... je sais des esprits non seulement éclairés et affinés, mais même essentiellement curieux et avides de nouveauté, qui ne craignent pas de suivre une ornière déjà suivie, qui prétendent peut-être même avoir, plus l'ornière est profonde, plus de chance d'y rencontrer quelque objet singulier et rare qui, au « voir », préfèrent le « revoir ».

Si donc le bungalow de Baramula, qui fut la dernière étape de ma route d'aller, se trouve être ce soir la première de ma route de retour, ne me jetez pas la pierre et rangez-moi, s'il vous plaît, au

nombre des esprits distingués dont il vient d'être question ;... il faut toujours trouver de bonnes raisons à ce qu'on fait !

J'avais bien songé pourtant à percer vers d'autres directions le cadre montagneux qui enserre la vallée de Srinagar et à m'en aller, vers le sud, gagner, soit Jammu et Sialkot par Punch et Shikarpur, soit Nowshera et Gujrat par la route du Pangal. Malheureusement la route de Sialkot, infiniment plus sommaire que tout ce que vous pouvez imaginer, se contente, sur une bonne partie de son parcours, d'emprunter, sans plus, ce que la Jhelum veut bien découvrir de son lit : en saison de fonte des neiges, la Jhelum ne veut pas beaucoup, et voilà la direction de Sialkot fermée. Quant à la route de Gujrat, elle atteint, au Pir Pangal, la coquette altitude de douze mille pieds, où la fonte des neiges n'est point encore parvenue, elle qui, nous gênant tant vers Sialkot, nous eût tant servis vers Gujrat. . Mon Dieu, que ces climats montagneux sont donc capricieux et décevants !

Pour toutes ces raisons me voilà donc condamné à refaire la route de Murree, un pis aller dont je ne m'accommoderai sans doute pas trop mal.

30 mars.

Je ne vous décrirai point à nouveau les enchantements de cette merveilleuse vallée de la Jhelum; je ne me lasse point de les revoir, peut-être vous lasseriez-vous de les relire. Le décor est resté le même, moins rude peut-être et plus printanier, le blanc manteau des neiges s'est un peu retiré vers les cimes et descend moins bas sur les pentes, les prés qu'il a découverts sont d'une éclatante verdure, et les fleurettes, les incomparables fleurettes montagnardes, si nettes de couleurs, si simples de formes, si prodigieusement variées et si uniformément charmantes, éclosent de toute part, répandant en l'air léger des parfums discrets et mettant au cœur un intime contentement et une douce joie de vivre.

*
* *

Cette journée fut celle des rencontres.

Tout d'abord, dès le réveil, devant la porte même du bungalow de Baramula, une bande de loups, attirée sans doute par un fumet de chair d'Européen inaccoutumé, ou tout au moins oublié depuis la saison dernière. Sauter sur les fusils fut pour nous l'affaire d'une minute; s'apercevoir du mouvement et se mettre à bonne distance fut pour les loups celle d'une seconde; je ne vous rapporterai donc même pas une malheureuse peau de loup; me voilà loin de compte avec mes rêves d'antan, où fourrures de tigres, de panthères et d'ours s'amoncelaient, comme rôtis et victuailles aux noces de Gamache.

*
* *

Ce dont je me consolerai moins encore, c'est de n'avoir pu mieux tirer parti de ma seconde rencontre : vers dix heures du matin, dans un étroit resserrement de la vallée, le contour d'une arête de rocher démasque brusquement un monstrueux vautour posé en plein milieu du chemin. La magnifique bête! d'un plumage blanc immaculé, d'une taille gigantesque, elle a le cou dénudé et la

tête moins hideuse que les répugnants congénères que nous avons l'habitude de voir; autant ceux-ci semblent malpropres et laids, autant le superbe animal a l'allure noble et vraiment belle. En nous apercevant il abandonne la carcasse de singe qui lui servait de déjeuner et, prenant tout son temps, nonchalamment, majestueusement, il ouvre ses ailes immenses, d'une envergure d'au moins 2 mètres (et pas des mètres de Tarascon, vous savez bien!), il s'enlève et nous laisse tout penauds sur le chemin. Je l'ai bien salué comme il convenait, mais le fusil *ad hoc* était resté dans la voiture (quand on a deux fusils, c'est toujours celui qui ne convient pas qui vous tombe sous la main); j'ai donc vidé en l'honneur du bel oiseau le magasin de mon Winchester-rifle, mais chacun sait qu'avec ces joujoux-là l'on manque une meule de foin à trente mètres; « zuze un peu » quand il s'agit d'un vautour... et qui vole, encore!

*
* *

Troisième rencontre, pas beaucoup plus gaie, plus fertile cependant en résultats... philosophiques et inattendus.

Vers le midi, nous croisons un groupe nombreux, une vraie caravane de gens armés jusqu'aux

dents et cheminant tous pédestrement, sauf un, le plus richement habillé de tous, de la plus fière mine, et montant un cheval de coquet harnachement et d'élégante allure. Tout naturellement nous pensons que c'est le chef de la bande, quand, en nous approchant, nous nous apercevons que, seul, il n'est point armé, que ses mains sont enchaînées et que les jambes de sa monture sont entravées; c'est un prisonnier, un prisonnier qui a meilleure tournure que ses gardiens;... cela arrive quelquefois, dit-on, ailleurs qu'au Cashmire.

La tournure est même si dégagée, les traits de l'homme sont si fins et si soignés, ses vêtements si singulièrement coquets, il a vraiment si haute mine que nous pensons bien ne pas avoir affaire à quelque vulgaire bandit, que nous distribuons quelques roupies à l'escorte, enchantée de l'aubaine, et que nous obtenons la faveur d'interviewer le mystérieux captif.

« Où vas-tu donc ainsi, pauvre homme?

— A Srinagar, Sab.

— Et qu'y faire?

— M'y faire pendre, Sab!

— Fichtre! qu'as-tu donc fait?

— J'ai tué deux hommes.

— Deux hommes? comme tu y vas! Pourquoi?

— Voilà : j'habite un village là-haut dans la

montagne et j'étais, au commencement de la dernière lune, descendu à Garhi ; le mauvais temps me força d'y rester plus que je ne devais ; quand je remontai, l'on riait de moi là-haut, Sab, et j'appris que ma femme, la chienne, avait, toute une nuit, dansé nue devant deux de mes voisins ; j'ai tué les deux hommes : on ne rit plus de moi.

— Mais on va te pendre....

— J'ai tué, on va me tuer, c'est juste.

— Mais pourquoi ces deux hommes et pourquoi pas ta femme ?

— Quand ta chienne fait quelque sottise, Sab, est-ce que tu la tues? La femme est moins qu'une chienne, elle ne vaut même pas le bâton.

— Prends ces deux roupies, pauvre homme.

— Qu'en ferais-je, Sab? Je n'ai plus faim ni soif maintenant.

— Prends du moins ce tabac, et adieu ; prie pour nous.

— Merci, Sab ; adieu, qu'Allah vous protège. »

Encore que toute cette conversation ait eu pour intermédiaire obligé notre boy Viegas, je puis vous en garantir la stricte authenticité. Que pensez-vous de l'aventure, et avais-je raison de vous dire qu'aujourd'hui devait être le jour des rencontres peu banales?

31 mars.

J'ai beau faire en voyage bon marché de mes aises, la nuit que je viens de passer a laissé dans mes reins et mes côtes de tels souvenirs multicolores et cuisants que je pense ne l'oublier de ma vie. Nous sommes arrivés, quelques instants seulement après la rencontre du pauvre diable que l'on menait pendre, au bungalow de Uri, et, comme il était plein midi, comme la route était belle, le temps radieux, nos chevaux frais et dispos, nous pensions, après un lunch réconfortant, faire encore un bon nombre de milles avant de nous arrêter et avancer d'autant notre trajet de retour.

Nous avions trop vite oublié le tremblement de terre de l'autre jour.... La maudite secousse a fait descendre toute une montagne dans la vallée, la route est emportée sur une étendue considérable; il nous est formellement interdit d'aller plus loin,

et malheureusement nous ne sommes pas les seuls à qui s'applique l'interdiction. Nous étions devancés par toute une caravane qui s'est installée, ce matin même, dans le bungalow comme en pays conquis; toutes les chambres sont occupées, et amplement occupées.

L'habitation comprend en effet quatre chambres et... quelque chose comme trente habitants (habitants de l'espèce humaine, s'entend, car s'il fallait compter vaches, cochons, poules, canards, rats et vermines variées, à quel chiffre arriverions-nous, Seigneur!). L'aîné des fils légitimes et héritier présomptif du maharajah de Srinagar a quitté, en effet, peu de temps avant nous, la capitale de ses pères, et, comme nous, la montagne qui marche l'immobilise ici, avec toute sa suite, masculine et féminine.

Les gens de peu bivouaquent sous les vérandas; nous n'envions point leur sort; et puis, noblesse oblige! Deux chambres sont réservées aux dames du harem de Sa Hautesse. Elle-même occupe, avec trois autres personnages, la troisième chambre; quant à la quatrième et dernière, bien que son heureux occupant soit théoriquement au service du maharajah, elle l'abrite tout seul;... c'est un Anglais, et un Anglais ne se commet point avec des natifs; il leur fait, à la rigueur, la grâce d'accepter

leurs beaux deniers, comme c'est le cas, mais n'oublie jamais de marquer les distances.

C'est amusant et bien typique, n'est-ce pas? d'un bout à l'autre de l'Hindoustan tous les princes indigènes traînent ainsi à leurs grègues des Européens, conseillers privés, intendants, maires du palais, pour la plupart anciens officiers, qui pour leurs vieux jours ont ainsi réussi à s'assurer de bonnes retraites dorées.

Au reste, n'en médisons point, c'est au conseiller du maharajah de Cashmire que nous avons dû de ne pas coucher à la belle étoile; lui, qui ne se serait pas dérangé pour le Grand Mogol, s'émeut à la vue de nos complets à carreaux, de nos plaids, de tout ce qui lui révèle une race sœur; il nous offre de partager sa chambre, il insiste même pour nous céder son lit ou tout au moins pour que l'attribution en soit fixée par le sort, nous avons toutes les peines du monde à nous défendre de tant d'empressement, et nous voilà les meilleurs amis du monde. Jusqu'à l'heure du souper nous pokérisons ferme, et nous poussons même l'indiscrétion, Dieu me pardonne! jusqu'à faire venir en nos poches quelque peu des roupies du maharajah.

Quand vient le soir, nous étendons sur le sol les plats et maigres coussins de notre tonga, nous nous roulons dans nos couvertures et... le sommeil

nous fuit désespérément, parmi les galopades des rats, les audacieuses incursions des puces, les fracas de tonnerre des cascades et de la rivière toutes proches, les ronflements tonitruants de notre compagnon et l'abominable dureté de nos couches improvisées. Quelle nuit, mon Dieu!

*
* *

A aucun prix nous ne voudrions en passer une seconde dans ces conditions; de plus nous nous sommes un peu endormis dans les délices de Srinagar, Capoue d'Asie; nous sommes en retard sur les prévisions de notre itinéraire : le bateau qui doit me ramener vers la douce France quitte Calcutta le 17 avril, je n'ai plus le droit de perdre vingt-quatre heures. Aux grands maux les grands remèdes, aux situations difficiles les résolutions énergiques; tout le monde nous dit ici que c'est folie d'essayer de passer, nous passerons tout de même,... on n'est pas Marseillais pour rien!

Nous recrutons une vingtaine de montagnards qui précèdent notre tonga en courant de toute la vitesse de leurs robustes jambes, nous faisant voie libre et écartant les pierres, les troncs d'arbres, les quartiers de rocs éboulés, tous les obstacles que le tremblement de terre a fait dégringoler sur le che-

min. Vers dix heures du matin, nous arrivons près du passage scabreux, et le fait est qu'il paraît, dès l'abord, absolument inutile de tenter l'aventure. Il ne reste plus rien de la route; une immense plaie béante s'ouvre au flanc de la montagne, qui semble s'être crevée, rompue, effondrée. C'est un fouillis inextricable, un chaos terrifiant, un cataclysme de fin de monde. D'énormes blocs de rochers ont été détachés des cimes et précipités sur les pentes; les uns, profondément enfoncés dans les terres, sont demeurés comme assommés sur place, d'autres sont encore tout chancelants et menacent à tout instant de reprendre leur effroyable vol; sur leurs arêtes déchiquetées, comme sur les toutes fraîches cassures de leurs faces, ils ont gardé des meurtrissures et des plaies vives. Partout gisent des arbres immenses, violemment arrachés, déracinés, précipités, les branches fracassées, les troncs déchirés, les racines monstrueuses se dressant, toutes tordues, vers le ciel comme des bras désespérément convulsés de Titans foudroyés. Et ce grand désordre de toutes choses évoque en l'esprit, tout secoué d'un rétrospectif frisson et comme saisi d'une terreur sacrée, avec les bonds formidables, avec les hasards et les terribles fracas des chutes, l'impénétrable et angoissant mystère des grandes forces irrésistibles, brutales, aveugles, de la Nature souveraine.

J'ai maudit, en d'autres temps, l'un peu rude simplicité de notre tonga; il me faut la bénir aujourd'hui. Ce n'est déjà point un dessein médiocrement téméraire que de franchir l'obstacle qui se dresse devant nous, cela semble une folie que de le faire passer à notre véhicule; l'aventure ne peut se tenter qu'en le réduisant à sa plus simple expression, qu'en le démembrant, le démontant, et distribuant les morceaux aux auxiliaires que nous nous sommes adjoints ce matin. Nous passons une bonne heure à marteler, à dévisser, à déboulonner, improvisant des manœuvres de force et, tant bien que mal, utilisant les engins ultra-primitifs dont nous disposons. Les coolies se partagent les pièces de la tonga ainsi dépecée : l'un prend les harnais, d'autres s'emparent des bagages, celui-ci prend une roue, celui-là les brancards, cet autre la caisse de la voiture, Viegas prend les munitions, nous-mêmes portons nos fusils en bandoulière. Il n'y a que les chevaux qui restent en arrière ; il ne faut pas songer à les aventurer dans cet effrayant chaos, et nous comptons, de l'autre côté des éboulis, trouver des rechanges qu'un messager envoyé à l'avance a dû nous ramener du plus prochain relais.

Je ne vous dissimulerai point que la traversée ne s'accomplit pas sans quelque émotion, ni sans considérables fatigues : la marche est infiniment

pénible dans ces éboulis qui cèdent sous les pieds, les chutes sont fréquentes, nous n'avançons qu'avec les plus extrêmes précautions, jetant à toute minute des regards d'inquiétude, et comme de muette imploration, vers les énormes blocs tout chancelants qui semblent seulement posés dans le vol monstrueux que la moindre secousse leur ferait reprendre.

A un moment donné, fatigue et émotion redoublent : je me souviens fort nettement avoir vu, dans le trajet d'aller, à l'endroit même où nous sommes parvenus, une cascade qui se précipitait du haut des escarpements schisteux et s'engouffrait, en lourds bondissements d'écume, sous un pont que nous avons passé naguère et sur lequel il me souvient même avoir fait une longue pause et longuement admiré la naturelle majesté de la scène. Aujourd'hui, plus de route, plus de pont, plus d'escarpements,... plus même de cascade ; le cataclysme a tout bouleversé, et nous ne voyons plus qu'un large torrent de boue descendant, très lentement, d'un mouvement terriblement peu rassurant tout de même, vers la rivière qui mugit et bondit dans le bas de la vallée.

Que vous dirai-je? nos coolies se sont engagés dans la fondrière sans un mouvement d'hésitation : quelques roupies les attendent de l'autre côté, et

pour quelques roupies ils ne balancent point à risquer des peaux qui les valent à peine; il ferait beau voir que nous fussions moins hardis qu'eux! Nous les suivons donc....

La largeur du passage n'excède guère deux ou trois cents mètres, nous mettons à les franchir plus d'une demi-heure, nous peinons, suons et soufflons, enfin arrivons sur la terre ferme, exténués, méconnaissables, à ne pas prendre avec des pincettes, crottés jusqu'aux sourcils et les jambes prises dans une gluante carapace de boue qui nous monte jusqu'à la ceinture.

Nous faisons une rapide inspection : tout le monde est là, le chargement de chacun est demeuré complet, mais dans quel état! Pauvres bagages! pauvres fusils! pauvres nous!

N'importe! la route, retrouvée enfin intacte, s'ouvre toute blanche devant nous, nous remontons notre tonga, nous payons nos auxiliaires, nous repartons,... nous avions mis cinq heures pour faire trois kilomètres.

2 avril.

Et nous avons mis quatre jours pour effectuer notre retour.

Quand je pense que les guides disent que deux jours peuvent aisément suffire de Rawal Pindi à Srinagar! Méfiez-vous donc des guides, ou plutôt ne les en croyez que si vous passez ici à la belle saison.

Maintenant, vous le conseillerai-je, de choisir précisément la belle saison pour voir Cashmire? Si vous aimez vos aises et tenez, autant que faire se peut, au confortable, assurément oui; mais, si un grain d'inédit, une petite, toute petite pointe de danger ne sont point pour vous déplaire, imitez-nous, bravez les intempéries, ne craignez point, au risque de quelque gêne bien minime en somme, de ne pas démentir les jolies petites misses qui vous diront que les Frenchmen sont un peu fous; allez à Srinagar quand tout le monde le fuit.

Vous pourrez ainsi vous donner un peu l'illusion de découvrir quelque chose, vous verrez cet incomparable pays sous un aspect de sauvagerie qui ne sera point pour déplaire à quiconque peut, comme moi, être un peu désappointé et étonné d'avoir trouvé, si loin, dans tout ce grand Hindoustan, tant de civilisation insoupçonnée; vous pourrez vous imaginer, avec un peu de bonne volonté, avoir vécu pendant quelques jours la vie d'explorateur,... oh! explorateur au tout petit, tout petit pied!

3 avril.

Comme je vous le disais il y a une quinzaine, il n'y a rien à voir à Rawal Pindi; c'est un cantonnement important, une grosse garnison, rien de plus; or voilà que je viens d'y passer encore vingt-quatre heures, et dans deux semaines, jour pour jour, je dois m'embarquer à Calcutta, ayant, dans l'intervalle, bien des choses curieuses à voir. Je semble donc être sans excuse, et cette journée semble une journée perdue. Perdue? non certes!

C'était grand meeting de courses à Pindi, toute la garnison était en liesse, on a bien voulu me convier à prendre ma part des réjouissances; je ne songe pas un instant à regretter d'avoir accepté.

Si curieuses en effet ces courses! rien qui ressemble, à coup sûr, aux réunions de Longchamps ou de Chantilly : le champ de courses est tout simplement le terrain où l'on joue d'habitude le polo;

sur tout le pourtour, les indigènes se pressent ; en face du poteau d'arrivée on a érigé une petite tribune où des toilettes claires, des dentelles, des chapeaux empanachés, des ombrelles multicolores font un singulier effet, évoquant la bizarrerie de nos modes européennes, bien propres à surprendre un touriste arrivant du Cashmire, avec les yeux tout emplis encore des belles lignes simples et des chatoyants costumes noblement drapés des danseuses de Srinagar. Le contraste ne manque pas de saveur, et, somme toute, le charme n'est pas mince de revoir toutes ces mignonnes poupées, blanches et roses, avec leurs carnations éblouissantes, leurs chevelures d'or blond, et ces teints étonnants dont l'exquise fraîcheur défie les plus furieuses ardeurs du soleil. En matière féminine, l'éclectisme est décidément une bonne chose.

Les courses elles-mêmes ne manquent pas d'intérêt ; elles se font sur de très courtes distances : trois, quatre furlongs, la plus longue n'a pas 800 mètres ; les acteurs sont exclusivement des poneys, pour la plupart irlandais, quelques-uns provenant de croisements, généralement peu heureux, avec la race béloutchie ; une musique militaire joue des sélections sur le *Mikado*, la *Shop Girl* ou la *Gay Parisienne*, et c'est fort amusant, comme fort imprévu, d'entendre ces gentils fre-

dons, répétés en sourdine, sur les lèvres des princes hindous ou des riches parsis, dont les brillants costumes se mêlent de la plus pittoresque façon aux noires jaquettes des gentlemen et aux petites vestes de piqué blanc des ladies. Il y a même des bookmakers ; je laisse même dans leurs sacoches quelque menue monnaie.... la fête est complète.

Le soir venu, je vais dîner au cercle, et j'éprouve une fois de plus tout le charme de l'hospitalité anglaise, unique au monde.

*
* *

Aussi bien l'occasion me semble excellente, non seulement de payer une fois pour toutes le gros tribut de gratitude que j'ai vouée à mes aimables camarades de l'armée anglaise, mais encore de tenter de crayonner le type moyen et les traits caractéristiques de l'officier anglais, tels du moins qu'ont pu me les laisser concevoir mes observations, sans doute bien superficielles et incomplètes.

N'allez pas attribuer à un excès de modestie ce dernier membre de phrase : il me souvient vous avoir dit naguère, non sans quelque acrimonie, que l'Anglais nous jugeait mal parce qu'il nous con-

naissait mal et ne voulait pas se donner la peine de nous connaître. J'ai bien peur que, sous ce rapport, nous n'ayons rien à lui envier, et, entre autres révélations que me gardait ce voyage, je crois bien que celle-ci n'est pas une des moins surprenantes; lors de mon départ, et malgré plusieurs trop courts séjours en Angleterre, je ne soupçonnais du caractère anglais que ce qu'en soupçonnent les neuf dixièmes de mes compatriotes : à peu près rien.

Les plaisanteries faciles de la nouvelle à la main, les médiocres facéties de l'opérette ou du bas vaudeville, les déductions de trop hasardeuses expériences personnelles et de rencontres malheureuses, peut-être même je ne sais quelle rancune inavouée et quelle instinctive antipathie de races, nous ont induits à bâtir en nos imaginations un type conventionnel de l'Insulaire qui me semble de jour en jour moins conforme à la réalité.

Peut-être me trouverez-vous trop indulgent, et m'accuserez-vous de m'être trop aisément laissé corrompre par les mille gâteries de l'hospitalité qui m'attendait en ce pays.

Hospitaliers, les Anglais le sont, en effet, au delà de tout ce qu'on peut concevoir, et ce n'est pas sur ce point que nos idées sont le moins fausses. C'est lieu commun que de rappeler l'égoïsme, le sans-gêne de l'Anglais en voyage, et c'est usage

courant que de soigneusement éviter en chemin de fer les compartiments occupés par ces envahissants compagnons de route... Il faut s'entendre.

D'abord, par une naturelle tendance du génie de leur race, les Anglais sont toujours sur les chemins, ceux des classes inférieures comme les autres; les neuf dixièmes de ceux que vous rencontrez en Suisse ou sur les bords du Rhin, et qui sont, je vous l'accorde, parfaitement insupportables, appartiennent à des classes de la société analogues à celles qui, chez nous, ne rêvent pas d'horizons plus lointains que ceux d'Asnières ou de Montmorency, et qui ne songent pas à jamais déserter les comptoirs du faubourg Saint-Denis ou de la rue Quincampoix. Aimeriez-vous beaucoup rencontrer ces derniers, malgré un certain bon-garçonnisme arrondissant les angles et plus aisément supportable que la morgue innée de John Bull? Au fond, croyez-moi, les gens mal élevés se valent dans tous les pays du monde.

Les autres, les seuls qui comptent, sont de politesse singulièrement affinée, d'accueil et de fréquentation parfaitement exquis. La grosse affaire est d'avoir de bonnes références: un Anglais ne vous donne une lettre d'introduction ou ne prend sur lui de vous présenter qu'à bon escient; le parrainage n'en est que plus précieux, et, une fois

« introduced », vous êtes reçu et traité comme un ami de vingt ans.

*
* *

Par exemple il est de toute nécessité de parler anglais. Parmi ceux qui m'ont reçu, je suis très assuré que la plupart savaient de ma langue maternelle bien plus que je ne savais de la leur; les officiers, en particulier, sont censés, de par les programmes mêmes des examens qu'ils ont dû subir (il est vrai que cela n'est peut-être pas une raison suffisante, qu'en dites-vous, mes camarades, pour qui l'allemand fut naguère de connaissance obligatoire?), les officiers sont, dis-je, censés parler couramment le français; or, j'ai pu constater chez tous une répugnance presque invincible à employer notre langue. Était-ce je ne sais quelle morgue, bien dans leur caractère au reste, et quelle orgueilleuse conviction qu'il n'est pas d'un « gentleman » d'ignorer la langue de Macaulay? est-ce plutôt respect humain (une qualité bien britannique, celle-là) et crainte de moqueries? Tout cela, à la fois, sans doute, et le résultat est désespérant pour qui s'est embarqué sans bagage suffisant.

Il me souvient, au début de ce voyage, avoir séjourné dans une grande ville du Sud où j'avais

été reçu par la femme du gouverneur avec une grâce parfaite; choyé, gâté, traité presque comme l'enfant de la maison, j'aurais joui d'un bonheur sans mélange, sans la nécessité de baragouiner cette maudite langue, qui m'était à ce moment rien moins que familière; il me fallait peiner, suer sang et eau, accumuler barbarismes et coq-à-l'âne, et jamais il ne me serait venu à l'idée que mon aimable mais impitoyable interlocutrice fût à même de me tendre la perche. Or, le quatrième jour, j'étais amené à présenter un compatriote de passage qui, plus imprudent encore que moi, ne savait pas un seul mot du langage qui faisait mon supplice; je m'apprêtais, ô ironie! à servir d'interprète... Quelle ne fut pas ma surprise lorsque lady X..., mise au courant de la situation, adressa la parole à mon compagnon dans un français très suffisamment pur, plus courant à coup sûr que mon lamentable anglais! « C'est une trahison », avais-je envie de m'écrier; mon Dieu, non, c'est tout simplement « très anglais »,... il faut bien prendre les gens comme ils sont!

Que me restait-il à faire? Ce que j'ai fait : piocher tant et plus et me mettre en mesure de soutenir, sans trop de désavantage, une conversation en tête à tête; j'y suis parvenu au bout de quelques semaines, et le résultat est capital : car, d'apparence et d'abord

très réservés, l'Anglais ne tarde pas à se mettre en confiance quand on lui parle sa langue, et il en arrive à se livrer avec une sorte de rondeur très inattendue, je dirai presque avec une ingénuité absolue.

*
* *

En général, il n'est pas bien compliqué.

Les brouillards du Nord ont des effets divers en deçà et au delà de la mer : ils ont laissé au pays d'Ibsen les brumes enténébrant les cerveaux, et, pas plus qu'ils n'y parviendront en notre France, pays de soleil et de clarté, ils n'ont, en Angleterre, obscurci les consciences et troublé les morales.

Au reste, chez l'Anglais plus que chez quiconque, ainsi que le regard est le miroir de l'âme, le physique révèle le moral.

Ici le sport est dieu, un dieu qui fait de belles créatures, saines, nettes, vigoureuses. Quand le service est terminé, et il est terminé de bonne heure, se bornant presque exclusivement à l'instruction et aux manœuvres proprement dites, excluant presque absolument les corvées de service intérieur, laissées aux gradés indigènes, notre officier a beaucoup de temps à tuer. Comment? A jouer, encore, et toujours à jouer. Les clubs, installés avec

un confortable parfait, sont entourés de vastes jardins qui contiennent tous les jeux imaginables. Cricket, golf, football, lawn-tennis ont leurs fervents qui passent avec une égale aisance et une égale maëstria d'un jeu à l'autre. Salles d'escrime, salles de boxe ne désemplissent guère. Le polo, jeu d'origine indienne, que les conquérants ont adopté et où ils sont passés maîtres, jouit d'une faveur sans égale; c'est un rude exercice qui veut beaucoup d'adresse, beaucoup de vigueur, une rare science du cheval et un singulier mépris des mauvais coups; nos officiers le jouent avec une sorte de fureur, ils organisent des matchs, des championnats; chaque régiment a son équipe qui va, de garnison en garnison, jusqu'aux plus lointains cantonnements, défendre le renom du corps et s'efforcer de rapporter quelqu'un de ces brevets comme j'en ai vu tant ici, dans les salles de mess, aux places d'honneur, à côté et très peu au-dessous des noms de bataille et des souvenirs de campagne.

*
* *

La santé physique fait la santé morale, et, de même que le libre développement et le méthodique entraînement des sports ont bâti de superbes gaillards blancs et roses avec le sang et la santé à fleur

de peau, de même la mise en pratique régulière et devenue comme intuitive de quelques grands principes semble avoir formé des individualités morales, sans doute peu compliquées et très uniformes, mais bien séduisantes dans leur apparence absolument saine.

Leur être moral semble être assis sur deux ou trois principes, que l'on retrouve profondément ancrés, non seulement chez ceux que j'ai rencontrés et sommairement étudiés, mais encore, j'en suis très-persuadé, chez tous les officiers de la reine.

*
* *

Le loyalisme d'abord.

Loyalistes, les Anglais le sont en quelque sorte par instinct; comme disent les commères, « c'est dans le sang », et ils naissent loyalistes comme ils naissent commerçants ; ils connaissent, par le menu, les prérogatives, les droits et les devoirs respectifs du pouvoir royal, du Parlement et de la nation, ils les respectent, les observent, les mettent en pratique comme ils feraient des clauses d'une transaction commerciale librement consentie et dûment ratifiée.

Les manifestations de ce loyalisme revêtent par-

fois les formes les plus inattendues comme les plus typiques; il n'est pas besoin de venir aux Indes pour en faire la constatation; allez seulement à Londres, entrez un soir quelconque dans un des music-halls de Leicester Square et promenez-vous parmi la société, plutôt mêlée, qui en occupe les bars et les promenoirs. Une fois le spectacle fini, la chute du rideau s'accompagne immanquablement des accords de l'hymne royal.... Rien n'est plus frappant que de voir alors les conversations s'arrêter, les marchandages s'interrompre et, parmi le bétail féminin donnant lui-même les marques d'une déférence bien stupéfiante, les gentlemen soulever, comme d'un mouvement automatique, leurs coiffures, et demeurer en cette posture de respect jusqu'aux ultimes accords du *God save the Queen*. A la première fois l'aventure inattendue fait rire; à la seconde, elle fait songer.....

J'aime mieux, d'ailleurs, les multiples aspects sous lesquels cette intransigeance de loyalisme me fut révélée durant mon voyage. Ce qui se passe en particulier dans les mess d'officiers, à la fin de chaque repas, est, à cet égard, de simple mais émouvante éloquence.

Comme se fait le dernier service, au moment de vider les dernières coupes de champagne, l'animation n'est en général pas mince; l'Anglais

supporte lampées et rasades comme personne, et la fin d'un repas, copieusement arrosé, comme furent tous ceux auxquels je fus prié, n'est pas médiocrement tumultueuse.... Soudain le président de table se lève, et tous se lèvent avec lui; d'un seul coup le tumulte s'apaise, et, au milieu d'un absolu silence, qui n'est pas sans quelque émouvante solennité, le doyen, portant son verre à la hauteur de ses yeux, dit, d'un ton lent et posé où il y a de la confiance, de l'orgueil, presque de la piété : « Messieurs, la Reine. » Aussitôt, du bout de la table, une voix, celle du cadet des sous-lieutenants, répond, d'un frais et juvénile empressement : « God bless her! Que Dieu la bénisse! »

Riez tant que vous voudrez, je n'ai jamais trouvé cela si ridicule; il est indéniable, en face d'une scène de ce genre, que j'étais aussi loin que possible de quelque frondeur cabaret de Montmartre, et que les officiers qui me donnèrent cet instructif spectacle sont les derniers esprits de la terre aptes à goûter le sel de la « Visite présidentielle » ou de quelque autre drôlerie de ce genre. Mais ne trouvez-vous pas que tout pourrait bien ne pas être injustice dans l'appréciation qu'à leur tour ces Anglais font de nous, nous reprochant d'être trop spirituels, et ne pensez-vous pas qu'il puisse y avoir, dans un perpétuel effort à ne rien vouloir respecter,

le danger d'en venir tout droit à ne plus savoir assez se respecter soi-même?

*
* *

Ce respect de soi, ce sentiment de la dignité personnelle, nos Anglais le possèdent au plus haut degré. Tout les y prédispose. Par leur éducation, par les conditions matérielles de leur existence, par la bonne tenue et le scrupuleux confort de leurs habitations et de leur manière de vivre, ils ont acquis et gardent, à un très haut degré, conscience de ce qu'ils appellent, de ce mot intraduisible, la « respectability ».

Et tout cela, comme un arbre qui produirait à la fois de bons et de mauvais fruits, développe en eux deux traits de caractère qui, entre tous, se dégagent du plus vif relief : un très sûr et très rigide sentiment du devoir, en même temps qu'un inexprimable, un colossal orgueil.

*
* *

Le sentiment du devoir, ils l'ont acquis dès la première enfance ; ce fut la base même de tout leur système d'éducation, système presque absolument opposé à celui auquel nous fûmes soumis. Dans

les collèges français, le travail s'obtient presque uniquement par l'émulation : mauvais sentiment, dit le pédagogue anglais; qui dit émulation dit jalousie, qui parle de récompense diminue la valeur de l'effort, qui s'adresse à la vanité satisfaite laisse dormir la conscience, qui prend les enfants par des enfantillages ne saurait former des hommes;... je n'apprécie pas, je ne discute pas, je constate seulement, et je suis bien forcé de constater aussi que les résultats ne sont pas trop mauvais et que le système, poussé plus avant, continuant à suivre les enfants devenus hommes, les cadets devenus officiers, ne semble point trop mal réussir.

Vous savez que, dans le corps d'officiers de cette grande armée des Indes, l'avancement se fait exclusivement à l'ancienneté, le choix n'existant à aucun degré et en aucune manière. Que le procédé soit infiniment discutable et qu'il soit résolument fâcheux de se priver, de parti pris, de tout moyen de sélection, je vous l'accorde volontiers; mais vous m'accorderez à votre tour qu'il est remarquable de voir chez tous les officiers, traités ainsi sur le pied d'une trop absolue égalité, un zèle aussi parfait à s'acquitter de leurs fonctions, un aussi rigide accomplissement du devoir, tout simplement parce que c'est le devoir, sans plus!

Notez que je suis très persuadé qu'il en irait de même chez nous si les conditions s'y faisaient pareilles, que même, dans la pratique et avec les inévitables lenteurs de notre actuel avancement, la différence ne devient guère sensible, et que nous sommes à coup sûr d'aussi braves gens qu'eux-mêmes; mais ce sont de braves gens, c'est tout ce que je voulais dire, on ne le sait et on ne le dit pas assez chez nous.

*
* *

Ils le savent, eux, ils le disent, ils le crient sur les toits, ils en conçoivent une immense fierté, ils en étalent, presque inconsciemment, un inexprimable orgueil.

Vous savez l'histoire relatée par le président de Brosses : Un insulaire, voulant marquer à un interlocuteur français sa courtoisie, lui parlait en termes élogieux du génie de notre race et complaisamment énumérait les qualités qu'il lui prêtait. Saisissant la balle au bond, notre compatriote, un peu trop sensible à la louange et pensant, par avance, dicter la réponse lui dit : « Si vous n'étiez donc Anglais, monsieur, que voudriez-vous être?

— Anglais, monsieur!

— J'entends bien, mais si vous ne l'étiez pas?

— Eh bien! encore une fois, je le voudrais être.... »

Et tout dépité, notre Français n'en put tirer autre chose. L'anecdote est vieille, elle serait pourtant aujourd'hui encore neuve et vraie comme au premier jour. Chez l'Anglo-Saxon, l'orgueil de race est devenu absolument inconscient et se manifeste à tout propos, avec autant d'exubérance que de désarmante naïveté.

Et cette exaltation du sentiment national, cette exaspération de « jingoïsme » ne peuvent, nécessairement, se développer qu'au détriment des voisins.

Haine de l'Allemand, le concurrent commercial devenu redoutable sur tous les marchés du monde, trop souvent déjà victorieux; affectation de ne pas prendre au sérieux le Français, aimable et léger, spirituel et vain, de forme séduisante et de fond sans consistance, comme au reste tous ses frères de race latine; mépris non déguisé du Russe, « ce sauvage » dans lequel on refuse de reconnaître les caractères d'une race européenne, qu'on affecte manifestement de traiter comme un Asiatique, et dont on parle comme, dans la Rome du Bas-Empire, on devait parler des Barbares : voilà de quoi s'accompagne, tout naturellement, la mise au pavois de l'orgueilleux Anglo-Saxon.

*
* *

Quant aux sentiments qu'éprouve le conquérant vis-à-vis de ceux qu'il a soumis, le fonctionnaire ou le colon vis-à-vis de l'indigène, c'est bien simple : ce n'est plus du mépris, c'est une affectation d'ignorance absolue.

Il m'a été donné, à maintes reprises, de vous signaler cette rigidité de fer sous laquelle se manifeste, en tous pays, l'esprit conservateur des Anglais, et qui les fait se transporter sous toutes les latitudes, absolument pareils à eux-mêmes, s'entourant partout de l'identique milieu familier, transportant avec eux leur home tout d'une pièce, et menant, dans un îlot perdu d'Océanie, la même vie, méthodiquement réglée, qu'ils mèneraient dans la mère patrie.

La seule concession que je leur aie vu faire aux usages indiens est de débaptiser leurs repas, et d'appeler leur thé du matin « chota-hazri » et leur lunch « tiffin », selon le vocabulaire hindoustani ; même en cherchant bien, je ne trouve, en vérité, rien d'autre : ce sont des gaillards qui ne veulent pas se laisser entamer.

Je me souviendrai toujours de la stupéfaction qui se peignait sur le visage de mes interlocuteurs, quand je leur parlais de cet indigène de Pondichéry

que notre gouvernement a naguère décoré de la Légion d'honneur, ou des essais d'introduction de l'élément natif dans l'administration de notre petite colonie : il est clair que, quand je leur parlais d'assimilation, je prononçais un mot à jamais rayé de leur dictionnaire.

Cela ne veut pas dire, officiellement du moins, que le gouvernement se désintéresse de l'indigène : tout au contraire, il prétend avoir assumé vis-à-vis de lui une mission d'éducation et de civilisation, et il affirme ne pas méconnaître les devoirs que lui crée la souveraineté : les écoles ont été multipliées, les chemins de fer sillonnent l'Inde en tout sens, le commerce est favorisé par tous les moyens; la suppression du système des castes, obstacle à toute civilisation européenne et à tout progrès, est souhaitée par eux avec ténacité (en pure perte, d'ailleurs, ils ne se font pas d'illusions là-dessus); l'affranchissement des femmes hindoues, ces pauvres bêtes de somme, est proclamé nécessaire; la conversion au protestantisme est prêchée en tout lieu,... mais tout cela, c'est de la théorie, et de la théorie à la pratique il y a loin [1].

1. Et encore ne manque-t-il point de bons esprits qui n'acceptent pas cette belle théorie et qui, par principe, déplorent quelques-uns des prétendus progrès qu'elle contient : la diffusion de l'instruction et la multiplication des écoles, par

Quelques esprits, plus curieux que la moyenne, et d'une curiosité qui nous semble toute naturelle, ont bien cherché à pénétrer cet impénétrable qu'est l'âme hindoue, à débrouiller ce formidable fatras qu'est la philosophie de la religion brahmanique; la masse ne les a pas suivis, et rien n'est plus caractéristique à cet égard que le ton de cordial mépris avec lequel ses camarades me parlaient d'un officier d'Hyderabad qui avait eu l'idée singulière de se faire instruire par un brahme, et qui proclamait que tout pourrait bien ne pas être puérilité et songe creux dans une religion servant d'aliment intellectuel à deux cents millions d'âmes. Il y a là quelque chose qui, manifestement, échappe à neuf Anglais sur dix; cela ne les intéresse pas, et la plupart ressemblent à ce colonel de Madura qui, depuis vingt ans dans le pays, se vantait devant moi de ne jamais avoir mis les pieds dans la pagode.

Il y a bien aussi des missions, wesleyennes pour la plupart, auxquelles s'affilient des dames de la société anglaise qui, se dévouant à un idéal purement religieux, pénètrent dans les « zenanas »,

exemple, et ce qui s'ensuit naturellement, la formation d'une redoutable armée de déclassés, d'inemployés et de mécontents. (Je me suis laissé dire qu'il n'y a pas qu'aux Indes qu'un tel péril existe.)

visitent les femmes hindoues, et s'efforcent de leur faire connaître et aimer leur forme de christianisme : celles-là mêmes ne doivent guère se donner la peine de pénétrer l'être intime de leurs inertes et passives catéchistes, et leur action semble rester bien minime; elles sont peu nombreuses, du reste, perdues dans la foule de celles qui n'ont d'autre sujet de conversation, d'autre pensée peut-être et d'autre idéal que la dernière partie de polo et le prochain match de tennis.

En vérité, l'immense majorité des Anglais semble s'être donné le mot pour bien affirmer, vis-à-vis de l'indigène, une posture de « maître », confiné en un isolement volontairement dédaigneux et hautain.

A coup sûr, nous ne les imiterions pas, cela nous sortirait trop de notre caractère; mais je ne sais si les Anglais se trompent beaucoup en prétendant que leur autorité est singulièrement affermie par de tels procédés et que l'impression produite sur les esprits des indigènes, de bien pauvres esprits à la vérité, se fait ainsi d'une indélébile profondeur.

*
* *

Mais, si l'Anglais est un maître hautain et sévère, il s'attache aussi avec un soin extrême à rester toujours un maître équitable : sévère, mais juste,

comme dit l'autre. M. André Chevrillon rapporte ce propos, à lui tenu naguère par son boy : « Juge anglais dit à pauvre homme « Tu as raison » et à homme riche « Tu as tort », et il ajoute : « Voilà le petit fait qui, souvent répété, assure la domination dans l'Inde. » Cela est absolument vrai, et il est indiscutable que l'Hindou a dû trouver quelque saveur au changement, quand la juridiction britannique s'est substituée à celle des tribunaux indigènes.

J'ai trouvé la preuve frappante de cet esprit de stricte équité dans une petite histoire qu'on m'a racontée lors de mon passage à Aden. Les indigènes d'Aden sont pour la plupart des Somalis, race fière et ombrageuse avec laquelle il convient d'user de ménagements : il est donc interdit de recourir, vis-à-vis d'eux, à des châtiments corporels, et toute infraction est punie. Or, le général gouverneur s'étant un jour oublié et, dans un mouvement d'impatience, ayant donné à l'un de ses boys un coup de canne sur le bas des reins, la justice, égale pour tous, informa contre lui tout comme s'il s'était agi d'un pauvre diable, et notre gouverneur fut bel et bien condamné à l'amende... Il ne manque point, à ce qu'il me semble, de pays où l'on aurait trouvé quelque moyen « d'arranger l'affaire ».

Il est bien entendu qu'il y a là seulement une question de principe, les applications variant à l'infini suivant les races avec lesquelles l'Anglais se trouve en contact, et, par exemple, le bâton, sévèrement proscrit chez l'un, devenant chez l'autre l'argument concluant et l'ultime raison.

*
*

C'est ainsi que, si d'Aden nous revenons aux Indes, nous trouvons que les moyens d'action employés par l'Anglais vis-à-vis de l'indigène peuvent se résumer en ceci : « la peur des coups ». Mais alors je commence à m'insurger et à trouver quelque peu discutable la manière d'exercer une autorité si hautainement affirmée.

Le natif n'est, aux yeux de l'officier ou du fonctionnaire, qu'une sorte de bête de somme qu'il n'est pas mauvais de mener au bâton, auquel, en cas de rébellion, l'on doit réserver les plus impitoyables répressions. Il semble que les Anglais ne prennent pas suffisamment garde aux effroyables ferments de haine qu'ils déposent ainsi dans les âmes de leurs sujets.

S'il ne s'agissait encore que des Hindous proprement dits, il pourrait n'y avoir que demi-mal, car c'est une bien pauvre race en vérité, sans ressort,

sans vigueur, indifférente à la forme du joug, n'ayant, pour ainsi dire, jamais connu l'indépendance, habituée de longue date à se laisser opprimer et maltraiter, puisant dans les enseignements de la religion brahmanique l'impassibilité et l'indifférence et prête à tout supporter, tant qu'on respectera ses croyances et qu'on la laissera libre de pratiquer son culte, ce à quoi, il faut le dire, le conquérant anglais s'attache avec le plus grand soin.

S'il s'agit des races de génie actif et guerrier, des Musulmans ou des Sikhs, par exemple, la thèse change du tout au tout. Ce ne sont pas précisément la résignation, la douceur, le mépris des choses périssables, l'inutilité de l'effort, la charité universelle, que prêche le Coran, et, le fanatisme aidant, quelque furieuse révolte pourrait bien un jour éclater; révolte dont les Anglais viendraient à bout, ce n'est pas douteux, mais qui leur coûterait terriblement cher en hommes et en argent.

Au surplus, en attendant une « guerre sainte », toujours possible, moins improbable aujourd'hui que jamais, étant données d'une part les nouvelles qui proviennent de Constantinople, d'autre part l'étroitesse du lien unissant tous les pays d'Islam et la rapidité avec laquelle un incendie allumé chez l'un pourrait se propager chez tous les autres,

en attendant, dis-je, un mouvement général, l'initiative individuelle ne demande qu'à s'exercer.

Vous vous souvenez de la peinture, un peu noire, rigoureusement exacte pourtant, à ce que je crois, que je vous fis de Peshawar, dont je vous représentai le bazar comme un vrai coupe-gorge et les habitants comme de fort vilaines gens. En des villes moins proches de la frontière, et où les Anglais sont les maîtres depuis plus longtemps, les attentats sont encore beaucoup plus fréquents que l'on ne pourrait supposer; à Lahore, quelques jours seulement avant mon passage, la population anglaise avait été émue par un affreux événement : la femme d'un major, se promenant dans le bazar, soudain rudement heurtée par un indigène musulman, et trop fidèle à la dangereuse habitude de traiter le natif comme bête brute, leva la main sur lui en l'appelant « Soura! » (« Soura » est le nom hindoustani de l' « habillé de soie » : la réplique fut foudroyante, et la pauvre dame reçut un coup de poignard qui l'étendit raide morte aux pieds de l'irascible musulman.

Pareille histoire se renouvelle encore trop fréquemment ; il est vrai que les Anglais ne font rien pour en prévenir le retour.

Ainsi, sous prétexte d'exemple, voici comment ils traitèrent notre assassin de Lahore : sitôt pris,

sitôt pendu... Jusque-là rien à dire : c'était la loi du talion, et l'affreux bonhomme n'avait pas volé la corde pour le pendre ; mais, pour frapper l'esprit des indigènes, la cour martiale imagina d'aggraver le supplice en prodiguant au cadavre les outrages les plus infamants. Le corps fut décapité, le crâne rasé; la tête et le reste du corps furent cousus séparément dans deux sacs en peau de porc, et l'on alla jeter chacun des deux sacs, avec son funèbre contenu, dans des cours d'eau différents. Pour qui connaît l'extrême piété du mahométan envers ses morts, il y avait là le plus sanglant défi aux croyances d'une race chez qui la religion est le suprême motif et la fin suprême.

Je ne sais pas si l'exemple a fort terrorisé les musulmans de Lahore, mais je suis sûr qu'il leur a laissé au cœur une furieuse haine et un redoutable désir de vengeance.

Voilà l'un des résultats, pas le plus heureux, à coup sûr, des extrémités auxquelles les Anglais se trouvent portés par ce penchant de leur caractère, sur lequel j'ai insisté longtemps, trop longtemps peut-être,... mais qui certes est chez eux plus irrésistible et mérite plus d'attention qu'aucun autre, — l'Orgueil!

*
* *

Une étude, même aussi sommaire que celle-ci, de l'Anglo-Saxon, serait forcément incomplète s'il ne s'y trouvait mentionnée cette naturelle disposition de son esprit et de ses facultés, qui longtemps a fait de lui le premier commerçant du monde.

« Shop-keepers » [1], disent d'eux-mêmes les Anglais, non sans légitime fierté : ils savent que c'est leur génie commercial qui les a faits ce qu'ils sont, et ces « parvenus » avisés ne rougissent pas de leurs origines. Chez les officiers eux-mêmes, la tournure d'esprit est manifeste de ne pas affecter un inutile mépris du bon argent trébuchant et sonnant; certes, ils font scrupuleusement leur devoir et ne transigent point avec leurs consciences, mais les avantages matériels attachés à leur position ne les laissent pas insensibles.

« Shop-keepers », l'épithète ne va pas qu'aux hommes; les femmes elles-mêmes ne la désavoueraient point. Rien n'est plus typique à cet égard qu'une petite scène que j'ai vue se renouveler à plusieurs reprises, et que je vais vous dire.

1. Pourrait se traduire par « boutiquiers », mais en écartant la légère nuance de dédain qui ne laisse pas que d'aller avec le mot français.

L'on devient forcément bibelotier aux Indes : il y a tant de belles choses dans les bazars que l'on y passe de longues heures et que, bon gré, mal gré, l'on n'en sort pas sans de nombreux achats. Or, à chaque fois que je quittais une échoppe muni d'un ballot, lourd selon ma raison, léger selon mes désirs, le marchand ne manquait jamais de me poser la question : « Qui donc vous a envoyé chez moi? Est-ce mistress X...? Est-ce lady Y...? »

Indiscrète curiosité? — Non pas; scrupule seulement de faire fidèlement parvenir à mistress X... ou à lady Y... la petite « commission » d'usage. Si vous prenez garde que les maris des dames en question se trouvaient, en général, à de très confortables degrés de l'échelle sociale, vous ne serez sans doute pas moins surpris que je ne le fus moi-même les premières fois; mais, mieux que n'importe quoi, l'aventure vous fera comprendre ce que veut dire « shop-keepers ». Les affaires sont toujours les affaires!

*
* *

Voici donc que je vous ai montré les Anglais sous des faces bien diverses : hospitaliers comme on l'était en Arcadie, serviteurs loyaux de leur reine et rigides observateurs de leur devoir,

orgueilleux jusqu'au plus absolu dédain de tout ce qui n'est pas eux, sportsmen enragés et avisés commerçants;... la peinture serait incomplète si je ne vous parlais encore de la manière dont ils entendent et pratiquent leur « religion ».

La place que, dans les préoccupations habituelles de leurs esprits, tient l'idée religieuse, est considérable. Ils y pensent constamment, ils en parlent sans cesse.

Dans tous les cantonnements, l'église occupe le centre, bien en évidence, bien en honneur. Quand les Anglais s'installent quelque part, ils commencent par chercher deux emplacements, ceux du club et de la chapelle,... le reste ne vient qu'après.

Les jours consacrés au Seigneur, les soldats sont menés à l'office, tambour battant, musique en tête. J'ai pu assister à deux ou trois services du dimanche, et je n'ai pas pu ne pas être frappé de l'apparence d'incontestable ferveur avec laquelle tous ces gros poupons à figure réjouie, pommadés et frisés, gras et roses, suivaient leur office et chantaient leurs cantiques.

Le dimanche anglais est lugubre, le dimanche indien n'est pas beaucoup plus gai : personne dans les rues, le polo-ground désert, le club vide, les tennis abandonnés, les pianos inexorablement fermés, la vie tout entière suspendue, tout le can-

tonnement plongé dans un silence et une solitude de mort, voilà le peu récréatif spectacle que ramène inévitablement le jour du Seigneur.

Il est manifeste, quoi que puissent dire et penser de médiocres plaisantins, qu'il y a là autre chose que l'apparence, et que le sentiment qui dicte une telle attitude est profond et sérieux; il est certain que, chez la plupart des officiers que j'ai rencontrés, la préoccupation religieuse, la contemplation des vérités éternelles, la recherche des grands problèmes, l'inquiétude des finales destinées, sont en quelque sorte habituelles à l'esprit. Qui donc ne trouverait cela très intéressant, et dans tous les cas absolument respectable?

Peut-être, seulement, serait-il permis de regretter que de si nobles sentiments se manifestent de façon légèrement abusive, allant jusqu'à une intransigeance quelque peu sectaire, ou bien à une ferveur de prosélytisme parfois indiscrète. N'ai-je pas été, non pas une, mais vingt fois, pris à partie par de trop zélés interlocuteurs cherchant à me prouver que mon catholicisme contenait une grosse part d' « idolâtrie », exaltant leur forme de protestantisme (chacun la sienne, par exemple, ce qui n'eût pas laissé que d'être un peu gênant, si j'avais dû me laisser entamer , tentant, en un mot, de véritables manœuvres de conversion, aussi caractéristi-

ques qu'inattendues; car, enfin, vous n'auriez pas imaginé, à me voir déambuler, la cigarette à la bouche, bras dessus bras dessous, avec quelque gai compagnon du « Royal Artillery », que tels pouvaient être nos sujets de conversation!

*
* *

Ce n'étaient pas les seuls, du reste, qui touchassent à de hautes questions, et j'aimais mieux suivre mes interlocuteurs sur les autres terrains où nous emmenaient nos causeries : art et littérature, par exemple.

Je voudrais bien connaître Macaulay, Tennyson ou Shelley comme ils connaissent Bossuet, Lamartine et Victor Hugo!... d'autre part, si je suis entièrement ignorant du mouvement contemporain et de leurs écrivains d'aujourd'hui, leur ignorance en ce qui touche les plus récentes productions de chez nous n'a rien à envier à la nôtre.

Elle est pourtant d'une tout autre sorte : la nôtre n'est pas préméditée, à coup sûr; la leur est absolument voulue. Nous ne demanderions pas mieux, sans doute, que de nous instruire, mais la mince faveur en laquelle l'éducation de nos collèges nous a appris à tenir les langues vivantes, je ne sais quelle naturelle incuriosité, peut-être aussi une

naïve et déplorable fatuité, nous font bien injustement proclamer que, les lettres françaises étant, ce que nul ne conteste, les premières du monde, elles sont par cela même les « seules », que les autres ne comptent pas.

Les Anglais, bien au contraire, ont tenté de nous lire; nous leur avons déplu, ils ne « veulent » plus de nous.

La pensée que l'écrivain doit être un moralisateur, qu'il n'a que faire d'écrire s'il n'aspire à enseigner, que « l'art pour l'art » est une formule vide de sens et que toute œuvre qui n'a pas comme but le perfectionnement moral est, par cela même, mauvaise, cette pensée, tellement contestée chez nous qu'il y faut un rare courage pour la défendre encore, est acceptée par eux comme le texte d'un évangile.

Vous concevez dès lors qu'entre eux et nos plus récents maîtres le malentendu soit irréductible; c'est en vain que j'ai tenté de plaider auprès d'eux la cause de l'école du « document », de leur expliquer nos méthodes empiriques, de leur soutenir que le réalisme pouvait, lui aussi, avoir un but élevé et noble, de leur rappeler le classique exemple du Spartiate et de l'ilote ivre. Rien n'y faisait : mes interlocuteurs hochaient la tête, ne niaient point que tout chemin pût mener à Rome, préten-

daient même que l'idée réaliste n'était pas nouvelle pour eux et que tel de leurs romanciers l'affirmait plus nettement peut-être qu'aucun des nôtres, mais, s'ils admettaient la fin, ils ne voulaient rien entendre sur les moyens.

« Non, voyez-vous, me disaient-ils, vous aurez beau dire, vos romanciers sont foncièrement immoraux; la lecture de leurs livres laisse une amère impression de dégoût, leur œuvre est une œuvre de corruption et de mort; ils ne montrent que les bas côtés de l'âme humaine, ils se complaisent dans l'ordure. Voyons, de bonne foi, vous-même, vous, Français, êtes-vous flatté de la peinture qu'ils font de vous? Ne comprenez-vous pas quelle triste opinion ils donnent de vous? Ne sentez-vous pas que vous valez mieux qu'ils ne le disent? »

Que répondre? Tenter de convaincre? Mais convaincre de quoi? Ils n'ont pas tout à fait tort, à tout prendre, et je ne me sens guère de goût pour prêcher l'évangile du naturalisme.

Tout au plus puis-je leur faire timidement observer qu'ils prennent la partie pour le tout, et leur montrer, avec pièces à l'appui, qu'il serait de stricte justice de savoir faire le partage. Si, faisant, comme d'instinct, le même geste qu'eux, je me bouche le nez devant certaines pages de quelque *Pot-Bouille* ou de quelque *Sous-Offs*, je

ne puis comprendre qu'ils refusent, tout net et *a priori*, le charme aux descriptions de *Paradou*, ou la puissance aux évocations de *Germinal*. Surtout je me débats comme un beau diable quand ils prétendent que le drapeau du naturalisme est celui sous lequel se rangent tous les nôtres.... Peine perdue: il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. En tout cas, ils sont de bonne foi : quand des violettes poussent auprès d'un tas de fumier, ce ne sont pas les violettes qui sentent le plus fort!

Si l'injustice est criante, on ne peut nier du moins qu'elle ne soit dictée par un sentiment fort digne à la fois d'attention et de louange et qui se retrouve, en somme, dans tous les actes comme dans toutes les attitudes de nos Anglais : une soif de « respectability », un souci de dignité et de bonne tenue morale, un sincère et très haut effort de vertu, une volonté arrêtée de ne chercher le Beau et le Vrai que dans le Bien.

⁂

« Eh là! doucement, quel bel enthousiasme! » fait une voix derrière moi, tandis que je relis mon pauvre essai de portrait.

A qui cette voix? A quelqu'un dont je ne vous dirai certes pas le nom, car, Français, depuis vingt

ans fixé aux Indes, et destiné sans doute à y finir ses jours, il ne serait pas trop satisfait de me voir dévoiler l'incognito d'une opinion, sinon malveillante, pour le moins fort indépendante.

« Avez-vous remarqué, mon cher, poursuit-il, comment s'habillent vos amis les Anglais?

— Mais, comme tout le monde, il me semble, très élégamment en tout cas, et vous ne songez sans doute pas à critiquer la correction de leur irréprochable apparence extérieure?

— Extérieur! Apparence! je ne vous le fais pas dire.

— Comment?

— Vous allez voir,... poursuivons : de quelle couleur, je vous prie, sont ces irréprochables costumes?

— Mon Dieu, un peu de toutes les couleurs.

— Soit! mais n'est-il pas un trait commun à toutes ces étoffes et à toutes ces couleurs? Considérez-les attentivement s'il vous plaît : qu'elles soient unies ou rugueuses, à rayures ou à carreaux, qu'elles soient grises, marron, jaunes ou beiges, ces étoffes sont de texture et de coloris tels que *la poussière ne s'y voie pas, que les taches n'y paraissent point.* Il y a là tout un apologue, mon cher; méditez-le et dites-vous bien qu'il n'y a pas de proverbe plus faux que celui qui dit que l'habit ne fait pas le moine.

— Si je vous entends bien, vous suspecteriez donc la sincérité de tous ces beaux sentiments, vous soupçonneriez, dans un tel étalage de vertus, plus d'apparence que de réalité, en un mot vous taxeriez les Anglais d'.....

— D'hypocrisie? Fi, le vilain mot! N'exagérons rien; non, leur âme n'est pas si noire, et je vous concède que ce serait une criante injustice que de leur prêter ce vilain défaut, mais, s'il n'est ni équitable ni exact de les appeler hypocrites, laissez-moi vous dire que ce n'est pas pour rien qu'ils ont enrichi leur dictionnaire du mot « snobisme »; ils ont inventé le mot et la chose, et « snobs » ils le sont tous... incurablement.

« C'est plaisanterie courante de dire que, pour un Anglais, le seul moyen de se distinguer des autres est de ne pas « poser »;... si la forme est plaisante, le fond, croyez-moi, est exact. Un Anglais ne se montre jamais tel qu'il est; il adopte une attitude dont il ne se départira plus, il entre dans la peau d'un personnage qu'il ne dévêtira plus, et, comme il a toute liberté de choisir, il serait bien bon de ne pas prendre une attitude d'absolue correction et de ne pas se maquiller en personnage plutôt sympathique.

« Prenons, voulez-vous, un exemple : leurs mœurs; elles ont une apparence de grande austérité.

et je ne nie point, tellement il est vrai que l'habitude fait une seconde nature, qu'il y ait mieux que l'apparence; j'admets qu'en de récents et fort retentissants scandales il serait injuste de ne pas reconnaître des cas de dépravation, en somme isolés, et ne permettant pas de conclure du particulier au général. Pourtant, il ne faudrait pas faire comme l'autruche qui se cache la tête sous l'aile pour ne pas voir le danger. Regardez un peu les statistiques médicales de l'armée des Indes : qu'y voyez-vous? Sur un effectif de 75,000 hommes, 15,000 malades, et malades.... incurables! — Il est certaines choses que la loi anglaise ne « veut » pas réglementer, parce que la pudeur anglaise ne « peut » pas reconnaître qu'elles existent... Voilà le résultat! tellement grave que, malgré l'épaisseur des voiles, on a bien été forcé de s'en émouvoir à Londres, que même on vient d'interpeller à ce sujet au Parlement, *proh pudor*[1]!

« Qu'en dites-vous? Allez, croyez-moi, avec l'Anglais c'est toujours... l'histoire de son habit, où les taches ne se voient pas! »

Que croire? ce que je vous disais tout à l'heure,

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, la loi anglaise a été, sur ce délicat sujet, tellement bien remaniée que, sur ce point du moins, et, je le veux croire, sur beaucoup d'autres, mon interlocuteur devra faire amende honorable.

fruit d'une toute neuve et bien courte expérience personnelle, ou ce que vient de nous dire un homme qui, vivant depuis vingt ans au milieu des Anglais, les devrait bien connaître? — *In medio stat veritas*, je pense; car, si Pierre dit noir et si Paul dit blanc, ils ne sont sans doute pas plus impartiaux l'un que l'autre : le premier, aigri par un long frottement avec des gens qui n'ont pas dû toujours ménager un redoutable concurrent commercial, le second, un peu gagné, peut-être, par les douceurs d'une hospitalité empressée.

Dans les deux opinions, faillibles comme toutes les opinions humaines, — libre à vous de prendre et de laisser, — à votre gré.

4 avril.

Cawnpore!

Que de souvenirs dans ce seul mot! Que de larmes et de sang dans ces quelques syllabes! Quelle irrésistible émotion dans le cœur de celui qui va fouler le sol témoin naguère des luttes héroïques et renfermant aujourd'hui les tristes dépouilles de tant de martyrs!

Bien que Cawnpore soit une grande et belle ville, bien qu'elle compte une population de 180,000 indigènes, une forte garnison et une agglomération importante de « civilians », n'ayant à montrer ni palais, ni temples, ni mosquées remarquables, elle ne vaudrait pas un arrêt du touriste, si à son nom ne se rattachait le souvenir du plus affreux épisode de la grande rébellion de 1857.

Cela remonte à quarante ans; à voir le culte

pieux dont les Anglais entourent ces tristes souvenirs, il semble que ce soit une histoire d'hier.

Cette histoire, chacun la sait, en gros tout au moins; si l'on veut, quant aux détails, se rafraîchir la mémoire, ce qui est de toute nécessité avant un pèlerinage comme celui que je vais faire, les récits ne manquent pas : ceux que je vous recommande comme les plus intéressants sont, ou bien *The Indian Mutiny* de notre vieille connaissance le colonel Malleson, auteur de cette si attachante *Histoire des Français aux Indes* dont je vous parlai naguère, ou bien *History of the Indian Mutiny* de Holmes.

Vous y lirez, narrés tout au long, la révolte des cipayes de la garnison, le massacre des officiers européens, les mesures prises par le général Wheeler en vue de préparer la défense, enfin la résolution adoptée par ce pauvre général, sous l'inspiration de sa propre femme, d'accepter les services du mahratte Nana-Sahib[1].

Fatale résolution! Nana-Sahib nommé commandant de l'arsenal, c'était le loup introduit dans la bergerie, les approvisionnements de toute sorte

1. Lady Wheeler était une native et avait réussi à endormir les instinctives et trop justifiées méfiances que, en bon Anglais, son mari éprouvait à l'égard des indigènes. Oh! les femmes! depuis Ève et la pomme, toujours la même histoire!

tombés entre les mains des mutinés, la perte assurée des infortunés Européens.

En effet, au bout de quelques semaines, la situation de ces derniers parut absolument désespérée; aucun secours ne leur était annoncé de l'extérieur, la maladie, la faim, le feu les décimaient, et quand Nana-Sahib leur offrit une capitulation, Wheeler, toujours sur les conseils de sa femme, crut pouvoir l'accepter. Seconde faiblesse, seconde trahison, plus infâme que la première, car, à peine les prisonniers entassés dans les barques qui devaient les conduire à Allahabad, leurs gardiens se jettent dans le Gange, gagnent la rive à la nage; les barques couvertes de mitraille sont bientôt coulées à fond, et, à l'affreuse tuerie, trois blessés survivent seuls.

L'atroce cruauté de Nana-Sahib n'était point encore satisfaite : seuls les combattants avaient été massacrés sur le Gange; les vieillards, les femmes et les enfants étaient demeurés prisonniers à Cawnpore; lorsque l'approche de la colonne de secours du général Havelock fut annoncée, Nana-Sahib n'osa point engager la lutte; il s'enfuit, mais auparavant ordonna de mettre à mort les infortunés demeurés entre ses mains. Les bouchers de Cawnpore, grisés de haschich et d'alcool, furent lâchés comme des fauves sur les

femmes et les enfants; ce fut une abominable tuerie dont les victimes furent pêle-mêle précipitées dans un puits où, deux jours après, la colonne de secours devait les retrouver.

Nana-Sahib, échappant au châtiment qui allait s'abattre impitoyable sur ses complices, s'enfuyait vers le nord, gagnait le Nepaul et trouvait auprès du nabab de ces sauvages contrées himalayennes un refuge et une hospitalité dont il jouit encore aujourd'hui, sans que les instances du gouvernement anglais aient jamais pu obtenir d'un prince nominalement vassal, mais qui demeure en son nid d'aigle absolument indépendant, l'extradition du traître.

*
* *

La tragédie de Cawnpore eut donc trois actes : la défense des cantonnements, le massacre des soldats, l'égorgement des femmes et des enfants. Donc, trois pèlerinages que nous accomplissons successivement.

Le retranchement dans lequel Wheeler avec sa poignée d'hommes résista pendant trois semaines à des forces vingt fois supérieures avait été rasé dès la reddition; sur son emplacement a été dessiné un petit jardin, entretenu avec un soin pieux

et touchant, dont les fraîches verdures et les claires eaux courantes contrastent heureusement avec l'aridité poussiéreuse et désolée des alentours.

Tout à côté, deux baraques sont restées debout, dans une lépreuse et sinistre vétusté, que fait plus impressionnante le voisinage de baraquements tout nouvellement édifiés. Dans ces deux bâtiments, conservés scrupuleusement en l'état où les avait laissés le désastre, Wheeler avait établi son hôpital : c'est entre ces murs noircis et souillés que tant de pauvres diables souffrirent mort et martyre, sans secours, sans soins, sans remèdes!

Consacrant le souvenir de tant d'héroïsme et de tant de souffrances, un édifice commémoratif s'est élevé, le « Memorial Church », dans lequel sont inscrits sur des plaques de marbre les noms des glorieuses et lamentables victimes. Cette église sert de chapelle aux soldats de rite anglican de la garnison; elle est gardée par de vieux briscards couverts de médailles, elle n'est jamais vide, et des détachements s'y relayent pour y monter une permanente garde d'honneur.

Longuement j'ai contemplé les visages de ceux qui, pendant ma visite, faisaient la pieuse faction, et bien vite mon imagination m'a emporté loin, très loin,... tout là-bas, dans notre pauvre église de Loigny! Ce n'étaient plus les rouges tuniques, les

gros yeux bleus, les cheveux blonds et les joues roses de ces highlanders que je voyais,... c'étaient nos petits paysans de France, c'étaient mes chers canonniers, menés, au soir d'une journée de manœuvres, avant l'entrée au cantonnement, dans l'église toute proche de la route que nous suivions. Je revoyais leurs larges yeux étonnés fixant les tables de marbre du martyrologe, leur angoisse sacrée devant le navrant ossuaire, leur respect, leur gravité, leur émotion, leur indicible tressaillement devant l'âme même de la Patrie soudainement évoquée. J'étais avec eux, j'étais près d'eux,... si loin! Sous tous les cieux il est certaines grandes choses qui font pareillement battre les cœurs, qui, sans distinction de temps, de pays et de race, avaient, des highlanders de Cawnpore, fait un instant les frères de mes petits canonniers de Loigny.

*
* *

Du « Memorial Church » nous nous dirigeons, à travers les innombrables baraques du cantonnement, vers le Gange.

A quelque trois cents mètres de la rivière, dont nous apercevons le miroitement argenté transparaissant derrière les palmes et les figuiers, nous

descendons de voiture, nous abandonnons la route et nous nous engageons dans un étroit sentier suivant le fond, encaissé et profondément raviné, d'un ruisseau actuellement à sec. Nous arrivons ainsi au bord du fleuve, vers lequel descendent les marches désunies d'un escalier ruiné, enfoui dans la grande ombre d'un magnifique figuier, dominé par la mièvre architecture d'un petit temple consacré à Siva. Nous sommes au « Sati-Chaura-Ghat », que les Anglais ont baptisé plus expressivement le « Massacre Ghat ». Ce fut l'ultime station du chemin qui menait Wheeler et ses compagnons à leur calvaire, c'est au bas des marches de cet escalier qu'ils s'embarquèrent dans les bateaux qui devaient les conduire à la mort.

Ce dut être par une journée toute semblable à celle-ci que le désastre s'accomplit, dans la gloire éclatante de ce radieux soleil, devant la majesté de la grande eau sereine. Une furie de coups de feu, des clameurs désespérées d'agonie, quelques larges remous de l'eau profonde engloutissant les sinistres bateaux, puis soudain, plus rien, le même grand calme qu'aujourd'hui, la même sérénité du flot coulant avec la même lenteur égale!... Quelle pauvre petite chose qu'un être humain en face de la paix ironique et indifférente de l'impassible nature!

*
* *

Pour terminer le pieux pèlerinage, il nous reste à voir le « Memorial Well », le monument bâti sur l'orifice même du puits où Nana-Sahib fit précipiter ses victimes. A l'encontre des autres sites témoins des scènes de la rébellion, celui-ci n'est pas demeuré dans l'état où les événements de 1857 l'avaient laissé : on a planté tout autour un parc, enclos de grilles ouvragées avec art, et s'étendant sur un large espace de trente acres environ.

La margelle du puits est dissimulée sous un revêtement de marbre blanc, au-dessus duquel une statue, « l'Ange de la Résurrection », se dresse, en une pose sereine de résignation au Divin Vouloir, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés, chaque main tenant une palme, emblème de martyre et de paix.

Le monument lui-même est entouré d'une colonnade en porphyre rouge, de dessin sobre et net, de ce style gothique si caractéristique qui lui donne l'air d'avoir été détaché de quelqu'un des bâtiments d'Oxford. Je me suis fréquemment élevé contre cette faute d'esthétique que trop souvent commettent les Anglais, en transplantant dans l'éclatante lumière d'Asie des formes d'archi-

tecture adaptées aux demi-teintes et aux brouillards du Nord. Ici, le contresens ne me choque plus; je me plairais même à le croire voulu, à voir, dans le violent contraste, une intention bien définie, une évocation touchante de la patrie, un émouvant désir de donner au lieu du suprême repos les formes et l'aspect que revêtent les tombes d'un cimetière du lointain pays.

Il y a plus et mieux, toujours dans le même ordre d'idées : ce monument, si étrangement évocateur, est assuré de ne jamais être contemplé que par des yeux d'Européens; jamais le regard d'un indigène ne le souillera, l'entrée des jardins du « Memorial » étant rigoureusement interdite aux natifs. D'aucuns s'étonneront de cette stricte prohibition et trouveront peut-être impolitique de perpétuer ainsi des souvenirs de rébellion... Laissons-nous les chiens pénétrer dans nos églises et dans nos cimetières? Non, n'est-ce pas?

Qui donc pourrait en vouloir aux Anglais de considérer les descendants des séides de Nana-Sahib comme des chiens?

5 avril.

Lucknow! ville bénie entre toutes les villes, en tes murs s'est rattaché le lien, depuis trop longtemps dénoué, qui m'unit à la civilisation, en tes hôtels j'ai retrouvé le « confortable », un superflu bien nécessaire, quoi qu'on en dise, une belle chambre claire, un lit propre et inhabité, des fauteuils moelleux, toutes choses dont j'avais presque perdu le souvenir.

Lucknow! Hill's Imperial Hotel! marquons d'une croix blanche ces vingt-quatre heures que je viens de passer dans vos murs!

Après Calcutta, Bombay et Madras, Lucknow est la plus grande ville de l'Hindoustan; elle compte plus de trois cent mille habitants; c'est l'ancienne capitale du royaume d'Oudh, annexé depuis une quarantaine d'années seulement; c'est actuellement la résidence du lieutenant-gouverneur

des provinces d'Oudh et de Rohilkhund; c'est une grosse garnison, un centre administratif important; c'est la ville de toute l'Inde qui compte la plus grande quantité de palais, de temples, de tombeaux, le plus vaste bazar,... et c'est une ville où il n'y a rien, ou presque rien, à voir!

Au tout frais et ineffaçable souvenir des merveilles de Delhi et d'Agra, on a sans doute le droit de se montrer, en fait de monuments, quelque peu difficile, et Lucknow n'en contient pas un seul qui leur puisse être comparé, même de loin.

La quantité ne remplace pas la qualité, même quand elle est, comme ici, presque innombrable.

Les souverains successifs du royaume d'Oudh avaient, à coup sûr, la manie du bâtiment; chacun d'eux a fait élever plusieurs édifices; quand on veut faire consciencieusement son métier de touriste, il faut bien aller les voir; c'est du temps perdu, et l'on a beau courir du Farad-Bakhsh au Chatr-Manzil, du Kaiser-Bagh au Moti-Mahal, du Shah-Najaf au Kurshid-Manzil, etc., l'on ne voit jamais que de grandes bâtisses prétentieuses, de style composite et décousu, en stuc terni ou en plâtre écaillé, les unes inachevées et déjà menaçant ruine, les autres aux trois quarts effondrées, toutes également bêtes, laides et mal entretenues.

*
* *

Deux seules exceptions, non pas belles certes, mais curieuses, à des titres divers.

D'abord « l'Imambarah », que les guides baptisent pompeusement la perle architecturale de Lucknow et qui ne mérite pas tant d'honneur, mais qui ne laisse pas d'être originale. C'est immense : cela comprend une bonne dizaine de bâtiments divers, mais par extraordinaire on y peut découvrir quelque chose qui ressemble à un plan et, dans l'ensemble, une certaine grandeur ; sans compter qu'on y voit un portique, la « Constantinople Gate », bâti sur le modèle d'une des portes de Stamboul, de celle même qui a valu au gouvernement d'Abdul-Hamid le nom de « Sublime Porte », maigre régal de curiosité, à dire vrai. A côté de cette porte est un petit jardin, l'Husaïnabad Imambarah, qui contient des réductions de tous les tombeaux célèbres de l'Inde,. . le Taj en miniature et en plâtre, quelle profanation !

Exactement à l'autre extrémité de la ville se dresse le plus abominable, le plus hideux, le plus grotesque de tous les bâtiments de Lucknow, qui en possède pourtant une riche collection : « la Martinière ».

C'est une étrange et énorme construction, de style indéfinissable, où il y a de tout, du chinois, de l'italien, du rococo, du mauresque, du jésuite; où d'innombrables statues se dressent en tout coin, en tout sens, en toute posture : des simili-antiques, des Flores, des Cérès, des magots de porcelaine aux yeux oscillants et à la tête branlante, des bergères enrubannées Watteau, de monstrueux tigres de pierre avec, à la place des yeux, des miroirs concaves reflétant des lampes multicolores; de prétentieuses rocailles, de grosses boules de verre étamé venues en droite ligne du jardin de quelque petit bourgeois d'Asnières; tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre, de plus heurté, de plus hurlant mauvais goût. Et malgré tout je suis allé voir cela, et, si vous venez jamais à Lucknow, vous rez aussi, d'abord parce que la destination de cette invraisemblable bâtisse la rend jusqu'à un certain point intéressante, surtout parce que celui qui l'a fait élever était un des nôtres, un Français.

« La Martinière » est un collège qui contient environ trois cents orphelins auxquels les rentes laissées par le fondateur permettent de donner une éducation absolument gratuite, substantielle, pratique et utilitaire, et qui fut instituée par le Français Claude Martin, major général au service des nababs d'Oudh.

Martin, né à Lyon en 1735 d'une pauvre famille d'ouvriers, était venu aux Indes avec Lally et servait comme simple soldat dans le régiment de Lorraine. Incorporé dans la compagnie de chasseurs qui, sous le commandement de Law, tenait garnison à Chandernagor, il fut, lors de la prise de cette ville par Robert Clive, fait prisonnier. Sa vive intelligence le fit remarquer par Clive, qui lui offrit de prendre du service dans l'armée anglaise; la puissance française étant déjà balayée de tout le territoire indien, Martin accepta.

Il parvint ainsi au grade de major, mais, en 1776, le nabab d'Oudh lui ayant offert de le prendre à sa solde, Martin, lié aux Anglais par de seules raisons d'intérêt, n'eut aucun scrupule à changer à nouveau de maître. Bien lui en prit, car, à Lucknow, il fit la connaissance d'un autre Français, ou presque Français, de Boigne, à la fortune duquel il associa la sienne. Les opérations des deux compères furent de deux sortes : culture intensive de l'indigo et prêts d'argent, à taux corsé, au trésor du roi d'Oudh; elles furent aussi extrêmement fructueuses, et Martin acquit, en peu d'années, une immense fortune.

L'heureux aventurier se mit alors en train de faire construire cet extraordinaire palais de la Martinière, mais la mort le surprit avant l'achève-

ment : par testament il divisait son héritage en trois parts, laissées respectivement aux villes de Lyon, de Calcutta et de Lucknow, à charge de fonder et d'entretenir un collège, ce qui fait qu'une « Martinière » se dresse également sur les bords de l'Hoogly, de la Gumti et de la Saône : je ne connais pas les deux autres, mais celle de Lucknow est sûrement la plus vilaine.

*
* *

Si les palais de Lucknow sont laids, et laids avec prétention, ce qui est la pire laideur, par contre les jardins y sont splendides.

Oh ! ces jardins de l'Inde, quelles merveilles !

Est-ce le contraste de leur fraîcheur avec l'aridité désolée des pays d'alentour qui leur donne tant de charme ? La verdure nette des pelouses, les massifs étincelants de fleurs, l'infinie variété des essences, la jolie chanson des eaux courantes en font de purs lieux de délices.

J'aurais voulu ce matin pouvoir m'attarder longtemps dans les allées de Wingfield's Park ; j'ai rarement vu quelque chose d'aussi parfaitement joli : des kiosques de marbre blanc émergent du sein des eaux dormant dans de vastes bassins clairs ; d'immenses buissons de rosiers s'épanouis-

sent en mille coloris éclatants ; les longs alignements de nobles cyprès donnent au grand jardin tout un air de majesté calme ; et du sein des massifs profonds d'arbousiers jaillissent de rouges flamboiements d'une ardeur telle que les feuillages voisins en sont illuminés comme d'un éclatant rayon de soleil. C'est tout à fait cet ineffable jardin de Schifanoïa de l'*Enfant de Volupté*, cet Eden que l'imagination d'un précieux poète a rêvé,... rêve exquis, transformé ici en plus exquise réalité.

Un autre beau jardin est celui de la Résidence : il est de toute nécessité d'aller y faire une promenade qui ne tarde pas à prendre le caractère d'un suggestif et très impressionnant pèlerinage.

C'est à Lucknow que, lors de la grande rébellion de 1857, porta le principal effort des insurgés, et c'est à Lucknow que la défense anglaise se couvrit de la gloire la plus pure et la plus éclatante. Pendant cinq longs mois, toute la population européenne, réfugiée dans les bâtiments avoisinant la Résidence, fut défendue, contre la furie de trente mille cipayes révoltés, par quelques centaines de soldats, poignée de héros commandée par un héros, Sir Henry Lawrence. Rien n'est plus attachant que de lire le récit de ces luttes acharnées et de cette admirable résistance ; rien, après une telle lecture, n'est plus poignant que d'errer parmi les

ruines de la Résidence, religieusement conservées par les Anglais dans l'état où les avait laissées le dernier jour du siège. Pans de mur écroulés, portes à demi consumées par le feu, murailles criblées de balles, écorniflées et percées de trous d'obus, toutes les horreurs de la guerre sinistrement évoquées font un spectacle de poignante éloquence.

Des inscriptions relatent les faits principaux du siège; un Musée, gardé par un vieux brave qui vous dit, comme le grognard de Waterloo. « J'y étais... », renferme nombre de souvenirs attachants; enfin un cimetière, à l'ombre même du drapeau qui flotte sur la grande tour de la Résidence, garde les dépouilles des victimes. Ce cimetière est une merveille de floraisons et de verts feuillages; les incomparables fleurs des tropiques étincellent dans la profondeur des buissons, les fins oiselets, corsetés d'azur et d'émeraude, semblent des gemmes posées sur les branchages, et ce champ de repos est paré comme un champ de fête.

Sur la plus simple des pierres tombales, une dalle de porphyre toute nue, cette inscription : « Here lies Henry Lawrence, who tried to do his duty. May the Lord have mercy on his soul! »

« Ici repose Henry Lawrence, qui essaya de faire son devoir. Que le Seigneur ait pitié de son âme! »

*
* *

Ce que j'ai vu dans le jardin de la Résidence n'est donc pas médiocrement émouvant; ce qui m'attendait à la porte même devait l'être au moins autant, et d'une émotion plus âpre, plus immédiate, incomparablement plus pénible.

Vous savez que j'ai choisi un étrange moment pour visiter les Indes, et que ce malheureux pays ressemble actuellement à l'Égypte biblique, affligée d'une trop riche collection de plaies. La peste d'abord : j'en ai à peu près évité le contact, pas tout à fait pourtant, car, quoi qu'en disent les gazettes, le fléau est loin d'être circonscrit à la côte occidentale, et l'infection gagne peu à peu tout l'Hindoustan; néanmoins, comme il faut savoir consentir quelque sacrifice aux familiales inquiétudes, j'ai écarté de mon itinéraire Bombay, Goa et Kurrachee, c'est-à-dire les villes où l'épidémie fait le plus de ravages. Pour la famine, je n'ai pu faire de même : il aurait fallu ne rien voir! On meurt de faim partout,... nulle part cependant d'aussi effroyable façon que dans les provinces d'Oudh et dans l'agglomération de Lucknow. Chaque jour l'état civil de la seule ville de Lucknow enregistre une bonne centaine de décès dus à cette

lugubre cause. Au surplus, chose triste à dire, à contempler les sinistres cadavres ambulants que l'on croise à chaque pas dans la ville indigène, on ne peut que s'étonner que le chiffre ne soit pas encore plus fort. Je n'aurais jamais imaginé que des êtres humains pussent parvenir à de tels degrés d'épuisement et de misère : ils n'ont littéralement plus que les os et la peau, les joues ont disparu, les paupières se sont enfoncées, et dans le trou noir des orbites caves les pauvres yeux brûlés de fièvre luisent sinistrement, les crânes semblent énormes sous les longues mèches pendantes des chevelures toutes trempées de sueurs mauvaises, les côtes ressortent toutes bossuées, et, sous la nette saillie des sternums,... plus rien, un grand vide effrayant, de la peau toute plissée, flasque et ridée. — Bien affreux tout cela! plus affreux encore : leurs jambes — semblant d'une longueur démesurée, tantôt comme figées en une raideur de paralysie avec des tressaillements convulsifs, tantôt molles et fléchissantes, incapables de porter le dérisoire fardeau des misérables corps, toutes déformées par les tendons saillant en cordes rigides sous le parchemin écaillé de la peau et par les nodosités difformes des genoux.

C'est une indicible horreur, et je ne pense pas qu'il puisse exister spectacle de plus poignante

émotion ni que la souffrance humaine puisse atteindre un degré plus digne de pitié.

Il va sans dire que, de telles désolations n'étant pas faites pour accroître le bon renom de l'administration anglaise, celle-ci a mis tout en œuvre pour y remédier; malheureusement le nombre des misères à secourir est tel que, pour leur porter une aide efficace, il faudrait des millions et des millions. Qu'on ne les ait pas en caisse, c'est déjà vexant, mais qu'on les ait eus et... qu'ils n'y soient plus, voilà qui devient tout à fait fâcheux. C'est pourtant ce qui est advenu, et les Anglais n'en sont pas plus fiers qu'il ne faut.

Voici l'histoire : — Lors de la dernière grande famine, lord Lytton, alors vice-roi des Indes, voulut constituer un fonds de réserve, le « Famine Fund », pour prévenir le retour de pareilles atrocités. On fit appel à la munificence des princes indigènes, et, nababs et rajahs rivalisant de largesses, un capital considérable ne tarda pas à être réalisé. Pour prix de leur générosité, les princes natifs ne formulèrent qu'une demande, bien raisonnable à ce qu'il semble : un certain contrôle dans l'administration de leurs deniers et l'admission de quelques-uns d'entre eux au sein de la commission chargée de gérer le capital ainsi souscrit.

Les Anglais ne l'entendirent point ainsi : sus-

pecter l'administration de la reine, fi donc! et les nababs durent s'incliner.

Or, quand la récente famine éclata, de « Famine Fund » il ne restait plus que le souvenir,... l'expédition des Achantis, la campagne de Tchitral, l'occupation de l'Égypte et les opérations contre les derviches avaient coûté cher, puiser au « Famine Fund « était fort commode, un simple virement de fonds, à tout prendre,... et voilà comment, sous le manteau, on explique aujourd'hui l'impuissance du gouvernement à soulager d'abominables détresses et à enrayer la marche du fléau.

Le procédé était, pour le moins, discutable, tellement même que j'ai peine à admettre l'absolue véracité de l'histoire;... on me l'affirme pourtant avec une telle énergie que je ne puis ne point me souvenir du proverbe : « Pas de fumée sans feu! »

6 avril.

Je pense me souvenir toute ma vie de l'impression profonde, de l'extrême émotion ressenties par mon âme d'enfant, lorsque, tout jeune, je vins pour la première fois à Lourdes.

Était-ce seulement la suavité de contempler les lieux témoins de cette belle histoire simple de Bernadette, pure comme un lis, fraîche comme un matin de printemps, qui me faisait tout tressaillant et tout ému? N'était-ce pas aussi le sentiment, plus profond et plus réfléchi, que j'allais voir quelque chose de grave, de définitif, de plus qu'humain, en contemplant cette petite ville, perdue dans un pli de montagne, où je devais sentir palpiter l'âme religieuse de tout un peuple et passer dans la sérénité de l'air pyrénéen un souffle de surnaturel et de divin?

Dussé-je scandaliser quelques âmes pieuses, de

piété un peu étroite, ce dont je me consolerais, j'éprouve en toute son acuité un sentiment analogue en arrivant à Bénarès.

C'est qu'en effet Bénarès n'est pas seulement la ville sainte de l'hindouisme: elle en est aussi la ville divine, plus sacrée cent fois aux yeux du monde brahmanique que Rome elle-même ne peut l'être à nos yeux de catholiques, puisque ce n'est pas seulement le représentant de Dieu qui réside en ses murs, mais... Dieu lui-même!

Il y a donc plus qu'une futile curiosité de touriste, il y a un sentiment profond d'émotion et de respect dans le cœur de celui qui, pour la première fois, va fouler de ses pas profanes les rives du Gange, du Fleuve-Dieu, et promener ses ignorances et ses étonnements parmi cette multitude innombrable de temples, de palais et de chapelles dont est faite la vieille cité divine.

Vieille, incommensurablement! et, depuis l'origine des temps, toujours la même, immuablement! Il semble, en vérité, qu'elle ait toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

Dans notre sombre et petite Europe, tant de choses se passaient pendant que Bénarès, sans histoire, sans heurts, sans secousses, vivait de la même immatérielle vie qui la fait palpiter aujourd'hui! Là-bas, vers l'Occident, des philosophies

s'édifiaient, des religions se créaient, des civilisations se développaient, rayonnantes et orgueilleuses, éphémères aussi, colosses aux pieds d'argile : car de grands souffles destructeurs passaient, nimbant de crépuscule la face des Dieux déchus, semant de débris l'agora d'Athènes et le forum romain....

Cependant les rives du Gange, loin de ces convulsions qui nous semblent formidables, mais dont le tremblement n'amenait pas une ride sur les eaux sereines du fleuve sacré, présentaient, il y a trente siècles, les mêmes spectacles qu'aujourd'hui, contenaient la même foule pressée, vêtue de même, priant de même, pensant de même, accomplissant les mêmes rites, invoquant les mêmes dieux, et quand le jour viendra où les mystérieux continents barbares vomiront les monstrueuses hordes, jaunes ou noires, dont le tourbillon doit balayer nos fières civilisations d'Occident, la disparition de tout un monde troublera la surface tranquille des larges eaux un peu moins que le vol frôleur d'une hirondelle qui les égratigne en passant.

*
* *

Par exemple, l'extrême religiosité du milieu ambiant aux grandes causes les petits effets amène

des perturbations considérables dans l'économie de ma vie domestique.... je perds mon boy!

Je m'étais jusqu'ici assez médiocrement inquiété de savoir à quel culte appartenait le digne Sammy; je savais seulement qu'il n'était pas catholique. Ce n'est pas qu'il éprouvât aucune répugnance pour une religion à laquelle appartenaient les frères de Pondichéry qui l'ont élevé; il m'a même confié, dans un moment d'expansion, qu'un jour ou l'autre il se ferait baptiser, car, du moment que notre culte n'interdit point l'usage du whisky, vous concevez que le brave homme n'ait pas de raisons bien sérieuses à lui opposer. Quoi qu'il en soit, la formalité n'est pas accomplie, et mon boy est encore un affreux païen,... oh! païen sans conviction, vous pouvez m'en croire : je ne l'ai jamais vu accomplir la moindre parcelle des innombrables rites dont est fait le culte brahmanique; cent fois il est passé avec moi auprès des effigies de Ganesha ou de Siva, pas une fois je ne l'ai vu appliquer aux statues sacrées la pieuse onction beurrée que leur doit tout Hindou qui se respecte, et même je ne suis pas très sûr de ne pas l'avoir surpris donnant un furtif coup de dent dans quelque beefsteak laissé par aventure inachevé dans mon assiette : il mange de la viande,... de la viande de bœuf,... abomination de la désolation!

Eh bien! malgré cette déplorable tiédeur, l'atmosphère de Bénarès produit sur lui un effet tout à fait extraordinaire; il est nerveux, il est inquiet, il ne tient pas en place, il tourne autour de moi, ayant évidemment sur les lèvres une demande qu'il n'ose pas formuler. Enfin, lorsque je cherche à saisir la cause de toute cette insolite agitation, il me confie qu'il meurt d'envie d'avoir sa liberté pendant toute la durée de notre séjour à Bénarès; il s'est déjà enquis d'un remplaçant qu'il me présente incontinent, et lorsque, touché malgré tout de tant de ferveur insoupçonnée, je lui mets les rênes sur le cou, il s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes... Je ne devais le revoir qu'au moment du départ, dont au préalable je l'avais prudemment avisé, mais ce n'était plus le même homme : il me revenait comme transfiguré, le front tatoué de marques étranges, tout un air de componction répandu sur ses traits, et je crois bien que, pendant trois ou quatre jours au moins après cette mémorable transformation, ma bouteille de whisky devait, d'un repas à l'autre, rester au niveau où je l'avais laissée. La foi qui transporte les montagnes faisait, en la circonstance, de bien plus surprenants miracles!

Les manifestations inattendues de cette même foi devaient aussi me coûter quelques menus suppléments de bagages. Lorsqu'en effet Sammy m'est

revenu, il était porteur d'un énorme bidon que sa piété d'occasion avait jugé bon de remplir avec l'eau sainte du Gange, et qu'il avait l'intention de rapporter avec lui à Pondichéry; comme, avec les achats que, malgré les meilleures résolutions du monde, on ne peut se dispenser de faire en tel voyage, mes *impedimenta* se sont accrus dans des proportions déjà trop considérables, je manifeste une certaine mauvaise volonté à m'encombrer encore de ce colis, indubitablement gênant malgré toute sa sainteté; mais l'éloquence de Sammy se fait si pressante quand elle dépeint la joie que ressentiront les vieux parents à posséder ce trésor et avec lui la certitude d'avoir à leur lit de mort le miraculeux talisman dont les onctions leur ouvriront toutes grandes les portes du paradis de Siva que, bon gré, mal gré, je cède, que même je ne suis pas très sûr de ne pas avoir soutiré du bidon sanctifié quelques pintes de liquide verdâtre pour les enfermer précieusement dans une petite fiole enfouie tout au fond de ma malle... O fétichisme, que de bêtises on commet en ton nom!

*
* *

Vous pensez bien que mon premier soin, en arrivant, est de me faire conduire sur les bords du

Gange; je sais bien que l'heure déjà avancée n'est pas trop favorable, que le spectacle, mille fois décrit, des ablutions et des pieuses cérémonies ne me sera offert que demain matin, et que je ferais peut-être mieux d'attendre jusque-là pour ne point déflorer l'impression promise,... mais je n'y tiens pas : le grand fleuve m'attire irrésistiblement; si je ne vois pas la pièce, je verrai du moins le cadre où elle doit se dérouler; c'est ainsi que, dans votre lointain Paris, lorsqu'il m'arrive d'aller au théâtre, je suis toujours curieux, quand faire se peut, de pénétrer dans les coulisses avant le lever du rideau et de contempler la mise en scène qui doit voir se dérouler l'action. Il y a là un avant-goût dont on peut contester la saveur, mais dont, personnellement, je suis des plus friands.

Je quitte donc l'hôtel, et tout de suite me voici dans la ville indigène. D'habitude il n'en va pas de même, et, pour sortir de la ville ou du cantonnement anglais, il faut parcourir plusieurs milles sur les routes poudreuses qui courent parmi les grands jardins des bungalows. Ici rien de semblable : c'est que l'Européen y tient une place infime; très peu de fonctionnaires, peu de troupes, juste ce qu'il faut pour rétablir l'ordre en cas de troubles, pas de colons : tout l'espace laissé aux Hindous, dont les huttes de terre se pressent étroi-

tement les unes contre les autres et qui emplissent l'immense étendue de la cité d'une vie débordante.

La population fixe de Bénarès est d'environ 300,000 individus ; quant à la population flottante, amenée par le flux incessant des pèlerinages, elle n'a jamais été rigoureusement dénombrée, mais elle doit aisément doubler le chiffre précité ; vous comprenez, à l'énoncé de ces nombres formidables, quelle fourmilière humaine peut être la ville que je traverse au grand trot !

Elle est infiniment curieuse cette ville, fourmillante et touffue comme toutes les villes hindoues, bruyante, poussiéreuse, violemment odorante, une immensité trop étroite pour le peuple pressé qu'elle contient, et d'un cachet tout à fait spécial avec les milliers de temples et de chapelles dont les coupoles aux étranges courbures piquent, de toutes parts, l'azur pâli du ciel crépusculaire. Elle vaut mieux que cette rapide entrevue ; nous y reviendrons.

C'est au Gange que j'en ai, c'est le Gange que je veux voir, et ce n'est pas sans un violent battement de cœur que, tout d'un coup, en un brusque élargissement d'horizon, parmi les reflets pailletés des rayons de l'astre couchant qui jouent sur le large flot, surgit la vision du grand fleuve, vision d'inoubliable apothéose !

Je suis au sommet d'un haut escalier clair, dont les larges gradins descendent noblement jusqu'à l'eau sereine, et au centre d'un radieux panorama, en plein cœur de la ville divine.

C'est sur la rive où je me trouve, sur cette rive seulement, qu'est construite Bénarès : en face de moi, au delà de l'immense surface liquide dont à mes pieds s'étend la sérénité paresseuse, pas une maison, pas un arbre, pas un être humain. Des dunes de sable fauve sur lesquelles courent, avec la brise, des nuages légers de poussière dorée, et dans les vallonnements desquelles se devinent les fuites rampantes et les arrêts peureux des chacals en quête, tandis que, sur le bord même de l'eau, se profilent les silhouettes mélancoliques des hérons et des pélicans endormis. Là-bas, c'est l'indicible tristesse des larges espaces nus, mornes sous la splendeur du soleil, tandis que tout autour de moi c'est l'agitation exaspérée de la cité tumultueuse : entre cette vie et cette mort, le contraste est irrésistiblement poignant.

L'ami Calino admirait naguère les desseins de la Providence qui, fait étrange, s'ingénia toujours à faire passer les cours d'eau près des lieux habités ;

poussant plus avant ses déductions, il eût pu même constater que lesdits cours d'eau avaient accoutumé de passer juste au milieu des humaines agglomérations; si Calino venait à Bénarès, il verrait donc toutes ses idées renversées... A si étrange anomalie, en un lieu si sacré, ne peut être attribuée qu'une cause sainte : le brahme qui me guide me donne les explications nécessaires.

« Demain, me dit-il, quand nous nous promènerons ensemble par la ville, nous verrons à profusion les places vénérées où les divinités hindoues ont marqué leur passage, celles même où quelques-unes ont fixé leur demeure, le puits de Gauri où réside la femme de Siva, le Dasashwamedh-Ghat où Brahma lui-même immola, en sacrifice au soleil, douze chevaux blancs, le Charanapaduka où Vishnou demeura longtemps, où souvent il revient encore, comme en témoignent indéniablement les traces de ses deux pieds profondément incrustées dans la blancheur d'un marbre immaculé, le Gyan-Kup, puits de la Science où Siva a pour toujours élu domicile, et tant d'autres... Or ces lieux vénérés qui donnent à Bénarès tous ses caractères de sainteté, de divinité même, et qui, chaque année, amènent en ses murs des millions de pèlerins, sont tous sur la rive gauche du Gange. »

Sur cette rive privilégiée, aux yeux de tout bon Hindou, il est heureux de vivre,... il est encore plus heureux d'y mourir. C'est une infaillible garantie de salut éternel, c'est l'entrée directe dans le paradis de Siva, ou tout au moins la certitude de revivre sous une forme plus haute et plus noble; moi-même, pauvre chien de chrétien, qui journellement mange de la viande, qui, si souvent, ai porté une dent sacrilège sur les chairs vénérées de la vache (même enragée!), je puis en faire l'expérience : en dépit de tous les beefsteaks, je mourrai sanctifié.

« A l'égal de toi-même, respectable brahme?

— A l'égal de moi-même, généreux étranger! »

Fichtre! nos indulgences les plus plénières ne sont pas encore de ce calibre-là!

Dans un peuple comme le peuple hindou, pour lequel la religion est la grande affaire, presque l'unique affaire en ce monde, je vous laisse à penser quel prix inestimable est attaché à de tels privilèges. Aussi, dans l'innombrable foule des pèlerins qui, de tous les coins du pays des brahmes, viennent dans la « resplendissante », dans « l'unique », dans la « sainte Kasi », voit-on en grande quantité des malades, des vieillards, des moribonds. Et c'est ainsi que s'explique ce pullulement prodigieux de mendiants qui emplit les

rues, les places et les temples, semblant sortir de sous terre et stupéfiant, par leur multiplication, un touriste qui, depuis trois mois dans l'Inde, devrait être habitué à leurs sollicitations.

Tous ces pauvres diables sont les victimes d'une tragi-comédie sacrée qui, journellement, se représente ici un nombre incalculable de fois.

Au temps lointain du lycée, vous avez tous lu, — avec quelle émotion derrière les pupitres relevés! — au cours de quelque bien ennuyeuse classe de mathématiques, les romans d'aventures des Jules Verne et des Gustave Aymard, et vous vous souvenez, comme d'une chose courante en cette sorte d'histoires, de la fin habituellement réservée, chez les fabuleux Maoris, Cafres, ou Patagons, aux ancêtres que la vieillesse faisait bouches inutiles. Un coup de sabre tranchait la situation, et, ni plus ni moins qu'en quelque cénacle montmartrois de littérature ou d'art,... les jeunes mangeaient les vieux!

A Bénarès, les jeunes ne mangent ni ne tuent les vieux; ils se contentent de les laisser mourir, et, ce faisant, font œuvre pie. Des plus lointaines bourgades de l'immense Hindoustan arrivent vers la cité sacrée les infirmes, les invalides, les vieillards, tous les fatigués du mal de vivre, et, abandonnés par ceux qui les ont amenés, sans un sou,

sans une poignée de riz, ils ne tardent guère à mourir de faim, mais ils ont contemplé « Kasi la Sainte » : ils meurent heureux, et leurs pieux enfants ne pouvaient leur rendre un meilleur service.

Quand ils sont morts, on les brûle.... et ceci me vaut un spectacle de la plus extrême curiosité.

*
* *

Au bas du « Munshi-Ghat », l'escalier du haut duquel j'avais fait connaissance avec le Gange, j'ai pris une barque, et, comme le batelier me demandait où il fallait me conduire, j'ai fait comme nos bons campagnards qui, sitôt à Paris, se font mener à la Morgue, et je lui ai dit : « Au Cremation-Ground! »

De fort loin l'emplacement se reconnaît, signalé par des nuages de fumée bleue qui montent très haut dans le ciel; à mesure qu'on approche, on se sent pris d'une sorte de frémissante curiosité mêlée d'instinctive horreur, on meurt d'envie de voir, on meurt de peur de trouver le spectacle trop affreux; enfin quand le bateau dépasse la plate-forme qui, jusque-là, avait caché les bûchers, machinalement on détourne un instant les yeux, on promène le regard sur l'azur du firmament, sur la grande

eau sereine, comme, avant de traverser un cloaque, on aspirerait avidement une large bouffée d'air pur; on se décide, à la fin, à regarder, tout frissonnant... et l'on est tout stupéfait de ne pas ressentir le quart de l'émoi qu'on redoutait et recherchait à la fois.

La berge, très haute en cet endroit, est profondément entaillée par une sorte de crique arrondie : sur les parois s'étagent d'immenses chantiers de bois, au milieu desquels courent des coolies affairés; les uns plient sous les charges qu'ils vont entasser dans les plateaux de grandes balances, d'autres rangent symétriquement les bûches en petites pyramides régulières, d'autres enfin apportent, sur des brancards de bambou vert, les corps roulés dans leurs linceuls. Le fond de la crique, au niveau de l'eau, est recouvert d'une couche épaisse de cendres noires et luisantes d'où émergent les brasiers, rouges et crépitants.

Ce qui, tout de suite, est inexprimablement frappant, c'est l'extraordinaire quiétude et l'indifférence au milieu desquelles se déroulent les funèbres cérémonies : sur les « ghats » voisins, des marchands crient à plein gosier, des femmes lavent leur linge avec de grands claquements bruyants sur la pierre mouillée, des vaches, des zébus, des ânes, des moutons errent sur les mar-

ches et broutent le rare gazon qui pousse entre les dalles désunies; des enfants se battent et se bousculent avec des cris perçants, quelques-uns même, des tout petits, jouent à cache-cache au plein milieu des corps qui attendent leur tour : ils se dissimulent derrière les formes rigides, sortent des lugubres cachettes pour courir de toute la vitesse de leurs petits jarrets, enjambent les funèbres brancards, s'embarrassent les pieds dans les longues tiges de bambou, tombent tout du long contre quelque cadavre que le brusque choc agite d'un hideux tressaillement, se relèvent tout aussitôt et, sans le moindre émoi, continuent bruyamment la partie commencée.....

Il faut, véritablement, venir à côté même des bûchers pour s'abstraire de tout ce tumulte qui semble quelque peu sacrilège à des yeux d'Européens, habitués à voir la mort toujours entourée d'horreur mystérieuse et de religieux effroi. Je quitte donc ma barque et je saute sur le rivage; juste à ce moment un convoi, débouchant d'une ruelle étroite, paraît au sommet du ghat voisin; l'occasion est excellente pour suivre, d'un bout à l'autre, la cérémonie funèbre. Voici comment les choses se passent :

Une musique bruyante de flûtes, de gongs et de cuivres stridents avait escorté le corps depuis la

demeure jusqu'au Gange; elle s'est arrêtée au sommet du ghat, où, après avoir reçu quelque menue monnaie, elle se disperse; des pleureuses la remplacent, qui mènent un extraordinaire vacarme de lamentations, de hurlements et de grands gestes fous; les parents du mort se tiennent un peu à l'écart, l'œil sec, le regard vague, marmottant des prières, les mains crispées en contorsions bizarres. Quand on juge que les simagrées des pleureuses ont assez duré, on les paye, on les renvoie, la famille reste seule avec son mort.

Deux hommes, des parents les plus proches, je suppose, soulèvent alors le brancard, descendent les marches du ghat jusqu'au fleuve, et déposent leur funèbre fardeau sur la berge. Le voile rose dans lequel le corps était sanglé, comme une momie dans ses bandelettes, est légèrement déroulé, de manière à découvrir la tête. Un des assistants puise, dans un vase de cuivre, quelques gouttes de l'eau sacrée, qu'il vient verser sur les lèvres du mort, puis le voile est ramené sur le visage, qu'il ravit pour jamais à la lumière.

Le brancard, de nouveau soulevé, est porté plus avant vers la rivière; les porteurs entrent dans l'eau et déposent leur fardeau de telle sorte que la partie supérieure du corps émerge seule. Alors les deux plus jeunes enfants de la famille,

deux bébés à peine affermis sur leurs petites jambes, font à plusieurs reprises le tour du cadavre, sur lequel ils font rejaillir à profusion l'onde sainte; pendant cette dernière cérémonie, les assistants donnent les marques d'une extraordinaire ferveur : les uns fixent ardemment le miroir aveuglant de l'eau divine, et tout un air d'extase illumine leurs traits; d'autres se dressent, la tête rejetée en arrière, les yeux clos, la bouche grande ouverte, semblant, de tous les pores de leur peau et de toutes les papilles de leur langue, aspirer avidement et boire les rayons de pourpre du soleil couchant; d'autres s'effondrent sur la berge en des prosternements d'ardente supplication,... et tout cet appareil de piété fougueuse, et la présence de ces enfants, et la jolie intention de confier la libation suprême à ces petites mains innocentes, tout cela est inexprimablement émouvant.

Cependant le bûcher s'est dressé, le corps est livré aux brahmes gardiens du feu sacré, la famille se disperse, les cérémonies funéraires sont terminées. Sur un échafaudage de bois entre-croisés, on dépose le cadavre, au-dessus duquel on entasse de nouvelles bûches, de manière à le placer au centre même du brasier; enfin l'on dispose au pied du bûcher des fagots, des brindilles, des bottes de paille.

Dans une petite tourelle s'avançant en encorbellement sur le fleuve et dominant de très haut l'emplacement des bûchers, un vieux brahme, la tête serrée dans un bonnet en forme de mitre, le corps drapé dans une ample tunique jaune, entretient le feu sacré, allumé, dit la légende, dès le commencement des temps, par Brahma lui-même, et qui ne s'est jamais éteint depuis.

L'un des çoudras qui ont préparé le bûcher gravit lestement l'escalier[1] qui conduit à la tourelle, enflamme une torche, redescend les degrés en courant et vient allumer le bûcher qui s'embrase en quelques secondes. Tout disparaît dans un rouge tourbillon, la flamme éclatante monte très haut dans le ciel, le bois crépite, la fumée s'échappe en sifflant, en un moment le voile qui ceignait le cadavre s'est consumé, et quand un souffle de brise vient rabattre les volutes ardentes, on aperçoit la forme rigide, toute sombre dans l'étincelante lumière.

1. Sur les degrés de cet escalier, je remarque, sculptées en grossiers hauts reliefs, les figurations symboliques du « Suti » : le sacrifice dans lequel la veuve s'immolait, brûlée vive, sur le cadavre de l'époux. Cette jolie coutume, bannie depuis longtemps des villes, pourchassée dans les campagnes avec la plus extrême rigueur, n'est, paraît-il, pas encore tombée entièrement en désuétude dans quelques régions sauvages où l'influence anglaise n'a pu encore s'affirmer assez puissamment.

En moins d'une heure, la crémation est terminée, les flammes se sont éteintes et le bûcher s'est effondré en un large amas de cendres d'un rouge sombre, sur lequel courent de tremblantes étincelles; confusément je distingue le peu qui reste de la forme humaine : des tissus jaunâtres, incomplètement consumés, tout racornis et recroquevillés, un informe morceau de chair calcinée, le tronc tout couvert de larges écailles noires, des éclats d'ossements blanchis par le feu, le crâne, le bassin, un fémur... On assène sur les os de violents coups de barre de fer pour les réduire en poudre; pour désagréger les fragments de chairs calcinées restés agglomérés, on les fourrage, les pétrit, les tourne et retourne avec un long tisonnier crochu, puis on pousse le tas lugubre vers le Gange, et la grande eau calme emporte lentement une tache noire qui, peu à peu, s'élargit, s'estompe, disparaît.....

*
* *

Comme devant les « Tours du Silence », il y a ici matière à philosopher : je ne vous cache pas que je préfère de tout point les baisers de la flamme ardente au déchiquetage des hideux becs crochus, et la « manière » de l'Hindou à celle du Parsi. Oserai-je même dire que je ne suis pas

très sûr de ne point la préférer à la nôtre?... Ce n'est pas que je me sente le désir de transgresser les règles canoniques qui interdisent au catholique de se faire brûler après sa mort; non, cette vilaine sorte d'appareil à distiller le corps humain qu'on appelle un four crématoire ne me tente pas le moins du monde;... mais là! en plein soleil, en plein air léger, sous la bleue coupole rayonnante, en face de la grande eau sereine, finir en cet anéantissement absolu, définitif, immédiat surtout, en quelques instants n'être plus qu'un amas d'impondérables cendres, tôt diluées dans le large courant, cela ne vaut-il pas, à tout prendre, la hideuse perspective de devenir, entre quatre planches pourrissantes, « ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue »?

7 avril.

Pour contempler le spectacle fameux qu'offrent les rives du Gange à l'heure du lever du soleil, M. de la Palice dirait qu'il n'est pas inutile de se lever avant l'aube.... Comme la paresse est le moindre de mes défauts, j'avais quelque peur de manquer ce spectacle de haut goût ; mais le Dieu des touristes veillait sur moi et dès hier soir il s'est arrangé de telle sorte que, plus cette nuit-ci devait être courte, meilleure elle devait me sembler.

Non pas que j'aie revu en cauchemar les lugubres cérémonies du Cremation-Ground ni que les sinistres brasiers aient hanté mes rêves, ce spectacle d'horreur m'a laissé mieux cuirassé que je ne l'aurais cru et j'aurais très certainement préféré passer la nuit en la compagnie de quelque cadavre en train de rôtir qu'en celle où, bon gré mal gré, il m'a bien fallu la passer.

Comme, hier soir, je rentrais, après dîner, dans

ma chambre, située naturellement de plain-pied avec le jardin, puisque dans le Royal-Hotel de Benarès comme en tous ses congénères, les « étages » sont inconnus, j'ai eu la fâcheuse surprise de la trouver habitée par le plus hideux et le plus dangereux des hôtes. Un énorme cobra gisait, paresseusement enroulé, au pied même de mon lit.... Je n'ai pas demandé mon reste, j'ai précipitamment laissé retomber la portière et me suis enfui de toute la vitesse de mes jambes. Les boys de l'hôtel accourus à mon appel ne se sont pas montrés plus émus que de raison, ont pénétré sans hésitation dans la chambre comme des gens habitués à ce genre de sport, et sont, au bout de quelques minutes, revenus m'assurer que la place était nette et ma demeure habitable. Je vous laisse à penser avec quel empressement j'ai réintégré mes pénates! L'on a eu beau me donner comme compagne une mangouste, j'ai eu beau me souvenir, et me faire à plusieurs reprises répéter, que la présence de l'utile et intelligente petite bête était une absolue sécurité pour moi, puisque l'odeur seule de la mangouste suffit à éloigner toute espèce de serpent,... j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir, j'ai dormi peu et mal, et c'est avec un réel soulagement que je me suis levé ce matin.

Tout le monde dort encore dans l'hôtel, c'est

une affaire d'État que de secouer toutes ces paresses et de faire atteler ma voiture; on y voit à peine clair quand je traverse la ville native et j'arrive au bord du Gange.

Je me suis fait conduire au « Asi-Sangam-Ghat », le premier des ghats en amont de la ville; je compte m'y embarquer, partir de là pour faire la lente descente du fleuve et passer en revue la longue série de palais et de temples qui couvrent la rive sacrée. Il est quatre heures du matin... beaucoup trop tôt, car le batelier auquel je m'adresse consent bien à me louer sa barque, mais refuse obstinément de démarrer. Il paraît que c'est l'heure où, à la faveur de l'obscurité, les princesses et les grandes dames hindoues font leurs ablutions : il convient d'attendre qu'elles aient terminé et que les discrets rideaux de leurs palanquins se soient refermés sur toutes ces fières pudeurs. Je commence à connaître assez la farouche piété des Hindous pour comprendre combien il en pourrait cuire à un pauvre diable de batelier d'exposer ces honnêtes dames aux profanes curiosités d'un infidèle tel que moi et je n'insiste pas.

Au reste le spectacle que j'ai devant les yeux est assez beau pour me donner toute patience : la grande eau silencieuse dort dans la nuit finissante, et dans les grisailles de l'aube prochaine, elle prend

d'exquises colorations; sur la nappe liquide est épandue comme une vaste teinte fondue, éclaircie d'insensibles gradations, depuis les bleuissements d'acier du flot qui stagne sur les bords, jusqu'à la tendresse imprécise et vaporeuse d'un vert turquoise transparaissant dans les brumes attardées sur le milieu de la rivière. Sous tous les cieux, dans tous les aspects que revêt la Nature, c'est une incomparable magie que la magie de l'eau, rien ne fait comme elle vivre et palpiter un paysage, et, si exquise toujours, elle ne l'est peut-être jamais tant qu'en cette heure où je la vois, entre la nuit pas encore finie et l'aurore qui s'annonce à peine.

*
* *

A cinq heures, le ciel se colore, les formes estompées des palais voisins sortent de l'ombre, le flot s'éclaire, l'aube est prochaine, nous pouvons partir. Les amarres sont déliées, la barque prend le courant qui lentement l'entraîne.... J'ai tellement lu partout que le panorama qui va défiler sous mes yeux est le plus étrange, le plus admirable, le plus passionnant du monde, que je suis tout frémissant de curiosité et tout palpitant d'émotion. L'événement répond à mon attente : entre toutes les journées passées dans l'éblouissement de l'incomparable lumière d'Asie, celle-ci est spécialement lumi-

neuse et rayonnante, c'est bien la finale apothéose qu'il fallait à la féerie qu'aura été mon voyage.

Et maintenant, avant d'avoir commencé,... j'ai fini!

Que vous dirai-je, en effet? Pendant six heures je monte et je redescends la rivière et le spectacle que j'ai sous les yeux défie réellement toute description. Couvrant un espace de plusieurs kilomètres, les ghats succèdent aux ghats et sur les marches des escaliers sacrés se presse l'innombrable foule des Hindous en oraisons....

Pour tenter de « comprendre », d'extraire un bénéfice moral de cette vision trop intense et trop neuve, pour éprouver en un mot autre chose que cette sorte d'ahurissement et d'extrême fatigue que me laisse en l'esprit cette matinée unique, il faudrait avoir consacré plusieurs années à débrouiller ce formidable fatras de poèmes, de traditions, de légendes et de rites dont est faite la religion brahmanique, il faudrait, ensuite, être resté de longs mois dans l'Inde pour laisser lentement s'affirmer en l'esprit l'influence nécessaire du milieu, il faudrait s'être façonné une âme toute neuve. Et alors ce n'est pas un rapide sommaire de notes écrites au courant de la plume, c'est tout un livre que vaudrait Bénarès....

Le livre est encore à écrire!

# CONCLUSION

De Bénarès j'ai gagné Calcutta et, dans les vingt-quatre heures du trajet, j'ai trouvé ingénieux d'ingurgiter quelques microbes de fièvre, si bien qu'à mon arrivée dans la capitale de l'Inde anglaise je n'ai rien eu de plus pressé que de me mettre au lit. C'est une incomparable faveur de la Providence que cet accès me soit venu secouer juste au terme de mes pérégrinations : il m'eût, auparavant, étrangement gêné, car, sous le soleil du tropique, ce n'est pas une plaisanterie que la fièvre et l'on fait assez piteuse mine devant elle. Je ne vous dirai donc rien de Calcutta : le temps de mon séjour s'y passa parmi des tisanes, des quinines et de furieuses névralgies, à claquer des dents et à grelotter dans une chambre où le thermomètre ne descendait guère au-dessous de 45°.... Maussade souvenir !

Sitôt sur pied, j'ai profité des quelques jours qui me séparaient encore du départ définitif pour m'aller mettre au frais et grimper à Darjeeling. Ci vingt-six heures de chemin de fer : ce n'est, comme vous savez, rien en ce pays, et les habitants de Calcutta usent de Darjeeling comme nos Parisiens font de Trouville ou d'Étretat.

De la « banlieue » je ne vous parlerai guère plus que de la capitale ; le trajet est fort pittoresque, mais nous avons assez vu et assez décrit de montagnes en Cashmire et l'Himalaya de Darjeeling ressemble singulièrement à celui de Srinagar; sans compter, à parler franchement, que cela me chiffonne de monter si haut « en wagon » et que je me permets de considérer le chemin de fer à crémaillère comme un engin trop civilisé pour l'Himalaya : cela sent un peu trop la Suisse et rapetisse le Gaurisankar à la taille d'un Rigi....

A Darjeeling, ce que j'ai vu de plus curieux, ce sont les habitants, villégiateurs et indigènes.

Les premiers donnent au pays qu'ils envahissent un aspect de « ville d'eaux » un peu inattendu,... beaucoup trop connu : grands hôtels caravansérails, tables d'hôte monstres, locations de chevaux et voitures à deux roupies l'heure, promenades en rond autour d'un kiosque de musique, exhibition d'accoutrements « last-fashion », pour les gen-

tlemen quatre cravates, pour les ladies cinq toilettes par jour.... Il ne manque à la fête que les miaulements de quelque bande de violons tsiganes pour faire trop exactement ressembler Darjeeling à Aix-les-Bains, Bade, ou Hombourg. Tout ce qui peut acquitter le prix d'un ticket de chemin de fer et les tarifs d'un « boarding-house » (il y en a pour toutes les bourses!) a fui la fournaise et le tout-Calcutta est venu passer ici les trois ou quatre mois de la saison chaude.

Je serais mal venu à trop m'en plaindre car, dans le nombre, j'ai rencontré les plus aimables des compatriotes et les mieux accueillants des hôtes.

Il est assez curieux que les seuls Français que j'aie vus au cours de mon voyage se soient, les uns et les autres, trouvés dans les neiges de l'Himalaya : M. Dauvergne dans le Cashmire et, dans le Sikkim, notre consul général aux Indes. Ce fut une vraie joie pour moi que de pouvoir exprimer à l'éminent diplomate, doublé du plus charmant causeur et du plus fin des Parisiens, tous mes remerciements pour les inappréciables services que m'ont valus les firmans qu'il avait bien voulu m'envoyer naguère; ce m'est aujourd'hui un très doux devoir que de dire à Mme Klobukowski ma confuse gratitude pour l'accueil qui m'attendait sous son toit.

Quant aux indigènes, c'est encore ce que j'ai vu de plus curieux, tout au moins de plus nouveau, à Darjeeling : teint jaune, nez épaté, face camuse, crâne aplati, pommettes saillantes, paupières bridées, cou de taureau, épaules carrées, buste trapu, jambes courtaudes, voilà le signalement dénué d'élégance d'un natif de Darjeeling.

J'ai vu sans doute bien des spécimens de races très diverses dans cet immense pays que je viens de parcourir, rien ne ressemble moins à un Tamoul de Pondichéry qu'un Rajpute de Jeypore ou à un Afghan de Peshawar qu'un Bengali de Calcutta : les uns sont noirs comme des Soudanais, les autres blancs comme des Européens, ceux-ci sont grands, vigoureux, majestueux, ceux-là malingres, chétifs, presque simiesques, encore peut-on leur trouver quelques vagues traits communs et, avec beaucoup de bonne volonté, démêler en des types si divers, si perfectionnés ou si dégénérés, un lointain prototype originel,... il est absolument impossible d'y rattacher le montagnard du Sikkim; celui-ci est très certainement de la grande famille jaune, plus rapproché cent fois du Chinois que de l'Indien.

Par quel miracle, à la suite de quelles mystérieuses migrations ces jaunes ont-ils franchi la chaîne axiale de l'Himalaya! comment trouve-t-on ici une race identique à celle qui peuple le versant

nord de la formidable montagne et qui en est séparée par les vastes solitudes glacées de la Kitchijunga et les trente mille pieds du Gaurisankar, tandis que des contreforts de relief relativement faible séparent Darjeeling de la plaine du Gange? énigme, dont mes connaissances en ethnologie ne me permettront pas de vous donner la clef!

Autre race, autre religion : plus de brahmanes, plus de musulmans, rien que des bouddhistes, les premiers que je rencontre depuis Ceylan, les seuls de tout l'Hindoustan, qui sont ici les sentinelles avancées du culte de Bouddha, ou, pour parler plus exactement, les traînards de l'émigration qui transporta le bouddhisme depuis l'Inde qui fut son berceau jusqu'à la Chine où il triomphe aujourd'hui. Un séjour à Darjeeling donne donc, de tout point, une sorte d'avant-goût du pays chinois, et précisément de la partie la plus mystérieuse et la plus intéressante de l'Empire du Milieu.

Oh! le beau voyage à faire, qui partirait de Darjeeling pour aller retrouver le haut Fleuve Jaune, en passant par Lasah, la ville sainte du bouddhisme, que Bonvalot a seulement devinée, qu'aucun Européen n'a encore entrevue, puis par Batang, le point extrême où nos missionnaires, toujours bons premiers, sont parvenus à s'établir, enfin par Tatchienlo et Tchung-King où, sous le toit du con-

sulat de France, on retrouverait[1] le plus distingué des diplomates et la plus charmante des Parisiennes! Quel beau rêve, de réalisation difficile, mais si tentant! sans compter, outre le charme unique de découvrir quelque chose et d'être le premier quelque part, qu'il y aurait la certitude d'être hautement utile au pays.... Mais à quoi vais-je penser là? parler d'un voyage à commencer quand il s'agit de finir le mien et de prosaïquement réintégrer la vieille Europe! Je ne sais que trop qu'il ne m'est guère permis de dire « partie remise », et ne puis faire ni plus ni mieux que de suggérer l'idée et de souhaiter la réussite à quelque autre plus heureux, plus hardi, ou plus libre....

Aussi bien l'heure du départ définitif a sonné, dans deux jours mon bateau lève l'ancre, il me faut redescendre vers Calcutta.

Ces quatre journées passées à Darjeeling me furent, en somme, très précieuses : je pus, dans une réconfortante fraîcheur, oublier les furieuses chaleurs des plaines du Bengale et me débarrasser des microbes de l'Hoogly; pourtant je ne puis vous céler que, comme fin de voyage,... il y a mieux! Passer quatre jours en face de la Kitchijunga et du mont Everest et ne parvenir même

1. Tant que M. et Mme Haas y seront.

pas à les soupçonner derrière le manteau nuageux qui les cache trop jalousement, venir si loin tout exprès pour contempler le point le plus haut de notre planète et ne rien voir,.... avouons que l'aventure est fâcheuse! ce sont de ces petites traîtrises que vous réservent les pays de montagnes, malheureusement moins réparables au Dum-Druid qu'au Rigi-Kulm.

*
* *

Et, le 16 avril, à dix heures du soir, je quittais définitivement le sol indien, après avoir passé ma dernière journée dans la fournaise de Calcutta, que, moins fiévreux, j'ai pu mieux voir, dont pourtant je ne vous parlerai guère plus qu'il y a huit jours.... C'est une grande ville, belle et bête, avec d'immenses bâtisses à cinq étages, un mouvement exaspéré, des tramways électriques, des magasins à l'instar de Piccadilly, mille aspects trop familiers qui me font retrouver l'Europe avant d'avoir quitté la terre d'Asie.

A bord de l'*Eridan*, je suis à l'ombre du pavillon français, il faut me résoudre à clore ce long récit.

Ce n'est pas sans mélancolie que je mets au bas de cette page le mot « fin »,... dans tout retour en arrière évoquant en l'esprit une étape de la

vie passée, il y a toujours quelque tristesse; il est bien probable que je ne retrouverai jamais les heures ensoleillées que j'ai vécues sous ce radieux ciel de l'Inde, il est trop certain que je n'éprouverai plus cette incomparable sensation d'ivresse que donne une première envolée vers des horizons inaccoutumés; encore me reste-t-il, avec l'inviolable refuge du souvenir, le précieux espoir de repartir quelque jour, non plus seul cette fois, mais dans la plus douce et la plus tendre des compagnies....

*
* *

Et maintenant, lecteur ami, adieu! si j'ai su ne pas trop t'ennuyer, parfois même te donner envie de m'imiter et désir de me suivre,... « Nunc dimittis », mes vœux sont comblés.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## PONDICHÉRY


8 févr. 1897. Terre de France, salut ! — Température furieuse. — Chaleur d'accueil à l'unisson. — L'hospitalité de monsieur Pernon.... 1

9 — Visite réglementaire à « la Place ». — Commandant... d'armes ! — La ville blanche. — Place de la République. — Dupleix. — Culture intensive du fonctionnaire, la paille et la poutre. — La ville noire. — Messieurs nos électeurs. — La pagode de Villenur. — Danses de bayadères. — Illusions envolées..... 6

10 — Le choix d'un « boy ». — Monsieur Sammy. — L'étang d'Oussoudou. — Terre de France, adieu !..... 18


## MADRAS


11 févr. 1897. Interminable banlieue. — Station d'Egmore. — Piteux équipage. — Installation difficultueuse ..... 24

12 — L'architecture des brumes de Londres sous le soleil de Madras. — Trop de statues ! — Trop de poussière ! souvenir, quelque peu cocardier, de Fontainebleau. — Messieurs Arbuthnot. — Le Gymkhana-Club. — Le Polo..... 31

13 — La High-Court. — La Marina. — Le banyan. — Le Musée. — Le People's Park et sa ménagerie. — Une partie de foot-ball, Dorset contre Suffolk..... 38

## BANGALORE

15 févr. 1897. Vilain pays, beaux souvenirs. — De la nécessité d'emporter un calendrier. — Les bons côtés de Bangalore : son climat, ses femmes. — La toilette d'une hindoue. — Le respect des bêtes, en chasse!..... 49

17 — De Bengalore à Hyderabad. — Les chemins de fer de l'Inde, tarifs démocratiques. — Oiseaux de féerie. — Raichur. — Wadi, la peste, intelligence administrative. — Crépuscule..... 63

## HYDERABAD

18 févr. 1797. L'état indépendant du Nizam, son histoire. — Monsieur Raymond. — Pèlerinage à la tombe d'un compatriote. — Le Résident anglais. — Merci à mistress Plowden. — La Résidence, son parc. — Secunderabad. 73

19 — Visite de la Cité. — Notre éléphant. — Féerie et enchantements..... 92

20 — Golconde. — La fin de Golconde. — Tout est vanité! — Les tombeaux des Rois. — Le jardin public..... 105

21 — Visite aux cantonnements de Trimulgherry. Une parenthèse : L'ARMÉE ANGLO-INDIENNE. — Les tours du silence... 119

22 — Flânerie dans la cité. — Le marché aux armes. — Un fakir. — Un cortège de noces. — Les amours du Nizam. — Les Parsis, leur théâtre et leur musique.... 137

## DANS LA JUNGLE

23 fév.-2 mars. Préparatifs de chasse. — Les shikaris. — Notre caravane. — Allons « jouer au sauvage ». — Fâcheuse rencontre. — La jungle. — Notre campement. — Plans de campagne. — Affût nocturne. — Comment chasser le tigre? — Les singes. — Les serpents, capture d'un cobra. — Poursuite des panthères. — Bredouilles!..... 179-185

*Comment l'auteur s'excuse d'un silence de quinze jours*..... 216

## FRONTIÈRE AFGHANE

18 mars 1897. De Lahore à Peshawar. — Un coup de soleil. — Le Chenab. — La Jhelum. — L'Indus, le pont d'Attock. — Peshawar, son histoire. — Le bazar, vilaine population. — Les Afghans. — Poésie afghane. 220

19 — La caravane de Kaboul. — Jamrud. — Les Afridis. — La passe de Khyber. — Le fort d'Ali-Musjid. — Tu n'iras pas plus loin!..... 240

## LE CASHMIRE

21 mars 1897. Rawal-Pindi. — Une partie de tennis. — En route! — Notre « tonga ». — Aube printanière. — Murree. — La montagne, enthousiasme! — Déchantons un peu : la « montagne mauvaise », bombardement. — La Jhelum. — Dulaï..... 257

22 — Domel. — Du gibier et encore du gibier! — Ranpur et son temple. — Les diables de Ranpur..... 277

23 — Une avalanche. — Baramula. — La « Vallée Heureuse ». — Arrivée à Srinagar. — Installation pénible..... 285

24 — Notre « house-boat », installation et état-major. — Monsieur Dauvergne. — Srinagar, Venise d'Asie. — Les quais de la Jhelum. — Palais du maharajah. — Temple de Siva. — Shah-Hamadan-Musjid..... 296

27 — Flânerie. — La chasse au Cashmire. — Les lacs de Srinagar. — Les maisons de campagne du maharajah. — Trop de canards! — Les danseuses..... 316

28 — Un tremblement de terre. — La banque à Srinagar. — Les bazars : fabricants de châles, tailleurs, orfèvres, sculpteurs sur bois, « popamachi! »..... 331

29 — Adieu Srinagar! — Les diverses routes de Cashmire..... 345

30 mars 1897. La journée des rencontres. — Une bande de loups. — Un vautour géant. — Un mari peu philosophe..... 347
31 — Uri. — La montagne qui marche. — Passage mouvementé..... 352
2 avril 1897. Retour à Rawal Pindi. — Les courses..... 360

## ESSAI DE PORTRAIT DE L'OFFICIER ANGLAIS

### CAWNPORE

4 avril 1897. La grande révolte de 1857. — Pèlerinage. — Le « Memorial Church ». — Le « Massacre Ghat ». — Le « Memorial Well »... 399

### LUCKNOW

5 avril 1897. Les monuments de Lucknow. — L'« Imambarah ». — La Martinière. — Les jardins de l'Inde, le Wingfield's Park. — La Résidence. — La famine, un virement de fonds..... 408

### BÉNARÈS

6 avril 1897. La « Ville Sainte ». — Inattendue ferveur de mon boy. — Le Gange. — Mort pieuse. — Le Cremation-Ground, comment l'Hindou rend les derniers devoirs à ses morts. 420
7 — Un fâcheux camarade de lit. — Avant le lever du soleil. — Un livre... à écrire!.. 440

### CONCLUSION

Calcutta. — Darjeeling. — Adieu l'Inde!.. 445

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 136-98.

# BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

## A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

## VOYAGES

**ABOUT** (Ed.) : *Alsace* (1871-1872); 7e édition. 1 vol.
— *La Grèce contemporaine;* 11e édition. 1 vol.

**ASTOR** (J. J.) : *Voyage en d'autres mondes.* 1 vol.

**BOISSIER** : *Promenades archéologiques : Rome et Pompéi;* 5e édition. 1 vol.
— *Nouvelles promenades archéologiques : Horace et Virgile;* 3e édition. 1 vol.
— *L'Afrique romaine*, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. 1 vol.

**CAYAGLION** : *254 jours autour du monde.* 1 vol.

**CHEVRILLON** : *Dans l'Inde.* 1 vol.
— *Terres Mortes :* Thébaïde, Judée. 1 vol.

**DU CAMP** : *Le Nil;* Egypte et Nubie ; 5e édition. 1 vol.

**DUGARD** (M.) : *La Société américaine.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**ESTOURNELLES DE CONSTANT** (Baron d') : *La vie de province en Grèce.* 1 vol.

**GRÉGOROVIUS** (F.) : *Promenades en Italie*, traduit de l'allemand, avec une préface par M. Émile Gebhardt. 1 vol.

**HUBNER** (Comte de) : *Promenade autour du monde* (1871); 8e édition. 2 vol.

**JUSSERAND** (J.) : *La vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**LAMARTINE** : *Voyage en Orient.* 2 vol.

**LARROUMET** (G.) : *Vers Athènes et Jérusalem.* 1 vol.

**LEGRELLE** : *Le Volga*, notes sur la Russie. 1 vol.

**LENTHÉRIC** : *La région du bas Rhône.* 1 vol.

**MILLET** : *Souvenirs des Balkans.* 1 vol.

**MISMER** : *Souvenirs de la Martinique et du Mexique.* 1 vol.
— *Souvenirs du monde musulman.* 1 vol.

**MONTÉGUT** (E.) : *Souvenirs de Bourgogne;* 3e édition. 1 vol.
— *L'Angleterre et ses colonies australes.* 2e édition. 1 vol.

**NOBLEMAIRE** (G.) : *En Congé*, Égypte, Ceylan, Sud de l'Inde. 3e édition. 1 vol.
— *Aux Indes*, Madras, Nizam, Cashmire, Bengale. 1 vol.

**PENSA** (H.) : *L'Égypte et le Soudan égyptien.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

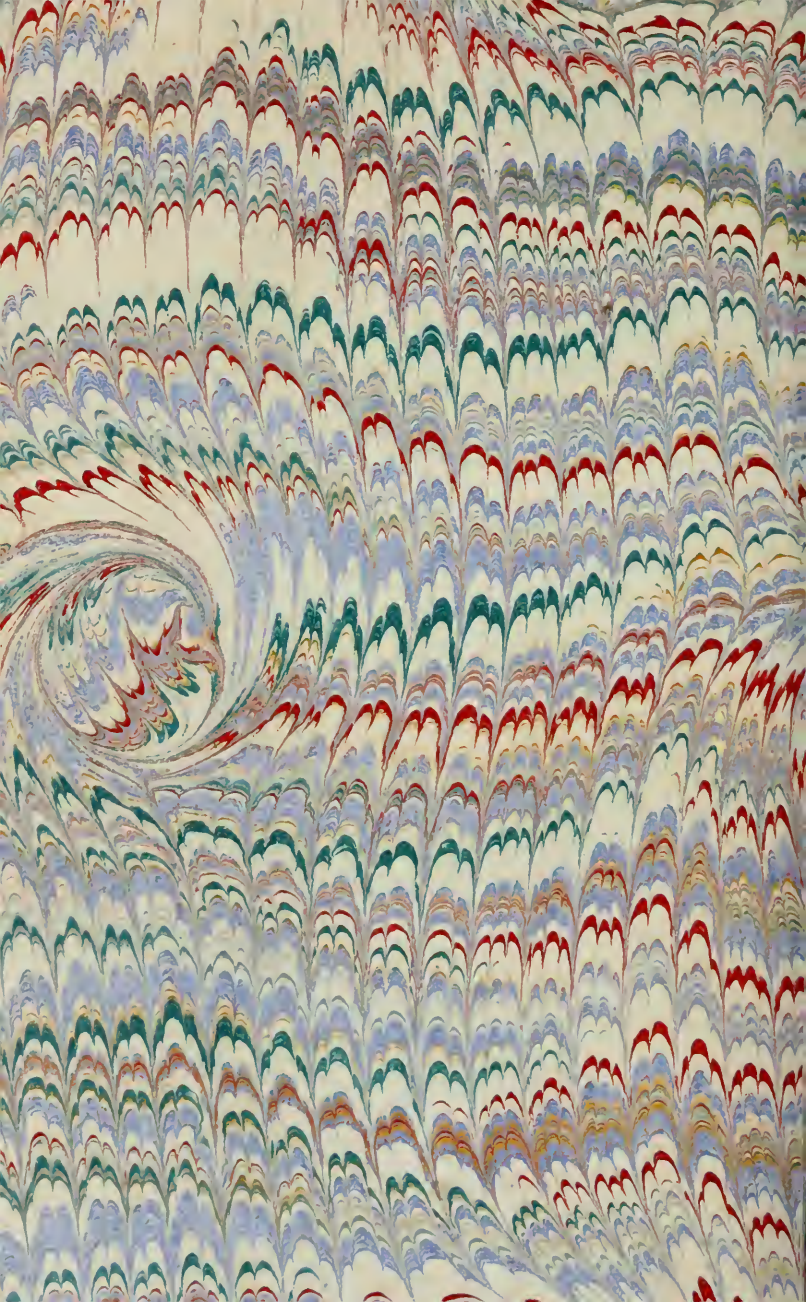
**PERTHUIS** (Cte de) : *Le désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie.* 1 vol.

**SIMONIN** (L.) : *Les ports de la Grande-Bretagne.* 1 vol.

**TAINE** (H.), de l'Académie française : *Voyage aux Pyrénées;* 13e édition. 1 vol.
— *Notes sur l'Angleterre;* 10e édit. 1 vol.
— *Voyage en Italie;* 7e édition. 2 vol., qui se vendent séparement :
Tome I. *Naples et Rome.*
Tome II. *Florence et Venise.*
— *Carnets de voyage*, Notes sur la province. 1 vol.

**VARIGNY** (De) : *L'océan Pacifique.* 1 vol.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 4-98.



DS 413 N6

Noblemaire, Georges
Aux Indes; Madras, Nizam, Cashmire, Bengale

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 08 03 16 002 7